LILI

PREMIÈRE PARTIE

I

Mais qu'allons-nous devenir à présent?

— Un... deux... trois... Je n'en sais rien. C'est à Joseph de voir, répondit la Korczewska, penchée sur son travail au crochet. Joseph sait ce qu'il nous faut. Moi, je termine ces napperons. La présidente a promis de me les vendre. Un... deux... trois...

Elle continuait à compter les mailles à voix basse, toute à son ouvrage, sans prendre garde à l'agitation de sa voisine.

La Galkowska parcourait la pièce d'un pas rapide et impatient, si impatient que la grande pèlerine claire, qu'elle portait sur ses épaules, voltigeait en se gonflant derrière elle et frappait au visage un jeune homme, assis près du poêle.

— Jean, trouve quelque chose. Tu es un homme, voyons! cria-t-elle d'une voix sourde, en se plantant devant lui.

— Je suis un homme. On le sait... Et je trouverai quelque chose, mais quand j'aurai fini ma cigarette, répondit-il ironiquement, en lui lançant sa fumée dans les yeux.

La Galkowska le terrassa du regard et s'assit près de la travailleuse, sur un coffre couvert d'un tapis, fait de rognures multicolores.

— Il me semble, dit-elle, que nous avons commis une grosse sottise en lâchant Stobinski... Votre mari pouvait rompre le contrat... Vous avez des fonds, vous avez des protecteurs, vous avez vos plans...

— Des nèfles! voilà ce que nous avons. Causez toujours,

Copyright by Paul Cazin, 1926.

causez... Un... deux... Des fonds? Joseph a mis sa fourrure en gage, hier même. Trois... quatre.

— Mais nous, qu'allons-nous faire? Nous qui n'avons pas de fourrure? Voilà une semaine qu'on ne joue plus. Savez-vous ce qu'Alexandre écrit à Jean, aujourd'hui? Ils ont joué à Kolo, avant-hier. Salle comble, quatre-vingts roubles en caisse. Quatre-vingts roubles! Si nous avions été là, c'était un demi-rouble de cachet, pour le moins, ajouta-t-elle d'un ton navré.

— Eh bien! retournez-y. Ils vous engageront. Vous jouerez toutes les héroïnes, vous remplacerez Lili pour toutes les ingénues, chuchota la Korczewska avec un sourire sarcastique, en étalant sur son genou le rond qu'elle venait d'achever.

— Vous dites cela comme si j'étais la première cabotine venue. Je suis un premier rôle, madame.

— Moi? Mais je ne dis rien. Dieu me préserve de rien dire...

La Galkowska se leva d'un bond et se remit à courir par la chambre. Sa face livide, laide et décharnée, enfarinée de poudre, se couperosait d'irritation; ses grands yeux ronds, déteints, violemment cernés de bistre et bridés par un réseau de rides, s'embrumaient de larmes.

— Un mois de loyer en retard, passe encore. Mais plus de quoi manger, plus un liard de crédit. Jean a pu tirer quelque chose hier d'un travail de découpage. Moi, j'ai porté mon manteau en gage aujourd'hui. Demain, rien à vendre, rien à emprunter. Et qui supporte tout cela? Qui souffre ainsi? Moi, un premier rôle! C'est la fin du monde.

Appuyée au rebord de la fenêtre, elle se penchait vers les vitres pour cacher les larmes qui lui jaillissaient des yeux et le sanglot de détresse qui secouait toute sa maigre personne. Elle contempla un instant, d'un regard vide, le morne horizon de neige, puis, soudain arrachée de sa place par une résolution puissante, elle se jeta au milieu de la pièce, en criant avec énergie:

— Je sais que faire. Jean, allons!

Tandis qu'elle traversait la chambre avec la majesté de l'Élisabeth du *Comte d'Essex*, Jean se leva d'un air maussade et tira soigneusement son mince pardessus d'été.

— Un... deux, fit la Korczewska, attendez donc. Joseph va venir. Tout le monde doit se réunir ici pour délibérer. Trois... quatre. Grabiec a écrit qu'il voulait nous engager tous. On décidera quelque chose en tout cas. Oh! voilà quelqu'un.

La porte s'ouvrit en effet au même instant et, dans une rafale de neige, une jeune fille fit irruption, suivie d'un homme de bonne mine, vêtu avec élégance.

— Bonjour. Jésus! Quelle neige! Quel vent! Qu'il fait froid! J'ai mes bottines pleines. En passant devant la pharmacie, j'ai voulu regarder ce rousseau de potard, et vlan! au beau milieu d'un tas de neige. M. Zakrzewski a eu toutes les peines du monde à m'en tirer.

Elle parlait très vite, tapant des pieds, s'ébrouant, saluant les femmes, tournant à travers la chambre qu'elle emplissait d'un vacarme joyeux.

— Jean, laisse-moi la place près du poêle et ne regarde pas. Il faut que j'enlève mes bottines... Mais vous non plus, monsieur. C'est défendu, c'est défendu, criait-elle à son compagnon.

Elle se leva, un seul pied chaussé et lui fit tourner le dos.

— Regardez la Galkowska, comme elle est bien faite aujourd'hui. Jean, regarde l'ouvrage de Mme Kórczewska.

Tout en continuant de rire, elle enlevait l'autre bottine, faisait tomber la neige, appuyait ses pieds en bas noirs sur la porte chaude du poêle et se retournait à chaque instant pour voir si personne ne la regardait.

— Tiens! Lili a une fourrure neuve. C'est une bonne poire que ce fils de famille, grommela la Galkowska qui examinait la jeune fille d'un œil scrutateur et envieux.

— C'est une vieille fourrure à maman qu'on a retapée, cria Lili d'un ton gai.

Puis, apercevant le dos de son compagnon, plus raide qu'un piquet au milieu de la chambre, elle éclata encore de rire. Ses grands yeux bleus pétillaient d'une joie irrésistible. Elle remit en hâte ses bottines, enleva sa toque de fourrure noire, la jeta à la figure de Jean qui la lorgnait en dessous, tout en mordillant sa cigarette, et arrangea les peignes de sa chevelure cendrée, claire comme lin. Des mèches folles, en broussaille, lui tombaient sur le front, couvraient ses tempes, rampaient comme des flammes sur sa nuque blanche qui émergeait d'une blouse verte, serrée à la taille par une ceinture.

Elle essuya son visage humide et tira sa blouse avec soin.

— Lili n'a pas de corset aujourd'hui, chuchota Jean d'un air cynique.

— Vaurien! Madame la directrice, défendez-lui de me regarder.

Rouge de honte, elle croisait les bras sur sa poitrine que moulait trop étroitement l'étoffe mince. La Korczewska se mit à rire sans quitter son ouvrage des yeux, tandis que la Galkowska jetait d'un ton de pitié :

— Elle ne sortira jamais de ses rôles d'ingénue.

Puis, d'une voix sourde, insultante :

— Mascotte! va.

Lili n'écoutait plus. Elle prit un vieux châle de la Korczewska, s'en couvrit les épaules et s'assit sur le coffre. Elle y resta un moment silencieuse, balançant les jambes avec acharnement et parcourant du regard les murs de la chambre. Sur de vulgaires peintures bleues, l'humidité du plafond mettait des bavures d'un jaune sale. Le lit, recouvert d'une courte-pointe au crochet, portait une pyramide d'oreillers dont les taies à jour laissaient transparaître du rouge. Une grande tapisserie, formée de carreaux de drap bigarrés, pendue au-dessus du lit, servait de fond à une image de Notre Dame de Czenstochowa et à quelques photographies qui montraient Korczewski jouant ses divers rôles.

— Vous deviez délibérer. Eh bien! faites. J'écoute, cria soudain Lili impatiemment.

Puis, appelant son compagnon :

— Monsieur Léon, ici. Ah! quelle perruque vous avez!

Elle battait le coffre de ses poings, tout en riant aux éclats. L'autre jeta un coup d'œil sur une glace et commença bien vite à lisser sa coiffure.

— Venez près de moi. Donnez votre peigne, vite.

Il s'assit près d'elle, mais se trouvant trop petite, elle s'agenouilla sur le coffre et se mit à le peigner en lui tournant la tête comme une girouette.

— Un... deux... bons enfants... charmants enfants, murmurait la Korczewska avec indulgence.

— Vraie scène de vaudeville. Lili est une ingénue de première force, grognait la Galkowska.

— Occupez-vous de votre Jeannot plutôt que de mes rôles, répondit tranquillement la jeune fille, sans s'interrompre.

— Et vous, laissez-moi tranquille, mademoiselle. Je suis une artiste en pied, moi. Voyons, Jean, tu es un homme, et tu laisses des marcheuses insulter ta sœur?

— Jeannot, sauve la femme de ton frère. Elle va tomber d'apoplexie, cria Lili en riant, tandis que la Galkowska, cra-

moisie de fureur, mordait rageusement, pour toute réponse, les boules de jais qui ornaient le devant de sa pèlerine, et que Jean disparaissait tout entier dans son tourbillon de fumée.

— Monsieur Léon, qui rappelons-nous, en ce moment?

— Samson et Dalila.

— Est-ce une pièce? Vous me la raconterez chez nous, n'est-ce pas? demanda-t-elle d'une voix douce, langoureuse, en lui touchant l'oreille du doigt et en le regardant de si près dans les yeux qu'il recula, troublé, et se tira violemment les moustaches.

— Oui, oui, dit-il tout bas, je vous raconterai.

Il essaya de lui prendre la main; elle se dégagea lestement, et se mit à taquiner le chien endormi sur une chaise.

On se taisait. La Korczewska comptait ses mailles sans répit; la Galkowska, assise près de la fenêtre, regardait avec épouvante le monde enseveli sous la neige. Dehors, le vent mugissait, jetait à chaque instant des tourbillons sur les vitres frémissantes, secouait la porte, sifflait dans la cheminée. Le chien, agacé par Lili, grondait tout bas. Il bondit soudain sur le parquet, s'étira et courut gratter la porte en glapissant.

— Chut! Negro, le maître va venir, murmura la Korczewska. On mangera. Tais-toi, mon petit chien.

Elle le caressa tendrement et il se coucha sur sa jupe où il se rendormit.

— Salut, les comédiens. Diable soit d'un temps pareil! s'écria, en entrant, un petit homme maigre qui se battit longuement avec la porte pour la fermer au nez du vent. — Un vrai temps de chien, continua-t-il en secouant la neige qui le couvrait. J'ai bien cru, au tournant, que j'allais m'envoler. Mon pardessus gonflait comme un ballon. Un instant de plus, et votre Kos allait chercher un engagement dans les nuages. Oh! ce froid!

Il se battait les flancs de ses deux bras, comme les paysans, pour se réchauffer, mais frappait du pied avec prudence, car ses pauvres escarpins, couverts de pièces et de coutures noircies à l'encre, ne lui permettaient pas des mouvements trop violents.

— Le directeur va venir. Madame Galkowska, je suis l'escabeau de vos pieds. Notre chère et grandiose maman Korczewska, je vous baise les mains. Belle Lili, un baiser à vous. Et à ce grand seigneur, un double baiser.

Séance tenante, il exécutait ce qu'il disait d'une mine infini-

ment grave, sans que bronchât son masque rigide et blême de vieil acteur de province. Après quoi, il se colla étroitement au poêle et se mit à siffler.

— Kos, vous sifflez de bon matin. C'est que vous avez fait de brillantes affaires ?

— Lili, vilaine petite, taisez-vous. J'ai fait de brillantes affaires, j'ai joué un tour aux mites. Écoutez. J'ouvre mes malles. Ces sales bêtes se promenaient effrontément sur mes zibelines, comme si elles se croyaient dans la garde-robe de cet honorable gentilhomme. Je dis : Attendez, canaille. Je vends les fourrures trois billets, j'endosse mon pardessus d'été, et me voilà.

Il se prit à rire sans raison, en frottant avec ardeur ses oreilles bleuies de froid.

— Les Szalkowski viendront-ils ? demanda Jean qui bâillait à se décrocher la mâchoire. — Oh ! les voici. Ils arrivent et se querellent comme d'habitude, s'écria-t-il en se penchant vers la fenêtre où venaient de passer des ombres et des éclats de voix.

— Plus vite ! Et fermez cette porte infernale, rugit Kos.

Il introduisit le couple, fit claquer la porte et revint se coller au poêle. La Szalkowska adressa à tous un salut raide et glacial, évitant ostensiblement la Galkowska qui faisait elle-même exprès de tourner le dos.

— Il fait très froid, dit-elle en dénouant sa voilette.

— Oui, je voulais justement dire qu'il fait très froid, balbutia hâtivement le mari qui se frottait les mains. Il prit la voilette, le boa de plumes d'un gris sale, le chapeau plat de toile cirée et plaça le tout avec soin sur le lit.

La Szalkowska se regarda dans un petit miroir, s'essuya la figure, arrangea ses cheveux et tapota délicatement ses lèvres charnues, avivées de carmin.

— Théodore, ma poudre ! J'ai oublié ma poudre, s'écria-t-elle.

— En effet, j'ai oublié de te la mettre dans la poche. Mais j'y cours. Une minute...

Il fila prestement, sans même prendre le temps de remettre, à l'intérieur, sa toque et son pardessus.

La Szalkowska, en l'attendant, s'empara sans façon de la boîte de la Korczewska et s'assit auprès de Lili qui contemplait avec une admiration enfantine son buste opulent et sa tête encore belle, malgré les ravages des années.

— Théodore revient. Vous êtes vite servie, grogna Kos.

Elle fit entendre un rire sec. Elle avait une voix de gorge, désagréable, éraillée.

— Voici la poudre. Je te demande pardon, dit le mari, en happant l'air, avec peine, tant il s'était essoufflé, bien que leur appartement fût à deux maisons de là.

Il lui baisa la main, emmena Zakrzewski à part et se mit à lui raconter quelque chose fiévreusement, tout en guettant sa femme du coin de l'œil.

— Mais enfin, qu'attendons-nous ? dit-elle. J'ai soif, moi, Théodore, apporte-moi de l'eau de Seltz.

— J'y vais, j'y vais, Hélène.

Et il sortit de nouveau en courant.

— Un... deux... trois... Dès que mon mari sera de retour, on arrangera une représentation.

— Mais je n'ai pas le temps, moi. J'ai sommeil.

Elle s'étira paresseusement, bâilla à plusieurs reprises, la tête appuyée au mur, épiant d'un regard trouble Léon qui griffonnait au crayon sur sa manchette et la portait sous les yeux de Lili. Toute occupée à lire, la jeune fille s'aperçut à peine que le maître du logis entrait, accompagné d'un autre acteur.

Korczewski marmotta un salut inintelligible, déroula le grand cache-nez qui lui entourait le cou, puis, après s'être longtemps frotté les mains, mit encore plus de temps à tirer de sa poche diverses victuailles. Il alla les déplier derrière le rideau de la cheminée d'où il revint, tenant un petit pot à la main.

— Nous sommes plus ou moins au complet, nous pouvons donc délibérer, dit-il en mangeant et en circulant par la chambre.

Il pencha en avant son grand corps maigre et promenait sur l'assemblée un œil quelque peu indécis, mais bienveillant. Il était rasé de frais, tout bleu de froid. Son nez mince pointait, très long.

— C'est de jouer qu'il s'agit et non de délibérer. La peste m'étouffe s'il reste un oignon à se mettre sous la dent, grommela Kos, toujours adossé au poêle.

— Moi aussi, fauché, fini, *ausgespielt* ! clama d'un ton pathétique l'acteur qui venait d'entrer avec Korczewski. On m'a mis à la porte de mon logement. Plus de costumes, plus de meubles, plus même de bibliothèque.

Il fit le geste de se couper la gorge, se drapa dans sa vieille

pèlerine de velours, leva les yeux au ciel et se plongea dans une méditation lugubre.

— Félix, ne nous monte pas le coup. Pour qui nous prends-tu ici ? Quand t'a-t-on jamais vu des costumes, des meubles, des livres ? Voyons. Tu mens à faire trembler, dit Korczewski d'un ton sévère, tout en continuant à piquer dans son pot et à se promener par la chambre.

Le chien le suivait pas à pas, tournait autour de lui, le regardait dans les yeux et lui mordillait délicatement les jambes en glapissant pour se rappeler à ses bons soins.

Félix ne répliqua rien. Il faisait craquer ses doigts et se tirait le bout du nez.

— Voudriez-vous me prêter une cigarette ? demanda-t-il d'un air sinistre, en avançant la main vers Léon qui lui tendit aussitôt son étui.

— Zakrzewski, venez voir un petit moment, murmura Kos en l'attirant près de la porte. — Regardez-moi la Szalkowska. Hein ! Quel numéro ! Elle a été chez son comte aujourd'hui. Pigez-moi ces soies, ces velours.

— Oui, mais c'est l'affaire de son mari. Si cela dépendait de moi, elle ne resterait pas une minute de plus dans la troupe.

— Badaud ! Il n'y a qu'elle pour faire recette.

— Alors, pourquoi la débinez-vous ?

— Parce que c'est une guenon, et voilà. Elle m'a refusé cinq méchants roubles. Vous n'auriez pas un peu de monnaie ? conclut-il en se grattant l'oreille.

— Vous ne pouviez pas commencer par là ? C'est bon. En sortant... grommela l'autre d'assez mauvaise grâce.

Il laissa Kos près de la porte et voulut rejoindre Lili, mais Félix le saisit, à mi-chemin, par la veste, l'entraîna de nouveau dans un coin et commença d'une voix caverneuse :

— Savez-vous pourquoi Jean a ce bleu sur la figure ?

— Je ne l'avais même pas remarqué.

— Voilà : je double la rouge. Il tord son sale museau et me dit : gâcheur ! Après cela, je carambole par la bande, et il me dit : gâcheur ! A la seconde partie, je fais cent trente points de suite. Voilà mon cabot, vert de colère, qui se met à hurler : gâcheur ! Je lui flanque ma queue de billard par le bec et je sors. Je n'aime pas les histoires qui traînent.

— Très joli, cher monsieur, mais en quoi cela m'intéresse-t-il ?

— Diable, mon gentilhomme, qu'est-ce qui vous intéresse ?

— Mais notamment de savoir ce que nous jouerons et si l'on jouera.

— Il y aura toujours quelque chose à jouer. En attendant, nous pourrions bien filer d'ici en douce et aller faire une partie simple. On jouerait un casse-croûte, qu'en dites-vous !

— Combien vous faut-il en somme ? demanda Léon qui savait comment Félix s'y prenait pour taper son monde.

— Peuh ! ne serait-ce qu'un rouble... répondit-il avec timidité, car bien que vivant sans cesse d'emprunts et d'escorniflerie, il ne cessait d'en rougir et se jurait toujours que ce serait la dernière fois.

— Oh ! voilà qui devient tout à fait ennuyeux ! Commencez ou je m'endors, soupira la Szalkowska en tendant une main accablée pour prendre la boisson que lui apportait son mari.

— Korczewski, de par tous les diables, finis de manger ! s'écria Kos.

— Minute, qu'on me laisse croquer le dernier poil de ma fourrure.

Il posa sous la cheminée le pot où le chien vint aussitôt plonger le museau, s'essuya les mains avec soin, puis, se coupa un morceau de pain qu'il cassait dans ses longs doigts osseux.

— Mais enfin, que jouerons-nous ? demanda sèchement Lili qui trouvait aussi le temps long.

— Demandez d'abord où et comment, grommela Félix d'un ton lamentable. Rien, ni quoi, ni où, ni comment.

— Cela se trouvera, cela se trouvera... Un... deux, repartit la Korczewska avec vivacité.

— C'est bon à dire, mais nous n'avons ni livres, ni théâtre, ni décors, répliqua la Galkowska. Seigneur Dieu, je me demande pourquoi nous avons quitté Stobinski. Pour crever de faim ? Ils ont joué avant-hier, ils ont fait quatre-vingts roubles de recette. Nous avions un demi-rouble de cachet, nous avions de quoi manger et nous n'allions pas engager nos dernières nippes. Je suis pourtant une artiste de carrière, moi, j'ai connu de mauvais jours, mais une misère comme celle dont nous souffrons depuis deux semaines, je n'en avais pas l'idée. Rien littéralement à se mettre dans la bouche, des habits d'été à la fin de décembre, plus de cigarettes, c'est par trop affreux...

Elle éclata en sanglots. De grosses larmes ruisselaient sur

son visage poudré et y traçaient des sillons jaunâtres. Elle les laissait couler, lourdes, silencieuses.

Un frisson glacial passa par la chambre. Tous ces visages, ravagés par les misères d'une vie errante, s'embrumèrent de tristesse; tous ces yeux mornes se perdirent dans le vague, du côté des fenêtres, devant l'hiver cruel et le vaste monde froid. Chacun, à ce moment, ressentit sa propre détresse; plus d'un fut mordu au cœur par une rage sourde, impuissante. Lili avait les yeux pleins de larmes. Le chagrin de la Galkowska l'émut au point que, malgré leurs fâcheries, elle courut vers elle, la première, se mit à lui parler tout bas, lui pressa les mains, si bien que l'autre la saisit dans ses bras et la couvrit de baisers.

Seule la Szalkowska demeurait impassible. Pas un muscle ne bougeait dans son beau visage de marbre; pas un éclair de compassion ne brillait dans ses yeux. Elle dit en bâillant :

— Un mélodrame maintenant! Pour le coup, c'est ennuyeux.

— Ennuyeux pour vous, madame, cria Kos, exaspéré du refus de ses cinq roubles. Pour vous qui avez de l'argent. Mais tout le monde ne pratique pas votre commerce.

— O misère passée, présente et future! déclamait Félix. Oui, la Szalkowska a ses amants, la Galkowska a sa perruque rousse, la Korczewska a son Negro, Lili a sa maman et son noble ami, Negro a sa chaîne, Kos a ses victimes, Jeannot a sa sœur. Chaque bâton trouve son berger, chaque pot son couvercle, chaque veau son boucher. Moi seul, orphelin, n'ai personne au monde. Va te noyer, mon fils... A toi, Messaline.

Il regarda la Szalkowska avec un mépris furibond, cracha par terre, se drapa dans sa pèlerine et se tut.

— Il paraît que tu as des propositions de Grabiec? demanda Kos à Korczewski.

— Oui, il veut nous engager dans un mois.... à la mi-janvier.

— Oh! la riche affaire. C'est le salut. Nous aurons le temps d'ici là de manger nos semelles de soulier. Tiens, que le grand diable emporte tout!

— Il n'y a qu'un moyen : choisir une pièce et la jouer, dit Léon.

— Zakrzewski a raison, comme toujours, tout à fait raison. Il pourrait aller se pendre avec ces raisons-là.

— Mais non, il faut jouer. On jouera, on aura de l'argent et on sortira de ce trou.

— Kos, lui aussi, a raison de partir. Il ne trouve plus personne à taper par ici.

— Allons, délibérez, résolvez, au lieu de faire de l'esprit.

— Voilà Théodore qui parle. Le beau merle que ce mari de Mme Szalkowska ! Elle doit lui donner beaucoup de suere.

— Théodore ! tu permets ! Monsieur, je vous défends...

— Théodore, mon garçon, tiens-toi bien. Tu pourrais perdre ta place.

— Kos, voyons, reste tranquille. Tu t'en permets trop, cette fois, bafouilla le mari épouvanté.

— Et si quelqu'un de ces messieurs organisait une représentation à bénéfice ? proposa la Korczewska.

— Bonne idée, mais qui s'en chargera ? La région est saignée à blanc. Voilà deux mois que Stobek y sévit.

— Si fait, excellente idée, s'écria le directeur qui venait d'achever son pain. Monsieur Zakrzewski, asseyez-vous là. On va rédiger l'affiche, on la fait légaliser, tirer, et on se met en campagne avec les billets. C'est l'unique planche de salut.

Léon, assis à une petite table, attendait.

— Écrivez : « Avec la permission des auforités. Pour prendre congé de l'honorable public, dernière représentation, à la demande générale. Le... » On mettra la date ensuite.

— Mais le programme ?

— On peut prendre *la Corde sensible* ou *la Chanson de mon Oncle*, ajouter quelque récitation, une mazurka à quatre couples et le tour est joué.

— Korczewski, tu peux aller te noyer dès maintenant, si tu crois prendre le public avec une affiche pareille.

— Mais où jouera-t-on ?

— A l'hôtel d'ici, il y a une grande écurie vide. On montera une scène, on mettra des branchages sur les murs, des candélabres ici et là. Ce sera passable.

— Mais les décors ?

— Ah ! nom d'un chien, voilà que j'oubliais les décors. Il faudrait en faire...

— Avec quoi ? Comment ? Pauvre ami, personne n'a le rond.

Il se mit les doigts dans la bouche, à son habitude, pour réfléchir et arpenta la pièce à grands pas. Soudain, il s'arrêta et lança d'une voix claire :

— On fera des décors. Si quelqu'un a des draps, des ser-

viettes, en un mot quoi que ce soit qui puisse faire une toile de fond et des coulisses, qu'il le déclare. Pour le rideau, on prendra des portières, les bourgeois en prêteront. Korniszon peindra un intérieur. Ce sera superbe. Seulement dare-dare.

— Kos pourrait accepter le bénéfice. Il a beaucoup d'amis.

— Pour l'amour de Dieu! mais c'est impossible. Comment veut-on que je me montre avec ces bottines qui n'ont plus que les oreilles de bonnes. Et ce pardessus! Voyons.

— Eh bien! et Félix? proposa la Galkowska.

— Oui... mais non. Nippé comme je suis, je peux tout juste me faire pendre solennellement. Du reste, les bénéfices ne m'ont jamais réussi.

— Alors, vous avec Jean... chuchota Korczewski à la Galkowska.

— Quoi! J'irai peut-être avec ce manteau-là? Je ne veux pas me geler. Je ne veux pas m'exposer à des affronts.

— Toi, Théodore, avec ta femme. Vous avez tant de... connaissances, supplia Korczewski.

— Nous ne le pouvons pas, pour beaucoup de raisons, mais je me chargerai de placer en ville quelques billets, expliqua vivement la Szalkowska.

— Mais qui alors? gémit le directeur en passant l'inspection des têtes et des toilettes. Korniszon pourrait, mais il n'a pas de pardessus. Alexandre en a un, mais personne ne le connaît.

— Il n'y a que M. Zakrzewski, s'écria la Korczewska. Il est mis proprement, il connaît le français, il sait comment on parle au grand monde.

— Non, non, impossible. Je risquerais encore de tomber, par ici, sur quelque cousin ou quelque connaissance. Ah! non. Veuillez donc, messieurs, comprendre ma position.

— Vous ne voulez pas sauver la troupe?

— Je le voudrais bien, mais, de cette façon-là, je ne le puis pas. Du reste, je ne connais pas la contrée, je ne sais même pas comment cela se fait.

Il se défendait mollement sous le regard suppliant de Lili.

— Je vous aiderai, j'irai avec vous, insistait Korczewski. Allons, mon bon monsieur, vous le devez. Vous êtes habillé, vous ressemblez à quelqu'un. Fléchissez-le, mesdames.

Malgré les prières de toute l'assistance, Léon résista long-

temps. Mais quand Lili se fut approché et lui eut parlé tout bas, il consentit.

— Continuons l'affiche, monsieur Zakrzewski. Écrivez : « Grande représentation au profit de M. Léon Zakrzewski, artiste dramatique des théâtres de Cracovie et de Léopol. »

— Voulez-vous vous taire ! Je n'ai jamais mis les pieds ni à Cracovie, ni à Léopol.

— Et puis, après? Cela fait bien sur une affiche, cela sonne très bien.

— J'organiserai la représentation, mais je ne consentirai jamais à pareille blague.

— Écoutez, vous êtes un parfait honnête homme, mais que vous êtes... que vous êtes donc novice ! Je me demande ce que cela peut bien vous faire. Passerez-vous un examen? Vous mettra-t-on au violon pour vous être intitulé acteur de Léopol? Écrivez.

Léon finit par écrire en haussant les épaules.

— Bon. Le programme à présent.

— Attendez. Une idée me vient. Des pièces en un acte ne feront pas grande recette, non. Une mazurka... Une mazurka, bien, mais après?...

Il se tailla un nouveau morceau de pain et se mit à le grignoter en courant par la chambre.

— Oui, après?... Il nous faudrait quelque chose du grand répertoire, ce qui se joue à Varsovie ou à Paris, quelque chose dont on parle à présent. Nous avons justement quitté Stobinski pour ne plus seriner ces horribles *Meuniers et Ramoneurs*.

— Va te faire pendre avec ton grand répertoire. Où le prendras-tu ?

— Ah ! tu n'es pas malin, Félix, non. Alors, tu t'imagines que je pense donner *Hamlet* dans ce trou à cochons? Ou quelque autre grande machine? C'est le titre qu'il me faut, le titre qui amorce le public.

— Je n'y comprends plus rien, soupira Léon en posant sa plume.

— Vous n'avez pas besoin de comprendre. Écrivez : « *Le Nid familial*, drame de Sudermann, joué avec un succès inouï sur les scènes du monde entier. Personnages... » Attendez. Que diable y avait-il bien là comme personnages?

— Mais regardez le texte. Pourquoi chercher de mémoire?

— Ah ! monsieur Zakrzewski, pour le coup, vous êtes...

vous êtes à croquer. Non seulement je n'ai pas de texte, mais je n'ai jamais vu cette affiche de mes yeux, vous entendez? Je connais la pièce par les journaux.

— Alors, par le Dieu du ciel, comment pouvons-nous l'annoncer et la jouer?

— Qui parle de la jouer? On l'annonce et, avant le rideau, quand le théâtre est comble, quand on a l'argent en poche, on explique que, pour des raisons indépendantes de nous, il y a changement de programme, trois pièces en un acte, terminées par une mazurka. Est-ce un si mauvais plan?

— Excellent, mais que dira le public?

— Le public est un grand vieux veau. On lui promet du lait, il vient. On lui donne du petit lait, il beugle, il rue, et il boit... Écrivez les personnages.

— On va se faire abîmer dans la presse, avec ces coups-là, marmonna Félix en se prenant le bout du nez.

— On s'en moque. Personne de nous ne lit le journal. Écrivez : « Personnages. Magda Schulz, cantatrice... » Sur trois Allemands, il y a un Schulz. Voilà qui va bien, mais j'ai oublié le reste... Bon sang de bon sang! Voyons, elle monte sur la scène, elle rentre chez elle, son père meurt, plus ou moins... voilà tout ce que je me rappelle du compte rendu. Une cantatrice. Elle devait donc avoir un protecteur, aristocrate, baron ou comte, un militaire, il n'y a pas de pièce allemande sans lieutenant...

Korczewski combinait, se frappait le front du doigt, se frottait les mains. Enfin, il s'écria :

— Écrivez : « Hermann von Altona-Meklemburg, baron, capitaine de hussards, amant de Magda... Gretchen, femme de chambre de Magda. » Pas de doute, une grande cantatrice doit avoir une femme de chambre... Mais peut-être, lui donner un camérier, cela aurait plus grand air?... Non, que la Gretchen reste. Et maintenant? Oh! écrivez : « Otylia, cantatrice, rivale de Magda, ancienne maîtresse du baron. » Oui, oui, parfaitement, le baron devait avoir une ancienne maîtresse, cela fait une scène violente avec Magda, Magda fait des reproches au baron, il se jette à genoux, il s'explique, il jure qu'il n'aime qu'elle. Bravo!... Mais, Lili, avez-vous fini? Vous la voyez, celle-là!

Et il s'arrêta tout décontenancé devant la jeune fille qui se pâmait de rire, tant il était comique à gesticuler, illustrant

chaque mot de son jeu de scène, et mettant aussitôt en action le canevas de cette pièce imaginaire.

— Enfin, c'est bon, reprit-il, elle revient. Si elle revient chez elle, elle doit avoir un père, un père terrible, sévère, quelque pasteur, mettons. Il faut une mère aussi, une mère, encline à pardonner, quelque jeune sœur, une tante, un jeune parent pauvre, amoureux de la cadette... Il faut aussi quelque grand seigneur qui puisse séduire Magda, et alors, elle s'enfuit de la maison paternelle. Ajoutez encore quelques jeunes couples, et en avant!... Écrivez, écrivez : « Jean Schulz, ministre du saint Évangile, père de Magda ; Jeanne, sa mère ; Clara, sa sœur cadette ; Mme Rauchbinder, sa tante ; Ferdinand Müller, son cousin ; comte Wilhelm von Schwerin, baron von Herbestal-Oldenburg... » En voilà assez !

— Meklemburg, Schwerin, Oldenburg ! Toute une écurie de race, s'écria gaiement Léon, en transcrivant l'affiche au net.

— Enfin, voilà qui est réglé. Mes chères dames, je vous en prie, ces draps, au plus vite. On paiera les frais. Il faut que Korniszon se mette à la besogne immédiatement.

— Oui, oui, réglé. Korczewski, tu vas vite. Donne au moins un rouble d'acompte si tu ne veux pas que je crève avant la représentation.

— Et à moi aussi. Je ne peux pas jouer avec ces chaussures-là.

— Et nous, directeur, ne nous oubliez pas. Jean gagnera quelque chose avec ses découpages. On vous rendra.

— Bien, bien, mes petits enfants, vous parlez d'or. Mais j'ai un rouble en poche, un rouble, expliquait Korczewski avec chaleur, en repoussant de son mieux les assaillants.

Léon intervint.

— Je puis avancer quinze roubles, dit-il. On se les partagera et on me les rendra après la représentation.

— Ce n'est pas un homme, ça, c'est un chou à la crème. Zakrzewski, allez vous pendre, vous êtes trop bête, lui chuchota Félix à l'oreille, tout en lui serrant vigoureusement la main.

Korczewski distribuait l'argent.

— Qui passera près de chez Korniszon voudra bien lui remettre sa part et lui dire de venir me trouver au galop.

— Je peux y passer, dit Léon.

— Auriez-vous la bonté de me reconduire? Je vous en serais reconnaissante. J'ai même affaire à vous, lui souffla tout

bas la Szalkowska, en l'enveloppant d'un regard conquérant.

— Maintenant? Impossible, madame. J'irai chez vous, ce soir, si vous y tenez absolument.

— Ce soir, je n'y serai pas, siffla-t-elle entre ses dents, furieuse de sa défaite.

— Tant mieux, répondit-il sèchement.

Et il revint vers Lili qui feignait de n'avoir rien vu, ni entendu, mais qui le caressa d'un regard plein de douceur et de gratitude, quand il s'assit auprès d'elle.

— Sur combien de draps puis-je compter? demandait Korczewski.

— Je peux en donner trois. Il faut que j'en garde deux, nous n'aurions plus de quoi dormir, expliqua la Galkowska.

— Nous, quatre.

— Nous, deux seulement. Maman n'en a que quatre, dit Lili en rougissant.

— Et vous rien ? dit Korczewski, s'adressant à la Szalkowska.

— J'en donne six. Théodore vous les apportera.

Les hommes seuls ne déclarèrent rien. Ils n'avaient point de draps.

— C'est demain samedi, veille de Noël. Malheureusement, nous ne pouvons pas jouer pendant les fêtes, nous aurions eu salle comble. Il faut attendre à jeudi. Monsieur Léon, après-demain, nous partons pour la campagne avec les billets. Les affiches seront prêtes aujourd'hui. Je file chez le commissaire. Aujourd'hui même je retiens l'écurie et dès demain Korniszon se mettra à ses décors. Au revoir.

Le directeur s'emmitoufla de son cache-nez et prit la porte en courant. Tous se dispersèrent derrière lui.

Léon aida Lili à mettre sa fourrure et ils sortirent ensemble, suivis du regard maternel de la Korczewska qui continuait son ouvrage au crochet, comptait ses mailles, jetait à chaque instant les yeux par la fenêtre et apaisait, en le flattant, son Negro qui voulait prendre la clef des champs.

II

— Monsieur Léon... commença Lili, aussitôt dans la rue, en se couvrant la bouche de son manchon, car le vent lui soufflait la neige en plein visage... votre main, vite.

Il lui tendit la main. Elle la prit, la serra très fort sur son cœur, la caressa à plusieurs reprises et, très vite, y mit un baiser, en portant aussitôt son manchon à ses yeux.

— Que faites-vous? cria-t-il, cloué sur place par la stupeur.

— C'est que vous êtes si bon, si brave, si terriblement bon, murmurait-elle sans le regarder. J'ai voulu vous remercier de cet argent que vous avez donné à tous; personne ne vous a remercié, personne n'en a même parlé, et c'est vous qui l'avez donné et c'était peut-être tout ce qui vous restait.

— La belle affaire! Ils en avaient besoin et je le pouvais. Vous êtes un enfant, Lili, un enfant insupportable. Lili, vilaine petite, taisez-vous, disait-il en singeant Félix et en lui tirant, comme lui, le bout du nez.

Elle éclata d'un rire joyeux.

— Où allons-nous, monsieur Léon?

— Chez la maman. Nous achèterons des gâteaux en chemin et, si Lili est sage, nous ne dirons pas qu'elle a flirté avec Jean.

— Ce n'est pas vrai. Je jure que ce n'est pas vrai! cria-t-elle en se frappant la poitrine si énergiquement qu'il se mit à rire de tout son cœur, pris d'une envie folle de baiser ces petits poings qu'elle crispait, frémissants, comme un enfant en colère.

— Je n'ai pas flirté avec Jean. Je ne flirte avec personne.

— Allons, je vous crois, je vous crois.

— Il ne faut jamais me soupçonner de cela, monsieur Léon, jamais.

— Entendu.

— Donnez-moi votre bras. Là, mais plus fort, plus fort. Oh! maintenant, bien.

Elle gazouillait tout bas, serrée contre son épaule, et levait vers lui ses beaux yeux bleus.

— Savez-vous qu'un ingénieur a dit à maman que j'avais beaucoup de talent? Est-ce bien vrai?

— Vous avez le talent de vous faire aimer.

— Ce n'est pas vrai. Qui voulez-vous qui m'aime? Je suis sotte, affreusement sotte. Tenez, dans ce rôle de Justine, j'ai été au-dessous de tout.

— Vous l'avez fort bien joué. Et puis, vous êtes jolie, terriblement jolie. Très bonne aussi, très bien douée, pas jalouse. Ah! que vous êtes aimable!

— Non, non, je ne suis pas bonne... répondait-elle grave-

ment en secouant la tête, le front creusé d'une grosse ride.

Léon salua, en ce moment, quelques dames qui passaient près d'eux. Elles lui rendirent froidement son salut et jetèrent sur Lili un regard plein de mépris et d'arrogance. Elle s'en aperçut, rougit jusqu'aux oreilles, ses yeux étincelèrent, elle se pressa plus fort contre lui, et quand les passantes furent derrière eux, elle se retourna et leur tira la langue.

— Que faites-vous, Lili!

— Ah! furies d'enfer, sorcières, diablesses! grondait-elle avec fureur.

— Que vous ont-elles fait de mal?

— Vous n'avez pas vu comme elles m'ont regardée? Suis-je une bête de cirque?

— Mais c'est une idée. Ces personnes sont des plus intelligentes d'ici, très bonnes.

— Pas pour moi. Mon doux monsieur Léon, vous ferez ce que je vous demanderai? Dites.

— Pourquoi pas? Mais je voudrais bien savoir quoi.

— Ne les saluez plus, ne les connaissez plus, mon doux, mon bon monsieur Léon, suppliait-elle, les larmes aux yeux.

— Mais pourquoi? Veuillez m'en donner une raison.

— Parce qu'elles me détestent. Oh! je sens bien qu'elles me détestent...

Elle frissonna et s'essuya la figure machinalement, comme pour effacer la marque d'un affront.

— Vous pensez qu'elles sont aussi belles qu'elles paraissent? continua-t-elle. La grande se peint les sourcils et les cils, je l'ai bien vu, une fois. Et l'autre se met du rouge, je vous jure qu'elle se met du rouge... Qu'elles me détestent, il y a longtemps que je le sens, longtemps... Mais Dieu! que je suis bête! Comme si cela vous faisait quelque chose!

— Non, Lili, cela ne me fait rien, rien du tout, murmura-t-il, en lui pressant la main si fort qu'elle en gémit, tout en s'épanouissant de bonheur.

Ils marchaient sans mot dire, évitant avec soin les énormes tas de neige que le vent éparpillait sur les trottoirs. Il ne neigeait plus, mais de temps à autre, des bourrasques arrivaient des champs, s'engouffraient en sifflant par les rues de la petite ville, soulevaient des nuées de poudre blanche, aveuglante, criblaient les baraques du marché, les fenêtres des rez-de-

chaussée, puis, comme étranglées par le froid, s'en allaient palpiter en râlant sur le zinc des toitures. Un soleil mort, semblable à une grande plaque de cuivre fraichement polie, perçait douloureusement les brumes, allumait dans la neige de brefs scintillements, glissait au long des vitres gelées, puis, se perdait dans les blancheurs ternes de l'espace.

— Nous irons passer Noël à la campagne, dit-elle, nous partons demain.

— Est-ce donc déjà demain la Vigile? C'est vrai. Je n'y pensais plus du tout. Vous allez loin?

— Il doit y avoir cinq verstes. C'est notre propriétaire qui nous emmène chez sa sœur. J'aurais voulu que nous restions, pour vous avoir... Mais... Oh! que j'ai froid aux pieds!

Elle ne pouvait pas avouer qu'elle et sa mère étaient trop pauvres pour lui offrir un réveillon.

— Et vous, où serez-vous, demain soir? demanda-t-elle.

— Moi, moi... répétait-il lentement, essayant de s'arracher aux souvenirs qui l'obsédaient, je serai au restaurant.

Il avait de la peine à mentir. Il ne savait où il serait.

— Seul, sans famille, ce sera triste.

— Je ne serai pas seul, j'aurai votre souvenir, répondit-il vivement, mais d'un ton assez dur.

Elle le regarda, surprise de cette rudesse inattendue, et ne répliqua pas.

Le monde s'assombrit soudain pour eux. Il dit quelque chose, mais le vent prit ses paroles et les emporta au loin. Ils suivaient le milieu de la rue, pataugeant dans la neige duvetée qui volait autour d'eux. De vieilles maisons lépreuses se penchaient de chaque côté et les guettaient avec les prunelles verdâtres de leurs fenêtres. Une troupe d'enfants s'amusait, à un endroit, d'un tel entrain, qu'ils disparaissaient au milieu d'un tourbillon blanc au milieu duquel on voyait à peine voltiger leurs ombres rousses; les voix jeunes, stridentes, perçaient l'air et se répercutaient aux murs. Des chiens aboyaient joyeusement et se roulaient dans la neige sous les pieds des passants.

— Vous entrerez. Quand ce ne serait qu'un moment, dit-elle, voyant son air sombre.

Il acquiesça de la tête et ils pénétrèrent dans une petite maison à un étage, séparée de la rue par une palissade. Lili habitait avec sa mère une chambrette qui donnait sur la cour.

La mère était assise près de la fenêtre, enveloppée dans une couverture, car il faisait froid dans la chambre. Elle lisait des feuilletons de journaux, découpés, brochés avec un gros papier de greffe. C'était son éternelle marotte. Elle leva les yeux quand ils entrèrent, fit un signe de tête à Léon et continua sa lecture.

Lili alla se changer derrière un petit paravent qui dissimulait la cheminée et le lit. Léon s'assit sur un canapé qui jadis avait été couleur cerise, et jadis aussi de velours, mais qui ne présentait plus qu'un ramas incolore de trous et de reprises, où passaient les pointes des ressorts cassés. Une table ancienne, ronde, à un seul pied, recouverte d'un tapis de laine, portait une grande lampe. La lampe avait un abat-jour en papier de soie bleu et reposait sur un dessous de lampe en peluche verte, imitant l'herbe d'un pré, où l'on voyait des nids roses, pleins de petits oiseaux jaunes. Sur le papier des murs, à roses rouges sur fond bleu pâle, pendaient de vieilles photographies, aux visages passés, imprécis comme des spectres, quelques portraits jaunis d'hommes célèbres et deux souvenirs d'anniversaires, brodés sur canevas et encadrés de noir.

Le parquet était entretenu avec une extrême propreté, mais chaque lame fléchissait sous le pied, la table branlait, et le grand buffet vitré, dressé entre les fenêtres, tintait de toutes ses piles d'assiettes et de tous ses bibelots de porcelaine. Dans un coin, sur une étagère de bambou, s'alignaient de vieux volumes déchiquetés et des collections du *Tygodnik*. Au-dessus du canapé, pendait une glace antique, à moitié dépolie, dans un cadre de style Empire.

Un grand silence régnait. Cela sentait les pommes que l'on voyait rougir derrière les vitres du buffet. Cela sentait le vieux. Tout était vieux, rapiécé, usé et rongé par le temps et les vers. Tout ne semblait tenir que par un miracle de sollicitude et de labeur. Les deux femmes louaient ce logement à une vieille qui habitait la pièce voisine, sur la rue.

Chaque fois que Léon venait là, il se sentait envahi d'idées graves; cette chambre lui rappelait celle de sa grand mère et la maison paternelle. Maintenant encore, en regardant la porte, il s'attendait à entendre un bâton de vieillard ou à voir sa mère entrer.

Lili furetait en silence par la chambre. Elle demeura longuement derrière le paravent, puis reparut, tenant le thé qu'elle

venait de préparer. Ses cheveux dénoués, pendant qu'elle travaillait, lui tombaient sur le front et recouvraient ses joues.

— Que lisez-vous donc? demanda Léon à la bonne femme, pour rompre l'étrange silence qui pesait.

— *Les Secrets du Fossoyeur*. C'est terrible. Vous n'avez pas idée de ce que souffre cette malheureuse Blanche. Et ce pauvre René! Mon Dieu, mon Dieu, comme ces gens doivent souffrir! dit-elle d'une voix blanche, en se levant pour prendre son thé.

Elle le but hâtivement, tout en jetant les yeux sur les pages, puis elle s'enveloppa de nouveau dans sa couverture, s'assit en leur tournant le dos, se boucha les oreilles avec ses mains et se replongea dans son roman. Les infortunes de Blanche et du triste René lui tiraient de temps à autre des pleurs de compassion.

Assis à la petite table, les jeunes gens parlaient peu. Léon ne répondait que par monosyllabes. Ce milieu vulgaire et misérable, ce froid et cette solitude l'accablaient. Depuis le matin il portait dans sa poche une lettre de sa mère, une lettre qui le brûlait de nostalgie et d'une sourde inquiétude du lendemain. Lili, craignant de troubler sa rêverie, le contemplait avec une tristesse croissante, l'âme saisie d'un vague effroi.

Quand il partit enfin, plus tôt que d'ordinaire, car il n'y pouvait plus tenir, elle l'accompagna jusqu'au seuil et lui chuchota tout bas, en le regardant d'un air épouvanté :

— Mais vous reviendrez encore?

— Quelle question! dit-il. Je reviendrai demain matin.

— Mais... mais vous n'êtes pas fâché contre moi?

— Pourquoi, Lili? Comment pourrais-je être fâché contre vous?

Il lui serra les mains et s'en alla. Elle le suivit longtemps des yeux. Il lui semblait qu'elle ne le reverrait plus jamais et son angoisse fut telle, qu'elle revint se jeter sur le lit et se cacha le visage dans l'oreiller pour pleurer.

III

Léon se trouva sur la place principale. Ne sachant que faire de lui-même, il s'engagea dans la longue rue qui conduisait à la rivière, si profondément absorbé dans ses pensées qu'il ne remarquait point les gens qui le saluaient.

Il traversa un long pont de bois, quitta la route et pénétra

dans le parc, dont les masses sombres de sapins se dressaient, à quelque distance, au bord de l'eau. Il suivit les allées obstruées par la neige et arriva, non sans peine, à un îlot situé au milieu d'un petit lac gelé. Dans l'îlot, il y avait une tonnelle qu'entourait un cercle d'épicéas et de mélèzes. Il s'assit là, laissant ses yeux courir sur les branches frissonnantes des arbres, sur la blancheur aveuglante de la neige et les lignes noires de l'horizon lointain, fermé par les bois, puis, tout à coup, il se leva, voulut s'enfuir, mais il s'assit de nouveau, malgré le froid, repris par ses pensées.

— Et maintenant? Et maintenant?... répéta-t-il tout haut.

Le son de sa propre voix l'effraya. Les six mois qu'il venait de passer en la compagnie des comédiens, défilaient devant lui, en tableaux rapides et confus.

— Que de temps déjà!... Que de temps!... se disait-il.

Et un ardent désir de sa maison lui dévorait l'âme. Il ne pensait plus au théâtre qu'avec dépit et amertume. Mais, soudain, le visage de Lili apparut dans ses souvenirs, ce beau visage, plein d'un charme indicible, qui l'avait enchaîné tant de mois à cette misérable existence. Il se frotta les yeux comme pour chasser le fantôme. Et le fantôme s'attachait à lui de toutes les forces de l'amour, lui rappelant mille moments qu'ils avaient passés ensemble, mille mots échangés, mille regards, mille menus détails, presque enfantins, qui le bouleversaient d'attendrissement.

Le vent s'était levé, accourait en hurlant à travers le parc, secouait les sapins autour de la tonnelle, en faisait tomber des tourbillons de neige, puis, s'infiltrant dans les taillis, fondait avec fureur sur les squelettes nus des arbres. Il se fit une immense rumeur, les branches craquaient, gémissaient, coupaient l'air de sifflements secs, après quoi tout s'apaisa et retomba dans le silence, car le crépuscule, arrivant à pas de loup sur la neige, commençait à se tapir dans les fourrés et les creux.

Du côté de la ville, que l'on apercevait très bien depuis la tonnelle, au-dessus des murs, des cheminées et des toits de zinc qui luisaient au couchant, une énorme volée de choucas se montra. Ils s'abattirent à grands cris sur le parc, restèrent un moment à voleter d'une branche à l'autre, se balançant, piaillant, tournoyant, puis fondirent tous en bloc sur une

pelouse, où ils dégagèrent de la neige le cadavre d'un chien mort et se mirent à le déchiqueter.

Léon ne voyait rien. Comme le froid le tourmentait, il se mit à marcher et ses souvenirs lui revinrent avec une intensité grandissante.

Une demi-année auparavant, il était encore chez lui, à la campagne, dans le gouvernement de Lomza. Il avait connu Lili lors d'une représentation que donnait, à la bourgade voisine, une pauvre troupe d'acteurs de province. Il l'avait connue et en était devenu éperdument amoureux.

Il lui aurait sacrifié toute sa fortune, mais il s'était vite convaincu que ce n'était pas le bon chemin à prendre, et comme il avait la tête aussi chaude que le cœur, il avait tout quitté pour s'engager secrètement dans la même troupe. Il ne se demandait pas alors comment l'aventure finirait. Il voyait Lili tous les jours, et tous les jours il se persuadait davantage que c'était la plus belle et la plus pure fleur qui eût jamais fleuri sur ce bourbier. Elle était si bonne, si pure, ignorante à tel point de tout mal et si totalement incapable d'en faire, qu'il lui portait un véritable culte, et ce culte lui suffisait.

— Il faut en finir une bonne fois! pensait-il, en reprenant le chemin de la ville. Je l'épouserai, je l'arracherai au théâtre, et nous serons très, très heureux..

Mais il n'eut pas le temps de sourire à cet avenir enivrant, car l'horizon de son bonheur s'assombrit tout à coup : le souvenir de ses parents y jetait une grande ombre. Il se dit qu'il devrait l'emporter de haute lutte et il se sentait en même temps plein de courage, décidé à tout, forcé de vaincre.

— Mais s'ils ne veulent pas? Si...

Il frissonna et regarda soudain à ses pieds, comme un homme devant qui le terrain se dérobe. Il se mit à siffler en frappant de sa canne la neige de la route. Il cherchait une issue et n'en trouvait pas.

Il trouverait plus tard. Les choses s'arrangeraient. A quoi bon se tracasser? Il l'épouserait et l'emmènerait chez lui. Si on les accueillait bien, tant mieux. Sinon... sinon... Les choses s'arrangeraient quand même.

Son pas s'était raffermi. La décision s'imposait : il devait quitter le théâtre. Quelques roubles lui restaient encore, mais il voyait venir en frémissant l'heure où il lui faudrait vivre la

vie de ses compagnons. Arrivé en ville, il était résolu à parler à Lili dès le lendemain. Le résultat ne faisait pas doute : il se savait aimé.

Léon partageait une chambre avec un tout jeune acteur qui, depuis deux ans, roulait avec la troupe, depuis deux ans crevait de faim et souffrait une misère inexprimable, sans que rien eût pu le dégoûter du théâtre ni de la Szalkowska, dont il était follement épris et pour laquelle il s'était enfui du collège, reniant sa famille et oubliant le monde entier.

Ce ménage de garçons était plus que modeste : il avait un lit, une table et deux chaises. Léon se souciait peu du confort. Il passait ses jours chez Lili et y prenait même ses repas.

— Tenez, Olkowski, dit-il, voici dix florins d'acompte.

— Merci, dit l'autre à mi-voix, en se soulevant sur la paillasse où il était couché, à ras de terre, enveloppé dans une couverture et des chiffons pour se préserver du froid.

—Nous jouons jeudi, continua Léon en allumant sa lampe, car Olkowski lisait à la lueur d'une chandelle, collée sur le parquet.

— Ai-je un rôle?

— Je n'en sais rien. On vous donnera quelque chose à faire, je suppose.

Olkowski resta un moment à calculer ce qu'il ferait de ses dix florins pendant sa semaine, puis il demanda :

— Voulez-vous du thé? J'en ferais.

— Mon Dieu, oui. Et si vous allumiez le poêle?

— Alors, donnez pour le charbon. Il n'y a ni thé, ni sucre, non plus. Vous mangeriez peut-être quelque chose? J'irais le chercher tout de suite.

Léon n'avait pas faim, mais à la voix de son compagnon il comprit que le jeune homme avait passé toute sa journée à jeun, ce qui arrivait plus d'une fois même aux premiers rôles de la troupe. Il lui donna donc de l'argent pour acheter un peu de jambon. Bientôt après, le poêle ronflait et l'on entendit bouillir un samovar emprunté aux voisins. Personne ne disait plus mot. Olkowski était timide et taciturne, et Léon trop préoccupé du lendemain.

Tous deux lisaient, en prenant leur thé, Léon étendu sur son lit et l'autre sur sa triste paillasse où il n'avait même pas de draps. Olkowski traînait perpétuellement avec lui un fatras d'affreux mélodrames qu'il apprenait consciencieusement par

cœur et qu'il jouait, tout en les lisant. Chaque fois que Léon le regardait, il voyait cette face de meurt-la-faim enflammée d'exaltation, deux bras qui gesticulaient furieusement, tandis que de longues tirades fusaient en sourdine, puis, tout à coup le jeune artiste s'arrachait de son grabat, lançait d'une bouche écumante une apostrophe pathétique et se recouchait, calmé pour un moment.

— Quelles grimaces faites-vous donc là? demanda-t-il enfin, agacé de ce manège qui n'en finissait plus.

L'autre éteignit sa chandelle sans répondre et sortit. Quand il rentra, le lendemain matin, il avait les yeux rouges, pleins de larmes.

— C'est Noël, ce soir, murmura-t-il timidement.

— Et puis, quoi? dit Léon avec mauvaise humeur.

— Rien, rien... Je vous demande pardon. Je vous ai ennuyé hier. N'en parlez à personne, n'est-ce pas? On se moquerait encore de moi.

— Je me moque bien de ce que vous faites... Où êtes-vous allé? Chez les Szalkowski?

— Oui, répondit l'autre, en détournant la tête pour cacher son embarras.

Léon s'habilla promptement et sortit. Sur l'escalier, Szalkowski le croisa.

— Olkowski est-il là?

— Il y est. Allons, je vous offre mes souhaits, monsieur, et tout le bonheur possible en ménage.

Il lui serra la main d'une mine ironique et lui tourna le dos.

Szalkowski entra, ferma la porte à clef, s'assit à la table et demeura longuement à contempler d'un air stupide un pâle rais de soleil qui tombait par la fenêtre. Olkowski l'observait tout en faisant son ménage, n'osant lui adresser la parole. Quand il eut préparé son thé, il s'assit sur la paillasse et se mit à boire lentement sans quitter des yeux son visiteur.

— Elle n'est pas encore là, tu m'entends? Il est plus de dix heures et elle n'est pas là! chuchotait l'autre comme s'il se parlait à lui-même.

Olkowski devint mortellement pâle. Il se mit à trembler au point qu'on entendait ses dents claquer contre son verre.

— Pourquoi permettez-vous cela? demanda-t-il tout bas avec un accent de reproche indigné.

— Idiot! Puis-je l'empêcher? Je n'ai pas fermé l'œil, je l'attendais. Elle m'avait dit qu'elle serait de retour à minuit. Dieu, que je suis malheureux! Dieu, que je suis malheureux! criait-il d'une voix gémissante en s'arrachant les cheveux.

— Où est-elle allée?

— Chez son comte. Ah! si je ne le tue pas, celui-là, si je ne le réduis pas en poudre, si je ne lui fais pas payer toutes mes souffrances, je serai le dernier des chiens. Tu m'entends, Olkowski, tu me souffletteras si je ne fais pas cela.

— Combien de fois ne l'avez-vous pas dit?

— Mais c'est la dernière fois que je le répète, la dernière. Tu verras, je ferai aujourd'hui quelque chose, quelque chose... d'horrible. Je la tuerai! gronda-t-il dans sa rage impuissante.

Olkowski sourit tristement. Il connaissait son attachement aveugle pour sa femme qui faisait de lui un chien, un laquais.

— Vous ne la tuerez pas.

— Je la broierai comme... comme cette chaise.

Et il saisit en effet une chaise qu'il voulut lancer sur le parquet, mais il se retint, la remit en place et continua ses lamentations, jurant et rabâchant vingt fois qu'aussitôt après la séance, ou plutôt dès le jour de l'an, il la quitterait, elle et tout, qu'il partirait, n'importe où, devant lui, car il avait assez de cette honte et assez de ce martyre.

Le jeune homme ne le contredisait plus. Il entendait cela chaque semaine au moins depuis deux ans; Szalkowski n'avait pas de secret pour lui et l'accablait de confidences. Cette fois encore, il se lança dans des détails si répugnants que l'autre l'interrompit avec supplication.

— Laissez donc. Que voulez-vous que cela me fasse? C'est honteux, voyons.

— Quoi! Cela ne te fait rien? cria Szalkowski en marchant sur lui, les yeux étincelants.

Mais le jeune homme ne broncha pas. De grosses larmes coulaient sur ses joues maigres. Il les buvait avec son thé. Il posa son verre et dit en sanglotant :

— Je voudrais mourir, je voudrais crever, je voudrais... Je ne peux plus, je ne peux plus souffrir ainsi.

Puis, il se leva en sursaut, saisit sa casquette, et réprimant les cris qui lui déchiraient la poitrine, il s'enfuit.

Szalkowski sortit aussitôt et, voyant à l'horloge de la ville

qu'il était près de onze heures, il rentra chez lui au pas de course, tremblant à l'idée que sa femme pouvait revenir et ne pas le trouver à la maison.

IV

Avec ce qui lui restait d'argent, Léon acheta de quoi faire un bon déjeuner et fit adresser ses emplettes chez Lili. Ensuite, il alla retirer un colis postal de fleurs qu'il avait commandées à Varsovie et les porta lui-même à la bien-aimée.

Lili était seule.

— Maman est allée chez les Korczewski, dit-elle. Je vous attendais pour y aller avec vous.

— Et si l'on n'y allait pas du tout ?

— Alors on resterait là, on se partagerait le pain de Noël. J'ai déjà tout préparé.

Elle montra, près de la fenêtre, une petite table, couverte d'une nappe, sur laquelle il y avait une bouteille d'eau-de-vie, quelques harengs et une assiette de pains azymes.

— C'est bien, rompons le pain. Et pour tout souhait, acceptez ces fleurs.

Il ouvrit la boîte et en tira une gerbe de lilas pâles, d'orchidées aux pétales de rouille, de muguets verdâtres, de roses rouges et d'œillets de diverses nuances.

— C'est pour moi ? Tout pour moi ! Que c'est joli ! Que c'est magnifique ! criait-elle en pressant les fleurs sur sa poitrine et en approchant ses lèvres de chacune avec volupté.

Radieuse comme un enfant, elle les posa sur la table et se mit à composer un bouquet, mais bientôt elle les repoussa et, levant ses beaux yeux sur Léon, murmura d'une voix étouffée par le trouble et la reconnaissance :

— Comme je vous remercie ! Et moi qui n'ai rien à vous donner ! Je voulais, j'y pensais, j'en rêvais, et je ne peux pas, parce que...

Les larmes l'arrêtèrent, mais déjà Léon l'avait prise dans ses bras, l'enveloppait tout entière, la serrait sur son cœur, couvrant de baisers ses cheveux, ses joues empourprées, sa bouche palpitante, ses yeux pleins de larmes, d'amour et de sourires.

— C'est défendu, défendu, monsieur Léon... murmurait-elle, hors d'elle-même, détournant la tête, mais elle se serrait

inconsciemment contre lui, lui rendait ses baisers, se sentait heureuse, heureuse, comme jamais de sa vie.

— Je t'aime, Lili, je t'aime... Regarde-moi, mon unique.

Il s'agenouilla devant elle, lui enlaça les jambes, embrassa ses genoux, ses pieds, sa robe, complètement fou.

Quelqu'un frappa. Lili s'arracha de son étreinte et s'enfuit derrière le paravent. C'était le garçon de magasin qui apportait les paquets.

Quand ils furent de nouveau seuls, Léon passa derrière le paravent. Elle se tenait près du lit, les yeux dans le vague, des larmes sur le visage, mais un étrange sourire courait sur ses lèvres brûlantes.

— Lili... appela-t-il tout bas en lui tendant les mains.

Elle bondit vers lui, lui sauta au cou et se pendit à ses lèvres dans un long baiser. Puis, elle le lâcha brusquement et, pour cacher son émoi, se mit, encore toute tremblante, à déballer les provisions. Quand les bouteilles, la charcuterie, les gâteaux et les friandises furent en place, elle se planta devant la table, se passa la main sur le crâne, à la manière de Korniszon, et grommela, en imitant sa grosse voix de basse :

— Zakrzewski, voilà un festin de grand seigneur. Le diable s'en mêle.

— Lili, vilaine petite, taisez-vous ! répondait Léon, en se tirant le bout du nez comme Félix.

Et ils se mirent à rire avec la plus franche gaîté, mais aussitôt après, ils se regardèrent l'un l'autre attentivement, comme s'ils se voyaient pour la première fois.

Ils s'aidaient mutuellement avec beaucoup de zèle dans les derniers préparatifs du déjeuner, oubliant où ils étaient, ce qui se passait en eux, mais se tenant à distance.

— Qu'est-ce que je ferais, si vous n'étiez pas là ? s'écria-t-elle tout à coup, avec un air de stupeur.

— Jean se mettrait à votre service, dit-il par taquinerie, en lui baisant les mains pour se faire pardonner.

— Jean ? Ce serait drôle. La Galkowska le surveille mieux que ses rôles et que sa perruque.

— Quand partez-vous ?

— Les chevaux doivent venir nous prendre à six heures.

— Et vous rentrez ?

— Demain matin. Mais savez-vous ? Il me vient une idée. Tôt

ou tard, vous quitterez le théâtre et vous retournerez chez vous.

— Oui, et peut-être plus vite que vous ne le supposez.

— Plus vite? répéta-t-elle tout bas en retroussant sa manche et, appuyant la tête sur son bras, elle le regarda avec inquiétude.

— Sous peu. Aussitôt après la représentation.

— Et vous ne le regretterez pas ?

— Je ne partirai pas sans regret, mais sans amertume.

— Qui regretterez-vous ? dit-elle, en baissant la voix, les paupières battantes.

— Presque personne, car enfin j'emmènerai ceux que j'aime.

— Vous prendrez sûrement Olkowski ? Il est si à plaindre, le malheureux garçon !

— Non, pas Olkowski, ma fiancée.

— Vous avez une fiancée ici ? Une fiancée !...

Elle pâlit soudain, sa bouche se mit à trembler, elle s'enfonça au creux du canapé et regarda Léon avec stupeur. Des ombres frémirent sur toute sa face, et elle était si belle, si violemment belle avec cet étonnement, plein d'un immense effroi et d'une douleur contenue, avec cette bouche entr'ouverte comme pour crier ou pour pleurer, qu'il eut une envie folle de l'enlever dans ses bras, mais il se retint, lui prit la main et dit gravement :

— Je crois que j'aurai une fiancée, parce que Lili voudra bien devenir ma femme, n'est-ce pas?

— Comment ! Moi, votre femme?

Elle se leva toute en flammes.

— Mademoiselle Lili, m'aimez-vous un peu? Je sais que vous m'aimez. Je vous demande donc très sérieusement de vouloir devenir ma femme. Nous quitterons le théâtre, nous prendrons la maman et nous irons chez nous, à la campagne. Il y a si longtemps que je devais vous dire cela, si longtemps que je le voulais, mais je n'étais pas sûr d'être aimé... Maintenant, je le sais, Lili, mon unique, mon bel oiseau d'or, vous ne dites rie Dites un mot. Toute ma vie est entre vos mains... Lili, parlez

Elle ne répondait rien, elle le regardait avec épouvante. Ses traits s'altérèrent, sa poitrine se souleva, toutes les vibrations du ravissement, de l'amour et du bonheur passèrent sur son visage. Enfin, ses yeux se ternirent, s'emperlèrent de larmes qui gonflaient ses cils noirs et jaillissaient à torrent. Elle saisit un coussin du canapé, y plongea la tête et éclata en sanglots.

— Lili, mon enfant bien-aimée, pourquoi pleures-tu ? Tu as

peur de moi? Tu ne m'aimes pas?... Tu sais pourtant que je t'aime, que je ne suis ici que pour toi. Je t'en parle aujourd'hui, parce qu'il faut en finir. Lili, dis-moi, m'aimes-tu? M'aimes-tu, mon cher ange, m'aimes-tu?

Il la prit dans ses bras et l'accabla de baisers. Elle laissa tomber le coussin, se jeta à son cou, lui rendit passionnément ses caresses, puis s'abima dans une profonde rêverie.

Les baisers, les aveux et les questions recommencèrent, mais elle demeurait inerte, muette, ne pouvant se faire à ce qu'elle entendait, n'ayant jamais pensé à rien de pareil. Elle savait être aimée, comme elle aimait elle-même avec toute l'ardeur du premier amour. Mais devenir sa femme, quitter le théâtre, partir avec lui, non, cela ne pouvait pas lui entrer dans la tête, elle ne pouvait y croire.

Parfois, il lui semblait que c'était un songe merveilleux qu'elle tremblait de chasser au moindre mouvement. Elle restait longtemps immobile, les yeux mi-clos, puis elle regardait autour d'elle, se voyait là, chez sa mère, près de Léon qui lui parlait d'amour, reprenait conscience, l'entourait de ses bras et lui criait :

— Que tu es bon! Comme je t'aime! Et c'est bien vrai que tu veux te marier avec moi? C'est bien vrai?

— C'est bien vrai, Lili, répondait-il gravement.

— Et moi qui suis si sotte!... Non, ce n'est pas possible que tu m'aimes!

— Je t'aime, Lili.

— Mais comment! J'irais avec toi chez tes parents. Nous nous marierions pour tout de bon? J'aurais une robe blanche, un voile. J'en ai une, de mon rôle de *la Vie de Paris*, il faudrait la retaper un peu... Il y aurait une noce, on irait à l'église, les orgues joueraient... Et ce serait une vraie noce? Et je serais vraiment ta femme? Il y aurait un vrai prêtre? Et nous serions ensuite vraiment mari et femme? Ce serait sérieux?

— Je t'aime, Lili, répétait-il infatigablement, remué jusqu'au fond de l'âme par cette adorable candeur.

— Et après, il y aurait un grand bal, on danserait. Et l'on n'aurait pas besoin de se presser pour changer de costume, pour faire les malles, pour aller prendre son cachet à la direction. Tout cela serait vrai. Mon Dieu, mon Dieu, je ne comprends

plus. Tu veux devenir mon mari, et moi je serais ta femme, et tout cela est vrai.

Elle parlait, toute en fièvre, se refusant à croire qu'il ne s'agissait plus de jouer la comédie.

— Oui, c'est vrai, tu seras ma femme, nous laisserons les planches et nous aurons vite fait de les oublier.

— Nous ne serons plus au théâtre? Mais alors, qu'est-ce que je ferai?

— Tu seras ma femme.

— Mais la Korczewska a un mari, la Szalkowska aussi, et ils font du théâtre... Comment! je ne jouerais plus, je n'irais plus aux répétitions, je n'apprendrais plus de rôles? Mais qu'est-ce que je ferais?

Elle regardait avec une stupeur angoissée le vide qui s'ouvrait devant elle. Elle n'imaginait pas d'autre vie.

— Enfant, enfant... disait-il en souriant.

— Allons, bon, dit-elle en levant le sourcil d'un air profondément songeur. Bon, mais qu'est-ce que je serai?

— Tu seras ma femme, la dame chérie de mon cœur, répondit-il avec une légère impatience.

— Tu as des sœurs, et très bien élevées, je suis sûre?

— J'en ai.

— Tes parents sont de la haute. Je me souviens de votre château. J'y suis allée porter des billets avec Korczewski.

— Ce n'est pas un château. C'est une maison très ordinaire, et mes parents sont de très bonnes gens.

— Toi aussi, tu es de la haute.

— Ne dis donc pas cela, je suis à toi d'abord.

— Et je m'étonne que tu puisses m'aimer, que tu n'aies pas honte d'aimer une pauvre fille inconnue.

— Lili, voulez-vous vous taire! cria-t-il pour l'interrompre.

Mais elle ne se dérida pas et, poursuivant implacablement son idée :

— Tu m'aimes beaucoup? demanda-t-elle en lui prenant les mains.

— Plus que ma vie.

— Et tu m'aimeras longtemps?

— Lili, pour Dieu, quelle question! s'écria-t-il, irrité et de plus en plus inquiet.

— M'aimeras-tu longtemps? Réponds, poursuivait-elle impitoyablement.

— Toute ma vie, jusqu'à ma mort.

— Comme Zbigniew aime Amélie dans *Mazeppa*? Comme le prince aime Précieuse?

— Non, pas comme cela. Mille fois plus fort et plus fidèlement.

— Bien, bien. Mais te rappelles-tu quand nous allions placer des billets à Wielun?

— Je m'en souviens, mais qu'est-ce que cela fait à notre amour?

— Attends. Tu te rappelles ce château où l'on nous a invités à manger? Je ne savais pas marcher sur les parquets, je m'empêtrais dans le tapis, je mangeais mon poisson avec la cuiller, tu t'es moqué de moi ensuite. Et comme ils me regardaient, tu te rappelles? La dame m'a placée près de la gouvernante, parce qu'elle avait honte d'être près d'une actrice. Les filles n'ont pas mangé avec nous, elles étaient pourtant dans la pièce à côté. Et quels airs ils prenaient devant moi! Et de quel ton cette dame me parlait! Oh! je ne l'ai pas oublié!

— Il t'a semblé, Lili. Mais non, mais non..., expliquait-il tout troublé.

— Mais si, mais si. Je l'ai assez senti et j'ai pleuré, tu t'en souviens parfaitement. Je ne voulais pas te dire pourquoi, j'avais peur de toi, j'avais honte devant toi, parce qu'enfin tu n'es pas des nôtres, comme Félix, Korczewski, ou même Olkowski, tu es un monsieur, comme ceux qui viennent aux représentations, comme ceux qui nous recevaient alors, et ta mère doit traiter les actrices comme cette dame. Tu m'as montré une lettre d'elle, cet été. Nous avons ri ensemble de ce qu'elle débitait sur nous. Tu ne diras pas non.

Elle parlait irrésistiblement, et la rancune, la colère et la peur vibraient de plus en plus fort dans les accents passionnés de sa voix. Léon essayait d'expliquer, de se défendre : elle ne lui en donnait pas le temps. Elle déchargea son cœur jusqu'au bout et s'assit enfin, épuisée, à côté de lui.

— Monsieur Léon..., murmura-t-elle un instant après, d'un ton si humble et si suppliant, qu'il en frissonna d'inquiétude.

— Eh bien! quoi? Tu m'aimes, Lili? Dis-le et ne pensons pas à autre chose. Ne nous empoisonnons pas ces instants.

Elle se blottit contre lui, la tête sur sa poitrine, levant sur lui ses yeux pleins de feu et de larmes.

— Je t'aime, murmurait-elle, en touchant de ses doigts câlins ses joues, ses paupières et son front; je t'aime, mon adoré, mon lion, mon unique ami. Je ne sais pas pourquoi tu m'aimes, je ne sais pas ce que tu veux de moi. Mais si tu me veux, prends-moi, fais de moi ce que tu veux, pourvu seulement que je sois près de toi. Je ne suis qu'une sotte fille, une cabotine, mais je t'aime comme mon seigneur et mon maître.

Elle s'enivrait de ses propres paroles, l'enlaçait de ses bras, le couvrait de baisers brûlants. Puis, de nouveau, elle éclata en pleurs convulsifs et s'enfuit derrière le paravent.

Il n'osa pas la suivre, comprenant de moins en moins ce qui se passait en elle, pourquoi elle rappelait ces souvenirs, ce que signifiaient ces accents de douleur et ces larmes de désespoir.

A ce moment, la mère entra.

— Nous vous attendions chez les Korczewski, dit-elle dès la porte. La Galkowska s'est mise à faire là-dessus des réflexions si méchantes que, bien que je sois une femme tranquille, j'ai dû la remettre à sa place.

Léon se leva, embarrassé.

— Nous ne sommes pas venus, dit-il, parce que... parce qu'aujourd'hui justement j'ai fait ma déclaration à Mlle Lili. Madame, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous demande la main de votre fille. Je pense que vous avez eu le temps de me connaître et que mes intentions...

— Oh ! j'ai lu cela quelque part... C'est un sujet tout trouvé, il n'y a plus qu'à l'écrire. Mais où donc ai-je lu cela ?... Un lord vient dans un cirque, s'éprend d'une écuyère, il l'épouse, elle meurt... Vous n'imaginez pas ce que c'était touchant ! Nous avons passé la nuit à pleurer, Lili et moi...

Léon l'interrompit avec quelque impatience, pour dépeindre son amour en termes enflammés.

— Je vous crois, dit-elle. Mariez-vous donc si Lili le veut. Mais réfléchissez bien. C'est une pièce nouvelle, que vous n'avez jamais jouée, et les rôles sont difficiles...

Elle posa son manteau, échangea quelques mots à voix basse avec sa fille, et s'assit à sa place habituelle, en ouvrant son feuilleton sur le bord de la fenêtre. Mais elle ne lisait pas. Ses yeux erraient dans la cour, où l'on voyait de la volaille qui

grattait la neige, et des porcs qui se pressaient autour d'une auge. Et ses rêves semblaient remonter vers un passé très lointain, car elle avait le pâle sourire de ceux qui évoquent les chers disparus. Son profil desséché gardait encore les traces d'une grande beauté éteinte ; sa tête prématurément grise et l'expression tourmentée de ses traits témoignaient qu'elle avait dû beaucoup souffrir.

Il se fit un silence pénible. La jeune fille sanglotait toujours derrière le paravent. Léon ne savait plus que faire. Il s'asseyait, se relevait, marchait, se mettait à parler de ses projets, de sa situation de famille, de leur bonheur futur, de l'inébranlable constance de ses sentiments. Personne ne répondait. Lili pleurait. La mère regardait par la fenêtre, approuvait par signe tout ce qu'il disait et souriait tristement. N'y pouvant plus tenir, il prit son chapeau.

— Mademoiselle Lili, vous allez me dire au revoir, il faut que je m'en aille.

Elle leva sur lui son visage éploré.

— Au revoir, continua-t-il. Je vous souhaite une bonne soirée de Noël. Puis-je venir demain ?

Elle lui prit la main et la pressa très fort contre ses lèvres.

— M'aimes-tu ? demanda-t-il tout bas, en l'embrassant sur le front.

— Je t'aime, mon lion, mon unique ami, je t'aime, répondit-elle.

Il lui caressa tendrement les cheveux, lui baisa encore la main et sortit.

LADISLAS REYMONT.

Traduit du polonais par M. Paul Cazin.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

NOS GRANDES ÉCOLES

IV [1]

L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Au lendemain de la guerre, et dans l'universel bouleversement qui a suivi, on a pu se demander comment notre enseignement, sous sa forme traditionnelle, pourrait s'adapter à une société en transformation; s'il serait possible, pour tenir compte de besoins nouveaux, de le maintenir dans ses anciens cadres, ou s'il conviendrait d'en modifier radicalement l'organisation.

La question vaut, en particulier, la peine d'être examinée pour l'École polytechnique, établissement unique, peut-on dire, en son genre, car, si nombre d'institutions étrangères, tentées sans doute par le bon renom qui s'est attaché à ce vocable, né chez nous, de « polytechnique », ont jugé à propos de l'adopter à leur tour, ni leur destination, ni leur régime ne leur constituent de véritables affinités avec notre grande école. Celle-ci, en effet, n'est pas d'ordre proprement technique, comme son nom pourrait le laisser croire, mais, centre de haute culture scientifique, elle est seulement préparatoire aux études techniques spécialisées, réservées à diverses écoles d'application.

Par ailleurs, cette école purement scientifique est soumise

(1) Voir la *Revue* des 1er février, 1er mars, 1er mai.

Est-il besoin de faire remarquer que l'ordre dans lequel paraissent ces études n'implique aucune idée de hiérarchie entre les Écoles auxquelles elles sont consacrées? [N. D. L. R.]

à un régime strictement militaire, ce qui n'est pas sa moindre originalité. Dans la pensée de ses fondateurs, parmi lesquels l'illustre géomètre Monge et le grand Carnot, l' « organisateur de la victoire », l'institution, créée par la loi du 11 mars 1794 sous le nom d'*École centrale des travaux publics*, changé par la loi du 18 septembre 1795 en celui d'*École polytechnique*, avait pour but d'assurer une formation scientifique commune à tous les jeunes gens destinés aux carrières de l'État, ou même, — ce sont les termes de la loi, — à « l'exercice libre des professions » qui nécessitent des connaissances mathématiques et physiques (1). C'est par un décret du 16 juillet 1804 que Napoléon, sans s'arrêter aux objurgations des premiers fondateurs, dont Monge s'était fait auprès de lui l'interprète, imposa à l'École le régime militaire qui, sauf pendant la durée de la seconde Restauration, de 1816 à 1830, — où l'École avait passé sous la dépendance du ministre de l'Intérieur, — est resté définitivement le sien, ayant, au reste, été rétabli, au lendemain de la Révolution de 1830, sous la pression d'Arago.

En militarisant l'École, l'Empereur avait surtout eu en vue la formation des officiers des armes dites « savantes », à lui fournis, suivant sa propre expression, par sa « poule aux œufs d'or ». Mais il s'est trouvé avoir ainsi rendu à l'École un service d'ordre plus général en contribuant à lui imprimer le caractère d'où elle a, en grande partie, tiré sa supériorité.

***

Sans doute, dans la pensée des créateurs de l'École, sa mission devait tout d'abord ne viser qu'à répandre les connaissances indispensables à la pleine intelligence des techniques spéciales étudiées dans les diverses écoles d'application. Mais la qualité même des élèves qu'attira, dès l'origine, ce genre d'enseignement, non moins que la haute valeur des maîtres qui en avaient la charge, — maîtres qui avaient nom Lagrange, Monge, Berthollet, Ampère..., — eut pour conséquence fatale, peut-on dire, que ce but modeste fut rapidement dépassé et que l'École apparut comme un foyer de hautes études, pour une bonne part, désintéressées. « Les fondateurs, a pu dire Joseph Bertrand, dans la remarquable préface qu'il a écrite pour le

(1) On trouvera tous les détails de l'histoire de l'École dans les trois beaux volumes du *Livre du centenaire* paru en 1895 à la librairie Gauthier-Villars.

Livre du centenaire, justement fiers de leur œuvre, avaient trouvé ce qu'ils ne cherchaient pas ».

Convenait-il de persévérer dans cette voie de large épanouissement intellectuel ou de ramener strictement les cours à l'objet plus délimité qui leur avait été primitivement assigné?

Certes, l'utilité n'est point chose négligeable et l'on conçoit que certains esprits n'échappent pas à sa hantise dominante; mais, prise dans son sens le plus étroit, envisagée dans ses fins les plus immédiates, elle n'est peut-être pas tout ce qui doit entrer en ligne de compte pour dicter la réponse à la question ici posée. Joseph Bertrand ne le pensait pas, qui s'est écrié : « Il ne faut enseigner que ce qui plus tard sera utile! On a souvent répété cette maxime détestable et absurde. » Et il ajoutait, parlant de l'esprit qui s'inspire exclusivement de cette maxime : « Les circonstances ont protégé l'École polytechnique contre ses premiers arrêts. Les maîtres ont enseigné ce qu'ils savaient, persuadés qu'aucune vérité n'est stérile; la plus inutile en apparence éveille ou réveille un essaim fécond de pensées et de conséquences lointaines, principe quelquefois de glorieuses inventions. L'utilité pourtant n'est pas la loi suprême. Les applications ne peuvent être la seule fin des études. La science élève, fortifie et éclaire, dans tous les hasards de l'avenir, ceux qui s'y sont rendus assez attentifs pour en nourrir solidement leur esprit. Quand on a gravi des montagnes, on peut marcher en plaine d'un pas plus léger et plus prompt. »

Qui, d'ailleurs, peut savoir si les théories regardées, à leur naissance, comme purement spéculatives n'apporteront pas, quelque jour, une aide effective au progrès des applications? En imaginant, au début du XIXe siècle, la représentation géométrique des quantités imaginaires, l'illustre Cauchy était sans doute loin de se rendre compte qu'il forgeait un instrument d'une particulière utilité pour les études relatives aux futures applications des courants alternatifs.

Puis, sans escompter les chances d'utilisation possible, en vue d'un objet pratique, de telle haute théorie de science pure, on est en droit de l'envisager pour la force et la souplesse nouvelles qu'elle est capable de conférer à des cerveaux bien préparés. Car la fin d'un enseignement comme celui de l'École polytechnique est sans doute moins de meubler ces cerveaux d'un savoir encyclopédique, que de les forger et

de les tremper en vue des besognes les plus délicates, voire les plus difficiles, auxquelles ils pourront avoir à s'appliquer, après spécialisation, en des directions diverses.

C'est, à part quelques courtes périodes d'enraiement, cette manière de voir qui a prévalu dans l'évolution continue des programmes de l'enseignement intérieur de l'École. Doit-on le regretter et y aurait-il lieu de s'en tenir dorénavant à d'autres errements ?

***

Il suffit, pour en juger, d'apprécier ce que l'École a produit dans les cent trente années qu'elle a déjà vécues. Il ne saurait, cela va sans dire, être question de dresser ici, même en un bref raccourci, le bilan de l'œuvre polytechnicienne. Du moins nous sera-t-il permis d'évoquer, en une énumération rapide, les principales illustrations qui se sont formées à l'École.

Dans l'ordre militaire, tout d'abord, rappelons que sept polytechniciens sont parvenus à la dignité de maréchal de France, savoir : Vaillant, Bosquet, Niel, Lebœuf, Joffre, Foch et Fayolle. A un huitième, Maunoury, cette dignité a été conférée à titre posthume, en reconnaissance de ses éclatants services.

Un autre polytechnicien, Rigault de Genouilly, s'est vu décerner le bâton d'amiral de France.

Si nombreux sont les généraux de grande valeur sortis de l'École qu'il ne saurait être question même d'en amorcer la liste sans risquer de la voir s'allonger démesurément. Nommons toutefois, parmi ceux qui se sont spécialement distingués dans les expéditions d'outre-mer, d'où est sorti notre magnifique empire colonial, Cavaignac et Lamoricière, en Algérie, Faidherbe et Borgnis-Desbordes en Afrique occidentale, Jamont, au Tonkin.

Rappelons aussi le rôle de premier plan joué par le général de Miribel dans l'institution de notre grand État-major.

A côté d'eux, l'École polytechnique a fourni à la marine toute une pléiade d'amiraux que domine la grande figure de Courbet, mais où brillent encore les noms de Cosmao-Dumanoir, Bougainville, Chabannes-La Palice, Chopart, Pages, Laffon de Ladébat, Poucques d'Herbinghem, Coupvent-Desbois..., à qui il faut associer le commandant Doudart de Lagrée, grand pionnier de notre domination en Cochinchine.

Mais, bien entendu, les polytechniciens ne se sont pas moins distingués dans les diverses techniques liées à l'art militaire ou maritime, auxquelles les a plus directement préparés encore leur mode de formation. Nous citerons les transformations successives de notre matériel d'artillerie, auxquelles, — pour ne parler que des morts, — restent attachés les noms de Paixhans, Ducos de la Hitte, Treuille de Beaulieu, Frébault, Verchère de Reffye, Périer de Lahitolle, de Bange; le développement de notre système défensif qui a mis en relief celui de Séré de Rivière; la mise en valeur de notre domaine colonial, grâce notamment à la construction de chemins de fer, où se sont distingués tant de nos sapeurs; et même diverses branches d'application de la science qui sont en étroite connexion avec l'art militaire, comme la géodésie, où Perrier, Defforges, Bassot, ont laissé leur trace; l'hydrographie où s'est imprimée celle de Bouquet de La Grye; la télégraphie sans fil, enfin l'art des constructions navales qui a dû à des polytechniciens tels que Dupin, Reech, Rossin, Marbec, du côté des théoriciens, Tupinier, Dupuy de Lôme, Zédé, de Bussy, du côté des grands constructeurs, Bertin à la fois de l'un et de l'autre, tous les progrès par lui réalisés en France dans la période moderne.

Les origines de la navigation sous-marine évoquent, — si l'on s'en tient toujours à ceux qui ne sont plus, — le nom de Romazotti, associé à celui de Zédé; celles de la navigation aérienne, celui de Renard. Tout le monde sait, d'autre part, quel a été le rôle de nos ingénieurs des poudres dans l'invention des explosifs modernes.

Et que dire de l'œuvre immense accomplie par les ingénieurs des divers corps civils de l'État : Mines, Ponts et Chaussées, Manufactures de l'État (ou « Tabacs », suivant la locution courante), Télégraphes? Quel ensemble, notamment, que celui des grands travaux publics exécutés, sur tout le territoire français, sous la direction d'ingénieurs des Ponts et Chaussées dont les noms n'arrivent pas, en général, jusqu'au grand public, à part un très petit nombre comme Alphand pour son œuvre d'architecte urbain, Belgrand, pour l'alimentation en eau de la Ville de Paris, Léonce Reynaud, pour la construction des phares en mer, Voisin-Bey, pour celle du canal de Suez, Jean Résal, pour la conception et l'exécution de ponts métal-

liques d'un type nouveau comme le Pont Alexandre III et le Pont Mirabeau, dans la traversée de Paris! Et, parallèlement, que d'études techniques d'ordre élevé, dues à ces ingénieurs, auxquelles ont concouru, peut-on dire, toutes les sciences enseignées à l'École!

Mais c'est tout particulièrement dans la création, l'organisation, le développement de nos chemins de fer que les ingénieurs polytechniciens ont fait montre de talents supérieurs. Les noms de Didion, de Paulin Talabot, de Jullien, brillent, dès l'origine, au premier rang des constructeurs des réseaux français; celui de Franqueville reste attaché à la fondation du régime qui devait assurer le développement de l'industrie nouvelle; ceux de Sauvage, de Surell, de Jacquemin, de Solacroup, de Piérard, de Noblemaire, de Sartiaux, se lient à la mise au point des méthodes d'exploitation. Depuis la première heure, tous les directeurs et la très grande majorité des chefs de service de nos grandes compagnies de chemins de fer ont été des polytechniciens; et il n'est pas inutile, non plus, de rappeler que nombre de réseaux étrangers, notamment en Espagne, en Autriche, en Suisse, en Russie, en Turquie, dans les États balkaniques, ont été également construits et mis en exploitation par des polytechniciens, parmi lesquels Le Chatelier, Lalanne, Collignon...

Il est aussi très frappant que l'on retrouve le nom de quelque polytechnicien à l'origine de la plupart des grandes industries qui ont pris naissance et se sont développées sur le sol français au cours du dernier siècle. Citons le baron de Gargan, Guimet, Gouin, Vicat, dont l'œuvre est bien connue. Au reste, lorsque le décret du 23 janvier 1918 institua à l'Académie des sciences une division spéciale pour les applications de la science à l'industrie, cinq sur six des fauteuils ainsi créés échurent à des polytechniciens, parmi lesquels Maurice Leblanc, grand maître en électromécanique, et le comte de Chardonnet, inventeur de la soie artificielle, dont le premier eut pour successeur Charles Rabut, l'un des initiateurs de l'emploi du ciment armé dans les constructions.

Nombre de polytechniciens ont brillamment réussi dans d'autres carrières, en apparence fort éloignées de celles auxquelles conduit normalement l'École, telles que le Conseil d'État, la Cour des comptes, l'Inspection des finances, la haute

administration de la métropole et des colonies, la diplomatie. Mais, — et c'est là l'une des principales originalités de l'École polytechnique, l'une des raisons les plus profondes de son prestige, — en dehors de cette cohorte d'hommes de commandement, d'initiative et d'action, elle a pu inscrire, dans son panthéon, une longue et brillante liste de purs savants, dont beaucoup se sont élevés très haut, dont quelques-uns se sont imposés à l'admiration de tout l'univers pensant.

Au fronton de ce panthéon flamboient les noms glorieux de Biot et d'Arago, de Gay-Lussac et de Sadi Carnot (premier du nom), de Poncelet, de Chasles, de Fresnel et de Malus, de Leverrier et d'Élie de Beaumont, de Cauchy et d'Henri Poincaré, enfin, les deux plus grands mathématiciens du XIXe siècle.

Si l'on devait, après ces grands noms, d'une plus vaste illustration, citer simplement ceux des anciens élèves de l'École qui se sont fait connaître par de remarquables travaux scientifiques, plusieurs pages y seraient nécessaires. Qu'il nous suffise de noter que, depuis la fondation de l'Institut de France, exactement contemporaine de celle de l'École polytechnique, 154 polytechniciens y ont occupé, — en raison de doubles titres, — 161 fauteuils dont 12 à l'Académie française, 8 à l'Académie des inscriptions, 128 à l'Académie des sciences (parmi lesquels 23 actuellement), 4 à l'Académie des beaux-arts, 9 à l'Académie des sciences morales. De tels hommes ont, de l'aveu universel, mis l'École polytechnique en un rang d'honneur parmi les centres de haute culture scientifique du monde entier. C'est un point qu'il ne faut pas perdre de vue.

*
* *

Nous devions rappeler, si brièvement que ce fût, le rôle joué par l'École polytechnique dans la formation de l'élite française. Examinons maintenant de plus près quelques-uns de ses traits principaux.

Tout d'abord, particularité qui vaut d'être notée, l'École polytechnique, où les études durent deux ans, se dédouble, en réalité, au moins pour la plus grande part de son enseignement, en deux écoles en quelque sorte jumelées. Les cours scientifiques qui se font tout entiers dans une même année (géométrie en première année, astronomie et géodésie en seconde) sont confiés chacun à un professeur unique, le même,

par conséquent, pour toutes les promotions. Mais les autres cours de sciences (analyse, mécanique, physique, chimie), qui s'étendent sur les deux années, comportent deux personnels enseignants, entièrement distincts, affectés, l'un aux promotions de millésime pair, dites *rouges* (1), l'autre à celles de millésime impair, dites *jaunes*, pour les suivre pendant toute la durée de leur séjour à l'École. Il va sans dire que cela ne laisse pas de faire naître entre rouges et jaunes une apparence de rivalité, non dénuée d'humour, qui fait que chaque nouvelle promotion apprend, dès son arrivée, de la bouche de ses anciens, que toutes les illustrations dont peut se glorifier l'École, depuis ses plus lointaines origines, sont sorties de promotions de couleur autre que la sienne.

L'École, nous l'avons déjà dit, est soumise au régime militaire. Convient-il ou non de s'en féliciter? Chacun, cela va de soi, a tendance à en décider suivant la pente de son esprit. Nous n'hésitons pas à croire, pour notre part, que cette circonstance a eu la plus heureuse influence sur le développement de l'institution. Cette organisation disciplinée du travail a pour effet de développer de précieuses qualités : ordre dans les idées, rapidité d'assimilation, aptitude à passer sans effort d'un objet d'étude à un autre. Par ailleurs, l'éducation militaire donnée à l'École, dont les avantages n'ont pas à être discutés pour de futurs officiers (de l'active ou de complément), influe très favorablement sur la tenue physique et morale des jeunes gens, contribue à développer chez eux des sentiments de fraternelle camaraderie qui leur sont un réconfort pour tout le reste de leur vie, ne peut avoir enfin que les plus heureux effets sur leur santé en les astreignant à des exercices physiques, auxquels la plupart, livrés à eux-mêmes, ne songeraient pas à se plier, et qui sont un excellent palliatif à la fatigue d'un effort cérébral trop continu.

Mais ce n'est pas moins, à notre avis, sous le rapport intellectuel que le régime imposé à l'École par la toute-puissante volonté napoléonienne s'est montré bienfaisant. Cette vie en commun ne laisse pas de faire naître d'utiles échanges d'idées entre jeunes gens arrivés à un stade déjà avancé de leur développement intellectuel. Ainsi s'établit spontanément entre eux

(1) De la couleur de l'insigne (grenade du calot) qui distingue les promotions à l'intérieur de l'École.

une sorte d'enseignement mutuel, éminemment profitable à la formation générale de leur esprit.

Cette vie en commun n'est d'ailleurs nullement rendue morose par le contact permanent avec les austères disciplines de la science. Elle est, au contraire, tout imprégnée d'une joie dont la saveur se mêle à tous les souvenirs que conservent de l'École ceux qui y ont passé comme élèves. Cette joie, volontiers un peu bruyante, ne laisse passer aucune des occasions où il lui est loisible de s'épanouir tout à son aise : « fête du point gamma » pour la célébration carnavalesque de l'équinoxe de printemps; « séance des cotes » où l'esprit sarcastique des anciens s'exerce au détriment des conscrits; « séance des ombres » où le même esprit, dans les bornes d'une licence permise, s'en prend aux membres du corps enseignant, sans oublier ceux de l'état-major; « concert du géné » donné par l'orchestre des élèves, généralement des plus estimables pour n'être composé que d'amateurs, etc...

Mais la vie polytechnicienne ne s'agrémente pas seulement de cette gaîté exubérante; elle s'ennoblit encore de l'accomplissement discret de devoirs moraux des plus délicats.

Ce n'est pas d'hier, puisque c'est en 1832, que les élèves de l'École se sont spontanément constitués à l'état de société de charité pratiquant la visite des pauvres à domicile dans les misérables quartiers d'alentour. Ils le font sans nulle ostentation, — et nous avons même conscience de les trahir quelque peu en en parlant comme nous le faisons ici, — et avec cette alacrité dont se revêtent volontiers tous leurs gestes et qui est encore une source de réconfort pour leurs pauvres « clients ».

La caisse destinée à fournir les fonds nécessaires à cette charitable entreprise est alimentée au moyen d'une contribution annuelle, uniforme, que s'imposent les élèves, sans exclusion, bien entendu, de dons volontaires, mais secrets. Cette caisse est gérée par deux camarades que désigne le vote de chaque promotion dont ils sont dits les *caissiers*, et qui deviennent ses mandataires en toute occasion. L'élection des caissiers est précédée d'une période électorale qui sert, elle aussi, de prétexte à de nombreuses joyeusetés.

Inutile d'insister sur l'influence que peut avoir la pratique de cette active charité sur le perfectionnement moral de tous ces jeunes gens, non plus que sur la popularité qu'elle vaut

à leur uniforme parmi les habitants des quartiers où se répandent leurs bienfaits.

***

Ici, une question se pose. Au spectacle de tous les changements qu'ont entraînés la longue guerre et la crise mondiale qui en a été la suite, on se prend instinctivement à penser que les hommes destinés à exercer une action directrice, dans le grand mouvement qui entraîne présentement le monde, doivent être préparés à leur mission par d'autres méthodes que celles qui ont servi pour les générations antérieures.

La vue de toutes les merveilles de technique dont s'est enrichi l'outillage de la paix, comme celui de la guerre, donne à croire que l'objet de l'enseignement doit se transformer parallèlement, et, par suite, que son organisation et ses méthodes doivent, elles aussi, être profondément remaniées. Mais une telle vue, trop simpliste, ne distingue pas, comme il convient, entre la science et les applications de la science, et, par suite, ne sépare pas ce qui a trait à l'enseignement purement scientifique de ce qui regarde l'enseignement technique.

Or, précisément, quand il s'agit de l'École polytechnique, c'est la distinction entre ces deux sortes d'enseignement qui constitue le nœud même de la question. Pour apprécier exactement, en effet, le rôle que joue l'École dans l'économie générale du haut enseignement en notre pays, il est indispensable de ne pas la séparer de l'ensemble de toutes les écoles d'application qui, en tout ou en partie, y recrutent leurs sujets; elle n'est que le tronc qui envoie de la sève en toutes ces branches et entretient leur vigueur. Aussi l'enseignement qui y est donné suit sans doute la marche progressive, mais lente de la science pure : il ne ressent qu'à peine le contre-coup des révolutions, plus ou moins brusques, qui peuvent s'opérer dans la pratique de la science appliquée.

L'École polytechnique est éminemment propre à favoriser la formation de techniciens de mérite. Mais, par ailleurs, le niveau des études y est tel qu'il en peut sortir, en même temps que de remarquables techniciens, des hommes de science d'une haute distinction, et le rapprochement que réalise, entre ces deux sortes d'hommes, leur commune origine, source d'étroites relations qui se poursuivent entre eux toute la vie, ne peut,

on le conçoit, avoir que les plus heureuses conséquences pour le progrès des idées à la fois des uns et des autres.

« Nos jeunes Universités, a dit à ce propos Henri Poincaré, comme les Universités étrangères, tiennent beaucoup à donner à l'étudiant ce qu'elles appellent la vision de la science intégrale; bien des plumes autorisées ont montré combien cela est important. A l'École nous avons cela, et nous avons quelque chose de plus; outre la vision intégrale de la pensée, nous avons aussi la vision de l'action, et cela aussi est bon... Ceux d'entre nous qui n'agissent pas, ont du moins vu de près ceux qui agissent et il leur en reste quelque chose. »

***

De ce que l'enseignement de l'École polytechnique est, et tant s'en faut, bien moins soumis que celui des écoles d'application aux vicissitudes des conditions de la vie moderne, nous n'entendons pas conclure qu'il échappe à la nécessité de toute évolution; nous sommes, au contraire, très convaincu qu'il doit, pour conserver toute sa force, incessamment évoluer, de façon progressive, sans heurt et sans précipitation, dans le cadre de son organisation traditionnelle. Par exemple, il est une réforme, déjà amorcée, que l'on doit souhaiter voir de plus en plus s'étendre; nous voulons parler du développement à donner, dans cet enseignement, à la méthode expérimentale.

C'est, jusqu'ici, la méthode mathématique qui y a de beaucoup prévalu; le fait est hors de conteste, et il en résulte qu'aux yeux du public, les polytechniciens font surtout figure de mathématiciens; c'est même en raison de cette circonstance que l'habitude s'est répandue de les désigner, et l'école elle-même, par cette lettre x qui, selon la coutume des mathématiciens, sert à désigner l'inconnue dans une équation, ou la variable indépendante dans une fonction.

Il n'est pas douteux que la langue mathématique, outre qu'elle a l'intérêt d'être universelle, est à la fois la plus précise et la plus condensée, celle qui, chaque fois que la chose est possible, permet d'exprimer les vérités scientifiques sous la forme la plus satisfaisante et d'en faire découler, de la façon la plus sûre, toutes les conséquences qui s'y trouvent renfermées; c'est, en un mot, l'instrument d'analyse par excellence, et c'est pourquoi on a dit bien souvent qu'une science tend

vers la perfection à mesure qu'elle se prête davantage à la réduction des faits qui sont de son ressort à une expression mathématique.

Mais il est indéniable, d'autre part, que, pour que les conclusions auxquelles la méthode mathématique conduit dans les applications mécaniques et physiques aient toute leur valeur, il faut qu'elle parte de faits solidement établis par l'expérience. De plus en plus, la tendance est de mettre les futurs techniciens en mesure d'interroger eux-mêmes l'expérience, le cas échéant, d'après les bonnes méthodes. A l'École polytechnique, comme ailleurs, cette tendance s'est fait jour depuis longtemps ; on s'est efforcé d'y obéir autant qu'il a été possible ; il reste sans doute encore beaucoup à faire dans cette voie, en raison, hélas! d'un regrettable défaut d'installation matérielle. Sous ce rapport, la vieille école est loin, bien loin d'être gâtée.

Logée, tout à l'origine, dans une annexe du Palais-Bourbon, elle fut transportée en 1805, après sa militarisation, dans les vieux bâtiments des collèges de Navarre et de Boncourt, où elle ne fut dotée tout d'abord que de ce qu'on peut appeler une installation de fortune, depuis lors lentement, parcimonieusement améliorée, au point que l'on n'exagérerait pas beaucoup en disant que l'installation de fortune continue.

Ces augustes bâtiments, trop étroits pour les besoins actuels, complétés par des annexes elles-mêmes à peine suffisantes, ne peuvent se prêter aux exigences d'une installation moderne. Les laboratoires trop exigus, insuffisamment outillés, sont loin d'offrir les ressources que requiert aujourd'hui l'enseignement largement compris des sciences expérimentales. Il est un peu décevant de voir une école française, si hautement réputée dans le monde entier, ne disposer que d'une installation si piètre et si incommode, et l'on doit souhaiter de la voir, sinon gratifiée d'une de ces magnifiques installations dont bénéficient la plupart de ses cadettes, du moins pourvue largement de tout ce qui, dans l'ordre matériel, lui fait encore défaut.

Quant aux cours eux-mêmes, tout le nécessaire est fait pour qu'ils soient constamment tenus au courant de l'état présent de la science. Cette évolution continue de l'enseignement intérieur de l'École a des répercussions inéluctables dans les programmes d'admission. C'est là une grave question qui, en

raison de son caractère très spécial, ne saurait être traitée ici, mais qui peut appeler la simple réflexion que voici : le programme de la classe de mathématiques spéciales, préparatoire à l'École, passe pour très surchargé, et l'on peut légitimement en souhaiter l'allègement. Le mal auquel il s'agit de porter remède n'est peut-être pas toutefois aussi profond ni aussi étendu que l'on est généralement enclin, — dans les familles de candidats surtout, — à se l'imaginer. La science, à mesure qu'elle progresse, s'ordonne, se condense et se simplifie. Telles matières, jadis enseignées à l'École, qui ont depuis lors été versées dans les programmes d'admission, et dont l'évocation seule apparaît à certains yeux comme un épouvantail, ont, de fait, été réduites à quelques notions essentielles dont la pleine intelligence n'est pas disproportionnée à l'effort que peut fournir un élève moyen. De plus, l'introduction de ces matières dans les programmes a presque toujours été rachetée par des suppressions compensatrices.

***

Si la guerre n'a pas eu d'influence profonde sur l'orientation des études à l'École même, elle a, en revanche, fait naître une crise assez sérieuse dans le recrutement des carrières auxquelles conduit normalement l'École, et particulièrement de la carrière militaire. C'est un point qui mérite d'être examiné d'assez près. Auparavant, nous rappellerons comment se répartissent, à la sortie de l'École, ceux des élèves qui restent au service de l'État.

Les écoles d'application qui les recueillent sont les suivantes : Mines ; Ponts et Chaussées ; Génie maritime ; Manufactures de l'État (Tabacs) ; Télégraphes ; Poudres ; Hydrographie ; Artillerie navale ; Aéronautique ; Génie militaire ; Artillerie métropolitaine et coloniale. Quelques élèves sont admis, en outre, dans le corps des officiers de vaisseau, en passant par le vaisseau-école d'application (actuellement la *Jeanne d'Arc*) où ils sont mêlés aux aspirants sortant de l'École navale ; d'autres, en plus petit nombre, dans le commissariat de la marine ; quelques-uns enfin, à l'École des Eaux et Forêts (1).

(1) Voici, à titre d'indication, les nombres des places prises dans ces diverses carrières à la dernière sortie de l'École (juillet 1925) :

Mines, 3 ; Ponts et Chaussées, 12 ; Ponts-et-Chaussées coloniaux (ingénieurs

Est-il besoin de rappeler que, dans l'argot de l'École, celles de ces carrières qui ne sont pas purement militaires constituent ce qu'on appelle la « botte », et que les élèves qui les obtiennent à la sortie sont dits les « bottiers ».

Certaines de ces spécialités (ingénieurs d'artillerie navale; ingénieurs d'aéronautique) n'ont d'ailleurs reçu leur autonomie que depuis la guerre.

Le nombre des places offertes dans ces diverses carrières est déterminé chaque année par les administrations compétentes, et le choix de ces places est déféré aux élèves dans l'ordre du classement de sortie. Toutefois, une sorte de tradition s'est établie, sans qu'on en démêle au juste les motifs, qui, d'une année à l'autre, ne fait varier que fort peu la répartition des places choisies sur la liste de classement autour d'un type moyen d'après lequel les Mines viennent en tête, suivies des Ponts et Chaussées, puis du Génie maritime, des autres « bottes » entremêlées, et finalement des carrières militaires parmi lesquelles les places réservées à la Marine et aux Eaux et Forêts s'intercalent de façon assez arbitraire et variable d'une année à l'autre.

Au lendemain de la Grande Guerre, une désaffection marquée pour le métier des armes a commencé à se manifester parmi les élèves sortant de l'École, au point même d'émouvoir les pouvoirs publics. Il n'est pas difficile d'en discerner les causes. En premier lieu, les anciens combattants de la Grande Guerre, admis en grand nombre, dès le lendemain de l'armistice, à l'École, — sur les bancs de laquelle on a pu voir 4 officiers de la Légion d'honneur, et plus de 140 chevaliers, 9 médaillés militaires et environ 1070 décorés de la croix de guerre, — ont, pour la plupart, manifesté un désir bien légitime d'abandonner le harnais militaire après avoir si rudement payé de leur personne sur les champs de bataille de 1914 à 1918. Comme, après cette terrible saignée de quatre ans, les cadres des diverses carrières civiles, de caractère officiel ou non, présentaient de nombreux vides, il ne leur fut pas difficile de se

rattachés au cadre normal, mais prenant l'engagement de servir six ans aux colonies), 7; Génie maritime, 20; Manufactures de l'État, 6; Télégraphes, 3; Poudres, 4; Artillerie navale, 8; Aviation, 7; Chars d'assaut, 2; Génie militaire, 68; Artillerie, 43; Artillerie coloniale, 3; Marine, 6; Commissariat de la marine, 1; Eaux et forêts, 3. — Total : 194 sur 250 élèves sortants.

pourvoir de postes avantageux. Leur exemple ne fut sans doute pas sans influencer les jeunes gens venus immédiatement après eux et, d'ailleurs, poussés par la perspective des difficultés toujours croissantes de l'existence, à s'aiguiller dès leurs débuts vers des situations plus lucratives que celle d'un simple lieutenant. Mais le moment est venu où la plupart des emplois offerts se sont trouvés pourvus de titulaires, et où, par suite, les chances de réussite du côté des carrières civiles privées se sont considérablement réduites. D'autre part, la fixation de la solde des lieutenants à un taux plus raisonnable, a contribué à enrayer le mouvement dont on s'était, à un certain moment, assez sérieusement inquiété.

En second lieu, l'engagement prolongé de six ans après la sortie de l'École, qui avait été malencontreusement institué pour retenir par contrainte le plus grand nombre possible d'élèves sous les drapeaux, avait eu, — comme il n'eût pas été difficile de le prévoir, — l'effet diamétralement opposé : il les incita à ne demander aucun service militaire à la sortie de l'École pour ne pas courir le risque de manquer, du fait de cet engagement, telle occasion avantageuse qui se serait présentée avant son expiration. La réduction, très opportune, de l'engagement à un an après la sortie, a eu pour effet immédiat d'enrayer ce mouvement de démissions en masse. Alors qu'à la sortie de 1924, il ne s'est trouvé que 51 élèves pour prendre l'artillerie et le génie, il y en a eu 111 à la sortie de 1925.

Doit-on, au surplus, faire montre, à ce sujet, d'aussi vives préoccupations? Le type nouveau de notre armée, si différent de l'ancien, n'exige sans doute pas des cadres permanents d'officiers aussi nombreux que par le passé. Les énormes réductions effectuées dans ces cadres depuis la guerre sont là pour l'attester. La masse des officiers de complément, bien dressés en temps de paix, qui vient s'insérer dans ces cadres au moment de la mobilisation, est propre à fournir tous les éléments d'un excellent commandement, comme l'a surabondamment prouvé la terrible expérience de 1914 à 1918.

Il suffit donc que le recrutement par l'École polytechnique soit propre à assurer, pour les armes spéciales, les besoins réduits du temps de paix, et, s'il y a eu quelque fléchissement à cet égard pendant les années qui ont suivi la guerre, on peut compter que l'équilibre ne tardera pas à être rétabli.

Aux heures critiques, les polytechniciens, non moins que toutes les autres catégories de Français, sauront toujours faire magnifiquement leur devoir. Leurs 883 morts de la Grande Guerre en portent éloquemment témoignage.

Le drapeau de l'École, qui avait été décoré de la Légion d'honneur le 12 avril 1914, en même temps que celui de Saint-Cyr, pour tout un passé de gloire, a reçu la croix de guerre le 18 mai 1922, avec cette citation à l'ordre de l'armée : « L'École polytechnique, par la science et l'héroïsme des officiers qu'elle a formés, a contribué de la façon la plus utile et la plus glorieuse au succès de nos armes ; s'est montrée digne, au cours de la Grande Guerre, de son fier et glorieux passé. » Et l'on peut ajouter : « A donné au haut commandement les grands chefs qui se sont appelés Joffre, Foch et Fayolle. » Quel plus grand honneur, au reste, pour l'institution, que la façon dont, en toute circonstance, ces grands chefs aiment à s'en proclamer les enfants ?

***

Mais ce n'est pas seulement du côté des carrières purement militaires que les conditions nouvelles de la vie d'après-guerre ont provoqué une tendance à l'émigration vers les situations offertes par l'industrie privée, c'est encore, et non moins sans doute, dans les services d'ingénieurs de l'État. A ces ingénieurs des Mines, des Ponts et Chaussées, du Génie maritime, etc. sont faites, de tous côtés, les propositions les plus alléchantes, pour qu'ils apportent à de grandes entreprises industrielles le concours de leur science et de leur expérience.

Il est très ordinaire, par exemple, qu'un jeune ingénieur des Ponts et Chaussées débute, dans une entreprise privée, avec des appointements doubles, sinon triples de ceux qu'il touchait au service de l'État. Vu les difficultés toujours croissantes de la vie présente, on conçoit que la tentation soit forte, surtout pour des hommes ayant charge de famille.

Ce mouvement d'évasion, hors des corps d'ingénieurs de l'État, ne laisse pas, lui aussi, de préoccuper les pouvoirs publics qui, volontiers, auraient tendance à improviser, pour remédier à ses effets, de ces solutions d'une apparente simplicité qui s'avèrent, au bout de peu de temps, comme non efficaces, mais après avoir définitivement perdu des situations

qu'avec un peu plus de patience et de sagesse il eût été possible de rétablir.

Telle serait, par exemple, l'extension du recrutement des corps d'ingénieurs par des éléments étrangers à l'École polytechnique, par quoi l'on pourrait, temporairement peut-être, remédier à l'insuffisance numérique des cadres, mais non sans porter atteinte au niveau général des corps ainsi recrutés. Puis, il y aurait des chances pour que les sujets ainsi introduits dans les corps, bénéficiant, pour leur part, du bon renom attaché au titre à eux ainsi conféré, finissent par se laisser tenter, à leur tour, par les conditions plus brillantes que pourrait leur offrir aussi l'industrie. Il serait certainement plus raisonnable de chercher à retenir les sujets recrutés à la sortie de l'École dans les services de l'État en leur assurant une situation pécuniaire plus en rapport avec celle qu'ils ont chance d'obtenir dans l'industrie.

D'autre part, avant de se résoudre à prendre des mesures qui risquent de nuire à l'intérêt particulier de l'École polytechnique, il serait à propos d'envisager les conséquences funestes qu'une atteinte grave portée à cet intérêt particulier pourrait avoir au point de vue de l'intérêt général.

Peut-on n'avoir pas égard au fait que l'École polytechnique, avec son organisation actuelle, est assurément, de toutes nos grandes écoles, celle dont le caractère est le plus franchement démocratique, en ce sens qu'elle facilite, plus que toute autre, l'ascension, dans la hiérarchie sociale, des enfants les mieux doués issus des rangs les plus modestes? C'est elle, sans aucun doute, qui se recrute sur l'échelle sociale la plus étendue. En parcourant la liste de ses anciens élèves, depuis l'origine, on est frappé du nombre de grands noms de la vieille aristocratie ou de la haute noblesse impériale qui s'y rencontrent; et, d'autre part, nulle école n'a vu passer sur ses bancs autant d'enfants nés dans la plus humble condition et qui se sont élevés par la force de leur intelligence et l'opiniâtreté de leur travail, grâce au système des bourses affectées tant aux établissements préparant à l'École qu'à l'École elle-même. Et ces enfants, une fois franchi le seuil de l'École, voient brusquement s'abaisser devant eux toutes les barrières dont les distinctions de classes menaçaient d'entraver leur marche ascendante. Le port de l'uniforme, — et c'est encore là un des bons côtés du

régime militaire, — fait tout d'abord disparaître les signes extérieurs de ces distinctions; la bonne, franche et cordiale camaraderie par laquelle tous les élèves sont saisis dès leur entrée à l'École en abolit entre eux jusqu'à la simple notion.

Sait-on quelle est présentement la proportion des boursiers dans chaque promotion entrant à l'École? Des deux tiers environ. Certaines de ces bourses vont évidemment à des jeunes gens de familles bourgeoises peu favorisées par la fortune; mais d'autres aussi à de véritables enfants du peuple, et en plus grand nombre que partout ailleurs; et ce sont ces sujets-là que léseraient au premier chef les atteintes portées à l'École polytechnique.

Autre chose. C'est un fait purement objectif, dont peuvent témoigner tous les maîtres de l'enseignement secondaire, que l'attrait vraiment exceptionnel qu'exerce l'École polytechnique sur toute notre jeunesse poursuivant des études de l'ordre scientifique, est pour celle-ci le stimulant le plus puissant et le plus efficace.

Cet attrait n'a d'ailleurs subi aucune diminution du fait de la guerre. Alors qu'en 1912 et 1913, le nombre des candidats prenant part au concours d'admission à l'École a été de 1081 et de 1124, respectivement pour 230 et 270 places, il a été, en 1924 et 1925, de 1470 et de 1365 pour 225 places. On peut donc dire que le courant qui porte notre jeunesse scolaire vers l'École n'a rien perdu de sa puissance depuis la guerre, alors que, comme on sait, le nombre des candidats a sensiblement baissé pour d'autres écoles, voire, à certain moment, pour plusieurs d'entre elles, d'une façon inquiétante. La situation s'est maintenant, pour celles-ci, sensiblement améliorée. Il n'en reste pas moins qu'en ces dernières années, alors que le taux de l'admission par rapport au nombre total des candidats affrontant le concours, est resté, pour l'École polytechnique, voisin de 15 pour 100, il s'est tenu, pour la plupart des autres écoles, aux environs de 30 pour 100.

Or, cet entraînement, dû à l'attrait qu'elle exerce sur la jeunesse studieuse, l'École n'est pas seule à en bénéficier, mais encore tous les établissements d'enseignement supérieur ou technique entre lesquels se répartissent les sujets très bien préparés que n'ont pas favorisés les chances de son concours d'admission. La supériorité, à âge égal, sous le rapport de la

formation scientifique, des jeunes gens instruits dans nos lycées, par rapport à ceux que forme la pédagogie allemande, a été palpable parmi les étudiants de l'Université de Strasbourg, au lendemain du retour des populations alsaciennes et lorraines à la patrie française. Toute réforme qui tendrait à diminuer l'attrait que l'École n'a cessé jusqu'ici d'exercer souverainement sur la jeunesse française, aurait pour effet infaillible un abaissement du niveau général de l'instruction scientifique dans notre pays. La perspective d'une telle éventualité est, sans doute, propre à faire réfléchir ceux qui croient voir *a priori* dans une tendance aux transformations radicales un signe de l'esprit de progrès.

En présence des étonnantes merveilles que la science réalise chaque jour sous nos yeux, plus que jamais s'affirme pour l'État l'intérêt d'assurer la formation d'une élite de techniciens, et de doter cette élite, avant toute spécialisation, d'une culture scientifique aussi élevée que possible, constamment tenue en harmonie avec les dernières conquêtes de l'esprit de recherche, et propre à favoriser le développement de cet esprit. Tel a toujours été, tel reste aujourd'hui l'objectif principal de l'École polytechnique; nulle part ailleurs, sans doute, ne sont réunies de meilleures conditions pour l'atteindre aussi complètement que possible.

MAURICE D'OCAGNE.

LE ROMAN
D'AURORE DUDEVANT
ET D'AURÉLIEN DE SÈZE

IV[1]

CONFESSION
DE Mme DUDEVANT A SON MARI

Octobre-novembre 1825.

...Mon ami, mon généreux époux, je sais tout ce que je te dois. Ta lettre m'a vivement attendrie et les marques de ton affection fait couler mes larmes, en te répondant. Je t'ai écrit trois lettres que je me reproche presque : elles étaient froides et raisonnées. Ce n'était pas mon intention en te les écrivant, mais je crains qu'elles ne t'aient paru ainsi. Oh ! qu'elles étaient loin de la tendre bonté que tu m'exprimes dans la tienne ! Hélas ! que je suis dans une affreuse position ! Quand je me sens portée à me livrer à mon repentir, à mon émotion, je sens je ne sais quoi qui me retient et me force à mettre des raisonnements plausibles, mais froids, à la place des expressions de mon cœur. Comment définirai-je ce qui m'empêche et me glace ? Ce n'est pas certainement la dure insensibilité d'un mauvais cœur ; c'est un mouvement de fierté que j'adopte, tantôt comme un sentiment noble, et tantôt que je regrette comme une suggestion de l'orgueil humain. Lequel est-ce des deux ? Je ne puis en décider. J'ai besoin de ton approbation, de ta

Copyright by Mme Lauth-Sand, 1926.

(1) Voyez la *Revue* des 15 avril, 1er et 15 mai.

confiance, et je crains, en avouant mes erreurs avec humilité, de paraître les rechercher plutôt pour mon utilité particulière que pour ton bien. Toi-même, tu m'as dit à cet égard des choses qui m'ont fait mal. Je veux les oublier. Elles te furent arrachées par un mouvement de colère, hélas ! bien naturel ; et pour te prouver que je n'y pense plus, je vais te parler à cœur ouvert, quand tu devrais me dire encore : « Tu m'as trompé une fois, tu t'es humiliée devant moi ; comment veux-tu que je te croie désormais ? »

Oui, tu me croiras, Casimir, je ne sais pas tromper. Non, en vérité, je ne le sais pas, et pourtant ma folie m'a forcée à en venir là avec toi. Mais tu ne sais pas combien cette nécessité me faisait mal, combien il m'en a coûté, combien je l'ai expiée par les tourments de ma conscience. J'y étais bien peu habile, puisque tu as si peu tardé à découvrir tous mes secrets par ma propre imprudence. Non, tu ne peux pas me croire fausse et dissimulée. Cette idée me blesse, m'offense et me tue. Elle m'empoisonnerait ma vie, si tu pouvais la concevoir ; elle me porterait au désespoir, au découragement. Ah ! dans ce moment où ma reconnaissance et mon attachement l'emportent sur toute la fierté de mon caractère, où malgré tout ce qu'il en peut coûter à mon amour-propre, je veux t'avouer tout, tu ne peux me soupçonner de bassesse et de lâcheté. Il y a des moments où un profond abaissement est l'effort d'une grande âme, et où une coûteuse humiliation montre la force et la noblesse des sentiments. D'ailleurs, mes larmes qui coulent sur mon papier, qui effacent ce que j'écris, t'en diront plus que mes paroles ; les hypocrites ne pleurent pas sur leurs erreurs, le repentir n'est pas connu des âmes corrompues.

Tu m'as plusieurs fois demandé des explications, des aveux, je n'ai pu m'y résoudre : ce n'était pas seulement l'embarras d'avouer mes torts, c'était la crainte de te blesser. Il fallait couper au vif, entrer dans des détails qui t'auraient affligé, courroucé peut-être ; il fallait aussi te dire que tu étais un peu coupable à mon égard ; coupable n'est pas le mot : tu n'avais pour moi que de bonnes intentions, tu as toujours été si bon, généreux, attentif, obligeant, mais tu avais à ton insu des torts involontaires. Tu fus, si j'ose le dire, la *cause innocente* de mon égarement. Je m'expliquerai mieux tout à l'heure ; je me résous aujourd'hui à te faire une confession entière. Tu as lu

mes réflexions écrites à Périgueux; elles t'ont appris que j'étais malheureuse alors. Hélas! j'ai bien hésité à te l'avouer, j'aurais préféré te dire que j'étais ingrate, coquette, désordonnée, j'aurais excité ton mépris, et ton indifférence en eût été la suite. Tu l'as voulu, il a fallu te blesser au cœur, rejeter sur toi une partie de mes fautes, t'avouer que si tu te fusses conduit autrement, je n'aurais peut-être pas été coupable : étrange et douloureuse nécessité de ne pouvoir me justifier et me relever un peu à tes yeux qu'en te causant d'amers regrets sur toi-même!

Puisque j'ai fait le premier pas, je dois poursuivre l'explication. En ne te la donnant pas entière, je pourrais te faire concevoir plus de regrets que tu ne dois. Tu t'accuseras plus que je ne t'accuse moi-même. Je dois te satisfaire entièrement. Une explication verbale amènerait peut-être encore quelque discussion, quelque aigreur inséparable d'un sujet si délicat. En écrivant d'ailleurs, on rassemble mieux ses idées, on les exprime plus clairement! Je vais donc tâcher de te faire un récit aussi détaillé que véridique. Je n'ai point de preuves à te donner de ma sincérité. Écoute, Casimir, tu es grand, tu es noble, tu es généreux, tu me l'as prouvé et je le sais. Cependant, si tu ne te sens pas porté à la confiance, si ton esprit conserve quelque doute, si tu prévois que cette lecture aigrira ton mal, excitera ta colère, redoublera ton chagrin, arrête-toi, ne va pas plus loin; rappelle-toi bien que je ne te fais pas cette explication pour me justifier, pour me réhabiliter dans ton esprit, pour abuser de ta confiance et t'engager à me laisser maîtresse de mes actions; non, je suis prête, je suis décidée à ne point accepter les offres généreuses que tu m'as faites. Ma résolution d'aller à Paris, à Nohant même, s'il le faut, plutôt qu'à Bordeaux, est irrévocable. Je ne veux pas que tu m'exhortes à en changer, je veux t'inspirer de la confiance, te persuader de la pureté de mes actions, de l'innocence de mon cœur, non pas pour satisfaire ma fierté humiliée de tes soupçons, mais pour te rendre le calme, le bonheur. Je ne te prie point de m'écouter comme une grâce que j'ai besoin d'obtenir, je te mets à même de t'instruire, si cette connaissance est nécessaire à ton repos. Si tu penses autrement, jette au feu cette lettre sans l'achever.

Quand tu me vis au Plessis pour la première fois, j'étais vive, folle, légère, étourdie en apparence; au fond, j'étais

sérieuse, triste, horriblement malheureuse. Née avec une imagination vive, une âme aimante, élevée dans l'amour de l'étude, mes lectures avaient considérablement exalté mon esprit et perfectionné mon jugement sur les choses morales; mais quant aux usages du monde, quant à la méchanceté des hommes, je n'en avais pas la moindre idée. Tu sais dans quelle intention ma mère m'amena et me laissa au Plessis : si elle ne conçut pas le détestable plan que d'autres avaient formé, elle eut l'inconséquence de faire tout ce qu'il fallait pour me perdre, en m'abandonnant, sans défense et sans appui, dans une maison où régnait alors trop de liberté pour une jeune personne.

Mme Angel, bonne et généreuse, et me comblant d'amitié, n'était pas assez réfléchie pour me mettre à l'abri des dangers qui m'environnaient. J'ai dans mon cœur un garant que mon innocence n'eût point été corrompue, mais ma réputation eût cruellement souffert, si je n'eusse rencontré un guide, un conseil, un appui. Tu fus ce protecteur, bon, honnête, désintéressé, qui ne me parla point d'amour, qui ne songea point à ma fortune et qui tâcha, par de sages avis, de m'éclairer sur les périls dont j'étais menacée. Je te sus gré de cette amitié, je te regardai bientôt comme un frère; je me promenais, je passais des heures entières avec toi, nous jouions ensemble comme des enfants et jamais nulle pensée d'amour ni d'union n'avait troublé notre innocente liaison. C'est à cette époque que j'écrivis à mon frère : « J'ai, ici, un *camarade*, que j'aime beaucoup, avec qui je saute et je ris comme avec toi. »

Tu sais comment nos amis communs nous mirent dans la tête de nous épouser. Parmi ceux qu'on m'offrait, P... m'était insupportable, C... odieux, plusieurs autres étaient plus riches que toi. Tu étais bon et c'était le seul mérite réel à mes yeux. En te voyant tous les jours, je te connus de mieux en mieux, j'appréciai toutes tes bonnes qualités et personne ne te chérit plus tendrement que moi.

Cependant, je ne me préoccupai point de savoir si tu aimais l'étude, la lecture, si tes opinions, tes goûts, ton humeur étaient d'accord avec les miennes. Trop occupée de mes affaires pour suivre mes goûts ordinaires, tu n'en connus aucun. J'avais abandonné tout ce qui me plaisait, je n'en parlais jamais; nos conversations roulaient toujours sur nos affaires, nos projets, et tout cela était trop contrarié, trop menacé, trop

d'agitations divisaient, contrariaient nos plans, trop d'obstacles, de vexations nous environnaient pour que nous puissions en effet songer à autre chose. Unis et tranquilles après de longs débats, nous commençâmes à nous mieux connaître. Je vis que tu n'aimais point la musique, et je cessai de m'en occuper parce que le son du piano te faisait fuir. Tu lisais par complaisance, et au bout de quelques lignes le livre te tombait des mains, d'ennui et de sommeil. Quand nous causions surtout littérature, poésie ou morale, tu ne connaissais pas les auteurs dont je te parlais, et tu traitais mes idées de folie, de sentiments exaltés et romanesques. Je cessai d'en parler, je commençai à concevoir un véritable chagrin, en pensant que jamais il ne pourrait exister le moindre rapport dans nos goûts. Je cachai soigneusement ces amères réflexions. Je me dégoûtai de tout; l'idée de vivre seule m'effraya; je résolus de prendre tes goûts et je n'y pus réussir; car en vivant comme toi, sans rien faire, je m'ennuyais à périr, et tu ne t'en apercevais pas.

Ennuyée de tout et regrettant presque d'avoir passé ma jeunesse à acquérir des talents et des connaissances dont mon mari ne me savait aucun gré et qui ne servaient point à mon bonheur, le séjour de Nohant me devint insupportable. Je désirai aller à Paris, j'y cherchais des distractions et tu me les procuras toutes; je m'amusai et ne fus point heureuse. Nous n'avions point d'intérieur, point de cette douce causerie au coin du feu qui fait passer des heures délicieuses; nous ne nous entendions pas, je ne pouvais passer une heure chez moi; je ne tenais pas en place, un vide affreux se faisait sentir! Je l'éprouvais, j'en souffrais, et tu ne t'en rendais pas compte. Je ne pouvais pas approfondir mon malaise; il ne me venait pas à l'idée de t'en accuser : tu étais si bon, si prévenant! Il y eût eu de la dureté, de l'injustice à te savoir mauvais gré de ce que tes parents avaient négligé d'orner ton esprit et d'étendre tes connaissances.

Mon fils vint au monde. Comblée de joie, je le nourris : mais malgré cette douce occupation, mes chagrins me restèrent; je me soignai pour mon fils; je tâchai de les oublier; mais dès que Maurice fut sevré, un ennui inconcevable s'empara de moi. Mon mal avait dormi dans mon cœur pour ainsi dire, il se réveilla, je ne savais que devenir. Je désirai un beau piano; quoique nous fussions gênés, tu le fis venir à l'instant. Je m'en

dégoûtai bientôt. A seize ans, je passais des années entières seule à Nohant, avec un mauvais piano, des livres et pour toute société, pendant la paralysie de ma grand mère, mes chiens et mes chevaux. Eh bien ! je ne connaissais pas l'ennui, je passais les jours et les nuits à travailler dans ma chambre et près de son lit.

A dix-neuf ans, délivrée d'inquiétudes et de chagrins réels, mariée avec un homme excellent, mère d'un bel enfant, entourée de tout ce qui pouvait flatter mes goûts, je m'ennuyais de la vie. Ah ! cet état de l'âme est facile à expliquer. Il arrive un âge où l'on a besoin d'aimer, d'aimer exclusivement. Il faut que tout ce qu'on fait se rapporte à l'objet aimé. On veut avoir des grâces et des talents pour lui seul. Tu ne t'apercevais pas des miens. Mes connaissances étaient perdues, tu ne les partageais pas. Je ne me disais pas tout cela, je le sentais ; je te pressais dans mes bras ; j'étais aimée de toi et quelque chose que je ne pouvais dire manquait à mon bonheur. Tu te rappelles que tu me surprenais tout en larmes : ces pleurs, ce dégoût, devenaient plus vifs chaque jour; malgré le mauvais état de nos affaires, tu me conduisis au Plessis. Ne pense pas, Casimir, que j'aie oublié ou que je n'aie pas remarqué que, *pour satisfaire tous mes caprices, tu mangeas 30 000 francs*, la moitié de ta dot. Je sais que mille autres maris m'eussent laissée mourir de chagrin plutôt que de dépenser ainsi leur fonds. Je sais aussi que tu n'es pas dissipateur; au contraire, tes goûts sont simples, tu as de l'ordre et je sais que jamais tu n'eusses fait de folies pour toi-même. Mais tu me voyais pleurer et tu te serais privée de tout plutôt que de me laisser livrée à l'ennui (je me sers de ce mot, quoique vide de sens, pour exprimer le chagrin secret qui me rongeait). Je voyais tes soucis, ta tendresse, mon ami; je te chérissais de toute mon âme; mais comment se défendre de ce que j'éprouvais? Tu le sens à présent, mon bon Casimir, tu me comprends, tu t'en accuses... Ah ! ne t'afflige pas: du moment que tu le sais, que tu le reconnais, il est temps de tout réparer.

Que te dirai-je du temps qui s'écoula dès lors? Je devins de plus en plus morose intérieurement. Je fus folle, je ris, je courus, je fus au bal, je jouai avec les petits Saint-A... On me crut le plus heureux caractère, et tandis que je passais pour une enfant incapable de réfléchir sur rien et s'amusant de tout, le

sombre chagrin était dans mon cœur, et seule, dans le parc, j'allais rêver et pleurer. A cette époque, tu eus une certaine jalousie dont je ne veux pas te parler. Elle ne mérite point qu'on y revienne. L'objet en fut si ridicule et fut tellement exposé à mes railleries que je ne conçois pas que tu aies pu y songer un instant sérieusement, surtout après que je t'eus fait lire sa lettre. Mais laissons cela et mettons cette jalousie à côté de celle que m'inspira auparavant Mme L... Ma mélancolie augmentait pourtant de jour en jour, d'heure en heure; à Paris, au mois de janvier, elle devint si insupportable que ma santé s'altéra visiblement. Tu m'entouras de soins et de prévenances; mais mon cœur était bien malade; je commençais à me rendre compte de mon mal, à le définir. Tu te rappelles peut-être avec quelle humeur je me levai, deux ou trois fois, de mon piano, parce que tu faisais du bruit et que je t'accusais de vouloir me faire taire ou de t'ennuyer, tellement tu ne pouvais tenir en place. L'amertume assez ridicule que je montrai eût dû te frapper davantage.

Aux approches du Carême, je me jetai dans la dévotion, espérant y puiser des forces et des consolations. En effet, mon excellent ami, l'abbé de Prémord, à qui j'ouvris mon cœur sans réserve, me montra la tendresse d'un père et m'exhorta à veiller sur moi-même en me disant que cette mélancolie à laquelle je me livrais était l'état le plus dangereux de l'âme, qu'elle l'ouvrait aux mauvaises impressions et la disposait à la faiblesse. Heureuse, si j'eusse pu suivre ses conseils et recouvrer ma gaieté et mon courage!

Les consolations divines me firent pourtant grand bien. Pendant quelque temps, tu me vis à Nohant, plus calme que je n'avais été auparavant, m'occupant davantage et m'ennuyant moins. Pourquoi les Bazouin vinrent-elles à Nohant? Le ciel le voulut ainsi : j'eus impatience d'être aux Pyrénées et j'y fus bientôt. Tu sais dans quelle disposition était mon esprit à cette époque; mon journal, que tu as lu depuis, et surtout l'article Périgueux, t'en ont assez informé. La vue de ces montagnes fit naître en moi des idées nouvelles, ma tête s'exalta, mon cœur s'ouvrit à de vives impressions. Je sentis le besoin d'aimer beaucoup et d'admirer avec quelqu'un qui éprouvât autant d'enthousiasme que moi. Les Bazouin me semblèrent froides et toi glacé, car tu t'ennuyais dans ce lieu que je

trouvai si beau, si enchanteur, j'en souffris plus que de tout le reste, et comme de tout le reste, je ne me plaignis pas. Ah ! j'eus tort sans doute : il était temps encore ; et si je t'eusse ouvert mon âme, comme aujourd'hui, peut-être te serais-tu montré, comme aujourd'hui, sensible et capable d'un noble et grand effort. Je ne t'en crus pas capable; je pensai que tu ne m'avais jamais aimée beaucoup, que toutes les preuves que tu m'en avais données partaient de la bonté de ton caractère et non de la tendresse de ton cœur. Je me dis tout cela, je ne me l'étais pas encore dit aussi clairement : enfin, dans mon injuste chagrin, je te méconnus entièrement et sentis en moi un inconcevable désir d'être aimée comme je me sentais capable d'aimer moi-même

Ici, je vais toucher une corde bien sensible : tu es à temps de t'arrêter, mon tendre ami. Rappelle-toi que je ne te prie pas de continuer, et que si cette lettre te fait mal, il dépend de toi de la cesser, sans que je t'engage à la poursuivre...

Dès que je vis M. de Sèze, je le remarquai; ce ne fut pas sa figure qui me le fit distinguer : non, je ne suis point assez frivole pour m'arrêter à ces vains dehors; mais son esprit, sa conversation me frappèrent. Il ne me parut d'abord qu'aimable et spirituel; j'aimais à rire avec lui ; je trouvais dans le tour qu'il donnait à ses plaisanteries, je ne sais quel rapport avec moi; il me semblait que j'aurais exprimé mes pensées dans les mêmes termes. Je le crus léger et caustique. Je me trouvais en tiers dans ses entretiens, tantôt avec Zoé, tantôt avec Rayet, tantôt avec tous les trois. Ils étaient ses amis, il se montrait à eux tel qu'il était. Je fus tout étonnée de voir en lui un tout autre homme, sensible, honnête, délicat. Je ne pouvais m'empêcher d'admirer la manière dont il parlait de sa mère et de sa sœur; c'était toujours d'elles, de la première surtout qu'il se plaisait à nous raconter mille riens qui prouvaient entre le fils et la mère une union si touchante, tant de tendresse, de supériorité, d'esprit et de vertu d'un côté, de l'autre tant de soumission, de respect, de principes et de sensibilité, que je sentis un mouvement du cœur me porter vers lui. Pourquoi m'en serais-je méfiée alors? Il ne cherchait point à se peindre meilleur qu'il était. Il faisait la cour à L..., il ne le cachait point, car dès qu'elle paraissait, il nous quittait pour s'attacher à ses pas. Restée avec ses deux amis, je continuais

avec Zoé une conversation pleine de charmes, Zoé a tant d'esprit, tant d'âme, tant de pureté de sentiments : je me trouvais bien avec elle et mieux encore quand Aurélien revenait nous trouver. De jour en jour sa conversation me plaisait davantage, il avait du plaisir à être avec moi ; car, quand L... n'y était pas, c'était toujours moi qu'il cherchait à la promenade. Il ne songeait guère à me faire la cour, ni moi à le désirer. Car nous en vînmes à parler de son amour avec Mlle L..., avec une sorte de confiance ; il ne me parut point épris, mais il la trouvait belle, elle était riche, on la lui accordait et il était sur le point de s'engager. Dès qu'elle paraissait, je le forçais à aller la trouver. Je ne puis me rappeler sans charme les premiers moments de cette affection si pure et si désintéressée. Lorsque dans nos courses à cheval, L... venait se mettre à ma droite tandis qu'il était à ma gauche, j'adressais quelque prétexte banal à celle-ci et souriant d'un air d'intelligence à son prétendu, je mettais mon cheval au galop et j'allais rejoindre ceux qui étaient devant, afin de le laisser causer tranquillement avec elle. Y avait-il de la coquetterie de ma part, des projets de séduction de la sienne? Je t'en fais juge.

Cependant il commençait à me reprocher cette discrétion en m'assurant qu'il n'avait rien à dire à L... et qu'il n'avait de plaisir qu'avec moi. Je l'en plaisantai, il insista. Un jour que tu étais à la chasse, nous fûmes à Saint-Savin. Il devint tout à fait triste et finit par se plaindre que je pusse le soupçonner d'aimer une femme aussi froide, aussi médiocre que L.... Sa grande beauté l'avait ébloui : mais il y avait si peu de rapports entre eux, que jamais, fût-elle cent fois plus riche, il ne se résoudrait à faire la compagne de sa vie d'une belle statue qu'il ne pourrait jamais aimer. Il m'ouvrit son âme tout entière ; il connaissait la mienne aussi, car n'ayant pas de secrets, je m'étais laissée voir telle que je suis : je n'avais point caché ma mélancolie habituelle, et, sans en dire la cause, je lui avais avoué dix fois que la vie m'était insupportable, que tout était sans intérêt et sans plaisir pour moi, que cette légèreté apparente, cette gaieté folâtre n'étaient point dans mon cœur et me servaient à mieux cacher les chagrins qui le rongeaient. Il m'écoutait avec le plus tendre intérêt. Ce soir-là, il me parla de ce qu'il éprouvait pour moi. C'était dans des termes si doux, si purs, que je ne pus m'offenser. Il me demandait de la confiance,

de l'amitié et rien de plus : il se serait trouvé si heureux d'adoucir mes chagrins ! Il ne me demandait point de les lui révéler, mais de les oublier en causant avec lui. Je sentis, au plaisir de l'écouter, qu'il m'était plus cher que je n'avais osé me l'avouer jusqu'alors : je m'en effrayai pour le repos de ma vie, mais je voyais dans ses sentiments tant de pureté, j'en sentais tant moi-même dans les miens, que je ne les pus croire criminels. Je me tins en garde contre ma réponse ; cependant, elle fut froide et l'affligea. Le lendemain, au lac de Gaube, il fut plus tendre, plus pressant. Seul avec moi sous un rocher, en attendant ma chaise, il se sentait entraîné. Aurélien est honnête et délicat, mais il est homme. Le tête-à-tête l'émut, il parla d'amour, je le reçus sèchement. Je refusai d'y croire, lui reprochai de vouloir me jouer, me tromper. Je le traitai durement tout le long de la promenade. Il s'en affligea et puis s'en fâcha ; il me reprocha la même opinion que j'avais de lui et me quitta tout à fait offensé.

Jusque-là, je n'avais rien à me reprocher. C'est de ce moment que commence ma faute. Découragé, rebuté, Aurélien passa trois jours sans me dire un mot, sans m'adresser un regard. Il était surtout offensé de mes doutes sur sa sincérité, il affectait du calme, de l'oubli de ce qui s'était passé, mais je ne voyais que trop bien ce qu'il souffrait ; et moi aussi je souffrais horriblement. Casimir, mon ami, mon juge indulgent, cesse ici d'être mon époux, mon maître, sois mon père, laisse-moi t'ouvrir mon cœur, répandre mes larmes et mon repentir dans ton sein. Oublions ces vains préjugés, ces faux principes d'honneur qui font souvent d'un mari un tyran détesté. Ton indulgence, ta magnanime bonté me feront déplorer mon erreur plus que les reproches de la vengeance. C'est en te montrant grand et généreux comme tu l'as été jusqu'à présent que tu reprendras tous tes droits sur mon cœur.

La conduite d'Aurélien me mit au désespoir, je n'y pus tenir, je voulais qu'il me l'expliquât. Mais comment oser le lui demander sans avoir l'air de désirer les vœux que j'avais l'air d'avoir rejetés ? Je ne voulais point les accepter davantage. Je consentais de grand cœur à ce qu'il épousât L..., à ce qu'il lui fît la cour comme auparavant. Mais combien je regrettais la douce amitié qui régnait entre nous alors ! Sa société, l'abandon de nos entretiens devenaient nécessaires à mon bonheur. Cau-

terets, sans lui, me devenait insipide : tous ceux qui me témoignaient de l'amitié, S..., P..., Mme L..., etc., m'étaient insupportables. Je fuyais les Bazouin auxquels je ne pouvais ouvrir mon cœur, et toi, dont la vue me faisait mal. J'avais tant de remords : ce que j'éprouvais me troublait, m'effrayait tellement!

Je passai trois jours dans un état impossible à rendre, désirant avec ardeur qu'il me parlât; mais fière et injuste au point de lui faire un crime de ne point faire naître des occasions que je lui ôtais. Je fus me cacher seule dans les montagnes, sans pouvoir pleurer, sentant sur ma poitrine un poids affreux, me jetant à genoux pour prier Dieu de me guérir et, un instant après, faisant mille projets d'ouverture et d'explications que je rejetais sans cesse pour en former de nouveaux. Le lundi, chez Mme L..., je lui entendis annoncer qu'il irait sans nous à Gavarnie avec la famille Leh... ; je sortis, me sentant malade : S... m'offrit le bras pour descendre l'escalier, je ne disais rien, je ne lui répondais pas et je tombai sur la première marche. Il me rapporta, plutôt qu'il ne me ramena dans ma chambre. Hélas! étais-je coupable ou malheureuse? La force du sentiment que j'éprouvais dépendait-elle de moi, puisque ma frêle existence en était ébranlée et que les forces physiques mêmes me manquaient. Pour supporter mon chagrin, comment en aurais-je trouvé de morales? Je passai la nuit à tes côtés, sans pouvoir fermer l'œil : le matin, tu m'amenas déjeuner chez Mme L... Aurélien me donna la main pour me conduire à la salle à manger et m'adressa avec une politesse froide quelques questions obligeantes sur ma santé.

— Que vous importe, lui répondis-je, et quel intérêt y prenez-vous ?

— J'ai bien besoin, dit-il en soupirant, que vous me rendiez plus de justice.

Ce peu de mots suffit pour me faire désirer avec ardeur d'aller à Gavarnie, où j'aurais les moyens de lui parler sans avoir l'air de les rechercher. Je tins bon contre toutes les remontrances. Insensée! folle que j'étais! Je bravai ta défense, tes prières, je t'affligeai, je blessai L..., et je courus à ma perte.

Oh! c'est le moment que je me reproche le plus amèrement, c'est celui dont je m'accuse à tes pieds, celui dont je rougis et dont le souvenir me pèse; jusque-là j'avais gouverné mes sentiments; après, je fus entraînée par un mouvement irrésis-

tible. Le premier pas était fait, mais ce premier pas, je le fis volontairement, toute la faute en est à moi. Tu voulais me retenir, Aurélien lui-même, semblait m'engager à rester. Si je l'eusse fait, il ne m'aurait jamais parlé. Tout aurait été fini entre nous : il était ému encore en partant, mais s'il eût passé trois jours encore loin de moi, il eût surmonté une passion naissante; il fût revenu, bien disposé à épouser L..., et ton repos n'eût jamais reçu ces cruelles atteintes. Je souffrais : c'est l'ennemi le plus difficile à combattre que son propre cœur. Je cherchais à faire taire ma conscience en m'entourant de fausses idées. « Je ne veux pas de son amour, me disais-je, mais je ne veux pas qu'il me traite comme une femme ordinaire : je veux ses égards, son estime. J'y tiens parce qu'il n'est pas non plus un homme ordinaire, et qu'un esprit a un besoin impérieux de s'attirer l'affection de ceux qui lui ressemblent. » C'est en raisonnant ainsi que je suivis mon penchant et que je partis pour Gavarnie.

Ma présence, à laquelle Aurélien ne s'attendait pas, déconcerta tous ses plans, détruisit toutes ses résolutions. Il m'aimait plus qu'il ne le croyait lui-même; il avait espéré, en s'éloignant, m'oublier et trouver la force de renoncer à un lien dangereux pour en prendre un légitime, quoiqu'il eût moins d'attrait pour lui, et, en effet, ma folle conduite le lui prouvait assez. J'étais absurde de m'être flattée qu'il me croirait venue là pour me promener. Oh! que j'étais blâmable! Tous ces détails ne te font-ils pas reconnaître que j'ai tous les torts? Si Aurélien eût joué près de moi le rôle de séducteur, je l'aurais haï, méprisé! Je le voyais au contraire, noble et délicat, m'aimer malgré lui et mon affection en redoublait.

A Saint-Sauveur, le soir, on put se promener toute la nuit. Les uns restèrent à regarder le bal par les fenêtres, les autres descendirent au jardin public; on se divisa. Après avoir suivi Mme L..., Aurélien et moi nous nous trouvâmes seuls, et nous expliquâmes alors. Il cherchait à détruire la mauvaise opinion que j'avais de lui au lac de Gaube. Il aimait mieux renoncer à moi que de passer dans mon esprit pour un lâche surborneur. D'ailleurs Rayet, le plus candide des hommes, l'avait ouvertement blâmé de la cour qu'il me faisait, l'avait averti qu'on ne tarderait pas à s'en apercevoir, que cela me ferait du tort et que, fût-il heureux dans cette liaison, il aurait toujours à se le reprocher. Aurélien avait reconnu ses torts et lui avait juré de

faire tous ses efforts pour m'oublier. Était-ce là un menteur, un coureur de femmes? Je me sentis touchée de tant d'honnêteté, plus que je l'aurais été des plus grands efforts pour me plaire; je le remerciai, l'encourageant à tenir sa résolution.

— Mais, lui dis-je, ne pouvez-vous cesser de me faire la cour sans me témoigner de l'éloignement? Ne pouvez-vous continuer de me traiter avec estime?

— Que dites-vous? s'écria-t-il, vivement ému; moi! de l'éloignement pour vous! Ah! vous ne savez pas combien il m'en a coûté, combien vous m'êtes chère!

Le plus honnête homme n'est pas un Dieu : Aurélien était seul avec moi; un temps délicieux, une retraite sombre échauffait son imagination. J'étais si émue que je pleurais en lui parlant; il ne fut plus maître de lui, il me prit dans ses bras et me pressa avec ardeur.

Sans doute, si j'eusse cédé à ses premiers élans, nous fussions devenus coupables. Quel est l'homme qui, seul, la nuit, avec une femme dont il s'aperçoit qu'il est aimé, peut maîtriser ses sens, les faire taire? Mais, m'arrachant aussitôt de ses bras, je le suppliai de me laisser revenir. Il voulut en vain me rassurer, me jurer de son honneur ; j'insistai pour sortir de ce lieu, et il obéit sans murmurer. Dès ce moment, je ne songeai plus à me défendre de ce que j'éprouvais : une ivresse de bonheur dont je ne m'alarmais pas, parce que l'idée du mal ne peut venir aux âmes pures, remplissait la mienne. Je n'avais plus besoin d'être seule avec Aurélien; devant tout le monde nous nous entendions. La conversation la plus indifférente nous plaisait, nous avions toujours quelque chose à dire. Au moment de quitter Saint-Sauveur pour revenir avec toi à Cauterets, Aurélien me pria de faire un tour de jardin avec lui : il avait besoin de me dire adieu, de me dire qu'il m'aimait. Le jardin était plein de monde, quand nous le traversâmes. Nous rencontrâmes N... à qui je parlai. Aurélien m'engagea à aller voir un granit fort curieux sur le bord du Gave. J'y fus, appuyée tranquillement sur son bras; nous admirâmes ensemble cette belle nature, dont nous étions pour ainsi dire amoureux. Nous avions tant de plaisir à partager ainsi notre enthousiasme! En remontant une pente assez raide qui me fatiguait, Aurélien passa un bras autour de moi pour m'aider. Au moment de gagner le haut, il m'engagea à m'asseoir sur le banc; je refusai.

« Au moins, dit-il, vous m'accorderez un seul baiser avant de me quitter. » Je refusai assez faiblement; il m'embrassa sur la joue, je lui échappai et, courant devant, je te rencontrai; tu me parlas durement; sans doute, je le méritais, mais j'en souffris. Si je n'eusse senti combien de sang-froid m'était nécessaire, je crois que l'effroi que tu m'inspiras m'eût fait tomber évanouie (1).

Il me serait difficile de faire un détail des jours qui succédèrent à celui-là; ils augmentèrent notre attachement; en m'avouant que je l'aimais, je ne pus m'empêcher de concevoir un peu de jalousie. Je ne voulais point qu'il fît la cour à L... en même temps qu'à moi; je voulais qu'il optât; il m'écrivit à cet égard plusieurs billets qui m'enivrèrent de plus en plus. Son style était si remarquable. Il savait si bien peindre ce qu'il éprouvait! Je pensais avec amertume que tu ne soignais pas le tien, que jamais, dans nos jours de chagrin avant mon mariage, tu ne m'avais écrit un billet qui m'eût consolée et tenu compagnie dans mes tristes nuits d'inquiétude et d'insomnie...

Pendant que tu allais à la chasse, je me trouvai seule avec lui plusieurs fois durant des heures entières. Sa conduite avec moi calma tous mes doutes; je ne le trouvai point un stoïque froid et glacé qui ne sent rien, ni un lâche trompeur qui commande à ses sens et retarde sa victoire pour mieux se l'assurer en inspirant de la confiance. Je vis un homme passionné qui désirait sans rien demander. Souvent prêt à s'oublier, un mot de douceur le ramenait. Il me demandait pardon, il me pressait de le rappeler à lui-même, lorsqu'il en aurait besoin et me remerciait de le faire; dans son plus grand égarement, dans ses transports les plus vifs, voici ce qu'il me disait :

— Pardonne-moi, Aurore, pardonne-moi d'avoir encore des moments de faiblesse où tu es forcée de me repousser. Continue à me résister, ne crains pas que je m'en afflige; j'aurais horreur de toi, si je venais à souiller la pureté d'un ange... Oui, ajoutait-il, je suis si heureux, si fier de ressentir un amour pur! Jusqu'ici, j'ai gaspillé ma vie, j'ai vécu comme un fou, comme un étourdi, courant de folie en folie, mais je n'en désirais pas moins rencontrer une amie tendre et vertueuse à la fois; cet heureux moment est venu, je ne veux rien de plus pour être heureux que son cœur. Je suis un homme et non un

(1) Le récit de cette scène est légèrement atténué. Voyez dans la *Revue* du 15 avril et du 1er mai, *Journal d'Aurore à Aurélien*.

ange et malgré moi encore je me rencontre quelquefois indigne de ma félicité. Vous valez mieux que moi, ma sœur chérie (car c'est ainsi qu'il se plaisait à m'appeler), inspirez-moi votre pureté, elle m'enchante, elle redouble ma tendresse pour vous. Je suis mille fois au-dessous de vos vertus, mais je ne suis point indigne de les comprendre, de les apprécier, de les imiter et de m'élever au niveau de votre cœur.

Je t'ai dit comment il vint nous joindre à Bagnères, pour rompre avec les L... ; nous y eûmes encore de longs tête-à-tête où il se montra de plus en plus maître de lui-même. Plus il me voyait, disait-il, plus je lui inspirais de respect et d'attachement ; il ne voulait pas un autre bonheur, parce qu'il serait commun avec celui du reste des hommes. Le sien lui paraissait si relevé, si précieux, que le seul souvenir le rendait heureux à jamais.

Ce fut à la grotte de Lourdes, au bord du gouffre, qu'il m'adressa ses adieux : notre imagination fut vivement frappée de l'horreur de ce lieu. « C'est à la face de cette nature imposante, me dit-il, que je veux, en te disant adieu, te faire le serment solennel de t'aimer toute ma vie, comme une mère, comme une sœur et de te respecter comme elles. » Il me pressa sur son cœur et c'est la plus grande liberté qu'il ait jamais prise avec moi.

Après nous être quittés, nous continuâmes à nous écrire. Quand je fus à Guillery, ma solitude commença à me faire rentrer en moi-même. Cette effervescence qui avait si longtemps fait taire mes réflexions lui fit enfin place. En me retrouvant plus souvent avec toi, je me dis que ta complaisance, ta bonté étaient toujours les mêmes, que tu m'aimais tendrement et que moi seule avais changé. Je me le reprochai avec amertume, car je ne crois pas que j'aie pu jamais cesser de t'aimer. Tous les jours on offense Dieu, on lui désobéit, mais, au fond du cœur, quel est l'homme sensible qui ne se le soit pas reproché et n'ait mis Dieu dans son cœur au-dessus de toutes les idoles mondaines qu'il a encensées? Je ne puis comparer ce que tu m'écris, je crois, qu'à ce sentiment indépendant de la volonté, de l'imagination, du bonheur même que l'on ressent pour un objet qui le mérite. Si un autre vous séduit, vous plaît, vous enivre davantage, on n'est pas moins disposé à le sacrifier plutôt que de porter atteinte au bonheur de l'autre. On aime l'un davantage, on aime l'autre mieux. La nécessité de te cacher soigneusement ce qui se passait dans

mon cœur me rendait horriblement malheureuse, tes caresses me faisaient mal. Je craignais d'être fausse en te les rendant et tu me croyais froide. J'avais besoin quelquefois de baiser tes mains, de te demander pardon, il me semblait que de tout avouer m'aurait soulagée, mais je ne pouvais le faire sans égoïsme; en me réconciliant avec toi, avec moi-même, en retrouvant la paix de ma conscience, je te rendais malheureux; je t'éclairais sur des maux dont tu n'avais pas l'idée : « Ah ! me disais-je souvent en te regardant dormir, ton sort n'est-il pas préférable au mien? Tu n'as rien à te reprocher, va, dors en paix, conserve ta sécurité; moi, je souffrirai la dure nécessité de te tromper plutôt que de te faire partager les peines amères que je ressens. » J'avais besoin cependant d'arracher de mon cœur une vision non criminelle, mais trop vive pour être légitime. C'était m'ôter la vie, je le sentais, mais la mort et les souffrances paraissaient préférables aux tourments de la conscience.

Je fus longtemps incertaine. Comment écrire à Aurélien pour lui annoncer que je voulois rompre avec lui? Ses lettres (le peu de lettres qu'il pouvait me faire parvenir) exprimaient tant de bonheur et de sécurité! Comment me décider à le mettre au désespoir? « Quelque chose que je fasse pour sortir de là, me disais-je, il faut que je désespère soit mon mari, soit Aurélien. Je ne puis recouvrer la paix qu'en la faisant perdre à quelqu'un. N'y a-t-il pas plus de générosité à souffrir seule? Casimir ignore tout, il est heureux et tranquille, j'ai avec lui des torts réels, mais il les ignore, et ils ne font de mal qu'à moi. De quel droit désespérerais-je Aurélien? Il n'aurait que ce qu'il mérite, s'il m'eût séduite, détournée de mes devoirs; mais après la conduite qu'il a tenue avec moi, quand aucune de nos actions n'a été répréhensible, quand notre amour est chaste, quel prétexte lui donnerais-je? Que ne puis-je tromper? Que je suis malheureuse d'y être contrainte! Il se soumettra, je le connais bien, il obéira sans reproches, sans murmure. Mais je l'aurai sacrifié à mon propre bien-être. Ah ! je n'y puis consentir : je souffrirai seule, en silence, et ceux que j'aime seront heureux. »

Cependant, je ne pouvais cacher à Aurélien mon malaise et ma tristesse. Une teinte sombre était répandue dans mes lettres, je lui parlais de remords, de pressentiments. En effet, l'idée de mourir était sans cesse présente à ma pensée, elle me pesait,

elle m'effrayait : jusqu'alors, je l'avais envisagée sans effroi avec une sorte de plaisir même. C'était le terme de mes ennuis, le but de mes espérances.

Du moment que j'étais mal avec moi-même, je le redoutais et j'aurais voulu retarder le moment que mes souffrances morales et physiques me semblaient devoir bientôt amener. Je sentis un extrême plaisir d'aller à Bordeaux : il me semblait que j'allais voir Aurélien pour la dernière fois. Je sentais aussi un désir vague de lui ouvrir mon cœur ; j'eus impatience de me trouver seule avec lui et alors, au lieu de répondre aux transports de sa joie, j'appuyai tristement ma tête sur son épaule et je fondis en larmes. Sa surprise et sa douleur furent inconcevables ; il me conjura presque à genoux de lui dire le sujet de mes pleurs et de la mélancolie qui régnait dans mes dernières lettres. Je ne voulais pas m'expliquer d'abord ; peu à peu ses instances me gagnèrent.

— Je vais parler, lui disais-je, je vais vous désespérer, voyez si vous avez la force de m'entendre.

— Attendez un instant, me dit-il, laissez-moi en prendre, en demander à Dieu, à vous. Je pressens ce que vous avez à me dire. Je m'en suis déjà douté et je n'osais m'y arrêter. Dans un moment, Aurore, je serai calme, je serai préparé à tout.

J'allais parler quand tu entras... quand, dans mon désespoir, je me jetai à tes pieds, te suppliant de m'épargner : l'effroi, le chagrin affreux d'avoir détruit ton bonheur ne pouvaient être, tu t'imagines bien, des sentiments joués. Si tu m'as reproché depuis de t'avoir promis de sacrifier entièrement mon amour et de ne l'avoir pas fait, tu ne peux imaginer qu'une promesse faite dans toute l'exaltation de la douleur et de la crainte ait été feinte et que j'eusse pu conserver la résolution de te tromper. Mais crois-tu qu'il soit possible au jour, à l'heure même de tenir un serment si téméraire ? L'amour est-il donc dépendant de la volonté ? Ne faut-il pas des années entières pour en effacer un véritable et fondé sur tant de délicatesse et de pureté ?... Quand je me trouvai le lendemain en voiture sur la route de la Brède, avec vous deux, cherchant également à me distraire, à m'égayer par une conversation douce et générale, j'éprouvai un bien-être inconcevable : mon esprit était trop faible, ma tête trop bouleversée pour concevoir des idées très nettes sur ma situation. Sans réflexions, sans projets, me laissant aller à la douceur d'être soignée, d'être consolée par deux êtres si

chers, je ne me sentais plus malade, faible seulement; je te voyais avec délices serrer ma main devant Aurélien, et il y avait tant de noblesse dans tes sentiments, tant de reconnaissance dans les miens, que j'osai former l'idée d'un bonheur tout nouveau que je t'expliquerai dans un instant.

Aurélien me remit un billet, il était daté de toutes les heures de la nuit précédente : dans son inquiétude, il l'avait passée à venir sous ma fenêtre, à minuit, à deux heures, à quatre heures, pour voir s'il y avait de la lumière et tâcher de conjecturer par là si j'étais tombée dans la crise de la veille ou si je dormais. Il me suppliait de jeter *tous* les torts sur lui, de le faire passer à tes yeux pour un scélérat, un infâme suborneur, si, à ce prix, je pouvais te calmer en ma faveur. Il consentait à ce que toute ta colère tombât sur lui : il la supporterait avec calme, plutôt que de me causer de nouvelles peines; il renoncerait à me voir jamais si, à ce prix, mon mari consentait à me rendre sa confiance et son amitié.

Ce billet que je lus le soir me rendit la clarté de mes idées et le sentiment de mes douleurs. Je sentis ce que je devais faire. Il était indigne de moi de me justifier en noircissant un autre.

Je me répétai cent fois qu'il fallait tenir la parole que je t'avais donnée sans me faire à cette affreuse idée. Je passai la nuit tout entière sans fermer l'œil qu'une heure avant le jour. Tu partis pour la chasse : Zoé vint m'habiller, je lui avais tout raconté la veille.

— Voici, lui dis-je, le moment de frapper le grand coup, venez avec moi que je lui parle devant vous; aidez-moi à lui donner du courage.

— Non, non, me dit-elle, je ne pourrai être témoin de sa douleur sans la partager. Songez que je connais Aurélien depuis longtemps, que je l'aime comme un frère. Je suis trop faible pour supporter un si grand effort. Je le connais. Je sais de quelle affection son cœur était capable et quelle passion vous lui avez inspirée. Allez, ma chère; je vais adresser des vœux au ciel pour qu'il vous soutienne; je vous admire, je vous approuve, mais vous aider, je ne le puis.

Et cette bonne fille, partagée entre l'amitié la plus vive et le sentiment du devoir, n'osait ni m'encourager, ni me retenir.

A sept heures, j'étais avec Aurélien dans l'allée de charmille

du jardin ; il me pressait de lui raconter ce qui s'était passé entre nous. Voici comment je lui parlai :

— Casimir a tout vu, comme vous vous en êtes douté. J'ai été malade à la mort. Il m'a soignée. Savez-vous ensuite comment il s'est vengé? En me rendant son amitié, sa confiance entière, en me disant qu'il me pardonnait, qu'il m'aimait toujours, qu'il oubliait le passé, qu'il n'observerait aucune de mes démarches, qu'il me laissait libre, comme auparavant, de le tromper; mais qu'il s'en remettait à moi. Que dois-je faire, Aurélien ? Répondez-moi, je vous connais et je vous prends pour juge : ce que vous me conseillerez, je le ferai.

Je le vis pâlir et s'appuyer contre un arbre.

— Cela suffit, dit-il, je vous entends, je n'ai rien à répondre, rien à objecter, vous avez raison... laissez-moi mourir.

Il était si pâle, si défait que j'en fus effrayée. Je cherchai à le calmer par des raisonnements.

— Laissez, laissez, me dit-il, je n'ai pas besoin que vous me démontriez la nécessité du sacrifice, je le sens comme vous-même et ne suis pas fait pour vous en détourner. Mais il ne dépend ni de moi, ni de vous de me faire vivre après. Adieu, je m'en vais trouver ma mère, elle me parlera, sa voix me donnera du courage.

— Il me laissa pour aller s'habiller, et je me traînai vers ma chambre. Tant d'émotions présentes, jointes aux précédentes, à ma faiblesse, à la crise de l'avant-veille, à une nuit d'insomnie et d'agitation, à plusieurs jours de diète, m'avaient tuée. Je ne sais comment je ne tombai pas morte en rentrant, mais je n'ai jamais tant souffert de ma vie. Zoé me vit mourante ; je me jetai dans ses bras : elle fondait en larmes et moi, je ne pouvais en verser. « Non, non, me dit-elle, vous ne vous séparerez pas ainsi, je vais le chercher, je veux qu'il vous dise adieu, qu'il vous promette du courage, le sien vous en inspirera. L'idée que vous vous êtes séparés bons amis adoucira l'amertume de vos regrets. » J'étais hors d'état de la comprendre. Elle sortit, je restai muette, imbécile. Elle trouva Aurélien dans le même état. Mais la chaleur de ses raisonnements le fit rentrer en lui-même : l'excellente fille lui rendit de la sensibilité et me l'amena.

— Pardonnez-moi, me dit-il, un moment de faiblesse, me voilà calme à présent. J'ai recueilli mes idées, j'ai conçu une

espérance : me permettez-vous de vous en faire part et me promettez-vous d'y acquiescer ?

—Je crois, lui répondis-je, que je puis vous le promettre, parce que vous ne me proposez jamais rien que je doive refuser...

***

Alors, il me soumit le plan que voici.

Nous devions dès l'instant et sans retour renoncer aux expressions de l'amour passionné : jamais nous ne rechercherions l'occasion d'être seuls ensemble : nous l'éviterions au contraire ; et d'ailleurs, n'ayant rien de secret à nous dire, nous ne devions plus avoir besoin de nous chercher. Jamais Aurélien ne se permettrait la plus légère caresse; jamais nous ne nous écririons, nous deviendrions enfin, non pas étrangers ni indifférents l'un à l'autre, cela était impossible, mais amis si intimes, si purs, si désintéressés, que tu pourrais voir toute notre conduite, suivre tous nos pas, entendre tous nos entretiens, sans que ta présence nous fût importune ou gênante. Nous voulions au contraire la rechercher, te mettre toujours de moitié dans notre gaieté, dans nos conversations; nous serions en un mot comme un frère et une sœur, à la lettre, et le plus rigidement, le plus scrupuleusement qu'on puisse imaginer.

Ce projet me sourit. Quand on vient d'envisager un mal insupportable, une modification vous paraît une idée inspirée par le ciel, une consolation divine. Assise sur le banc de la charmille entre Zoé et lui, je pleurais enfin et me sentais soulagée. « Oui, mon amie, me disait la bonne Zoé les yeux baignés de larmes de sensibilité, nous pouvons être encore très heureux quand vous viendrez à Bordeaux, puisque votre mari y consent, et la manière dont vous vous y conduirez vous récompensera de sa générosité.

— Comment pourrons-nous désormais abuser de sa confiance, s'écriait Aurélien avec enthousiasme; oh! j'ai besoin de réparer mes torts envers un homme si généreux, si capable d'aimer, si grand dans sa conduite!... Oh! comme je l'estime, comme je désire sa confiance, comme je veux la mériter! Aurore, je ne vous dirai jamais un mot qu'il ne puisse entendre ni approuver. Nous nous réunirons pour son bonheur, nous y mettrons tous nos soins; si jamais une mauvaise pensée entre dans nos esprits, nous la repousserons avec horreur; si nous

nous sentons quelque retour vers le passé, nous nous rappellerons qu'il vous a dit : « Tu peux maintenant me tromper encore, je me fie à toi. » Et comment abuser de tant de confiance? Aurore, je veux vous gronder, vous ne l'aimez pas assez, votre mari ; vous ne m'en aviez jamais parlé. Je ne le croyais pas capable d'une telle grandeur d'âme. Moi, je l'aime de tout mon cœur.

Je souriais de plaisir.

— Vous le connaissez, maintenant, répondis-je, et moi aussi, je le connais, je l'aime, je le chéris et je me repens de mes erreurs.

— Nous serons heureux tous ensemble, répétait Zoé. Aurélien, vous, votre mari, Rayet, mes sœurs et moi. Nous passerons des soirées délicieuses en petit comité. Nous nous aimerons : l'union, le plaisir, cette satisfaction intérieure qu'éprouvent les honnêtes gens, contents d'eux-mêmes, contents les uns des autres, se répandront sur notre petite société, et rendront notre vie douce, paisible, délicieuse.

— J'aurai peut-être encore quelques mauvais retours du passé, disait Aurélien; mais un regard de vous, Aurore, m'en fera rougir, ma figure s'éclaircira ; au lieu de rêver à part, je me remettrai à la gaieté générale. Peu à peu ces impressions s'effaceront de mon esprit ; je finirai par vous aimer si purement que vous pourrez dire à votre mari : « J'aime Aurélien et Aurélien m'aime aussi. » Et comment ai-je pu vous aimer autrement ? Ah ! c'était une grande erreur ; ce n'est pas votre *amour* dont j'ai besoin : pourvu que vous m'aimiez, c'est ce qu'il me faut : toutes les réserves, toutes les privations ne me coûteront pas un regret.

Dis-moi, Casimir, crois-tu bien qu'on puisse concevoir l'idée d'un pareil bonheur, le goûter, s'en contenter, s'en réjouir, sans être foncièrement honnête et vertueux ? Crois-tu qu'il y ait des hommes capables de s'élever à des sentiments si peu ordinaires ? Si Aurélien m'avait dit : « Je vous fuis parce que je ne puis vous voir sans danger, renoncer à votre amour sans être malheureux », m'eût-il prouvé autant d'attachement, de résolution et d'empire sur lui-même qu'en me disant : « Ne craignez rien, mon amitié sera si réservée, si pure, que vous pourrez la souffrir sans inquiétude et sans remords. » Ce n'était point un pénible sacrifice qu'il faisait dans un moment d'exaltation et qui dût lui coûter des regrets, c'était un plan de bonheur qui lui souriait autant qu'à moi.

O mon ami ! toi si bon,. si noble, si généreux, si capable d'apprécier la vertu, ne me dis donc jamais que de fausses illusions m'avaient abusée, que voir Aurélien et ne l'aimer que comme un frère eût été impossible, que lui-même s'en fût bientôt lassé. Ne me dis jamais cela. Je t'en supplie à genoux. Tu ne sais pas quel mal tu me fais. Tu m'ôtes la pensée la plus douce, la plus gracieuse de ma vie. Si tu dépouilles notre conduite des belles couleurs sous lesquelles elle nous apparaissait, si tu nous rabaisses au niveau des âmes vulgaires, si, en un mot, tu parviens jamais à me persuader qu'il est un lâche, et moi une femme faible et sans foi, je ne m'en consolerai jamais. Je ne suis pas de ces gens qui se pardonnent une grande faute, qui peuvent oublier qu'ils se sont souillés et vivent, mangent, dorment après s'être rendus réellement coupables. Laisse-moi penser qu'une tête trop vive m'a égarée, m'a donné des torts, que j'ai été imprudente dans le principe. Je conviens de tout cela. Mais me dire qu'après la matinée que je t'ai racontée, j'étais abusée, que mon âme n'était pas aussi pure, aussi radieuse que le soleil qui nous éclaire, c'est désenchanter ma vie, c'est m'ôter le souvenir le plus doux, et le plus glorieux...

Dès ce jour, j'étais réconciliée avec la vie, avec l'humanité, avec moi. Après avoir gémi, pleuré sur les misères humaines, sur l'impossibilité du bonheur, sur la triste condition des hommes qui ne leur permet pas de mettre à exécution les bons sentiments qui remplissent leurs livres, et sont loin de leurs cœurs, je devenais optimiste ; je chérissais la vie, les hommes, je t'aimais plus que je ne t'avais jamais aimé, je regardais dans l'avenir, je me voyais vieillir, moi, accoutumée depuis des années à désirer et à compter sur une mort prématurée. Je voyais une existence embellie par toutes les vertus, par la tendresse, par l'éducation de mon fils. Je me jetais à genoux avec transport et m'écriais avec reconnaissance : « Dieu ! que je te remercie ! Enfin, tu m'as fait jouir des célestes délices : j'ai connu le ciel sur la terre. Puisque cette vertu, ces actions sublimes que je rêvais tourmentaient mon âme d'un désir vague, mais que je croyais ignorer ici-bas, je les ai connues, je les ai éprouvées. Tout ce qui m'entoure est divin, est hors des vulgaires et communes vertus auxquelles le préjugé et l'éducation nous asservissent. Mon époux, au-dessus de ces fausses obligations qu'un sot absurde principe d'honneur impose aux

hommes, ne craint pas de fouler aux pieds d'odieuses lois. Il me croit, il a la plus sublime des vertus, celle qui prouve le plus la beauté de l'âme, puisqu'elle le rend incapable de supposer aux autres le mal qu'elle n'a jamais conçu, *la confiance*. Il pardonne, il ne craint point de passer pour un *mari trompé*; ma parole lui suffit. D'un côté, mon âme ravie, reconnaissante, désireuse de reconnaître sa bonté et de justifier sa confiance, se sent arrêtée encore par des liens qu'elle a peine à briser. Une passion forte et difficile à surmonter me retient encore: mais Dieu m'envoie quelqu'un pour m'aider et me guider. Cet appui de ma vertu, qui doit m'y encourager et m'y maintenir, c'est l'homme que je redoutais le plus voir mettre obstacle à ma résolution, c'est celui que j'aimais d'un amour terrestre, qui me dit: « Je serai plus heureux si vous m'aimez autrement, si vous me retirez cet attachement trop vif pour m'en accorder un plus calme, plus doux que votre mari pourra voir et permettre. Casimir était un ange de bonté et nous de faibles mortels, mais sa conduite nous impose le besoin de l'imiter: nous devenons dignes de lui. » Ah ! comment des cœurs unis par de tels sentiments, auxquels la vertu est un besoin commun, pourraient-ils se méconnaître et se haïr? Non, Casimir, en connaissant Aurélien, l'aimera comme un frère. »

Voilà, diront les âmes glacées qui, dans leur petite sphère, n'ont pas su concevoir une grande, une belle pensée, voilà un projet absurde, faux, romanesque, impossible. Sans doute, il l'est pour ceux qui pensent ainsi. Mais pour nous, mon ami, mon bon Casimir, il ne l'est pas. Entends-moi, comprends-moi, réfléchis ! Jamais on ne t'a appris à te rendre compte de tes sentiments, ils étaient dans ton cœur ; le ciel les y avait mis. Ton esprit n'a pas été cultivé, mais ton âme est restée ce que Dieu l'avait faite, digne en tout de la mienne. Je t'ai méconnu jusqu'à ce jour, je t'ai cru incapable de me comprendre, jamais je n'aurais osé t'écrire une pareille lettre, il y a quelque temps; j'aurais craint qu'après l'avoir lue, tu ne m'eusses dit : « Ma pauvre femme a perdu l'esprit ! » Aujourd'hui, je t'ouvre mon âme avec délices; je t'y fais lire ; je suis sûre que tu me comprends, que tu m'approuves. Juge, mon ami, combien j'ai été malheureuse depuis trois mois d'être forcée de renfermer en moi toutes mes sensations, de descendre à des conversations rétrécies, à des idées vulgaires. Que j'eusse

été heureuse de pouvoir chaque soir écrire ma journée, de te la faire lire, te rendre compte et te faire partager toutes mes sensations les plus intimes! C'est ainsi que je faisais avec Aurélien, il me fallait un *ami*, tu m'obligeais, mais tu ne m'entendais pas. Aujourd'hui, tu me comprendras, comme Aurélien me comprenait. Je serai confiante pour toi, comme je l'étais pour lui, je reviendrai heureuse avec toi, comme je l'étais avec lui, si, après avoir lu cette lettre, je te vois revenir à moi heureux, content, satisfait. Si, au lieu de cela, tu me dis : « Nous ne pouvons nous entendre, ton imagination est trop vive pour la mienne; je juge des choses plus sainement et ne puis les voir en beau comme toi, » tout sera dit : je serai douce, je serai dévote, je remplirai scrupuleusement mes devoirs, je ne te ferai jamais un reproche. Je concentrerai toutes mes pensées, je cacherai toutes mes souffrances et je mourrai bientôt, car je ne peux pas être malheureuse et vivre.

Mais non, il n'en sera pas ainsi, tu es fait pour m'entendre et penser comme moi; l'espérance du bonheur est rentrée dans mon cœur, tu ne me l'ôteras pas et j'attends ton retour avec impatience. Un peu de solitude ne m'a pas fait de mal; tu vois, j'ai rassemblé toutes mes idées, j'ai pu te les exprimer, t'écrire cette lettre qui va décider du reste de ma vie, suivant l'impression qu'elle fera sur toi.

***

Voilà 18 pages que je t'écris, il semblerait que je t'ai tout conté : eh bien! je ne t'ai encore rien dit de ce que j'ai à te demander : c'est une grâce que j'implore et ce moment a toujours quelque chose de pénible et d'embarrassant. Mais je veux chasser ces mouvements d'orgueil qui viennent quelquefois se mettre entre nous deux. Je veux t'implorer sans rougir, sans être humiliée : pourquoi donc le serais-je? Après ton départ, j'ai écrit à Aurélien; tu vas te fâcher, non, tu ne te fâcheras pas; il fallait lui annoncer que je n'irais pas à Bordeaux cette année, que je m'éloignais pour longtemps et ne lui écrirais même pas pour le consoler de cette longue absence : il fallait lui dire pourquoi ou le tromper. Penses-tu que dans une telle circonstance je le ferais sans briser mon cœur? Et puis, il faut te dire, t'avouer toute ma faiblesse. J'avais l'air résigné quand tu partis : eh bien! je ne l'étais pas du tout.

Je n'affectais pas ce calme pour te tromper, mais pour te donner du courage et te consoler. J'ai bien vu que tu n'y croyais guère. J'avais rassemblé toutes mes forces pour le moment de ton départ et après j'ai fondu en pleurs. Je me suis mise à écrire à Aurélien; ç'a été pour moi une grande consolation et si j'eusse pu le faire plus tôt, je n'aurais pas passé une semaine entière dans un affreux désespoir, nous nous serions expliqués, nous nous serions entendus, tu serais déjà heureux.

C'est à Aurélien lui-même que j'ai demandé du courage et que j'ai promis d'en prendre. Il m'a répondu tout de suite, il n'était pas encore de sang-froid, car ma lettre n'était pas telle que nos conventions de La Brède le prescrivaient. Dans le premier mouvement de chagrin et de vivacité, il me parle, comme autrefois, le langage passionné de l'amour; mais peu à peu il se calme, il me promet de la résignation. Il lui vient une idée, celle que je te montre sa lettre; en me le demandant, il oublie apparemment que le commencement peut te fâcher, et moi, j'espère en ta douceur, en ta bonté. Si certaines expressions de cette lettre peuvent t'irriter, il faut les passer légèrement et avec indulgence parce qu'elles furent arrachées dans le moment. Dans un autre temps, Aurélien m'eût parlé d'une manière plus conforme aux résolutions que nous avions prises; c'est au fond de cette lettre qu'il faut s'attacher. Le désordre dans lequel elle est écrite prouve qu'elle est faite dans un premier jet, sans projet, sans résolution que celle de me satisfaire par soumission. Mais l'idée qui lui est venue de te faire juge de sa sincérité et de sa bonne foi ne peut partir que d'un principe de droiture et de candeur.

Je ne sais pas ce qu'il désire, ce qu'il espère pour adoucir son chagrin. Les idées ne sont pas bien nettes; il paraît bouleversé par la surprise et la force du coup. Ce que je crois distinguer de plus marqué, c'est que l'idée que tu lui rendes justice, que tu aies confiance en lui au fond de ton cœur sans le lui prouver par tes actions est celle qui lui ferait le plus de bien; c'est celle qu'il m'a exprimée le plus à La Brède, celle qui l'occupait exclusivement le soir que je revins de la Comédie avec lui : c'est en effet un grand supplice pour un honnête homme, d'inspirer de la défiance et de l'aversion à celui qu'il estime et qu'il vénère particulièrement, envers qui il se sent un besoin pressant, impérieux de réparer ses torts.

Laisse-moi donc te le demander en grâce, par-dessus tout, dusses-tu me repousser encore; je sens que c'est la corde la plus sensible, le point sur lequel nous n'avons pas été d'accord : il est si important pour le repos de ma vie que je me sens le courage d'implorer, de supplier... Me rejetteras-tu, toi si bon pour moi, si tendre, toi qui désires mon bonheur, qui étais prêt à me sacrifier le tien, à me mener à Bordeaux, à me laisser libre avec Aurélien, plutôt que de me voir triste et malheureuse? Je ne te demande pas tant, mon ange de bonté, mon généreux ami; je ne te demande que de me dire : « Je crois qu'Aurélien est sincère et honnête, je te permets de l'estimer, et je l'estime moi-même. » A ce prix, Casimir, je m'éloigne de lui, autant et si longtemps que tu voudras, je ne me permettrai pas une plainte. Que dis-je ? Mon cœur n'en formera pas une, il sera satisfait, heureux.

Songe, mon ami, que si tu me refuses, je me soumets, mais le bonheur de ma vie entière est détruit; il ne dépendra jamais de moi de mépriser Aurélien; je ne sais pas si l'ordre de Dieu obtiendrait de moi une chose contraire à ma croyance, à ma conviction intime; on ne m'arrachera mon estime pour lui qu'avec ma vie. Si tu le blâmes, je me tairai donc, mais je souffrirai et n'en guérirai point. Tous ces projets de confiance, d'intimité et de concordances d'idées, de conformités de sentiments dont je te parlais tout à l'heure, ne pourront plus exister entre toi et moi, puisque le point essentiel, celui sur lequel repose toute la confiance, toute la conformité ne subsistera pas. Je renfermerai mes souvenirs dans mon sein et je ne t'en parlerai jamais, puisqu'ils te blesseraient. Il me serait si doux, au contraire, de me dire : « Mon mari pense comme moi sur tout; et il n'est pas un instant dans ma vie, pas un souvenir que je ne puisse me retracer avec lui. »

Vois, Casimir, réponds, peux-tu me dire de bonne foi : « J'estime Aurélien, je ne te blâme pas d'avoir de l'amitié pour lui et je crois qu'elle ne portera aucun préjudice à ta tendresse pour moi. » Si tu me dis cela, je prendrai courage, et voici le plan que j'ai arrangé. Je te le soumets, juges-en, modifie-le à ton gré et je le suivrai tel que tu l'auras tracé.

Art. Ier. — Nous n'irons pas à Bordeaux, cet hiver. Les blessures sont toujours fraîches, et je sens que ce serait trop

exiger de ta confiance. Quelque certitude que j'aie que tu n'aurais pas à t'en repentir, jamais je n'accepterai un effort qui te coûterait. Nous *irons* donc où tu voudras et tu arrangeras notre hiver, soit à Paris, soit à Nohant : je m'y soumettrai sans regret.

Art. II. — Je te jure, je te promets de ne jamais écrire en secret à Aurélien. Mais tu me permettras de lui écrire une fois par mois, moins souvent si tu veux. Tu verras toutes mes lettres et toutes ses réponses. Je m'engage devant Dieu à ne pas t'en cacher une ligne.

Art. III. — Si nous allons à Paris, nous prendrons des leçons de langue ensemble. Tu peux t'instruire, partager mes occupations. Cela me fera un plaisir extrême. Pendant que je dessinerai, ou que je travaillerai, tu me feras la lecture et nos journées s'écouleront ainsi délicieusement.

N. B. Je n'exige pas que tu aimes la musique. Je t'en ennuierai le moins possible. J'en ferai pendant que tu iras promener.

Art. IV. — Tu me laisseras écrire à Zoé souvent, mais je m'engage solennellement à te laisser voir toutes mes lettres et ses réponses aussi scrupuleusement que celles d'Aurélien. Je parlerai à ce dernier de ma santé, de toi, de mon fils, de mes occupations. Il n'y aura pas un mot qui puisse t'affliger ou te blesser.

Art. V. — Si c'est à Nohant que nous passons l'hiver, nous lirons beaucoup d'ouvrages utiles qui sont dans la bibliothèque et que tu ne connais pas. Tu m'en rendras compte. Nous causerons ensemble après. Tu me feras part de tes réflexions, moi des miennes : toutes nos pensées, nos plaisirs seront en commun.

Art. VI. — Jamais de fâcherie, de colère de ta part, de chagrin de la mienne. Si tu t'emportes malgré moi, je ne te cacherai pas que cela me fera de la peine, et en te le disant doucement, tu reviendras tout de suite. Quand nous parlerons du passé, ce sera sans amertume, sans aigreur, sans défiance. Maintenant que tu sais tout, pourquoi en aurais-tu? Maintenant que nous sommes heureux, pourquoi regretterions-nous tout ce qui a eu lieu? Ne sont-ce pas ces événements qui nous ont rapprochés, réunis? qui t'ont rendu plus cher à moi que jamais? Sans eux, je ne saurais pas ce que tu vaux. Et tu ne saurais pas comment il faut s'y prendre pour me rendre heureuse.

Art. VII. — Enfin, nous serons heureux, paisibles, nous bannissons les regrets, les pensées amères. Ce sera à qui s'observera le plus pour être parfait. Plus tard, l'éducation de Maurice

nous occupera entièrement. Jusque-là le soin de son enfance fera notre plaisir. Tu me permettras de te parler quelquefois d'Aurélien, de Zoé. Tu entendras prononcer ces noms, sans trouble, sans colère, sans chagrin. Nous parlerons d'eux avec le calme et l'amitié de deux cœurs qui s'entendent. Tu me permettras de lui dire quelque chose d'heureux de ta part, dans mes lettres. Il en sera si heureux!

Dernier article. — Une autre année, si nos affaires le permettent, nous irons passer l'hiver à Bordeaux, si tu trouves que cela puisse être. Sinon, nous retarderons ce projet. Mais tu me permettras de compter dessus un jour ou l'autre.

Voilà mon plan; lis-le attentivement, réfléchis et réponds-moi. Je ne crois pas qu'il puisse te blesser. J'attendrai ta décision avec anxiété. D'ici là, je veux vivre d'espérance. Si tu l'agrées, je veux être parfaitement heureuse. Le bonheur que j'avais rêvé à La Brède ne sera pas détruit. Il sera complet au contraire. Il nous manquait la voix de quelqu'un dans ce conseil, c'était la tienne. Notre grand tort fut de ne pas oser te la demander dès lors. Donne-la aujourd'hui et que tout soit réparé.

AURORE DUDEVANT,
née Aurore Amandine Dupin.

Cette confession a dû être remise à Casimir vers le 20 novembre, jour de son retour à Guillery. Ce qui confirme cette probabilité, c'est qu'au début de décembre, Aurélien écrivait à Aurore sur un ton amical où paraît le nom de Casimir. Enfin, Hippolyte Chatiron constate que l'union est redevenue parfaite entre les époux et il les en félicite.

Toutefois, si Casimir a autorisé les lettres d'Aurore et d'Aurélien, il ne permet pas encore le séjour d'Aurore à Bordeaux, malgré les instances affectueuses de Zoé. Il ne le permettra qu'après s'être rendu compte lui-même à Bordeaux de la sympathie et de l'admiration que sa femme a inspirées à tous les amis Bordelais.

AURORE SAND.

(A suivre.)

LA
TRANSFORMATION SOCIALE
A L'ÉPOQUE NAPOLÉONIENNE

II [1]

L'ORDRE DANS LES IDÉES ET DANS LES DOCTRINES

Dans ce bref laps de temps qui va du 18 brumaire au sacre impérial, il s'est produit un phénomène d'une soudaineté et d'une ampleur extraordinaires : la volonté du grand ordre est rentrée dans les cœurs ; et c'est le germe de la société moderne qui lève.

Il faudrait remonter aux origines ; car, quand il s'agit d'une profonde mutation des choses, il y a toujours quelque symptôme avant-coureur.

Une philosophie contre la « philosophie », une pensée contre la pensée du XVIIIe siècle était née avant même que celle-ci eût accompli son orbe tout entier ou eût atteint son apogée. Une contre-Révolution se trouva prête antérieurement à la Révolution. Les antithèses, en effet, se présentent dans les esprits avant qu'elles se heurtent dans les faits. Il y a des dispositions d'âmes qui s'opposent de loin. Le système de Locke, servi à la sauce piquante par Voltaire et en pesant ragoût par Condillac, avait quelque chose de si pénible, de si irritant, de si contraire à la complète nature humaine qu'une

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai.

nausée avait levé le cœur de la génération nouvelle, à l'idée de s'en repaître encore. La satiété, le dégoût se préparèrent, si l'on peut dire, dès le sein des mères.

La « sensibilité » de Jean-Jacques était déjà une réaction. Jean-Jacques n'est pas athée, il n'est pas irréligieux, il n'est pas ricaneur. Il pleurerait sur les ruines du monde qu'il détruirait. Que de pages humides de larmes dans son œuvre éloquente et désorbitée, que d'appels vers Dieu !

Le cisaillement de la critique et de l'ironie qui avait tondu au plus près les croyances, les sentiments, les traditions, blessait des milliers de ces cœurs obscurs qui ne philosophent ni n'écrivent. A cette ablation radicale l'âme ne trouvait plus son compte, à supposer que la « raison » y trouvât le sien. Le dégoût de l'athéisme d'école, de soupers fins et de vers érotiques, détermina, en retour, un élan vers la prière et vers un mysticisme d'autant plus vivace qu'il était plus caché.

Un des épisodes les plus extraordinaires de l'histoire de la pensée humaine, c'est l'apparition soudaine, la floraison sans nombre de thaumaturges, d'hermétiques, d'illuminés, de mystiques, de « théurgiques », comme ils s'appelaient eux-mêmes, d'hommes qui, parce qu'on niait Dieu, prétendirent le connaître, l'approcher, le toucher, — et le faire toucher.

Les premiers souffles viennent du dehors et réveillent, dès l'aube, certains groupes mystérieux, des loges maçonniques, des « cabales » où les *cohens* inclinés saluent le nom de Jéhovah. Un homme du siècle, s'il en fut, un scientifique, grand ingénieur, chef d'usine, dont l'autorité d'homme d'affaires s'est imposée, le Suédois Swedenborg, au temps même où il publie son *Histoire des arts et métiers*, y compris un traité *du Fer*, qui est encore consulté, fait paraître, vers le milieu du XVIIIe siècle, une véritable bibliothèque mystique qui n'est qu'un long développement de son premier livre : *Essai de philosophie spéculative sur l'Infini, la Cause finale de la création et le mécanisme de l'union de l'âme avec le corps*. Ces ouvrages, dont le langage abscons va toujours en s'obscurcissant, ont pour objet la connaissance intime du *vrai* Dieu, la prédication de la *vraie* religion chrétienne, la révélation d'une théologie *nouvelle et universelle*. Ce Swedenborg, encore une fois, est tout le contraire d'un charlatan ; c'est un parfait honnête homme, une âme charitable, un génie doué

d'un don de propagande prodigieux; il a, surtout, le don du mystère; il a reçu la foi par révélation et il la distribue de même, indémontrable, irrationnelle, irréfutable. Impossible de mesurer aujourd'hui son influence qui se glissa d'effusion en initiation, groupant des affiliés qui, sans se connaître, s'aimaient en ce maître autoritaire et lointain. Il mourut à Londres en 1772, âgé de quatre-vingt-cinq ans et laissant, après lui, une longue traînée d'obscures lumières.

Quels sont les intercesseurs qui ont apporté en France un écho de la doctrine de Swedenborg et des illuminés du Nord?... Il en vint, aussi, du Midi : Martinez Pasqualis, juif portugais, chrétien converti, qui sait les choses de la Kabbale et qui se rattache, sans doute, aux grands hérétiques du Languedoc et de l'Espagne, vécut à Bordeaux, à Lyon, jusqu'en 1778, avant d'aller mourir à Saint-Domingue. Franc-maçon, magnétiseur, ordonnateur de rites, il conquiert et forme un groupe où se rencontrent, comme adeptes, des soldats, des artistes tels que Van Loo, des désoccupés, des rêveurs; et de là dérive la secte des « Martinistes » qu'allait rendre célèbre son plus fameux disciple, Saint-Martin, « le philosophe inconnu ».

Celui-ci est né à Amboise, d'une famille noble, en 1743. Il habita cette grave et aimable ville de Blois où s'était réfugiée, jadis, Mme Guyon et où allait naître le premier secrétaire de Saint-Simon, Augustin Thierry. Saint-Martin, officier, a connu Martinez Pasqualis. Mais, s'il a reçu, de lui, l'inspiration mystique, il ne l'a pas suivi dans l'application de ses rites bizarres : « Eh! quoi! lui disait-il, faut-il donc tout cela pour connaître Dieu? » Saint-Martin est, comme Swedenborg, un parfait honnête homme, modeste, simple, recherché dans la société, communicatif, séduisant, répandant la foi et le respect et exerçant, lui aussi, l'attraction du mystère. Fils de J.-J. Rousseau, il arrivera à une sorte de néo-christianisme. Mais il est aussi obscur, aussi embarrassé de formules que Swedenborg. En deux mots, c'est un mystique contemplatif et absorbé. Inspiré par un « souffle universel », *spiritus mundi*, il a reçu une mission qui est de renouer la *spiritualité religieuse*, et de combattre le *philosophisme matériel* et *anti-social*. Il était confondu de voir les hommes s'obstiner dans cette négation vulgaire de la *vraie vie*, la *vie*

spirituelle; il ne s'habituait pas à ce ton sarcastique et insolent qu'avait pris la Raison : « Ces publicistes, disait-il, n'ont écrit qu'avec des idées dans une matière où ils n'auraient dû écrire qu'avec des sanglots. » La Révolution, il l'acceptait, mais comme un châtiment ou comme une transfiguration : « L'histoire des nations est une sorte de tissu où se tamise sans interruption l'irréfragable et éternelle Justice. » (*Lettre à un ami sur la Révolution française.*) Il disait encore que « la France avait été *visitée* la première, et très sévèrement, parce qu'elle avait été la plus coupable » ; et il montrait la base de l'ordre social nouveau dans le régime *théocratique* (c'est-à-dire la soumission à la volonté de Dieu) avec la reconnaissance du pouvoir établi. Il mourut le 13 octobre 1803, à l'heure où Bonaparte méditait l'accession à l'Empire.

« Philosophe inconnu », cet homme singulier qui avait une âme tendre et fine, laissa, après lui, une élite de disciples, d'admirateurs, de fidèles, dont les uns se sont réclamés longtemps de lui et dont les autres, sans le dire, ont subi son énigmatique, mais puissante empreinte : ils s'appellent Joseph de Maistre, Bonald, Chateaubriand, Saint-Simon, Auguste Comte, Augustin Thierry, Balzac, — phalange sans pareille et qui a cherché, comme lui, dans l'élan de l'âme vers la foi, la guérison des maux du présent et une plénitude de vie sociale pour l'avenir. La plupart, dégoûtés du rationalisme impie des « philosophes », se tournèrent vers la « Religion », et, chose singulière, nombre d'entre eux crurent non seulement à un retour vers le Christianisme, mais à l'avènement d'un Christianisme rénové, « d'un Christianisme du siècle » ; et, tandis qu'ils avaient, si j'ose dire, une religion toute faite sous la main, ils s'efforcèrent d'en fabriquer une de leur propre cerveau.

LA RELIGION ET LA POLITIQUE

Donc, ce qui frappe, tout d'abord, dans l'histoire de cette époque pleine d'obscurité, parce qu'elle fut en grande partie d'instinct et de sentiment, c'est l'opposition d'une école « religieuse » s'affirmant d'un bloc, dès le début du siècle, comme l'école « philosophique » s'était affirmée par masses dès les premières années du siècle précédent.

Changement de point de vue et réaction naturelle, comme

il est fatal dans la suite des générations, la nouvelle s'envolant du nid, tandis que la précédente s'y attarde. Mais, en plus et très caractérisé, instinct idéaliste s'opposant soudain, — athlète frais, muni d'armes neuves, — au vieux lutteur matérialiste triomphant et épuisé.

Nous avons montré, prenant le vent, ces têtes exaltées, ces illuminés, ceux qui ont donné de la voix et se sont élancés avec fureur, rien que pour traquer l'orgueilleuse insolence de la Raison : voici, maintenant, la meute des timides, des modestes, des originaux de second ordre et de second talent, les Villers, les Cazotte, les Delisle de Sales, les La Harpe, aboyant à leur tour sur les traces de la « philosophie », déjà réduite à faire tête. Et voici, maintenant, les grands talents, les génies incontestables, Chateaubriand, Bonald, de Maistre, Ballanche, Mme de Staël, trompettes d'airain sonnant l'hallali.

Ce revirement a toute la force d'un fait. Or il est sensible dès 1795 ; à partir de cette date, il gagne, et cette « restauration » l'emporte définitivement vers 1804, bien avant une restauration quelconque de la légitimité. C'est l'avènement d'une nouvelle manière de penser.

L'école sensualiste, certes, n'est pas abattue ; nous suivrons sa destinée, avec ses réviviscences multiples, dans le siècle qui commence ; mais, chose frappante, au début du siècle, la libre-pensée est elle-même à la recherche d'une organisation rituelle et cultuelle quelconque. Robespierre a élevé un autel à la déesse Raison (1). Les théophilanthropes, les Templiers, les Sainte-Vehme se pressent aux colonnes du Temple. Saint-Simon rêve d'un « Néo-Christianisme » ; Auguste Comte fonde une religion, du moins pour l'exportation. La pensée de tous est la même : après la Révolution qui a détruit l'édifice du passé, il faut, maintenant, rebâtir et reconstituer ; or, sans une croyance, sans une foi, sans un idéal, c'est impossible. Cherchant l'ordre, les esprits se tournent vers la religion.

La religion est donc une politique ? Oui, d'abord ; cela d'abord. L'homme, en général, et le Français, en particulier, n'est pas un animal métaphysique. Peu curieux du mystère des choses et préférant s'enquérir du sens de la vie d'ici-bas, sociable et moraliste avant tout, ce qu'il éprouve d'inquiétude

(1) Voir Mathiez, *les Origines des Cultes révolutionnaires*, *la Théophilanthropie* et *le Culte décadaire*, etc., 1904.

religieuse, consiste à chercher d'abord une consécration suprême à la notion du devoir.

Une quantité considérable de Français qui, dans la catastrophe sociale et politique, avaient vu de près les démarches et opérations de la nature humaine livrée à elle-même en étaient à ce sentiment que, sans le lien religieux, l'ordre social est rompu.

N'insistons pas plus sur l'argument moral que sur l'argument métaphysique. Pour ces hommes, il ne s'agissait pas d'argumenter, mais de vivre. La crise d'où la France essayait de se tirer avait coïncidé avec la négation de tout principe religieux. Nier, ce n'est décidement pas un principe social. Rivarol, qui avait de l'esprit, lui aussi, répliquait à Voltaire : « Il ne s'agit pas de savoir si la religion est vraie ou fausse, mais si elle est nécessaire. »

Elle est nécessaire. Cette réponse était si largement acceptée que chacun en était à fabriquer son culte. Avoir rompu avec Dieu, avec des croyances indéracinables, voilà ce qui émouvait des masses d'hommes dont les rapides années s'étaient écoulées parmi les grandes calamités révolutionnaires. Voilà ce que ces hommes se disaient à voix basse dès les premières rencontres, aux premières minutes de sécurité et ce que le plus éloquent d'entre eux allait répétant dans des paroles sonores : « J'ai pleuré et j'ai cru » (1).

Cette histoire littéraire, philosophique, morale est si

(1) En ce qui concerne le Christianisme de Chateaubriand, peut-être n'a-t-on pas assez remarqué une autre coïncidence, d'ordre plutôt politique. Mgr de Boisgelin se fit, à Londres, en 1799, l'initiateur d'une sorte de plan de propagande de la religion par les lettres : « Il faut, écrit-il au maréchal de Castries, que les hommes de lettres rendent à la religion tout ce que les littérateurs célèbres lui ont fait perdre. Il s'agit d'employer des hommes qui savent écrire à des ouvrages propres à faire aimer la morale et la religion. Si le Roi voulait autoriser la correspondance, je le prierais de vouloir bien nommer, dans son approbation, MM. de la Harpe, Fontanes et Bergasse qui ont formé en France le projet de cette estimable association et MM. l'abbé Delille, Baudus et *Chateaubriand*... etc. » Il résulte, de l'ensemble de la correspondance, que c'est M. Dutheil qui est chargé de souscrire aux œuvres dans cet esprit. Or, le *Génie du Christianisme* fut commencé à Londres *en 1799*.

Les relations de Chateaubriand avec ce groupe résultent de plusieurs passages des *Mémoires d'outre-tombe*, dont voici le principal : « M. Dutheil, chargé des affaires de M. le comte d'Artois à Londres, s'était hâté de chercher Fontanes,

connue qu'il suffit de la rappeler (1). Mme de Staël, qui a tout vu, tout deviné, qui sait le point de départ et le point d'arrivée de la Révolution, — Mme de Staël inclut tout un *Génie du Christianisme* dans ces quelques lignes où se grave le sentiment universel de ses contemporains : « Perfectionner l'administration, encourager la population par une sage économie politique, tel était l'objet des travaux des philosophes... La dignité de l'espèce humaine importe plus que son bonheur et surtout que son accroissement : multiplier les naissances, sans ennoblir les destinées, c'est préparer seulement une *fête plus somptueuse à la mort.* » Parmi les générations françaises, laquelle avait subi autant que celle-ci l'approche, le contact, le spasme de la souffrance et de la mort? Comme toutes les époques de grandes douleurs et de grands arrachements, rassasiée de deuils, elle s'élançait vers Dieu.

Mais, — quel Dieu? Pas un instant d'hésitation : le Dieu des chrétiens, le Dieu des catholiques, « le Dieu de nos pères ».

D'abord, c'était Lui qu'on avait nié, insulté; c'était Lui dont on avait profané les temples, c'était Lui, l'*Infâme*. Et, il était toujours là : d'autant plus présent qu'on l'avait plus résolument crucifié. Les cloches, par leur silence, sonnaient au ciel. Une croyance? Mais n'est-elle pas toute prête et qu'une larme fait refleurir, au fond des cœurs? Que pesaient, là-contre, les théosophies, illuminismes, spiritisme et tout le bric à brac néo-mystique? Religions civiles et militaires avec leurs prestidigitateurs, leurs déesses Raison et leurs gendarmes!.. Dieu? Mais, c'est notre Dieu. Rien de plus simple. « Je suis de la religion

expulsé et réfugié en Angleterre après le 18 fructidor. Celui-ci le pria de le conduire chez l'agent des princes, etc. » — Cf. Abbé Lavaquery, *le Cardinal de Boisgelin*, tome II, p. 245, et *Mémoires d'outre-tombe*, édit. Biré, t. II, p. 168 et les appendices. Je possède l'original de la lettre de Mgr de Boisgelin qui donna le branle à cette « propagande » littéraire, catholique et royaliste. Elle est datée de Londres, 24 décembre 1799, et adressée à « Monsieur le Maréchal ». A Goslav, Allemagne. Elle commence par ces lignes, d'une si haute saveur historique : « Ainsi, monsieur le Maréchal, il a fallu laisser à Buonaparte, revenant tout exprès d'Égypte, l'exécution de ces mêmes idées, qui pouvaient être employées au succès de la meilleure cause... », etc. Il y a donc coïncidence absolue entre le retour de Bonaparte et la constitution du groupe qui entoure et encourage Chateaubriand.

(1) Je ne puis que renvoyer à l'excellent ouvrage de M. Victor Giraud, *le Christianisme de Chateaubriand*, en cours de publication.

de mes pères » ; cette parole de ferme bon sens satisfit d'un coup, — et même avant le Concordat, — cet âge éprouvé.

En signant le fameux acte, Bonaparte s'assurait une « source de pouvoir » ? — Sans doute, puisqu'il était surtout un politique ; mais, surtout, sa perspicacité déchiffrait son temps. Avant le *Génie du Christianisme*, il avait percé à jour le secret des âmes. Voici, je crois, celui de ces mots, souvent contradictoires en cette matière, qui pèse le plus : « La France, instruite par ses malheurs, a, enfin, ouvert les yeux : elle a reconnu que la religion catholique était comme une ancre qui pourrait seule la fixer dans ses agitations. »

Pour régner, et pour régner sur ce peuple, si peu superstitieux mais si abandonné au mouvement profond de sa nature et de son cœur, le mieux était de se mettre « avec Dieu ».

L'ÉGLISE DANS LA NOUVELLE SOCIÉTÉ

L'élan religieux ne peut pas devenir un acte social sans être obligé de s'atteler à la mécanique de la société. A une société aussi puissamment remuée et troublée que l'était la société française à la fin du XVIIIe siècle, il fallait que la combinaison des forces idéales et des forces pratiques fût réglée par une sorte d'ajustement et de mise au point.

La situation du clergé était des plus difficiles : il restait, de l'ancienne formule gallicane et royale de l'Église, un faix extrêmement lourd et qu'il fallait ou traîner ou rejeter. Le clergé avait, à tous les points de vue, — esprit et mœurs, — une grande réforme à faire sur lui-même. Il la fit, comme on sait.

La réforme des mœurs n'était pas la plus difficile : la plus difficile était la réforme de l'esprit ; certaines traditions, certaines maximes, certains préjugés peut-être, avaient été mis à l'épreuve par ces temps de calamité.

Une organisation nouvelle de l'Église en France était-elle réalisable sans le consentement de Rome, sans l'intermédiaire de Rome, sans une adaptation réfléchie aux intérêts et aux doctrines de l'Église universelle ? En un mot, quelle était la limite du nationalisme et de l'universalisme dans l'Église : en quel point se fait, dans un même cœur, la jonction et l'harmonie entre le patriote et le croyant ? « Rendez à César ce

qui est à César », bien ! Mais, d'autre part : « le manteau sans couture ne doit pas être déchiré ». Le clergé français, qui avait tant souffert pour avoir refusé de se subordonner à la Constitution civile du clergé, subordonnerait-il, maintenant, au retour de la royauté, son adhésion à un accord de Rome avec le pouvoir, si cet accord devait répondre au vœu des âmes catholiques et restaurer en France la religion ?

Derrière ce problème, déjà si complexe, un autre était caché : l'Église jetterait-elle par-dessus bord tout son ancien statut temporel pour entrer, sans débat, dans l'organisation nouvelle qui faisait au clergé et au fidèle un statut si différent ? Disons franchement le mot : l'Église, en bloc, et tout d'une pièce, — c'est-à-dire le Pape, le clergé et ses fidèles, — accepterait-elle, *en fait*, la Révolution ?

Un premier mouvement d'adhésion au nouvel état de choses politique et social, s'était esquissé à la veille de fructidor, et le manifeste de Vérone, lancé pour l'interdire, avait eu pour effet de compromettre l'unité du clergé (1). La question se trouvait de nouveau posée par la négociation concordataire. Si les mêmes divisions s'affirmaient dans le clergé, le péril était grand. Rome avait parlé. Le Pape, entrant dans le système de la concorde, avait reconnu le pouvoir établi. Les hommes qui avaient la pensée tournée vers l'avenir, M. Émery, M. de Bausset, l'archevêque d'Aix, Mgr de Boisgelin avaient bien compris que la division était le plus grand des maux puisqu'« il donnait argument et force à l'impiété ». Il y allait de la religion en France ; et c'était l'Église qui se déchirerait de ses propres mains ! M. Émery écrivait, avec une remarquable perspicacité : « La France est pleine de schismes partiels entre les catholiques, non moins préjudiciables à la religion que le schisme constitutionnel. » Et il concluait avec force que « se refuser à la formalité du serment *qui n'engageait uniquement que sur la fidélité politique*, c'était vouloir la ruine de la religion catholique en France » (2).

(1) La phrase qui, dans le manifeste du prétendant, unissait « la cause du trône à celle de l'autel » est complétée et précisée dans les « Instructions » qu'il adresse aux évêques fidèles » : « Que les ecclésiastiques se disent bien que l'Église catholique, sa discipline, sa hiérarchie, cet ordre merveilleux, qui pendant des siècles l'ont conservée pure de toute erreur, *ne se lie bien qu'à la monarchie, ne peut exister longtemps sans elle.* »

(2) Abbé Sicard, *le Clergé de France pendant la Révolution*, III, p. 356. — Et,

Ici encore, l'ordre l'emporta. La singulière prétention de la Royauté d'enchaîner l'Église à une forme de gouvernement fut écartée. Elle était écartée dans les mœurs beaucoup plus que dans les négociations des diplomates. Élan très simple et très sincère : les églises se rouvrirent et, sans attendre ce que pensait Mittau, les catholiques s'y portèrent en foule. Le peuple dictait sa loi.

Dès 1796, le courant est tel qu'aucune hésitation, aucune résistance n'est possible : « Jamais, peut-être, écrit l'abbé Sicard, jamais, depuis des siècles, on n'a célébré avec plus de piété et une édification plus touchante, la grande fête du Saint-Sacrement. Tous les jours de l'octave, les églises et les oratoires publics pouvaient à peine contenir les assistants ; ce n'étaient plus seulement, comme aux premiers jours de l'ouverture des églises, quelques femmes pieuses, c'étaient des familles entières... » « Chaque jour, constate un témoignage contemporain, s'ouvrent de nouveaux temples et l'affluence des fidèles, bien loin de diminuer, s'accroît d'une manière sensible... Ainsi la religion *triomphe seule* d'une révolution qui a tout englouti (1). »

L'ordre avait cherché la religion : la religion avait rencontré l'ordre.

On avait promis à Bonaparte, — au Bonaparte du Consulat et du Concordat, — 40 000 prêtres et curés qui deviendraient ses auxiliaires et ses recruteurs pour la France nouvelle qu'il fondait : ils le furent en effet (2). Mais, en tenant compte de quelques résistances et controverses toutes locales, jamais, peut-être, il n'y eut une collaboration plus active de toutes les forces spirituelles et matérielles pour faire d'une nation la Grande Nation.

Pourquoi fallut-il que le bénéficiaire de cette quasi-unanimité ait pris lui-même à tâche de la détruire ? Du jour où Napoléon engagea la lutte contre le Pape, il brisa l'union et l'Empire de ses propres mains, tant est délicat le problème de la croyance,

surtout, l'excellent exposé que vient de donner de la « crise concordataire » le comte Boulay de la Meurthe dans son ouvrage : *Histoire du rétablissement du culte en France* (1802-1805). Rome, 1925, in-8°.

(1) Cité par M. Victor Giraud, *le Christianisme de Chateaubriand*, I, 154.

(2) « Un préfet (de la Meurthe) ne doit pas ignorer à quel point le clergé a bien servi l'État dans toutes les circonstances importantes et *surtout pour ce qui concerne la conscription.* » *Corr.*, XII, p. 65, 9 février 1806.

fondement et écueil de la société moderne! Au lieu de la main de velours qui lui avait si bien réussi, le héros recourut au gantelet de fer. Dès lors, tout révèle, en lui et dans sa politique, l'esprit d'imprudence et d'erreur.

Ce que l'histoire doit constater, c'est que le court laps de temps de 1802 à 1809 fut, pour les Français, une ère unique de concorde et de joie mutuelles. Le Grand ordre s'appuyait sur sa double base, civile et religieuse. On avait trouvé, au débat des âmes, une solution groupant, dans une extraordinaire alliance, la Révolution et la Contre-Révolution.

LA PHILOSOPHIE. — LA SCIENCE. — LA RELIGION DE L'HUMANITÉ

La philosophie elle-même allait-elle se rallier à cette large concorde?

Que devenait-elle? Que devenaient ces idéologues que Napoléon confondait, dans la même haine, avec tous les « raisonneurs »? L'espèce n'avait pas péri : mais un peu affaissée, diminuée, elle n'avait plus ces allures hautaines et ne professait plus une égale intransigeance.

Au début du siècle, l'essor pris, soudain, par la science lui avait donné, il est vrai, une grande confiance ; elle y voyait le couronnement logique de son système, couronnement qui lui manquait jusque-là. Ayons *foi* dans la *science*, pouvait-on dire désormais; à force de recherches, elle percera le mystère des choses. Les grandes découvertes, filles du génie de Newton et de Lavoisier, devaient, par leur simple développement, apporter, un jour ou l'autre, une explication du monde, et Laplace, Lamarck tendaient à l'imagination de l'incroyant ce piège magnifique : l'intelligence humaine captant par une science achevée le tout de l'Univers.

A partir de cette époque, nombre d'esprits éclairés s'établissent, un peu naïvement et pédantesquement, dans une sorte de bifurcation psychologique de la connaissance humaine : la science *positive* d'une part, et l'imagination *croyante* de l'autre. Entre les deux, cloison étanche; l'âme, ainsi scindée, opposait ses deux parties l'une à l'autre. La querelle se transformait pour devenir celle du siècle : croyance contre science. On ne tient nul compte de l'idée si simple que l'intelligence humaine est une et que science et croyance sont inséparables.

Grâce à ce change opportun, la vieille philosophie hors d'haleine et l'idéologie défaillante avaient donc repris pied et force. Du groupe, grandement réduit et qui a bien perdu de son éclat, il reste quelques tenants boutonnés dans un beau stoïcisme, les Cabanis, les Daunou, les Destutt de Tracy. Ils forment, de leur énergique concentration morale et intellectuelle, des disciples pleins de l'antiquité et nourris aux belles-lettres, Stendhal, Paul-Louis Courier, Armand Carrel. Ces hommes seront, en politique, des républicains.

En fait, le groupe d'Auteuil, dit des « idéologues », n'a pas été, d'abord, opposé à la fortune de Bonaparte. Disposition remarquable et qui prouve à quel point l'union fut sur le point de se faire entre les Français, il s'était rallié consciemment à l'opération de Brumaire, et ces « libres-penseurs » se réclamant du principe de tolérance, « l'une des « conquêtes » les plus précieuses de la Révolution », n'avaient rien objecté au Concordat.

Un peu de prudence et de tact, de part et d'autre, eût maintenu peut-être cet apaisement, du moins politique, dans l'ordre nouveau. La dictature de Bonaparte elle-même n'était-elle pas incluse dans l'héritage de la Révolution ? La Révolution *patriote* savait que, contre l'étranger, il était besoin d'un commandement.

Le maître le plus robuste et le plus absolu de l'École, Cabanis, traçait un programme politique et social d'un grand avenir, quand il écrivait dans ses *Considérations sur l'organisation sociale et sur la nouvelle Constitution* : « qu'après avoir montré aux fanatiques révolutionnaires ce qu'est le courage de la raison et de la conscience, les *modérés* montreraient, maintenant, ce que doit être l'*énergie de la modération* après la victoire... » Il ajoutait, pour expliquer son adhésion au Consulat et à la nouvelle Constitution : « L'état de la France, en guerre à l'extérieur et à l'intérieur, justifie suffisamment la part considérable qu'on a faite au pouvoir exécutif, surtout en raison des garanties qu'offre celui qui a été revêtu du titre de premier citoyen français... »

Et il comprenait, dans cette adhésion, tout un programme de gouvernement, le programme qui aboutissait en somme, avec une légère nuance de mandarinat, à une véritable pacification sociale : « Voilà la bonne démocratie, écrivait-il ; la voilà avec tous ses avantages ; car l'égalité la plus parfaite

règne entre tous les citoyens... Il n'y a plus ici de populace à remuer au forum ou dans les clubs ; la classe ignorante n'exerce plus aucune influence ni sur la législature, ni sur le gouvernement ; *partant plus de démagogues*. Tout se fait pour le peuple et en son nom, rien ne se fait par lui et sous sa dictée irréfléchie ; il vit tranquille sous la protection des lois... il jouit des doux fruits d'une liberté véritable (1)... » D'après ces paroles, on a bien le sentiment, qu'en raison de la noble mesure qui dirige toute sa conduite, Cabanis s'avançait, en quelque sorte, jusque sur le penchant de la croyance, au moment où il écrivait son dernier ouvrage, la *Lettre sur les Causes premières*, quand, selon le mot de Mignet, il va, « de l'action des causes secondes auxquelles il accorde trop, *à la connaissance de la Cause première* ».

On voit à quel point l'apaisement, sinon l'union, fut sur le point de se faire entre les esprits. Une sorte de *tolérance* humaine et miséricordieuse, après des luttes si affreuses, paraissait vouloir s'installer, avec une vie tranquille des esprits, dans une politique réciproquement *modérée*. Malheureusement, les choses les plus raisonnables ne sont pas les plus faciles. Tout équilibre est instable. Les « scientistes » qui s'emparent dès lors, de la direction mentale d'une partie de l'élite bourgeoise sont bien assurés, bien affirmatifs. Ce ton doctoral qui est le leur, ce mandarinat qu'ils s'attribuent les éloigne des masses, mais ne les rend que plus fiers dans leur certitude boutonnée.

Cette dérivation spécialement littéraire de la « philosophie » est vouée, il est vrai, à une diffusion assez restreinte au début du siècle ; mais le philosophisme, voit, dès lors, naître de lui une descendance appelée à un tout autre avenir : c'est celle qui se fait une sorte de religion anthropomorphique de la Société elle-même prise dans sa masse, celle dont Saint-Simon a donné la formule politique dans la fameuse phrase empruntée à Condorcet : « Amélioration matérielle, intellectuelle et morale de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. »

C'est la doctrine démocratique.

Contentons-nous d'indiquer ici cette origine, encore bien hésitante et bien confuse. Telle quelle, elle trouvera, dans le

(1) Picavet, *Idéologues*, p. 223.

cours du siècle, de telles suites qu'il importe de la fixer à sa date.

Dès 1803, dans les *Lettres d'un habitant de Genève*, Saint-Simon s'agenouillant, pour ainsi dire, sur la tombe de Newton, vocifère cette prosopopée foudroyante qui destitue le Pape de ses fonctions et Rome de son titre de capitale de la Religion. Ce qu'on entrevoit, dans son violent verbiage, c'est déjà le *Néo-christianisme* et *l'Age industriel*. Parmi beaucoup de divagations, Saint-Simon somme la société de s'insurger contre les « autorités conventionnelles » et de s'en remettre, de ses intérêts, à ses chefs naturels, *les grands Industriels* : il prédit l'avènement de la *puissance économique*. Cet héritier du philosophisme l'enterre, en somme, puisque c'est, tout de même, une religion qu'il prêche, une foi qu'il annonce (1).

Ce Dieu nouveau, c'est l'Humanité : Saint-Simon est son prophète.

Une religion de la science et des affaires, une religion « positive » se plante donc en face de la croyance traditionnelle restaurée par le Concordat et s'arme pour la combattre. En ce point précis, la société se divise de nouveau ; la préoccupation métaphysique est écartée de la conception de l'Ordre. Celui-ci se limite à la terre ; il devient exclusivement social et économique.

Cela dit, la reconstruction, la détermination de l'Ordre nouveau, destiné à remplacer l'Ordre ancien, reste toujours l'objet que se proposent, avec un ensemble frappant, tous ces survivants et disciples de la Révolution. Même enthousiasme dans ces ardeurs contrastées, même optimisme, mêmes espérances, même témérité.

Malgré tant de raisons d'union, la discorde, besoin et tourment de la nature humaine, l'emporte à la fin : philosophie et religion, métaphysique et positivisme, Dieu et Humanité, science et foi, monarchie et république, ces « idéaux » s'opposent et se heurtent. Tel sera le drame du siècle qui commence, alors que la société avait paru, un moment, sur le point d'arriver à un accord où chaque conscience eût été respectée dans sa conception du mystère de la destinée.

(1) Sur les origines encyclopédiques du positivisme, voyez Ravaisson, *Rapport sur la philosophie au* XIX*e siècle*, p. 58.

LES INFLUENCES EXTÉRIEURES. LA FRANCE EN CONTACT AVEC L'UNIVERS

La Révolution a ouvert à la société française les fenêtres toutes grandes sur le monde.

Combien la France du XVIIe siècle était restée fermée, repliée sur elle-même et sur ses origines classiques ! Quels esprits plus claustrés, plus attardés aux piliers des Halles ou au parvis Notre-Dame qu'un Boileau, un La Bruyère et même un Molière et un La Fontaine, sauf l'envolée du génie? Saint-Évremond ne connaît l'île où il meurt que comme une terre d'exil.

Voltaire et Montesquieu mettent le cap sur l'étranger et découvrent l'Europe. L'élan est donné. Le président de Brosses voyage en Italie, Choiseul-Gouffier et Volney en Orient. La guerre de l'Indépendance américaine élargit, soudain, infiniment, le cadre des expériences politiques, philosophiques, littéraires. Le *Huron* débarque dans la littérature, et, bientôt, Chateaubriand, qui vibre à toutes les idées nouvelles, découvrira les Natchez, tandis que Bernardin de Saint-Pierre écrira le premier roman des « Iles », *Paul et Virginie*.

Une vague infiniment plus puissante va déferler, à l'aller et au retour : l'émigration. L'élite française est plongée soudainement dans ce gouffre, inconnu la veille, qu'est le monde tout entier. L'histoire de la pensée française en fonction de l'émigration vient d'être écrite (1). Mais que de traits, sortant du cadre que s'était tracé l'auteur, pourraient être ajoutés au résultat si curieux de cette enquête ! Une expérience inouïe apprend, à une élite malheureuse, à la fois les divers reflets de la pensée et les péripéties de l'existence extérieure. Songez seulement à ces listes éloquentes : La Fayette, Volney, Talleyrand, Lucien Bonaparte, Dupont de Nemours, Chateaubriand, retour d'Amérique; Delille, Arnauld, Fontanes, Malouet, Mallet du Pan, retour d'Angleterre et d'Amérique; Joseph de Maistre, Mme de Krudener, le duc de Richelieu, le baron de Damas, retour de Russie; Bonald, Benjamin Constant, Boufflers, Brillat-Savarin, Camille Jordan, Lally-Tollendal, Mounier, Portalis, Degérando retour d'Allemagne ou de Suisse, d'où vient et revient Mme de Staël; Barthelemy a passé ses jours

(1) F. Baldensberger, *le Mouvement des Idées dans l'émigration française*. Plon, in-12.

d'exil en Toscane, la Luzerne à Venise, Pastoret et l'abbé Maury en Allemagne et à Rome. Presque toute la noblesse méridionale a vécu en Espagne, d'autres ont été projetés jusqu'en Orient, comme Salaberry et ce Phélipeaux, officier d'artillerie qui a pris du service dans l'armée turque et qui meurt à Saint-Jean-d'Acre en barrant la route à son ancien camarade de Brienne, Bonaparte.

Ces nomades involontaires, ces errants, ces dépaysés ont découvert la planète. Il a bien fallu s'avouer qu'il y a un monde en dehors de la France. Le champ de connaissances et d'expériences ainsi livré soudainement aux Français les transforme de fond en comble : ce sont d'autres hommes quand ils se retrouvent au foyer paternel ou dans ce Paris, si petite ville la veille et devenu soudain la capitale de l'Empire et du monde.

Les émigrés ont apporté ce souffle du large, ces parfums du dehors, ce quelque chose d'imprévu qu'a produit, sur les Français du dedans, la lecture de l'*Allemagne*, par Mme de Staël. Au retour, les déracinés reprennent racine, mais avec greffes, fleurs et fruits d'un nouvel éclat et d'une autre saveur. Il n'y a plus, dans la France du début du XIXe siècle, rien de sédentaire ni de renfermé.

Les soldats ont parcouru toutes les routes de l'univers. On sait ce que Stendhal doit à l'Italie et ce qu'elle lui doit. De même, Paul-Louis Courier, le général Foy, Marbot, Thiébault, et tant d'autres qui ont piétiné l'Europe et en connaissent tous les chemins. Les grands administrateurs, Beugnot, Marmont, Rœderer, Miollis, Radet, Sebastiani, Jean Bon-Saint-André ont bien dû sonder les reins des peuples qu'ils avaient à gouverner. Et puis, le vol des grands voyageurs revient, les yeux émerveillés des lointains horizons ; ils ont vu l'Égypte, la Syrie, les Indes, l'Océanie, l'Afrique méditerranéenne, l'Afrique noire. Que ne rapportent-ils pas, ces découvreurs d'antiquités à la fois et d'émotions neuves ?

Ils ont dans leur bagage, avec le bric-à-brac du passé, le pittoresque de l'exotisme, joies du proche romantisme. Un monde d'idées et d'images imprévues s'entasse, en quelques mois, du pont au Change au faubourg Saint-Honoré et au boulevard du Crime. La grande finance, la grande fête, toutes les puissances du monde attirées par la gloire impériale accourent.

Les Rothschild (1) sont là, et Canova aussi : et combien d'Anglais dès que la porte s'entr'ouvre! La Loire est une Riviera et, dans les romans, le jeune poitrinaire qui affole les femmes vient d'Albion. Si tant de Français ont vu le dehors, tous les étrangers veulent voir Paris. Il en résulte un mélange inouï avec contagion et contamination réciproques. Cette foule se donne à elle-même un continuel spectacle et une continuelle leçon. La vieille société française a craqué : le siècle s'ouvre; le monde est un monde nouveau.

D'abord, c'est la fuite ailée de cette chose, si délicieusement française, la *frivolité*. La France de Napoléon est devenue grave et appliquée. Désormais, on travaillera certes, mais on s'ennuiera ferme. Où sont-ils, ces gentilshommes « du bon ton », ces dames à panier, poudrées et peinturlurées, coiffées d'un bâtiment de guerre toutes voiles dehors et dont les jupes pendaient, comme d'autres voiles, hors des chaises à porteurs? Que sont devenues les ailes de pigeon et les perruques à frimas? Où en est-on des rangs, des classes, de la bonne compagnie, de la fierté d'appartenir à un quartier, à une province, à un groupe fermé? Les barrières sont tombées; tout est mélangé, confondu. Ginguené, qui n'est pourtant pas un sot, avait, assure-t-on, fait écrire sur sa porte cette phrase qui, à elle seule, donne l'idée de l'étrange désordre du temps : *Ici on s'honore du titre de citoyen et on se tutoie. Ferme la porte, s'il vous plaît.*

Quels traits et quelles couleurs ajouterait-on au tableau qu'a saisi et reproduit la vision profonde du grand écrivain qui revenait d'Amérique et d'Angleterre, pour frapper « sans un sol » à la porte de Paris? « Je nourrissais toujours, au fond du cœur, les regrets et les souvenirs de l'Angleterre; j'avais vécu si longtemps dans ce pays que j'en avais pris les habitudes : je ne pouvais me faire à la saleté de nos maisons, de nos escaliers, de nos tables, à notre malpropreté, à notre bruit, à notre familiarité, à l'indiscrétion de notre bavardage... » Et puis, voilà soudain que, dans son âme dédaigneuse, le contact de la patrie, la douceur des mœurs, la surprise et le charme de la

(1) Mme de Genlis dit, dans ses *Mémoires* : « M. Rothschild, un juif extrêmement riche, donna un bal, le dernier jour du carnaval; il y eut une foule si prodigieuse qu'il fut impossible de danser, mais, d'ailleurs, la magnificence était extrême... » T. VIII, p. 18.

société agissent, et l'émigré anglomane se transforme comme s'est transformée, par tant d'influences diverses, cette société elle-même, toujours unique et délicieuse malgré tout. « Peu à peu je goûtai la sociabilité qui nous distingue, ce commerce charmant, facile et rapide des intelligences, cette absence de toute morgue et de tout préjugé, cette inattention à la fortune et aux noms, ce nivellement naturel de tous les rangs, cette égalité des esprits qui rend la société française incomparable et qui rachète nos défauts : après quelques mois d'établissement au milieu de nous, on sent qu'on ne peut plus vivre qu'à Paris (1). »

Alors que, sortant de sa mansarde de Londres, il entre de plain pied dans le monde où il trouve Mme de Beaumont, la comtesse de Custine, la duchesse de Duras, la comtesse de Vintimille, Mme de Staël et Mme Récamier, le vicomte de Chateaubriand, auteur acclamé du *Génie du Christianisme*, s'il n'eût pas senti la joie du retour gonfler son cœur avec son amour-propre, c'est qu'il n'eût pas été Chateaubriand.

PARIS, LA COUR, LA MODE, LA SOCIÉTÉ

Encore une fois, ce qui frappe le plus, chez la génération qui prend son vol à l'orée de la Révolution, c'est la légèreté du ton et la belle humeur disparues, le rôle de l'esprit diminué, avec le souci croissant de la *gravité*, de l'*application* : chacun, obligé de *faire sa vie*, prend la vie au sérieux. Le pli du front va devenir le signe du siècle.

Un contemporain l'observe : « Grandis dans les transes et les épreuves de la Révolution, certains adolescents en avaient gardé une maturité précoce ; on les trouvait « graves, réfléchis, taciturnes »; si, parfois, l'âge reprenant le dessus, ils se laissaient aller à commettre quelque sottise, c'était « aussi froidement que le peuple de Londres casse les vitres du lord maire ». Préoccupés de questions d'argent, se mêlant même de spéculer et cherchant à faire personnellement leur fortune, leur possession d'eux-mêmes, leur amour de l'économie faisaient contraste avec la frivole et prodigue gaîté dont la génération précédente avait illuminé les dernières années de l'ancien régime.

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Biré, t. II, p. 239.

Il n'y avait que la forme de naïve dans cette réflexion d'une femme d'esprit : « Depuis la Révolution, les enfants sont devenus aussi grands que leurs pères (1). »

Cette jeunesse, « toute à ses affaires », « toute à l'argent », c'est celle qui étonne, au retour, même dans sa propre famille, cette femme, si entêtée d'aristocratie, Mme De Lage de Volude. Les mâles se sont prodigués et ont jalonné de leurs corps les grands chemins du monde : les femmes se hâtent de faire, des adolescents qui les remplacent, de petits hommes précoces et préoccupés. Combien, trop jeunes, sont emportés et usés dans le tourbillon! Combien de défaillances et de faillites soudaines! Il n'y a que les solides arrivistes, barricadés dans leur égoïsme, qui tiennent. La lutte pour la vie est favorable aux champions les plus pauvres et les plus rudes.

Ce n'est pas encore l'âge de la mélancolie plus ou moins résignée; c'est l'âge de l'inquiétude, l'âge d'angoisse. La vieille souche française s'enfonce sous le sol; elle se cache, crainte d'être arrachée par un nouveau coup de vent. Les gains sont étourdissants; les fêtes, splendides; mais combien de temps cela durera-t-il? « Le jour où l'on annonce une victoire, écrit Fiévée, en 1806, Paris est dans l'ivresse, la conquête du monde ne paraît pas une entreprise; le lendemain, chacun parle de ses affaires personnelles peu brillantes, de la rareté de l'argent, de l'excessif intérêt où il est monté, de la nullité des opérations commerciales. »

A peine né, « l'enfant du siècle » sent la gêne autour de lui : le lait même lui est amer. On a dû vendre à perte les biens patrimoniaux pour venir mourir de froid et d'ennui dans un cinquième à Paris. Destutt de Tracy, qui avait écrit, dès 1806, son *Commentaire sur Montesquieu* où il traçait les grandes lignes d'un gouvernement parlementaire, attendait pour le publier, pensant « qu'il n'était pas possible de dire précisément quelle serait la fin du gouvernement impérial, *encore qu'il fût aisé de prévoir qu'il ne pouvait durer longtemps* ».

Le système impérial n'a donc pas apporté tout ce qu'il avait promis, et, d'abord, la sécurité. On sent bien que, loin d'achever les tâches incombant au siècle, il les a tout au plus entamées, et en partie manquées.

(1) Feuilleton de Geoffroy dans le *Journal des Débats*, cité par Lanzac de Laborie, III, p. 243.

Je n'insisterai pas sur le spectacle de la Cour impériale, cent fois décrit, avec l'étalage de magnificence ordonné par celui qui s'est mis en concurrence avec toutes les gloires : Alexandre, Charlemagne, Louis XIV. Bas et rond, courant plutôt qu'il ne marchait sur le front des courtisans inclinés devant lui, en avant sa belle main, sur son front le pli de la pensée et de la méfiance, sous le sourcil l'œil inquisiteur, il entraîne tout son monde vers un but qui ne sera jamais atteint, vers un repos qu'on ne goûtera jamais, vers une destinée dont lui-même ne cherche pas à percer le mystère. « Avez-vous parfois pensé au lendemain, Sire? — Jamais! » Cette foule, en pastiche de grandeur, qu'il a réunie bon gré, mal gré, fait, quand il paraît, une muraille de figures craintives goûtant « ce plaisir à l'ordonnance », dont parlait Talleyrand.

« Quand, dans une de ses parades, l'Empereur commençait le tour du cercle des dames, les hommes placés derrière elles voyaient les épaules nues s'empourprer toutes à la fois, et cette ligne de blancheurs subitement rougir (1). » Tel maréchal, qui s'était avancé avec calme sur les batteries ennemies, ne pouvait soutenir l'interrogation de ce regard : « Le dimanche, dans la grande galerie où nous attendons, dès que l'on entend ce mot : *l'Empereur!* nous pâlissons tous, et j'en sais de bien connus pour être de bons bougres, qui tremblent de tous leurs membres (2). »

Non, on ne s'amusait pas à la Cour. On ne s'amusait pas beaucoup plus à la ville, dans l'alternative épuisante des grands espoirs et des grandes craintes. Trembler n'est pas une joie, même si c'est une habitude. Paris avait déjà conquis le rôle qu'il devait exercer, dans le reste du siècle, d'accapareur de la vie nationale. Tous y accouraient pour vivre ou pour jouir.

Mais que de désillusions! Le peu qui avait surnagé de l'ancienne existence et qui lui suffisait parce qu'elle était réglée et mesurée, avait disparu; pourtant, il fallait vivre : les premières années du siècle voyaient s'ouvrir l'ère de l'acharnement. Sous le Consulat, on avait acheté à vil prix les belles nippes, les antiquailles arrachées aux palais des rois et aux hôtels des seigneurs : et déjà on les vendait, ne pouvant en

(1) Vandal, *Napoléon et Alexandre Ier*, III, p. 418.
(2) Frédéric Masson, *Napoléon chez lui*, p. 243.

soutenir l'encombrement. On entrait dans cette vie pauvre et resserrée qui s'appauvrira et se resserrera encore jusqu'à se satisfaire de ces affreux meubles de noyer plaqué, dont se glorifièrent les bourgeois du temps de Charles X et de Louis-Philippe. La France avait vécu sur elle-même d'abord, puis sur l'Europe; mais ce capital gaspillé s'était épuisé.

Avec quelques nouveaux riches, les nouveaux pauvres se multipliaient. Les enfances de nos grands hommes, des Victor Hugo, des A. de Vigny, des A. de Musset, des Balzac, tous nés aux premières années du siècle, combien sont-elles gênées, piteuses, miteuses! Le souci quotidien est assis à l'âtre éteint; les mères regardent à un sol; les appartements sont étroits, mal chauffés, mal meublés, les existences mesquines. C'est cette classe qui souffre le plus, la petite noblesse, la bourgeoisie aux salaires bas, aux rentes anémiées, aux terres vendues ou sans loyer. Pour ces gens humbles, c'est vraiment un mythe, la conquête du monde!

Tandis que les grandes razzias et les magnifiques dotations entretiennent un luxe outré dans les hôtels des hommes de guerre et des hommes de proie (1), — meubles lourds d'acajou massif, cuivres étincelants d'or de Riesener, pendules triomphales, candélabres d'onyx, — combien de familles, dans l'ombre de ces splendeurs, vivent d'épargne, accroupies en ces intérieurs modestes et sur ces économies sordides qui vont recommencer, par-dessous, la fortune de la France!

L'ordre nouveau, magnifique au dehors, est contraint au dedans: tout compte fait, il se réhabitue peu à peu aux mérites traditionnels de la modération.

La famille se reconstitue. Les louangeurs attitrés du passé reconnaissent eux-mêmes cette transformation si heureuse pour l'avenir des mœurs et du pays: « Les liens de famille, dit Mme de Genlis, étaient fort relâchés il y a trente ans, par les exagérations de l'amitié (décence rétrospective: il s'agit bel et bien de l'inconduite prônée et acceptée...) « Aujourd'hui, ajoute-t-elle, l'on vit davantage en famille: c'est un grand bien... » Les ménages étant meilleurs, il s'ensuivait une intimité plus grande avec les enfants, et c'était un autre bienfait:

(1) Voir le chapitre de Thiébault sur « les Intendants », t. V de ses *Mémoires*.

« On ne peut plus se séparer d'eux ; on en est idolâtre, on en est esclave... Aujourd'hui, une mère tendre ne va passer que quelques mois dans ses terres parce qu'on ne trouve point en province de bons maîtres de danse et de piano. »

Le costume se transforme : les beaux oiseaux ont perdu leur plumage. La France est en mue : « Il faut applaudir à la suppression du rouge, du blanc, des mouches, de la poudre, des hauts talons et des paniers. Les modes actuelles, quand elles ne blessent pas la décence, sont infiniment plus unies, plus commodes, plus raisonnables (1). »

Dès la prise de la Bastille, les robes se sont, tout d'un coup, aplaties sur les hanches ; le corsage a couvert les épaules et le bavolet les cheveux ; la forme du corps se dessine « à la grecque » dans un ensemble de simplicité même un peu rustique, qui prélude aux temps nouveaux... Dix ans ! La Révolution touche à sa fin. Le Directoire croit que, puisqu'il est aux affaires, tout est pour le mieux et que c'est, de nouveau, maintenant, « la joie de vivre ». Mais, à cette Salente rêvée, on n'arrive pas par le désordre : or, le Directoire, c'est le désordre même. Le costume dit cela ; il détraque tout, déballe tout, exagère tout ; et s'il s'engonce, c'est pour exagérer encore. Un fagotage bizarre, épicé de libertinage, amuse un temps et puis énerve : cela ne durera pas.

Dès le Consulat, Bonaparte veille, lui-même, à la décence. Fouché lui est agréable en parlant d'arrêter Mme Hamelin et de la mener à la Salpêtrière, et en traitant Mme Tallien et Mme Talleyrand de « filles publiques ». Le petit salon de Mme Récamier est fermé par ordre, c'est un « boudoir », — et le mot est prononcé comme une insulte. Pour échapper à cette désagréable inquisition, la beauté elle-même se cache, se dissimule. L'immense cabriolet du chapeau enfonce le front sous son ombre ; les plis de la robe tombent, droits et sans fantaisie, de la taille relevée. C'est à peine si on peut deviner les jambes soudain claquemurées et discerner la grâce sous le mouvant paquet de fourrures, de plumes et de guimpes qu'alourdit encore la pesanteur du châle jeté jusqu'aux pieds.

A l'intérieur, cependant, et surtout à la Cour, le luxe s'étale encore : « Les femmes les plus attentives à suivre la

(1) *Dictionnaire des Étiquettes*. 165, 218.

mode portaient, sous le Consulat, de longues jupes de percale des Indes d'une extrême finesse, ayant une demi-queue et brodées tout autour, telles que Mlles Lalive et Beuvay, les lingères à la mode, avaient le génie de les exécuter ; les ornements du bas étaient des guirlandes de pampres, de chêne, de laurier, de jasmin, de capucines. Le corsage des jupes était détaché; il était taillé en manière de spencer; cela s'appelait un *canezou* ; le tour et le bout des manches *amadis* étaient brodés de festons; le col avait, pour garniture ordinaire, du point à l'aiguille et de très belles malines. Sur la tête on avait une toque de velours noir, avec deux plumes blanches; sur les épaules, un très beau shall de cachemire de couleur tranchante (1)... » Le pied, lacé dans la sandale, glisse sur le sol, sans bruit.

A partir de l'an VIII, le brillant insecte ferme décidément son corselet d'or ; la toque n'est plus qu'un béguin ; le spencer s'est enfoui sous le cachemire : c'est la mante religieuse. La ligne est tout à fait sobre : seule, la richesse des seins qui bombent sur le corsage carré, affiche l'orgueil de la maternité, selon le mot de Bonaparte : «... celle qui a le plus d'enfants! » En 1803, voici que les épaules disparaissent à leur tour, elles se recouvrent d'un large collet, et le collet lui-même est surhaussé d'un tulle froncé qui ne laisse même plus deviner le cou. Le chapeau embusque le regard dans le creux de son arc surbaissé ; les gants montent jusqu'au-dessus du coude ; les plis de la robe, verte ou rose, tombent rectilignes et chastes ; l'harmonie résulte d'une simplicité élégante, sans bijoux et d'une ligne parfaite.

En 1806, l'Empire est installé : c'est l'année d'Austerlitz. Tout est à la gloire des armes, à la dignité de l'histoire. Nulles fanfreluches. La pruderie s'embastille dans le fermé, le bouclé du costume qui se glorifie de l'étoffe gonflée comme un drapeau ; le chapeau s'est allongé en tunnel ; il cache les cheveux, les yeux, les joues. Quant aux épaules, elles se sont déshonorées, soudain, de la déformation grotesque du « gigot »; le manteau recouvre le tout, en houppelande, sans taille et sans ornement. Un parti pris de froideur, de rigidité, se cache au fond de cette guérite, comme si la beauté féminine renonçait à la grâce pour se mettre au pas de la force.

1808, c'est, à la ville, le triomphe du décent. Seule, l'impéra-

(1) Octave Uzanne, *Les modes de Paris* 1797-1897, in-8°, 1878, p. 49.

trice Joséphine ruine l'Empereur et l'Empire de ses fastueuses et fantasques frivolités ; la Cour la suit encore, mais de loin. Gaspillage insensé que, seul, un charme incomparable excuse. « On porte des étoffes lamées en or et en argent ; la mode du turban s'établit... Les dames de la Cour mettaient, sur des robes de mousseline richement brodées, de petites robes courtes ouvertes sur le devant, en étoffe de couleur, les bras, les épaules et la poitrine découverts. »

Dans la rue, au contraire, la dame de bonne naissance et de bonne tenue n'affiche rien, n'étale rien. Elle commence à prendre cette allure unique, ce pas résolu qui sera la grande conquête de la Parisienne au XIXe siècle : un goût sobre dans une simplicité exquise. Le grand chapeau a été ramené à une simple coiffe de velours, à laquelle un plumet donne un petit cachet militaire. La guimpe à la Henri IV autour du cou, le collet rabattu, les épaulières tombantes, la ceinture serrée sur une souple redingote longue, les manches et les manchettes allongées jusqu'à la naissance des doigts, cachent peut-être pour mieux laisser deviner ; la frimousse gentille jette un regard en coulisse à l'ombre des cils baissés.

Le diable n'y perd pas ses droits. Mais la note d'ensemble reste bien à la modestie un peu triste. Malgré le grand éclat extérieur, la vie s'est assombrie, assourdie, endeuillée : car la mort, depuis cette triste guerre d'Espagne, reflue sur la France, et la lutte est rude pour la vie.

Si vous n'en croyez pas ce kaléidoscope de la mode féminine, car la Parisienne enrobe tout de son sourire, regardez le costume des hommes. Que reste-t-il, à ceux-ci, des brillants atours d'oiseaux de paradis qu'avaient illuminés les derniers rayons de l'ancien régime ?

Les variations du costume des hommes n'intéressent guère que les femmes, les fats et les tailleurs : constatons, toutefois, un changement d'une importance telle qu'il se hisse jusqu'à l'histoire.

En vain Napoléon a voulu, à l'heure où il décrétait la nouvelle Cour, remettre en honneur l'*habit habillé*, même au détriment de l'uniforme. Devant l'ordre on s'incline, mais on sourit. Et c'est la borne où sa puissance se heurte. Sauf quelques vieillards attardés, personne n'obéit.

Le triomphe de l'égalité va imposer, presque simultanément, ces trois parties du vêtement qui décident de la figure du siècle : d'abord, l'*habit à la française*, svelte, dégagé, banal, un peu comique, avec sa coupe en potence qui étale l'impudeur des jambes, avec ses pans battant à l'arrière en élytres de scarabée : marron ou bleu-barbeau, il ne garde d'autre parure que la rangée des boutons de métal, destinée à disparaître bientôt comme trop voyante et trop bruyante encore. Alors, l'habit deviendra tout à fait *neutre*; et c'est à cela qu'il tend.

Au dehors, il est distancé par la lourde redingote, au col de velours bien relevé et au dos largement emmanché. La cravate, deux fois enroulée sous le menton, sert, sur un plat de linge, la trogne de Joseph Prudhomme. Le front s'est découvert et dresse la coiffure à la Titus : plus de perruque, plus de cadenettes; seulement, frisonne le long de l'oreille le « favori » en « queue de rat ». Le tout se surmonte, enfin, du chapeau haut de forme, désormais triomphant : rond comme une colonne, poilu comme un lapin, il affirme, de ses bords relevés, le triomphe définitif du *civil*.

La culotte résiste ; mais, si elle s'achève, à la Cour et dans le monde, par le bas de soie et l'escarpin, elle ne sait plus se passer, à la ville, de la botte cirée aux grands revers de cuir naturel. C'est tout ce qui reste, dans le costume des hommes, de la vie d'autrefois : grâces envolées ! A partir de 1815, le pantalon révolutionnaire se sera, à son tour, définitivement imposé.

Les modes égalitaires, c'est, encore, une « conquête de la Révolution ». Partout où les hommes se rencontrent, une distinction trop marquée entre eux devient odieuse ; tout ce qui la faisait sentir est aboli : l'épée et les plumes; toute la parade de l'ancienne « classe des conquérants » a disparu avec la classe elle-même.

L'UNITÉ. — L'ÈRE BOURGEOISE

L'uniformité bourgeoise marque une autre transformation de portée bien plus grande, une autre « conquête de la Révolution », du moins un autre achèvement : l'Unité. Plus de classes, plus de provinces; tous égaux, tous pareils, tous Français.

Cette réforme qui triomphe dans la « centralisation », c'est Paris qui l'a voulue et accomplie. Paris règne. Non seulement Paris a détrôné, avec Versailles, « le boulanger, la boulangère et le petit mitron », mais il a déclassé, d'un seul coup, toutes les capitales provinciales ; il a fait, du pays, une table rase.

L'Empereur, grand chef, a d'abord réalisé cette unité, pour son but à lui, éminemment stratégique ; il a couvert le sol d'un magnifique réseau de routes à la romaine qui relie la capitale à toutes les frontières, et fait passer le niveau sur tout ce qui serait obstacle à sa vigilance militaire. Le vol des légions gagne, d'un coup d'aile, les limites de l'Empire.

Sur une France doublée, triplée, Paris, cerveau et cœur unique, domine ; il envoie jusqu'aux extrémités sa loi, sa langue, ses modes, sa volonté, ses caprices ; et, en retour, il pompe les ambitions, les courages, les capacités. De Paris tombent, tous les matins, sur la province, proche ou lointaine, l'opinion, le goût, la pensée.

Aussi, c'est à Paris que la confusion des rangs, objet de la politique moderne, s'affirme le plus nettement. A Paris, pas de châteaux. Qui paie est considéré : il n'y a plus d'autres échelons que ceux de la fortune. Combien, parmi les nobles de la meilleure souche, sont perchés, pitoyables, dans un galetas ! Le faubourg Saint-Germain, tant qu'on ne l'aura pas aumôné du milliard des émigrés, n'a plus guère pour le tenir droit que ses généalogies et sa morgue, tandis que le faubourg Saint-Honoré se dilate et se gonfle en ses hôtels battant neuf et dans son luxe épanoui. Les grandes affaires, l'argent, la spéculation ont pris un essor tel qu'un Napoléon s'achoppe à un Ouvrard et que la dynastie des Rothschild, fondée sans bruit, enterrera la sienne.

On rit, mais on accepte ce déclassement universel : les « girouettes » tournent sur le toit et suivent le vent. Dans le carrosse sobre de ligne, à la nouvelle mode, s'étalent ceux qui étaient debout derrière, non sans s'attirer le sarcasme de Talleyrand : « Ce n'est pas même un « chasseur », c'est un braconnier ».

En province, la fusion des classes tarde un peu plus peut-être. Il reste une vie de château ; et même elle se prolonge faute d'argent. Mme de Chateaubriand écrit : « A la fin de mai 1809... nous allâmes à la campagne. Cette vie de château était fort agréable et fort à la mode sous Bonaparte. Une partie de la

société, celle qui n'allait pas à la nouvelle Cour, passait neuf mois de l'année à la campagne. » (1) Mais on n'était pas plus riche en province qu'à Paris et le manoir retrouvé ou même, tout simplement, les communs aménagés, gardaient leurs murs croulants et leurs tuiles disjointes tant qu'un heureux mariage n'avait pas fumé les terres.

Tôt ou tard, il faudra y venir : notre marquise de Lage de Volude accepte comme gendre un M. d'Isle, du moins *bien pensant :* « Je me suis portée à l'aimer, écrit-elle, non pas comme l'idéal que j'aurais désiré, mais comme un fort honnête homme. Il achète déjà très bien les futailles et il vient de s'en procurer au tiers du prix courant, parce qu'il s'y est pris de bonne heure, parce qu'il paie d'avance et parce qu'il a du savoir-faire ; on s'est émerveillé de ce bon marché. Voilà, chère amie, où nous en sommes de notre amour-propre. Quand il aura vécu quarante ou cinquante ans, on pourra graver sur sa tombe : « Ci-gît qui s'est donné un mal de chien pour faire son vin et acheter des futailles. » Il est vrai que ce trépassé sera peut-être plus sûrement au ciel ; et cela mérite aussi considération. Mais, pour ce monde, *un laboureur et lui*, c'est tout un. »

Un laboureur, voilà la destinée de ces nobles rentrés dans leur province et qui ont pu arracher, à la griffe des « acquéreurs, » quelque débris des fortunes patrimoniales.

Mme de Thiboult du Puisact a risqué sa vie, en restant dans ses terres de Normandie pendant toute la Révolution, pour sauver la fortune de son fils émigré. Elle a réussi : il rentre. Que fait-il ? Il administre. Certes sa fidélité au « Roy » n'a pas bronché : plus tard, il deviendra conseiller général, député ultra ; mais il restera comptable et paperassier à toujours. La crise ne l'a pas précisément ruiné : elle l'a diminué. Il n'est plus qu'un propriétaire rural, gaigneur, geigneur, bon administrateur et pieux.

Il en est de même en général de sa classe, du moins dans les provinces. Les statisticiens confondent ces nobles avec les « acquéreurs » sous le nom de « bourgeoisie rurale » ! Après une minute d'espoir et d'épanouissement en 1814-1815, la noblesse des champs se résignera, sachant que son affaire est définitivement réglée.

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Biré, t. II, p. 25.

Une autre classe s'est levée auprès d'elle et commence à l'enserrer jusqu'à l'étouffer. C'est l'aristocratie du travail : gros fermiers, industriels, hommes d'affaires, hommes de loi. Bon gré, mal gré, il faut subir le contact de ces gens-là, — les régisseurs d'hier! Bientôt, on s'apercevra que les distances ne sont pas si grandes entre blancs et bleus : le Code civil s'en chargera en trois générations.

Des luttes vives se sont engagées, d'abord, au sujet des propriétés, des fermages, des limites, de la préséance, du banc à l'église, de la chasse, de l'influence politique. Lentement, tout s'apaise. C'est encore un signe des temps que l'apparition de cette classe nouvelle, le grand propriétaire ou le grand fermier non noble qui, lui, met, de naissance, la main à la pâte, risque ses capitaux, embrigade le travail, capitaine d'industrie qui sait manier les grands intérêts et s'assurer des bénéfices durables, en y mettant ce qu'il faut y mettre, se ruinant parfois pour accroître les rendements et la production.

Napoléon, chef d'entreprise lui-même, a parfaitement compris cette classe; en fait, il lui appartient et lui prête la main, donnant l'essor à la légion des « plus haut imposés ». Il a dit : « Je ne suis qu'un bourgeois. »

C'est cette classe, urbaine ou rurale, qui adaptera aux nécessités nouvelles la propriété plus morcelée et qui tendra la main au petit propriétaire pour soutenir avec lui la manœuvre difficile de la grande opération agraire. Elle travaille pour la victoire et l'ordre qui travaillent pour elle. Il n'y a pas une petite ville, pas une bourgade, pas un village où quelque père Grandet n'accumule la fortune secrète sur laquelle s'édifieront ces familles bourgeoises, poussées en une nuit et dans la nuit, et dont les fils se hisseront à la députation, au ministère, au Gouvernement. Balzac sera le Saint-Simon de cette « pairie » nouvelle.

LE PETIT PROPRIÉTAIRE. — LE PAYSAN DES TEMPS NOUVEAUX

Et voici que, infiniment plus nombreuse et plus ardente encore, s'active la fourmilière des petits propriétaires, du menu peuple rural.

Comment la terre des *latifundia* est-elle devenue la terre des parcelles. Sur ce phénomène économique qui a créé la

France moderne, nous ne saurions rien ou à peu près, si la patience des érudits, émigrant du moyen âge vers les temps modernes, ne s'était mise à fouiller les archives locales et principalement les archives notariales. Car c'est ici le domaine longtemps clos et muré de la fortune privée (1).

Le premier fait à constater, en considérant surtout cette région type, le Nord, c'est la disparition presque totale de la propriété ecclésiastique. La diminution très importante de la propriété nobiliaire est aussi un fait général, quoique assez inégal selon les régions. L'opération agraire s'est accomplie surtout au profit de deux classes, la bourgeoisie rurale et la classe des propriétaires, des petits propriétaires.

Dans la région où la grande propriété s'est maintenue, soit nobiliaire, soit bourgeoise, une masse considérable de prolétaires ruraux se trouve dans une sorte de subordination héréditaire, et ce serait une cause de rupture d'équilibre, si l'industrie qui, d'ailleurs, a pris un remarquable essor, ne leur assurait, à bref délai, des ressources plus abondantes que celles qui leur viennent du travail de la terre.

Revenons aux deux faits essentiels : le progrès de la bourgeoisie rurale et la multiplication des petits propriétaires. La propriété ou l'exploitation de fermes de 40 à 100 hectares et au-dessus s'est grandement développée; mais, surtout, les propriétaires de petites parcelles se sont incrustés, innombrables, partout où un are de terre peut être cultivé. En ce qui concerne la bourgeoisie, la proportion de ce qu'elle a gagné, comme propriété rurale, oscille, selon les régions, entre 6 et 20 pour 100; pour la petite propriété, la progression dépasse généralement 50 pour 100 et atteint, sur la plaine crayeuse et aux environs de la forêt de Mormal, jusqu'à 80 et 90 pour 100.

L'ascension commune et simultanée de ces deux « bénéficiaires » de la Révolution devient la base solide de l'ordre public dans le siècle qui commence. De cette appropriation soudaine datera ce prodigieux aménagement du sol français qui, à son tour, permettra à la France de consolider le fond de sa richesse, les conditions silencieuses de sa prospérité, l'amélioration graduelle de sa nourriture, le développement de son industrie et

(1) Voir, en particulier, le beau livre de M. Georges Lefèvre, *les Paysans du Nord pendant la Révolution française*, Lille, 1924.

de ses ressources infiniment variées et, par ce fait, moins exposées aux aléas des temps.

Mais ces résultats ne seront pas acquis, tant s'en faut, par le seul fait que la propriété a changé de main. Le cultivateur reçoit à la fois un bienfait et une charge, une charge accablante pour de longues années, pour près d'un siècle. Il ne faudra pas moins que des efforts surhumains d'intelligence, de travail et d'épargne chez tant de familles sans nom, pour que l'opération révolutionnaire, si risquée, si imprudemment entreprise et poursuivie, n'aboutisse pas à un échec formidable.

Le mérite du succès revient au paysan français, qui, mis à pied-d'œuvre, ne recule plus d'une ligne sur son sillon. La grosse difficulté était, — et elle le sera toujours, — les avances d'argent et de temps nécessaires pour mettre en valeur ce sol nu qui lui était livré.

La terre n'est rien si on ne lui offre les éléments de sa fécondation : d'abord, un travail acharné, puis l'apport annuel des semences, des engrais, du cheptel et, plus que tout, l'acceptation résignée du risque climatérique. Voilà ce qui n'apparaît guère dans les archives : c'est la charge de dettes qui accompagna, partout, l'acquisition de la propriété nouvelle. La campagne française fut *mise en gages* pendant de longues années ; elle n'est, longtemps, qu'un vaste champ hypothécaire. Les nuits de l'acquéreur, en proie à l'hallucination du terme, ne furent, trop souvent, que de longues insomnies. Il fallut la longanimité du paysan et la ténacité du bourgeois pour qu'après un demi-siècle d'ahan, cette charge se soit trouvée lentement liquidée. Par suite de circonstances que nous expliquerons et dont la principale fut le bas prix du blé maintenu artificiellement, cette liquidation totale ne s'acheva qu'après la guerre de 1914-1918.

La Révolution est à peine achevée et l'ordre est à peine rétabli que ces *latifundia*, dont Mirabeau, « l'ami des hommes » et les physiocrates déploraient la stérilité, se couvrent de moissons dorées et de gras herbages où s'enfonce le poids mobile des troupeaux ; la belle « mangeaille », comme dit, en claquant les dents, le bordurier, s'offre à l'appétit profitable de la bête ; la hûche se remplit, puis le bas de laine ; la cabane devient chaumière, la chaumière maison et ferme ; sur le toit, la paille rougit en tuiles ; le cheptel élargit l'étable ; les reins

se redressent; la tête se relève et l'homme voit de plus haut, lentement.

Le technicien de cette histoire émouvante, où tant de passion est opprimée sous tant de silence, fait, à ce sujet, une observation profonde : « Un élément nouveau, écrit-il, s'était attaché à la propriété et à l'effort individuels, *moins encore par la possession de leur parcelle que par l'espoir de l'agrandir.* Maintenant que le titre pouvait changer de mains, une partie de la bourgeoisie rurale était inévitablement destinée à passer peu à peu à la bourgeoisie citadine; mais les ouvriers agricoles, fixés à la terre par la Révolution, constituaient une réserve, riche d'espérance et de courage, où s'est recrutée, depuis un siècle, la classe des *cultivateurs indépendants* (1). »

Cette classe, je l'ai connue; j'ai été élevé au milieu d'elle. Le fermier du Nord se lève avant l'aube, court à l'écurie, à la vacherie, réveille tout son monde, met bêtes et gens en alerte; sa femme est déjà à la poulaillerie, à la basse-cour, trait ses vaches près de la fille de ferme, prépare le déjeuner des hommes : à la longue table de famille, le maître est assis à un bout, les « hommes » à la suite, par ordre d'importance; devant eux, un pichet de cidre ou un verre de bière plus ou moins grand selon l'âge ; la soupière fumante au milieu, et, sous la main, le quignon de pain. Après le signe de croix, on puise à la soupière, tour à tour, gravement et en silence; la place de la fermière est restée libre entre le père et les enfants; mais elle ne s'asseoit pas : elle mangera la dernière, debout, veillant à ce que rien ne manque aux travailleurs.

Du matin jusqu'au soir, un va et vient régulier fait alterner le travail, de la maison aux champs et des champs à la maison. Fumages, couvraines, semences, binages, récoltes, battages, la suite saisonnière de ces rudes géorgiques n'est qu'un tourment perpétuel. L'œil sur le ciel, le laboureur tremble toujours. Son année est de trois ans, et le moindre accident met en péril le cycle inquiet. Que de catastrophes possibles : sécheresse, pluies, orages, grêle, incendie, fièvre aphteuse, esquinancie, tournis, souris, charançons, conjuration, contre l'homme, de la nature qui ne lui pardonne jamais!

(1) Lefèvre, *loc. cit.*, p. 543.

Et, quand le vieux ménage, ou le veuf, ou la veuve solitaires, ont dû passer « leur terre » et leurs soucis à l'exigence impatiente de leurs enfants, s'ils comptent le fruit de leurs peines et le sang de leurs veines, ils s'aperçoivent que la « terre » a tout pris. Un vieux corps décharné, un pauvre pécule écorné restent au « vieux » quand il *se retire* à la ville voisine, ayant fini sa journée.

Et, parmi les propriétaires, le tout petit propriétaire a eu la vie plus rude encore. Il a tout accepté ; car sa terre est son « bien », et c'est avec joie qu'à ce « bien », il donne tout de lui-même, alors qu'il lui est rendu si peu ! Carré de vignes, carré de jardins, carré de choux, verger, lande ou herbage, chaque motte demande et demandera, durant autant de jours qu'il y en a dans l'année, les mêmes soins acharnés. Il n'en verra jamais la fin ; il ne se relèvera jamais ; il ne « se retirera » pas, lui ; il se courbera et descendra lentement vers ce sol, qui l'attire et qui l'attend : ils ne se quitteront pas. Qu'importe ! La terre est à lui et lui à elle ; elle lui offre sa docilité ; il lui apporte ses bras et son endurance. Ménage indissoluble avec, pour héritière, l'*Épargne*.

La « bataille » des paysans français se porte ainsi, dès l'aube du siècle, à la conquête de l'avenir, ni moins nombreux, ni moins endurants que les grognards de l'Empereur à la conquête du monde. L'épargne paysanne étendra à sa manière, et plus durablement, l'expansion impériale. C'est elle qui, sacrifiant le gain à la sécurité et la sécurité elle-même aux joies de la création, (car, comme au moyen âge, elle reste bâtisseuse), alimentera de capitaux, par la suite des temps, les grands travaux qu'exigera la transformation moderne du monde, — non seulement ceux de la France aux belles routes, mais ceux de la terre entière. Pas un grand canal, pas un port à créer, pas une œuvre colossale qui n'ait secoué son rêve et arraché à sa prudence casanière les sommes énormes qu'il a fallu pour aménager l'univers comme ce carré de choux du sol français.

Combien de peuples attardés auront recours à elle et lui devront le premier écu qui les tirera du néant. Ils ont oublié ! Mais l'histoire n'oubliera pas. Une France nouvelle, un monde nouveau naîtront ainsi de ce *droit au labeur* qui fut la vraie

« conquête de la Révolution » et dont a fait largesse à l'univers cette race indomptable et inlassable des bons ruraux et bourgeois français.

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XIXe SIÈCLE

Telle sera, durant un siècle et au delà, cette société française que Napoléon a reçue des mains de la Révolution et qui s'est maintenue, pareille à elle-même, tout en cherchant sa formule politique et gouvernementale, sous les divers régimes qui se sont succédé. Telle fut et telle sera la figure imprévue des temps nouveaux.

Le résultat acquis, au point de vue social, est celui-ci, qu'en 1814 et en 1815 il sera impossible à la Légitimité entourée de sa noblesse, de restaurer la société de l'ancien régime. Ni en France, ni dans les autres contrées qu'avait touchées le pied de la Révolution, la question, sauf en quelques cerveaux chimériques, ne se posa.

Au point de vue politique, la Révolution, qui a proclamé les droits de l'homme (en oubliant, hélas! les devoirs du citoyen), a apporté certains principes nouveaux ; et, d'abord, l'égalité civile ; mais, comme solution gouvernementale, elle n'a rien trouvé. Ni l'an III, ni l'an VIII ne sont de grandes époques dans l'histoire constitutionnelle de l'humanité. La guillotine, « veuve », a été stérile. Elle a gaspillé indignement des forces magnifiques : elle a gaspillé la vieille dynastie française, une des plus belles épargnes de l'histoire ; elle a gaspillé la liberté et la fraternité, une des plus nobles aspirations de l'esprit humain; elle a gaspillé la confiance mutuelle des citoyens et, — perte à jamais déplorable, — elle a gaspillé l'offrande de bonne volonté qu'avaient été la convocation des États généraux et la Nuit du 4 août. Les discordes politiques et les discussions individuelles, avec l'exaspération des vanités déchaînées, ont perturbé, une fois de plus, dans cette France nerveuse, la gestation et le travail de l'idéal.

Au point de vue des limites territoriales, la Révolution, qui eût pu imposer, dans l'enthousiasme général qu'elle avait suscité, une articulation infiniment plus souple et plus large de la France à l'Europe et au monde, a dû après une période d'expansion, se replier sur un *statu quo* mesquin avec perte

des provinces indispensables et abandon d'un domaine colonial qui avait fait, de son établissement planétaire, une réalisation achevée. Poussée jusqu'aux limites de l'ancienne Gaule, elle dut refluer sur la terre des rois et remettre au métier la toile de Pénélope de ses frontières naturelles.

L'immense accroissement de prestige dû aux longues guerres révolutionnaires et impériales, fut au prix d'une dépense inouïe de forces vives, point de départ de l'épuisement de la race. Page sanglante et émouvante qui a laissé, dans la mémoire des hommes, la sombre splendeur et le spectre persistant de l'Impérialisme. Semences au vent, tempêtes au ciel ! La France ne s'est pas assez méfiée d'elle-même, ni de ses ennemis, ni de ses amis. Selon sa nature imaginative et généreuse, elle a subi l'entraînement et l'illusion de l'idéal rêvé et de la victoire obtenue.

Les véritables conquêtes et consolidations révolutionnaires sont d'ordre social. La Révolution a achevé la nation et élargi la société. Surtout, elle les a fortement unifiées.

Il s'est fait une sorte de concentration spontanée de quarante millions d'hommes en un conglomérat de vie, de pensée, de sentiment, de langage, unique alors et exemplaire. Plus un esclave, pas un subordonné de naissance : l'ordre et la liberté ; la loi imposant, automatiquement, le travail individuel constant et renouvelé de génération en génération par la dispersion des héritages, par l'accession de tous, par la centralisation nerveuse des forces nationales, par la subordination des appétits et des ambitions à des codes simplifiés et indiscutés avec fortunes restreintes, testaments contrôlés, élites renouvelables, égalité citoyenne.

Les deux parties de la nation qui ont surtout gagné sont celles qui étaient, alors, les seules aptes et les seules laborieuses, la bourgeoisie et le travailleur des champs. La révolution agraire avec consolidation de la propriété à type ancestral et méditerranéen aura, un jour, pour résultat l'ascension des campagnes dans un pays presque exclusivement agricole.

La France post-révolutionnaire apparaît d'une seule pièce : elle présente un front unique contre qui attente à la loi d'existence qu'elle s'est faite : elle ne se laissera ni enlever par le conquérant qui l'emporte en pleine gloire, ni saisir par

cette légitimité qui, malgré le savoir-faire du premier roi rentré, glissera sur son bloc impénétrable. « L'acquéreur » rural est le véritable « conquérant » et il impose à tous sa « légitimité ».

La Révolution a fait, de la France, une personne une et vivante : certes elle n'est pas encore à sa taille en 1807 et elle ne s'achèvera de longtemps. Mais qu'y a t-il donc d'achevé ici-bas?

Des formules politiques meilleures, restent à trouver : balance des pouvoirs, institutions délibérantes, suffrages, régime de l'opinion et de la presse, rapports des administrations avec les administrés, rapports des familles entre elles et de la grande famille française avec les familles étrangères, rapports des groupements mutuels au dedans et au dehors, rapports de la nation avec Dieu, tout cela est à faire ou à refaire.

Le XIXe siècle va travailler à résoudre ces problèmes, et il n'y suffira pas.

Disons, seulement, que le principe de la tolérance mutuelle est consacré, et que, malgré des retours fâcheux, il s'installera dans les mœurs et ne reculera plus.

La plus imprévue et la plus difficile de toutes les tâches incombant aux générations futures sera de l'ordre économique et social, comme l'avait été la grande opération agraire : la Révolution a créé un ordre *rural*, il appartient au régime nouveau de créer l'ordre *industriel*.

Les mains et les cerveaux vont se trouver happés par la machine : et, ainsi, se fera un décalage soudain dans la distribution du travail, dans les moyens d'existence, dans les lois de la production, du commerce et du gain. Il faudra une compréhension de plus en plus profonde des rapports de l'homme avec la nature pour corriger cette servitude de la nouvelle loi de fer et d'airain; il faudra une patience appliquée et de continuelles mises au point.

On verra se produire, peu à peu, l'avènement des techniciens : la science gagnera rapidement une portée sociale qui ajoutera encore à son emprise sur les esprits. La découverte et l'application des découvertes répandront l'illusion d'une solution « terrestre » au problème de la Destinée. Du moins pourront-elles faire espérer cette « amélioration du sort de la classe la

plus pauvre » que le cœur saura imposer à la dureté des choses, des temps et de l'homme économique.

Ainsi se poseront les problèmes des âges nouveaux : le problème démocratique d'abord, puis le problème du prolétariat. Le premier paraîtra résolu à l'aube du XXe siècle. Mais, l'autre, comment se résoudra-t-il sans un revirement complet contre la Révolution ? Ne nous menace-t-il pas de l'avènement d'une aristocratie à rebours par la tyrannie des bras ?

Une société française, conforme aux traits traditionnels de la race, ayant horreur du sang, patiente, endurante, modérée, humaine, douce à autrui, douce à elle-même, dispensant équitablement et honnêtement, non seulement entre les travailleurs mais entre tous, le salaire et le profit communs, une société chrétienne et philosophe, en méfiance à l'égard de la secte et de l'intrigue soit corporative, soit individuelle, une société raisonnable, sachant échelonner, pour tous les mérites, l'accession aux affaires publiques, confiant aux meilleurs la tâche sublime de la représenter dans les grandes amphictyonies où seront maintenues (autant qu'il est possible sur la terre) la justice et la paix, un tel avenir, rêvé par les prophètes de la révolution et de la restauration, ne paraît pas au-dessus des forces humaines.

Cet idéal serait, en tout cas, dans la logique des efforts de cette grande époque qui ouvrit les portes du siècle, mit fin aux troubles sanglants, reprit en sous-œuvre l'ordre public, et fonda sur des mœurs nouvelles l'édifice social, tandis que le ciel était parcouru par le plus prodigieux des météores qui aient illuminé l'histoire.

GABRIEL HANOTAUX.

(*A suivre.*)

VOYAGEURS D'ORIENT

V[1]

LE LEVANT PENDANT ET APRÈS LA GUERRE

XIV. — PENDANT LA GUERRE

La guerre a renouvelé la question d'Orient par les traités contradictoires (en si peu de temps!) de Sèvres, de Londres, d'Angora, de Lausanne et par les mandats attribués à l'Angleterre en Palestine et en Transjordanie et à la France au Liban et en Syrie. Les derniers voyageurs d'avant la guerre, Maurice Barrès, M. René Dussaud, M. Louis Bertrand, peuvent être néanmoins rangés parmi l'équipe nouvelle des écrivains et des archéologues, parce que l'influence de leur œuvre est apparue surtout aujourd'hui. Étrange question d'Orient où les Turcs vaincus avec l'Allemagne ont repris bientôt visage de vainqueurs en jetant les Grecs hors de l'Asie-Mineure! De même que nous avions créé, il y a un siècle, avec nos souvenirs classiques un romanesque grec pour favoriser l'indépendance de l'ancienne nation ressuscitée, de même nous avons créé un romanesque turc avec le pittoresque, la couleur et l'hospitalité qui séduisent aisément les touristes, avec la bravoure du soldat ottoman, l'humanité de quelques-uns de ses chefs et l'immobilité des traditions et des mœurs. Le romanesque : il n'est rien dont il importe de se méfier autant dès qu'on aborde aux Échelles du Levant. Et tandis que nous laissions notre sensibilité s'émouvoir aux évocations d'un Pierre Loti ou d'un Claude Farrère, un tout autre état d'esprit se formait en Grande-Bretagne que nous comprenions mal. Il n'est pas de vieille dame anglaise prenant son thé, pas de jeune miss allant au tennis

Copyright by Henry Bordeaux, 1926.

(1) Voyez la *Revue* des 15 mars, 1er avril, 1er et 15 mai.

avec sa bonne raquette, qui ne maudissent le Turc et ne le considèrent comme un ennemi de la civilisation, comme un barbare.

Nos armées, sur le front occidental pendant la Grande Guerre, ont joué le rôle le plus important, le rôle décisif, bien que les armées britanniques, italiennes, américaines, aient été d'admirables auxiliaires. Mais il y eut d'autres théâtres d'opérations. Nous fûmes aux côtés de la Grande-Bretagne, soit pour le forcement des Détroits où nous eûmes trois bâtiments coulés, soit à l'expédition des Dardanelles dans la presqu'île de Gallipoli, où fut blessé tragiquement le général Gouraud. Nous ne pûmes envoyer que de faibles contingents pour l'expédition de Palestine et de Syrie. Toute cette partie de la campagne d'Orient, mal connue chez nous, est très populaire en Angleterre. En Mésopotamie, les armées anglaises se sont efforcées d'établir par la vallée du Tigre la liaison avec les troupes russes du Caucase et du Kurdistan. En Égypte, elles défendaient le canal de Suez qui commande la route des Indes. Au début de 1915, Djemal pacha, selon des plans dressés par le général allemand Liman von Sanders, et d'ailleurs assisté du colonel bavarois Kress von Kressenstein, partait de Gaza à la tête de trois divisions, traversait la péninsule du Sinaï et commençait à franchir le canal, quand les feux des batteries anglaises de la rive égyptienne jetèrent la panique dans les rangs musulmans. L'artillerie des navires de guerre embossés dans le canal, le *Requin*, le *d'Entrecasteaux* et le *Harding* (les deux premiers français), prépara cette panique.

J'avais lu sur place dans un petit ouvrage, *l'Attaque du canal de Suez* (7 février 1915), par le lieutenant de vaisseau Georges Douin, — édité, je crois, par les soins de la Compagnie de Suez, — le récit de cet épisode où nous eûmes notre grande part de gloire et jouâmes un rôle clairvoyant d'avertisseurs, et j'ai noté cette phrase de la préface : « Ce succès, obtenu dans le pays même qui fut longtemps le champ d'une âpre rivalité entre la France et l'Angleterre, a la valeur d'un symbole. Il indique qu'aucun des litiges qui peuvent encore séparer la France et l'Angleterre, n'est insoluble si on l'examine à la lumière de notre commune victoire. » Depuis lors, la *Revue* a donné, sous la signature du commandant Paul Chack, notre mémorialiste marin de la guerre, un historique plus complet et plus émouvant, où les reconnaissances opérées

par nos hydravions sous le commandement du lieutenant de vaisseau de l'Escaille et la lutte engagée par nos deux croiseurs, le *Requin* et le d'*Entrecasteaux*, sont évoquées en un puissant raccourci qui montre notre rôle d'éclaireurs et de combattants dans cette défense victorieuse du canal par quoi fut sauvée l'Égypte et permise la continuation des transports (1).

La démonstration de Djemal, qui pouvait porter un coup terrible à l'Angleterre, et partant aux Alliés, dans la guerre, aboutissait à un complet échec. Mais la Grande-Bretagne, voulant en éviter le retour, prit l'offensive en Orient : au cours de l'automne 1915 et pendant l'hiver 1915-1916, la péninsule du Sinaï fut nettoyée et la guerre portée en Palestine. Elle y fut longue et dure. Jaffa est pris le 16 novembre 1917, Jérusalem le 10 décembre, le front se stabilise sur la ligne Jaffa-Jéricho. Un contingent français, sous les ordres du colonel de Piépape, prenait part à ces opérations et à celles qui devaient achever la campagne au mois de septembre 1918. Le 19 septembre, c'était la grande victoire du maréchal Allenby au nord de Jaffa. Le 20, l'aile gauche britannique atteignait Caïffa. Le 21, l'aile droite parvenait aux environs du lac de Tibériade. Le nombre des prisonniers s'élevait à 25000 avec 250 canons. De la Palestine, l'armée gagnait la Syrie, entrait à Beyrouth le 7 octobre. Le 30, intervenait l'armistice de Moudros : les troupes turques devaient évacuer la Syrie et la Cilicie jusqu'au Taurus.

Un livre, parmi toute une bibliothèque consacrée à ces événements, *Allenby's final Triumph*, de M. W. T. Massey, correspondant de la presse de Londres pour l'expédition d'Égypte, montre l'enthousiasme provoqué en Angleterre par ces victoires. Chez nous, on ne peut prononcer certains noms, comme ceux de Verdun et de Notre-Dame de Lorette, sans qu'un frisson de fierté ne nous parcoure; l'Angleterre a l'orgueil de ces opérations d'Égypte et de Palestine, et il le faut comprendre. Cet orgueil n'expliquerait pas cependant la haine du Turc, en Angleterre, si les récits exaltants de la campagne d'Orient n'avaient pas été accompagnés de la publication des documents relatifs aux destructions et aux massacres commis par les Turcs. Depuis la fin de la guerre, le public ne supporte plus de

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1925, 1er et 15 janvier 1926.

lire des comptes rendus d'atrocités. Je le renvoie donc aux *Documents presented to Viscount Grey of Fallodon, secretary of State for Foreign Affairs, by Viscount Bryce*, me contentant de citer ce passage de la préface où est expliquée la valeur des témoignages recueillis : « Ces rapports portent le témoignage des massacres et des déportations d'Arméniens, d'autres chrétiens d'Orient habitant l'Asie-Mineure, l'Arménie et le nord-ouest de la Perse qui fut envahi par les Turcs. Ils décrivent ce qui semble être un effort pour exterminer toute une nation, sans distinction d'âge ou de sexe, qui eut le malheur d'être sujette d'un gouvernement dénué de scrupules et de pitié, et la politique qu'ils dévoilent est sans précédent dans les annales, cependant teintes de sang, du Levant. Les témoignages ainsi réunis sont de diverses sources. La plus grande part a été apportée par des *neutres*, vivant ou voyageant en Turquie d'Asie, quand ces événements se passèrent. Une autre partie vient des *naturels du pays*, presque tous chrétiens, qui, malgré la censure turque, écrivirent en pays neutre ou gagnèrent la Grèce, la Russie, l'Égypte. La plus petite partie vient de sujets de nations belligérantes qui étaient également en Turquie à cette époque. » On n'a recueilli que les témoignages oculaires, on les a recoupés, confrontés les uns avec les autres. Par exemple, le récit des atrocités et massacres de Trébizonde vient du consul général d'Italie, d'une jeune Arménienne, femme de chambre au consulat d'Italie, qui le fit à un compatriote en Roumanie, du kawas d'une succursale de la Banque ottomane, d'un Américain résidant à Trébizonde. Celui de la pendaison de l'évêque de Baibant est mentionné dans le document 7 écrit de Constantinople, dans le document 12 publié en Allemagne, dans le document 39 d'un témoin vivant actuellement à Baibant. Comme on le voit, c'est une enquête approfondie.

Elle est pénible à lire. Elle dépasse cent fois en horreur les précédents récits des massacres d'Arméniens en 1894 (à Sassoun), en 1895 (à Constantinople), en 1896. Après cela, que l'on en sourie, comme il est de mode dans certains milieux, sous le prétexte que les Arméniens ne sont pas sympathiques, c'est affaire de sensibilité, non de justice. Mais la popularité du maréchal Allenby et de la victoire d'Orient est un fait en Angleterre, de même que l'horreur du Turc à la suite des enquêtes publiées sur les massacres des chrétiens

d'Orient. Chose curieuse, c'est d'ailleurs en Angleterre qu'il faut chercher le récit du guet-apens dans lequel succomba notre garnison française d'Ourfa (cinq cents hommes), le 10 avril 1920, après soixante-dix jours de siège, et une capitulation pour manque de vivres dont les conditions ne furent pas respectées par les Turcs. La revue anglaise *Wide World* l'a publié dans ses numéros de mars-avril-mai 1922, en le faisant précéder de cette note : « Voici un émouvant récit, encore inédit, d'une récente tragédie dont le monde n'a, pour ainsi dire, rien su, des événements concernant le siège et la prise d'Ourfa, ancienne cité située au centre des déserts de Mésopotamie. Là, durant soixante jours, cinq cents soldats français luttèrent le plus vaillamment du monde contre des forces infiniment supérieures, composées de Kurdes rebelles et de soldats turcs de l'armée de Moustapha Kemal pacha. Finalement, manquant de vivres et les munitions étant presque épuisées, ne voyant pas arriver les secours si longtemps promis, ils furent obligés de se rendre. L'ennemi leur permit d'évacuer la place avec les honneurs de la guerre. Mais, au milieu des montagnes, un guet-apens avait été organisé traîtreusement contre les infortunés Français : entourés d'un cercle de feu, que dirigeaient des tireurs soigneusement dissimulés, ils furent tués et massacrés presque jusqu'au dernier. Les têtes des officiers furent portées en triomphe dans les rues d'Ourfa. Un Américain, faisant partie de la mission de secours aux Arméniens, M. Clements, se trouvait avec les Français pendant toute la durée du siège : il put gagner Djérablous après le massacre. Son récit, — extrait de lettres à sa fiancée, cousine de Mr Winston Churchill, — est la peinture vivante de l'un des plus tragiques épisodes de la guerre. »

Peinture si vivante qu'on aimerait la voir reproduire en français. Le nom du commandant Hauger qui commandait la petite troupe, ceux du capitaine Perrault, du capitaine Lambert, et bien d'autres, sont connus en Angleterre et ignorés chez nous. Pourtant, ce sont des héros et des victimes. Et, de plus, toute la qualité spéciale du courage français, fait de bonne humeur, de confiance, d'esprit et de gravité ensemble, est rendue sensible par M. Clements. On plaisante devant la mort, et tout à coup un mot sérieux montre ce qui se cache de grandeur sous cette ironie. C'est le capitaine Perrault disant presque négligemment : « Il n'y a que l'âme qui compte. »

Pourquoi ignorons-nous presque, en France, la dure campagne de notre armée du Levant? C'est à la fin de 1919 que notre mandat en Syrie est confié au général Gouraud. Quelle situation y trouve-t-il? L'ordre est de relever les garnisons anglaises de Syrie et de Cilicie, installées à la suite de la campagne et de l'occupation que j'ai dites, et il ne dispose que d'un petit nombre des bataillons qui lui ont été promis. L'émir Fayçal, installé par les Anglais, intrigue à Damas. Notre haut commissaire a sur les bras : au nord, les troupes régulières turques et les bandes kémalistes; au sud et à l'est, Fayçal, Abdallah et les Métoualis ; à l'intérieur, des rivalités religieuses et politiques et la révolte des Alaouites. Tel est le pays dont l'administration lui est confiée.

Le maréchal Allenby, qui commandait avant notre arrivée l'armée du Levant, avait dit dans un de ses rapports : « L'effectif dont je dispose serait insuffisant en cas d'un mouvement sérieux. » Or, nous étions en pleine démobilisation et devions marchander les troupes à l'armée du Levant. A la place du *bloc* anglais, il n'y avait qu'une *poussière* de Français. Le résultat ne se fit pas attendre. A peine nos petites garnisons étaient-elles installées sur l'immense territoire cilicien qui s'étend du port de Mersine, sur la Méditerranée, jusqu'à Ourfa, l'ancienne Édesse, dans la Haute-Mésopotamie, qu'éclate la sédition de Marache. Elle est aussitôt le signal de tout un mouvement kémaliste : des troupes régulières passent le Taurus et inondent la Cilicie. Il faut souhaiter que soient écrites un jour les belles défenses de Killis, de Bozanti (par l'héroïque commandant Mesnil), d'Ourfa, surtout d'Aïn-Tab, où nous fûmes tour à tour assiégés et assiégeants, dont les Turcs ont tenté de faire leur Verdun, et dont le nom n'est glorieux que pour nous. Le général Duffieux et le général de Lamothe, l'un à l'est, l'autre au sud, par leur énergie, leur habileté et la disposition de leurs colonnes volantes, parvinrent à rétablir une situation bien compromise. Il importe de rappeler que la Cilicie était complètement pacifiée, et que nous en étions les maîtres lorsque l'accord d'Angora intervint.

Tandis qu'au nord se déroulaient les tragiques événements de Cilicie, le général Gouraud devait, au cœur même de la Syrie, débrouiller l'écheveau des intrigues nouées par l'émir Fayçal qui voulait être roi. A bout de patience, il fallut

mettre l'intrigant à la porte. Ce fut l'affaire de la courte et brillante campagne qui nous livra l'entrée de Damas après la victoire de Khan Meisseloun (26 juillet 1920 : général Goybet).

En moins d'un an, la Syrie, dont le mandat nous avait été confié dans des conditions presque tragiques, était remise en ordre et administrée en paix. Elle en avait besoin, car elle était quasi ruinée économiquement par les prélèvements opérés sous la direction de Djemal. Le Liban, sur une population de près de quatre cent mille habitants, avait perdu au bas mot cent trente mille victimes de la famine et des épidémies.

Cependant, nous cherchions, dès lors, à négocier avec la Turquie. De toutes les puissances européennes, contrairement à un préjugé sottement répandu, nous sommes la nation qui s'entend le mieux à coloniser, parce que nous nous efforçons de comprendre les races indigènes, de leur apporter une équitable répartition des biens en même temps qu'un développement économique, et de ne pas les contrarier inutilement dans leurs usages et leurs habitudes. Nous avons une longue pratique du monde musulman, par suite, de nos possessions méditerranéennes. Nous prîmes donc assez habilement l'initiative d'une revision du traité de Sèvres, démembrement déguisé de l'Empire ottoman, dans l'accord de Londres du 11 mars 1921.

Mais déjà l'assemblée d'Angora ne se contentait pas de cette revision et montrait d'autres exigences dans sa note de contre-propositions du 24 mai 1921. Le général Gouraud, mieux à même de se rendre compte de la situation, faisait observer le danger de céder à ces exigences sur la question des délais d'évacuation, sur celle de la protection des chrétiens, sur la question des œuvres scolaires et hospitalières, sur celle du cordon douanier, sur celle, plus grave encore, des frontières qui, dans le cas d'acceptation, laisseraient Alexandrette sous le canon turc, s'appuieraient à la voie ferrée de Bagdad, et mettraient Alep à portée de toutes les agitations venues de la zone turque.

La convention d'Angora, qui intervint le 20 octobre 1921, donna néanmoins satisfaction à la plupart de ces exigences turques, tout en réservant expressément la protection de nos œuvres hospitalières et scolaires en Turquie. Elle eut un grand retentissement qui nous fut peut-être favorable dans une partie du monde musulman, où l'on vit là une preuve de la magnanimité française, mais qui le fut beaucoup moins sur place, les

troupes turques entrant en Cilicie comme si elles y avaient été victorieuses, et la région d'Alep demeurant dans un état de difficultés économiques, parce qu'on avait négligé la question douanière dont le règlement aurait dû accompagner l'accord. La convention d'Angora préparait néanmoins les tristes abandons du traité de Lausanne.

XV. — LE TRAITÉ DE LAUSANNE

De ce traité de Lausanne, qui prit huit mois de discussions, dans ma curiosité de connaître les hommes, — les hommes qui ne sont point les étiquettes de l'histoire, comme le prétendait Tolstoï, mais bien les maîtres ou les esclaves de l'heure, — j'ai voulu voir sur place les principaux acteurs. La première conférence, celle qui dura de la mi-novembre au 4 février (1923) et fut malencontreusement interrompue par l'intransigeance turque et par le départ du marquis Curzon, avait fait recette. Une foule souvent nombreuse se tenait volontiers aux abords du château d'Ouchy, arrangé avec soin et avec goût pour les séances, et regardait entrer avec curiosité l'imposant Lord Curzon, l'élégant M. Barrère, le souriant et aimable vainqueur d'Asie Mineure, Ismet pacha, M. Venizelos pareil à un sage de l'ancienne Grèce, et le marquis Garroni, et les autres délégués, et les experts de la guerre et de la marine, le général Weygand, jeune et alerte comme un lieutenant, l'amiral Lacaze, blanc et délicat, sans compter le redoutable et puéril M. Tchitchérine, pareil à un ténor d'opérette. On donnait des fêtes à Beau-Rivage et au Lausanne-Palace. On énumérait complaisamment le chiffre important des secrétaires, des commis, des dactylographes. Une rumeur de gloire entourait ces grands acteurs de la politique et de la diplomatie. Le soleil, enfin, doublait sa lumière aux eaux du Léman et faisait miroiter la neige des Alpes. Puis le rideau fut tiré sur le brillant premier acte qui promettait un dénouement et n'en avait point apporté.

Le 23 avril (1923) la conférence recommençait. Elle avait perdu en chemin quelques plumes, je veux dire quelques représentants empanachés et leur trop nombreux personnel. Les grands premiers rôles, ou du moins quelques-uns d'entre eux, n'étaient pas revenus. M. Barrère, notre ambassadeur d'Italie et l'un des princes de la diplomatie d'hier, — celle des frères

Cambon, — était demeuré à Rome, et M. Bompard, notre ancien ambassadeur à Constantinople, qui s'était montré si conciliant dans la première phase des pourparlers, était resté à Paris. Lord Curzon était retenu en Angleterre par les devoirs de sa charge. Le marquis Garroni se réservait de revenir pour les conclusions, ce qui lui laissait des loisirs. Les Soviets, enfin, n'avaient pas eu de chance avec leur délégué. Peut-être, avec moins de monde et moins de représentation, les choses iraient-elles plus vite.

En face d'un adversaire aussi redoutable et dont la victoire de 1922 avait fait oublier qu'il était l'un des vaincus de 1918, ce n'était pas trop du bloc des puissances occidentales, si elles voulaient maintenir leur influence en Orient, si elles avaient souci d'un esprit européen hérité des Croisades. Le traité de Sèvres, qui aboutissait à un démembrement de l'Empire ottoman, était sans doute excessif, mais fallait-il le détruire sans en garder quelques morceaux ? Que restait-il aussi des fameux principes posés par le président Wilson ? L'Amérique avait sa part dans le retard des négociations, elle qui avait prolongé outre mesure l'enquête sur les mandats et spécialement sur la malheureuse Arménie dont il n'était même plus fait mention. Personne ne songeait donc plus à invoquer le droit des peuples à régler leur sort, et le traité de Lausanne serait pareil aux traités les plus critiqués de l'ancien temps où l'on disposait des populations comme de troupeaux d'esclaves.

Dans la première conférence, la partie se jouait principalement entre Ismet pacha, Lord Curzon, M. Bompard, et le marquis Garroni, héritier des traditions de la diplomatie romaine. Dans la seconde, les grands rôles furent tenus, pour les Turcs, toujours par Ismet pacha, pour nous par le général Pellé, et, pour le plus grand bénéfice de la Grèce, M. Venizelos sortit de l'ombre où il se tenait précédemment. Le loyal Sir Horace Rumbold, haut-commissaire anglais à Constantinople, remplaçait Lord Curzon et, évitant les grands mouvements solennels de son prédécesseur, il sut concilier le point de vue anglais avec les intérêts communs qui nous liaient en Orient. M. Montagna montra cette discrétion et cette fermeté, si contraires à l'exubérance imaginée volontiers par les ignorants de l'Italie, et qui impliquent, avec la possession de soi, le désir d'assurer, dans le concert des nations, la place due à une popula-

tion croissante, ardente et soucieuse d'ordre et de discipline, désir légitime, si cette place n'empiète pas sur la nôtre. Il eût semblé que l'alliance de ces trois représentants autorisés de la France, de l'Angleterre et de l'Italie fût en état de dicter sa loi. Mais il n'y a plus d'alliance, et nous avons laissé les faits s'accomplir.

A Lausanne j'avais l'occasion de rencontrer les trois protagonistes du traité : le général Pellé, Ismet Pacha et M. Venizelos. Leurs portraits ne sont-ils pas à leur place ici ?

La carrière du général Pellé fut tout ensemble militaire et diplomatique. Attaché militaire à Berlin dans les années qui précèdent la guerre, et jusqu'en 1912, le colonel Pellé voit pointer à l'horizon, comme un formidable nuage de tempête, la menace allemande. Il est pour notre ambassadeur, M. Jules Cambon, un auxiliaire précieux. De retour en France, il devient chef d'état-major du général Lyautey au Maroc. La guerre, qu'il avait prévue, éclate : le général Joffre l'appelle au Grand Quartier. Venu à Chantilly après la bataille de Verdun, j'eus l'occasion de voir dans ses fonctions le général Pellé. Il faut pourtant bien qu'on redise, puisque le Grand Quartier a été si méconnu et attaqué, le prodigieux travail qui s'y accomplissait jour et nuit. Comme ces hauts fourneaux qui demeurent toujours allumés, il ne cessait pas de préparer, de prévoir à longue échéance, de coordonner, de rassembler en faisceaux la production, les renseignements, les opérations, les transports, d'accomplir dans le calme et la méthode ce travail gigantesque, de conduire, de préparer, d'organiser, et par surcroît de croire et de transmettre sa confiance.

Le général Pellé portait dans sa mémoire tout cet ensemble d'efforts continus et pouvait renseigner utilement le généralissime avant la décision à prendre. Loin de succomber sous le poids de sa charge, il y montrait une aisance souriante, l'amabilité qui facilite la besogne des subordonnés et qui vient de l'art de dominer la matière de son travail. Néanmoins, qu'on ne s'y trompe pas : l'état-major, c'est la préparation, ce n'est point la décision. Et c'est pourquoi l'on voit d'admirables chefs d'état-major inférieurs dans le haut commandement. Il faut, pour le grand chef, de fortes épaules, l'acceptation des responsabilités, quelles qu'elles soient.

Pellé quitte le Grand Quartier avec le général Joffre à la fin

de 1916. Après le commandement d'une division au 16 avril, on lui confie le 5e corps d'armée. Au printemps de 1918, c'est la percée du front anglais et la ruée allemande sur Paris. L'armée Humbert est précipitée dans la brèche ouverte. C'est le 5e corps qui défend Noyon et prolonge la résistance assez longtemps pour permettre d'opérer la soudure entre les armées britanniques et les nôtres. Dans cette lutte épique qui sauva Paris et brisa l'offensive brusquée dont Ludendorff attendait la fin heureuse de la guerre, le général Pellé, que je rencontrai alors, montra cette même aisance souriante que le plus grand péril ne pouvait lui ravir et qui résistait non seulement au risque de mort, mais à la fatigue, au manque de sommeil, à l'excès de travail, aux plus terribles menaces du destin. Dans Noyon incendié et bombardé, qu'il ne se décidait pas à quitter, où les Allemands entraient, où nos régiments soutenaient un combat de rues, il était aussi calme que dans son bureau du Grand Quartier.

Après la guerre, envoyé à Prague où la nouvelle République tchécoslovaque réclamait un général français à la tête des troupes, il y connut la popularité, car il contribua à écarter toute menace bolchévique. « La popularité, me disait-il gentiment, n'est pas un vain mot : c'est très agréable. » Puis il ajouta : « Il y faut prendre garde. Elle griserait vite. Jamais je n'oublierai la joie que je dois à ce peuple tchécoslovaque que j'ai servi avec tant d'amitié. » Le bonheur privé était venu s'ajouter à cette amitié. Nommé ensuite haut-commissaire de la République française à Constantinople, il s'y était trouvé en des circonstances difficiles qu'il avait su aplanir, et c'est à ce titre qu'il fut appelé à représenter la France à la seconde conférence de Lausanne. Je le retrouvai au Palace de Lausanne aussi alerte et affable que je l'avais connu à Chantilly et à Noyon. Sans doute avait-il blanchi, mais cela ne se voyait guère, tant il était rasé et chauve, et l'allure était demeurée aussi jeune, les yeux à la japonaise aussi perçants. Qu'il ait vu clair dans le traité, j'en suis certain. Mais le téléphone de Paris, surtout, le préoccupait. L'ancien chef d'état-major reparaissait, qui soumet les rapports à une décision supérieure, et de qui ne dépend pas la responsabilité des événements.

Quand je visitai Athènes, à la fin de 1913, la campagne contre les Bulgares venait de se terminer glorieusement. Les

divisions rentraient de Macédoine et défilaient sous une pluie de fleurs. La ville était affairée et joyeuse. Au sortir de quatorze mois de guerre, la vie retissait partout les fils impondérables de sa toile solide et légère. L'esprit même reprenait ses droits. On me cita, dans un salon, un mot de l'ambassadeur hellène Rangabé au Congrès de Berlin. Au sortir d'une séance, l'ambassadeur aidait avec courtoisie son collègue turc à revêtir un pardessus. Le délégué anglais vit le geste, s'approcha et, non sans humour, il constata :

— La Grèce aide donc la Turquie ?

— Pour qu'elle s'en aille, répliqua doucement Rangabé.

Mais la Turquie est revenue.

Jadis, un Athénien trouva cette explication pour la Victoire privée d'ailes dont le temple parfait s'élève sur l'Acropole :

— C'est, dit-il, afin qu'elle ne puisse plus nous quitter.

Mais, sans ailes, elle s'est envolée.

J'ai vu alors, en 1913, M. Venizelos dans son cabinet de travail, très modeste, au ministère de la Guerre d'Athènes. Il parlait de l'Épire dont le sort l'angoissait. Ses yeux extraordinaires, — très différents de ceux d'Ismet Pacha, plus pénétrants, d'un trait plus aigu, — brillaient derrière ses lunettes et, de ses mains agiles, il me semblait qu'il tentait de rogner, — discrètement et le moins possible, — les ailes de la Victoire, afin de la garder définitivement.

Je l'ai revu à Paris, toujours calme, courtois, portant avec gravité ses préoccupations. Et je l'ai entendu parler en public lors d'une manifestation serbo-grecque, au Cercle de la presse interalliée, dans le vaste hall de l'hôtel Dufayel, aux Champs-Élysées. Cette manifestation évoquait les souvenirs des souffrances endurées par les deux petits peuples et rappelait les crimes bulgares. M. Venizelos prit la parole à la fin de la cérémonie, et quand l'auditoire, surchauffé, était prêt à l'indignation et à la colère, d'un grand geste il le calma et, s'élevant au-dessus des douleurs individuelles et des malheurs privés, au-dessus même des justes ressentiments et des saintes haines, il esquissa un tableau à grands traits de la question d'Orient et il admit que la Bulgarie aurait sa part dans le concert balkanique. Les orateurs précédents s'étaient adressés au sentiment. Il avait parlé, lui, en homme d'État, avec une clarté et une autorité qui, après un instant de surprise, s'im-

posaient comme s'imposent la raison, la logique et l'ordre.

Tel je l'ai revu à l'Hôtel Royal à Lausanne, un peu blanchi lui aussi, mais les yeux toujours aussi perspicaces et clairvoyants. Cependant l'accent était devenu presque douloureux. Il avait entrevu, préparé, réussi un grand rêve hellénique, et les événements avaient tourné contre lui.

Ismet pacha, enfin, a été brusquement projeté sur l'écran de la grande actualité par sa victoire soudaine et totale d'Asie-Mineure. Colonel aux Dardanelles pendant la grande guerre, il avait été appelé par Mustapha Kemal à la tête des armées turques. Et c'est lui qui avait mené cette offensive sur un large front, débordant les Grecs et les contraignant à l'abandon de tout le littoral et de Smyrne. Puis il avait été nommé ministre des Affaires étrangères. Il ne répond guère à l'idée que l'on se faisait autrefois d'un chef militaire. Imaginez un homme de taille moyenne, bien pris dans un complet bleu sombre, sans une décoration, sans rien qui le distingue du commun, jeune encore (il avait alors quarante ans, mais il portait un peu plus) et à peine grisonnant, la figure pleine, le nez petit et bien fait, le front élevé, élégant en somme et distingué, mais sans un relief particulier, et tel que nul ne le remarquerait, si l'on ne songeait à regarder avec attention ses yeux. Des yeux charmants, des yeux dorés où il est demeuré quelque trace lumineuse de ce poudroiement qui fait palpiter les paysages d'Orient, des yeux caressants et doux, mais qui recèlent une intelligence perspicace, profonde et obstinée dans son but ou dans son rêve. Le rêve oriental, à l'heure présente, c'est le réveil d'un idéalisme national. On le surprend dans les yeux d'Ismet pacha.

Bien qu'il soit atteint d'un peu de surdité, il suit la conversation sans difficulté, car il devine ce qu'il entend à peine. Il lit sur les visages. Et il sourit si volontiers ! Il semble un homme heureux. Un jour, à Lausanne, comme il avait fait un tour en barque sur le lac avec M. Massigli, l'érudit secrétaire général de la Conférence, il montra, en abordant le rivage, à son compagnon un petit groupe formé par une jeune fille et deux soldats suisses. Ceux-ci courtisaient la belle qui leur souriait gentiment.

— L'un des deux est superflu, dit Ismet.

Et il ajouta ce trait :

— Mais chacun des deux croit que c'est l'autre.

Dans son *Enquête aux pays du Levant*, Maurice Barrès admire l'esprit d'un fonctionnaire turc, puis il déclare qu'il n'est pas allé en Orient pour cela. Mais l'esprit n'est jamais inutile. Il sert à Ismet pacha à faire passer les exigences turques. C'est en souriant qu'il nous a tout refusé et tout réclamé. Il a dû mettre les Grecs à la porte de l'Asie-Mineure en souriant. Prenons garde qu'il ne nous mette en souriant à la porte de l'Orient. Il faut craindre les yeux dorés et le sourire d'Ismet pacha.

« Même après le traité de Lausanne? » Même après le traité de Lausanne. Et, cependant, ce traité de Lausanne a marqué notre diminution aux Échelles du Levant.

Il confirme, dans son article 3, l'absurde tracé de la frontière entre la Turquie et la Syrie, tel que l'avait fixé l'article 8 de l'accord d'Angora (20 octobre 1921), intervenu après que nous étions maîtres de la situation en Cilicie. Cette frontière suit, pour une part, la voie ferrée de Bagdad, et l'on n'avait jamais vu prendre pour limite un chemin de fer d'une capitale importance, stratégique et économique. Elle découvre le port d'Alexandrette, qui reste à portée du canon turc. Elle expose pareillement Alep, qui s'approvisionne d'eau en territoire turc et qui est coupée des régions dont le transit assurait sa fortune. Le traité consacre l'abrogation des Capitulations. Or, quand le gouvernement turc déclara les Capitulations abolies pendant la guerre (9 septembre 1914), la France, la Grande-Bretagne, l'Italie et la Russie, invoquant leur caractère contractuel, protestèrent par une note commune : « Il se rattache, disaient-elles, aux Capitulations des intérêts politiques et économiques tels qu'il est nécessaire de les remplacer par un régime nouveau offrant toutes les garanties qu'enlèverait l'abolition de ces traités séculaires. Les questions de droit civil et criminel, les obligations relatives aux Européens en pays musulman doivent être soustraites à l'arbitraire turc. » La loi musulmane ne garantit à l'étranger ni sa sécurité, ni sa liberté, ni sa vie, ni ses biens. Il est vrai que le traité de Lausanne fixe un statut des étrangers en Turquie. Mais les garanties judiciaires seront-elles suffisamment efficaces? Quant aux œuvres et établissements scolaires, c'est une lettre d'Ismet pacha, non insérée dans le Protocole ou les Déclarations annexes, aux chefs des Délé-

gations alliées, qui stipule que le gouvernement « reconnaîtra l'existence des œuvres religieuses, scolaires et hospitalières, ainsi que des institutions d'assistance reconnues existant en Turquie avant le 30 octobre 1914 et ressortissant à la France ; il examinera avec bienveillance le cas des autres institutions similaires françaises existant de fait en Turquie à la date du traité de paix... en vue de régulariser leur situation. Les œuvres et institutions sus-mentionnées seront, au point de vue des charges fiscales de toute nature, traitées sur un pied d'égalité avec les œuvres et institutions similaires turques et seront soumises aux dispositions d'ordre public, ainsi qu'aux lois et règlements régissant ces dernières. Il est entendu, toutefois, que le gouvernement turc tiendra compte des conditions du fonctionnement de ces établissements et, pour ce qui concerne les écoles, de l'organisation pratique de leur enseignement. » J'imagine le sourire d'Ismet pacha, achevant de rédiger cette lettre, qui marque poliment la fin des privilèges et des immunités fiscales pour nos œuvres et établissements scolaires. Œuvres et établissements scolaires qui sont la force de notre influence en Orient, qui ont été nos meilleurs instruments de propagande, qui nous ont fait comprendre et aimer, sans lesquels notre langue, notre commerce, notre prestige sont destinés à promptement péricliter. Il n'y a plus, contre notre politique d'abandon, que les initiatives et les réactions de la race.

XVI. — LA NOUVELLE ÉQUIPE DE SYRIE

Initiatives et réactions de la race : la Syrie n'a jamais compté plus de visiteurs de choix. Archéologues, écrivains, ordres religieux, diplomates, soldats l'ont sillonnée de toutes parts. Il y a aujourd'hui toute une nouvelle littérature syrienne.

Les archéologues d'abord. Le marquis de Vogüé, Henri Waddington, Guillaume Rey, l'Ernest Renan de la mission phénicienne ont eu des successeurs éminents, hier un René Dussaud, un Enlart, aujourd'hui M. Pierre Montet, l'explorateur de Byblos, M. Maurice Pézard, qui a découvert au sud du lac de Homs l'antique Qadesh, M. Eustache de Lorey, qui du palais Azem, à Damas, a fait un musée.

M. René Dussaud était l'auteur d'une *Artémis chas-*

seresse (1) quand il entreprit ses voyages de Syrie (2). Il visita la Phénicie en 1895, la vallée de l'Oronte en 1896, Antioche et les monts Ansariehs en 1898, le désert de Syrie et le Hauran en 1899 et en 1901. Il s'arrêta surtout, lors de son troisième voyage, dans le massif des monts Ansariehs entre le Nahr-el-Kébir et l'Oronte, pour y étudier l'histoire et la religion des Nosaïris (3). Le Nosaïri, dans cette région fermée au-dessus d'Antioche, a gardé une existence à part. Il a subi les Phéniciens, qui l'ont initié à leurs dieux, puis les conquérants grecs, arabes et francs; ou plutôt il les a vus passer, tandis qu'il demeurait « immuablement attaché au sol, labourant son champ, cultivant sa vigne et ses oliviers, élevant son bétail et gardant au fond de lui, dans ses pratiques secrètes, l'empreinte des vieux cultes ». Au commencement du XIIe siècle, les Ismaéliens vinrent le troubler dans son refuge : les Ismaéliens dont une légende a fait les *Assassins* et qui sont soumis au *Vieux de la Montagne*. Mais il ne se mêla pas à cette race nouvelle et il ne lui emprunta qu'une parcelle de sa religion. Les Ismaéliens durent renoncer à l'initier. Il était rebelle aux mystères et à l'occultisme. Il gardait un fonds de paganisme dont il ne parvenait pas à se débarbouiller. Ali, qui, chez les Ismaéliens, n'est que l'incarnation de l'âme universelle, une incarnation de Dieu, devint pour lui le Dieu lui-même. Car il aime simplifier. « Les Nosaïris, explique Manrizi, reconnaissent Ali pour Dieu et admettent la métempsycose et l'éternité du monde. Suivant eux, l'usage du vin est licite, la résurrection des morts est une fable, et ils ne croient ni à l'enfer ni au paradis. » Quand Bibars les voulut convertir à l'Islam, il les força à bâtir des mosquées dans leurs bourgs. Mais ils n'y entrent pas et n'en prennent pas soin. Souvent même, dit un historien arabe du XIVe siècle, ils y installent leur troupeau. Si quelque étranger les convoque à la prière, ils lui répondent : « Ne

(1) *Revue archéologique*, 1896.

(2) *Voyage en Syrie*, oct.-nov. 1895, notes archéologiques, *Revue archéologique*, 1896, I, p. 299-336. — *Voyage en Syrie*, oct.-nov. 1896, notes archéologiques, *Revue archéologique*, 1897, I, p. 305-357. — *Voyage archéologique au Safa et dans le Djebel el Druz* (Paris, Leroux, 1901, avec Fr. Macler). — *Rapport sur une mission dans le désert de Syrie*, comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 1902. — *Missions dans les régions désertiques de la Syrie moyenne* (Paris, Leroux, 1903, avec Fr. Macler), etc.

(3) *Histoire et religion des Nosaïris* (Bib. de l'École des Hautes Études, Paris, 1900).

bouge pas, ô âne, on te donnera ta pâture. » L'empreinte des Phéniciens leur est restée. Ils cherchent leurs dieux dans les bois et sur les montagnes. Sur leur croyance à la métempsycose, M. René Dussaud a recueilli sur place des légendes ou des récits qui rappellent ceux de Stanislas Guyard reçus de la bouche des Ismaéliens (1). En voici un qui n'est pas sans agrément :

« On raconte qu'un certain Nosaïri possédait une vigne dans laquelle il avait travaillé pendant quelque temps avec son père jusqu'à la mort de celui-ci. On était à l'époque des raisins quand un loup s'installa dans la vigne. Chaque fois que le Nosaïri venait, il trouvait le loup mangeant les raisins et il le chassait. Ceci dura jusqu'à ce que, fatigué, il décida de le tuer. Or, tandis qu'il s'apprêtait à le frapper de son arme, le loup lui dit : « Vas-tu tuer ton père parce qu'il prend quelques raisins de la vigne qu'il a fécondée, sa vie durant, par son travail? » Le Nosaïri, surpris d'entendre parler le loup, s'écria : « Qui est mon père? » Le loup répondit : « Moi, car mon âme a émigré dans cette forme. Ceci est ma vigne que tu as cultivée avec moi. » Le Nosaïri se souvint alors que son père, avant de mourir, avait caché dans la vigne une faucille. Après la mort de son père, il s'était aperçu de la disparition de la faucille, mais il n'avait pu la retrouver. « Si tu dis vrai, cria-t-il au loup, dis-moi où est la faucille avec laquelle nous coupions les sarments de vigne. » Le loup répondit : « Suis-moi », et se dirigeant vers l'endroit où était la faucille : « La voici », lui dit-il. Le Nosaïri la prit et permit au loup de manger des raisins autant qu'il voudrait. » Cette croyance à la métempsycose, à la transmigration de l'âme humaine dans quelque animal se retrouve chez les Ismaéliens comme chez les Druses. Barrès, qui s'intéressait plus spécialement aux descendants des Assassins, avait noté dans l'ouvrage de Dussaud ces analogies religieuses des différentes races qui occupent les monts Ansariehs.

Depuis ses lointains voyages, M. René Dussaud n'a jamais cessé de s'intéresser à la Syrie, à son passé, à ses monuments, à ses monnaies, à ses inscriptions. Successeur de Clermont-Ganneau et de Philippe Berger au Collège de France, il a traité dans ses cours des Arabes en Syrie avant l'Islam, des cultes et des mythes syriens et de l'histoire des Phéniciens.

(1) *Un grand maître des Assassins au temps de Saladin*, par Stan. Guyard (Paris, 1877, extr. du *Journal asiatique*).

Nommé conservateur-adjoint des Antiquités orientales au musée du Louvre, c'est là qu'il le faut aller voir. Sa haute taille ne s'est point courbée. Comme Guillaume Rey, mais à un degré supérieur, il est de ces érudits qui ne regardent pas que les pierres et les signes et pour qui les hommes sont aussi des énigmes à déchiffrer. L'archéologue est un explorateur instruit du passé. On ne s'étonne point, à voir celui-ci, qu'il ait été mobilisé dans la grande guerre comme capitaine-commandant une batterie d'artillerie à pied, ni qu'il ait été démobilisé comme chef d'escadron à la tête d'un groupe d'artillerie lourde. La traversée du désert de Syrie ou des monts Ansariehs, les longues étapes à cheval sous le soleil et les nuits sous la tente l'avaient préparé à la dure campagne de quatre ans. Il faut l'entendre parler de la déesse Astarté ou des divinités innombrables venues de la Mésopotamie et de l'Égypte ou visiter avec lui les trésors syriens du Louvre, sarcophages rapportés de Geibeil par Renan, sarcophage de la reine Sadda, chef-d'œuvre de l'art palestinien que M. de Saulcy ramena de Jérusalem, prodigieux sarcophage de basalte d'Echmoun-Azar, acquis par M. de Luynes, stèle de Mesa, roi de Moab, premier trophée de Clermont-Ganneau, stèle de Zakir, roi de Hama, trouvée par Henri Pognon, notre consul à Alep... Alors on se sent relié au plus lointain passé oriental par toute une lignée de savants français. Ainsi notre Louvre est-il peuplé de divinités singulières qui ne peuvent nous parler que si des voix autorisées les interrogent et leur demandent la divulgation de leurs secrets...

M. Camille Enlart, de l'Académie des inscriptions lui aussi, préfère aux paroles vivantes, toujours sujettes au mensonge, le langage plus sûr des monuments qui nous livrent en toute franchise les temps révolus. Qu'est-il allé chercher en Orient au cours de ses trois missions (1895, 1900 et 1921), cet arrière-petit-fils du conventionnel Enlart qui est aussi l'arrière-petit-fils de Sophie Gay, qui partit de Boulogne-sur-Mer à la conquête de Paris sans savoir au juste ce qu'il y ferait et qui, après un stage d'avocat, se destina successivement à la peinture et à l'architecture avant d'entrer à l'École des Chartes? Passionné de l'art français au moyen âge, il débuta par une thèse sur l'architecture romane en Picardie. Puis il montra les origines françaises de l'architecture ogivale en Italie. Il pour-

suivit cette architecture ogivale, née chez nous, en Scandinavie, en Espagne et en Portugal, dans l'île de Chypre. Son *Manuel d'archéologie française* (architecture religieuse, architecture civile, militaire et navale, costume, mobilier), qui n'est pas achevé, puisque la partie du mobilier n'est pas encore parue, est déjà classique. Mais sa part syrienne sera cet ouvrage en deux volumes sur *les Monuments des Croisés dans le Royaume de Jérusalem* où l'on verra l'apport architectural des Francs en Orient, églises et châteaux-forts, et leurs emprunts à l'influence arabe et à l'art persan.

Le dernier voyage de M. Enlart en Syrie avait été sollicité par le général Gouraud, alors haut-commissaire de la République française à Beyrouth. C'est à l'appel du général Gouraud, à qui l'Académie des Inscriptions reconnaissante devait plus tard offrir un siège, que toute une école d'archéologues est venue poursuivre au Levant les anciens travaux d'érudition. Un service des Antiquités et des Beaux-Arts fut créé, et M. Joseph Chamonard, puis M. Charles Virolleaud, mis à sa tête. Les fouilles de Sidon (docteur Contenau) ont permis d'atteindre le deuxième millénaire avant notre ère, l'époque où les Cananéens étaient assez puissants pour imposer des rois à la Basse-Égypte. Mais les fouilles de Biblos, confiées à M. Pierre Montet, professeur d'égyptologie à l'université de Strasbourg, ont pénétré plus profond encore dans les ténèbres du passé. Je me souviens que, revenant de chercher la maison de Renan à Amschitt et le tombeau de sa sœur Henriette, nous nous arrêtâmes, ma fille et moi, à la pointe de cet admirable golfe de Biblos qui est sans conteste un des plus beaux paysages du monde. Les Croisés l'avaient choisi pour y construire une citadelle au-dessus de la mer : il en reste une énorme tour presque intacte et de beaux murs en pierres jaunes. Nous nous contentions de rêver de ce passé héroïque et français, quand nous fûmes attirés vers la crique toute creusée de cavernes. C'est dans une de ces cavernes que fut trouvé fortuitement, par suite de l'éboulement de la falaise, le sarcophage d'un « curé d'Isis », m'apprit mon guide syrien. Quel emplacement pour un tombeau ! Il y avait, paraît-il, des objets d'or et d'argent infiniment précieux qui ont permis d'identifier le mort, ou plutôt la morte. Car l'habitant du sarcophage ne serait point un prêtre d'Isis, mais une reine.

A Biblos, M. Pierre Montet a dégagé les ruines d'un temple élevé en l'honneur de trois divinités : « d'abord la dame de Byblos...; puis un dieu assis, également coiffé des cornes et du disque, tenant le sceptre et qualifié de « fils de Rê des pays étrangers » et « dieu des pays étrangers »; enfin une autre divinité féminine (1). La déesse locale de Biblos, déjà assimilée à Isis-Hathor avec ses attributs, ce dieu des pays étrangers, et cette petite déesse inconnue, voilà de quoi peupler ces rivages marins étroitement reliés dès ces temps anciens, dès le quatrième millénaire avant notre ère, à la mystérieuse Égypte. « Byblos apparaît alors, écrit M. René Dussaud, comme le grand centre maritime et commercial de la côte syrienne, éclipsant Sidon et Tyr qui n'abritaient probablement encore que des installations de pêcheurs. »

Sans doute conviendrait-il de souligner encore les recherches de Mme Le Lasseur près de Tyr, les missions Perdrizet (Syrie du Nord) et Gabriel (Palmyre), la merveilleuse découverte de M. Maurice Pézard complétant celle de l'Américain Thomson au sujet de l'identification, au sud du lac de Homs, de Tell Nebi Mend avec l'antique Qadesh, célèbre par la victoire que remporta Ramsès II sur les Hittites, les précieuses reconstitutions de M. Eustache de Lorey à Damas. Avec M. Eustache de Lorey j'ai visité, précisément à Damas, le musée qu'il avait installé pieusement lui-même dans une salle de ce palais Azem, où l'on venait rêver de la vie musulmane en suivant dans les méandres d'un bassin quelque fleur de jasmin emportée par l'eau courante. Enthousiaste et tendre, M. de Lorey, qui partageait ses soins entre le culte qu'il rendait aux tombeaux de Sukeinah et de Fatimah, deux grandes dames d'autrefois, deux sœurs ensevelies dans le cimetière de Bâb-el-Saghir et celui, plus fervent encore, qui le conduisait à la maison d'Ananie où fut baptisé saint Paul, et qui lui inspira de rechercher l'ancienne basilique. Mais connaît-on suffisamment chez nous l'effort patient, délicat, intelligent et amoureux de nos archéologues pour que fleurisse l'histoire sous les pas mêmes de ceux qui la font aujourd'hui ?

En Palestine, l'École biblique, fondée en 1890 par deux dominicains, le P. Lagrange et le P. Séjourné, est devenue

(1) *Les récentes découvertes archéologiques en Syrie*, par M. René Dussaud (*Journal des Savants*).

aussi l'École française archéologique de Jérusalem, par décision de l'Académie des Inscriptions (15 octobre 1920) qui a confié en même temps à son correspondant, le P. Lagrange, « le soin d'assurer à la France, dans l'étude des antiquités palestiniennes, la part qui lui revient, en accord scientifique avec les écoles anglaise et américaine ». Cette part est considérable, grâce aux travaux de la *Revue biblique* et de ses collaborateurs, le P. Lagrange (étude des Évangiles, *Études sur les religions sémitiques*), le P. Dhorme (les *livres de Samuel, le Livre de Job*), le P. Abel (*Une Croisière autour de la Mer Morte*), le P. Vincent (*Canaan d'après l'exploration récente*), etc.

L'École biblique s'est spécialisée dans l'exégèse, dans la géographie de la Terre sainte et la topographie de Jérusalem, dans l'histoire religieuse du monde sémitique et du monde hellénistique dans lequel le christianisme est né. Ses explorations, ses missions archéologiques ont été innombrables. Elle a dirigé les fouilles d'Aïn-Douq près de Jéricho, de Beit-Dzébrin, entre Hébron et Gaza, d'Amwas, l'ancienne Emmaüs, et pris une part active à celles de l'Ophel, l'ancienne Jérusalem, de Gézer, de Mégiddo, de Sichem, et de tous les sites où des sociétés anglaises, américaines, allemandes ont entrepris des excavations. A ses multiples travaux conviendrait-il d'ajouter encore les fouilles entreprises à Jérusalem par les Assomptionnistes? Le caractère catholique de l'École biblique n'entrave en rien le libre exercice des méthodes critiques et historiques qui n'ont point desservi les Évangiles. Mgr Grente, évêque du Mans, qui accompagnait le cardinal Dubois, alors archevêque de Rouen, officiellement envoyé en Palestine et en Syrie après la guerre et qui fut l'historiographe de la mission (1), rend hommage à la science de nos religieux comme il célèbre leurs vertus d'éducation et de charité.

Les voyages de Maurice Barrès et de M. Louis Bertrand datent d'avant la guerre. Barrès revenait à peine d'Asie-Mineure quand la guerre éclata. Il dut remettre à plus tard la publication de ses notes. Un autre devoir réclamait toutes les forces de l'homme politique et de l'écrivain. Après l'armistice et la paix, le génie du Rhin l'appelait encore. A peine eut-il le temps d'achever *l'Enquête aux pays du Levant* avant

(1) *Une mission dans le Levant*, par Mgr Grente (Beauchesne, édit., 1922).

d'accueillir la violente et inattendue visite de la mort. J'ai dit ailleurs (1) la beauté de ce dernier livre où il s'en va chercher *des âmes et des dieux* et constater sur place l'œuvre de nos écoles françaises d'Orient et leur influence. Barrès est là tout entier, réaliste plein de flamme, maître qui veut servir, poète qui manie les chiffres, et par-dessus tout voyageur au profit de la France et pèlerin du buisson ardent.

M. Louis Bertrand a fait de son œuvre un cycle méditerranéen. Jeune professeur à Alger, il a commencé de bonne heure d'étudier l'âme musulmane, mais ne s'est pas mis à la remorque de ces voyageurs bientôt égarés par le mirage oriental. Des séjours en Grèce, en Égypte, en Turquie, en Palestine ont achevé de l'éclairer, et dès lors une pensée maîtresse s'est fait jour à travers ses livres, romans, souvenirs ou histoire. On la retrouve dans *le Sang des races* comme dans *Saint Augustin*, dans *le Jardin de la mort* comme dans son dernier ouvrage, *Devant l'Islam*, dont la plus belle étude est un hommage rendu au cardinal Lavigerie qui tenta de prendre le contre-pied de notre politique africaine et de la ramener à la tradition latine encore sensible dans l'ancienne colonie romaine. Il combat avec une vigueur magnifique le préjugé qui s'oppose à l'expansion de la chrétienté en terre islamique, préjugé assez fort pour avoir été respecté par tous les gouvernements, le royal, l'impérial et le républicain, et il montre le danger que peut représenter un jour le réveil des nationalités endormies lorsque la religion les rassemble. Dans son *Victorieux XXe siècle*, M. Pierre Moreau dit avec raison, quand il tente de synthétiser l'œuvre de Louis Bertrand, que les peuples méditerranéens forment une vaste chaîne latine : « Cette mer est notre mer, écrit-il. Son odeur, sa couleur font comme partie intégrante de notre race, odeur de ses prairies, blancheur de ses voiles latines, nuances grises de ses côtes qui, dans son miroir tranquille, se reflètent toutes semblables, de la Provence à la Tunisie. Et ainsi, le cycle africain, en s'élargissant, est devenu le cycle de la Méditerranée. »

Me voici maintenant dans la Syrie nouvelle que j'ai visitée à mon tour, parmi des camarades que je me contenterai de

(1) Voyez dans la *Revue* des 1er janvier 1924 *le Retour de Barrès à sa terre et à ses morts*, et 1er avril 1925 *Maurice Barrès en Orient*.

dénombrer. Le général Gouraud, désireux de relier plus étroitement la Syrie à la France et de renouer les traditions interrompues par la guerre, appela, je l'ai dit, des archéologues, mais aussi des artistes comme Pierre Vignal dont les fatigues du voyage ont hâté la mort, des journalistes de la grande race, celle de quelques maîtres du XIXe siècle, MM. Henry Bidou, Raymond Recouly, Maurice Muret, des parlementaires et parmi eux l'abbé Wetterlé qui, au retour, publia *la Syrie de Gouraud*, enfin des écrivains, MM. Jérôme et Jean Tharaud qui en rapportèrent *le Chemin de Damas* et *l'An prochain à Jérusalem*, merveilleuses évocations dont la poésie faite de précision, de brièveté, de retranchements successifs, est comparable à ces essences déposées en des flacons précieux et qui représentent le sacrifice d'innombrables fleurs. Une jeune fille de dix-huit ans qui m'accompagnait s'éprit du désert rose et des solitudes du Liban où l'extravagante et téméraire nièce du grand Pitt avait fui le tumulte de l'Europe : *Sur la route de Palmyre* et *Lady Hester Stanhope en Orient* sont nés de cette vocation soudaine. De quels rêves sont tissés pour moi les souvenirs de ces soirées de la Résidence, à Beyrouth, où nous échangions nos impressions au retour de nos randonnées, tandis que M. Pierre Lyautey, le neveu du maréchal, chef du cabinet civil du général Gouraud, préparait, dans le difficile maniement des hommes et des partis, son *Drame oriental* !

Après nous, sont déjà venus l'étonnant auteur de *la Châtelaine du Liban* et du *Puits de Jacob* dont l'imagination, parmi tant de races bigarrées et promptes à s'exalter, joue tout à son aise avec les problèmes politiques et religieux, se pose non sans un sourire dissimulé sur la rivalité anglaise et sur le sionisme ; puis M. Émile Baumann à la recherche des traces laissées par saint Paul à Antioche et à Damas et auréolé de la lumineuse poussière dorée des siècles chrétiens ; et M. Robert Vallery-Radot qui, dans la *Terre de vision*, chante plutôt qu'il ne raconte, — tant il est demeuré le poète lyrique des *Grains de Myrrhe* et de l'*Eau du Puits*, — son pèlerinage à Jérusalem, à Bethléem, à Nazareth, et n'est-il pas le plus rapproché de ces pèlerins d'autrefois dont j'ai rapporté l'enthousiasme dans les fatigues et les tourments de l'âme ? et ce Laurent Vibert enfin qui devait nous quitter si jeune, victime d'un affreux accident d'automobile, après nous avoir donné ces deux beaux livres,

Routiers, Pèlerins et Corsaires aux Échelles du Levant et *Ce que j'ai vu en Orient* (1). Laurent Vibert a parcouru deux fois, au printemps de 1923 et au printemps de 1924, les pays « lourds d'histoire et bruissant de tumulte, de la Méditerranée orientale ». Ses rapides visions d'Égypte, de Palestine, de Syrie, de Mésopotamie et de Turquie lui ont inspiré un petit recueil admirable de vie française. C'est la France qu'il trouve en Orient. Jérusalem est une ville de chez nous, une ville française du XIIIe siècle; nos couvents y abondent, et notre langue y est parlée : pourquoi les Anglais y ont-ils pris une place qui nous revenait de droit? Leur but est de tenir la route d'Égypte et celle des Indes : ils n'ont pas oublié la tentative de Djémal-Pacha pendant la guerre pour franchir le canal de Suez. Mais ne peut-on s'entendre avec eux dans ce Levant où nos intérêts ne sont pas contraires, comme une politique étroite l'a trop souvent laissé croire? J'aime ce petit livre si net, si franc d'allure, si vivement écrit. C'est peut-être aussi qu'il flatte mes idées sur les Croisades, mouvement politique aussi bien que religieux. « Quand les rois de France, écrit-il, aidés en cela par un admirable instinct populaire, comprirent qu'à l'éminente dignité de successeurs de l'Empire romain, dignité qu'ils ont toujours, et à bon droit, revendiquée, il fallait ajouter celle de conquérants du Saint-Tombeau, que faisaient-ils, sinon préparer pour la France une double couronne, temporelle et spirituelle, symbolisant, dans sa dualité, la civilisation nouvelle?... » Et avec quelle vérité il s'attaque à notre flottante politique orientale, faite d'hésitations, d'abandons, et d'ignorance du passé !

D'autres voyageurs ou historiens auraient pu renseigner avec compétence les négociateurs de Londres, d'Angora et de Lausanne : M. Éd. Driault, qui, après avoir traité de la *Politique orientale de Napoléon* en excellent disciple d'Albert Sorel, a repris dans son ensemble l'étude de *la Question d'Orient* (2) ; le comte R. de Gontaut-Biron qui, avant d'avoir mesuré les étapes de notre déchéance dans son livre *D'Angora à Lausanne* (3), s'était fait le chroniqueur de notre retour en Syrie (4) où il montre l'importance de notre mission ; M. Mau-

(1) Crès, édit. — (2) *La Question d'Orient* depuis ses origines jusqu'à la paix de Sèvres (1920), par M. Ed. Driault (Félix Alcan, 1921). — (3) Plon édit. (avec L. Le Révérend). — (4) *Comment la France s'est installée en Syrie* (1918-1919), par le comte R. de Gontaut-Biron (Plon édit., 1923).

rice Pernot, infatigable informateur, toujours sur les routes du vaste monde, en Allemagne avant la guerre dont il signala les prodromes, au Grand Quartier général pendant la guerre où il sut renseigner souvent avec bonheur le général Pellé, chef d'état-major, et depuis lors, tantôt en Italie, tantôt en Pologne, tantôt en Perse ou en Égypte et sur la route des Indes, qui, dans *la Question turque* (1), dénombre avec l'autorité venue de son expérience la ronde des Puissances autour de la Porte.

J'en voudrais citer deux passages, l'un sur l'Allemagne, l'autre sur la France et l'Angleterre, pensant qu'ils donneront à réfléchir à ceux qui parlent avec imprudence de notre présence en Syrie. « L'Allemagne a été vaincue, écrit-il, mais elle n'a pas abandonné ses projets. Aujourd'hui, comme il y a dix ans, on discute à Berlin la question de savoir s'il faut considérer la Turquie d'Asie comme un « terrain d'émigration », ou comme un « champ d'expansion commerciale »; on hésite sur la sauce à laquelle il convient de manger la Turquie; mais, sur la nécessité de la manger, tout le monde est d'accord... » J'illustre aisément cette page en revoyant, dans le canal de Suez, passer de magnifiques bateaux allemands construits à Hambourg depuis la guerre et en apprenant à Port-Saïd que leur tonnage remonte avec rapidité d'année en année. Mais voici qui nous touche plus directement : « De même qu'en Orient les premiers missionnaires français avaient ouvert la voie aux premiers commerçants, ainsi, au cours des siècles suivants, le développement de nos écoles et de nos œuvres d'assistance à travers toute la Turquie a entraîné celui de nos entreprises commerciales, industrielles et financières dans l'Empire ottoman... La France occupait sans conteste la première place dans l'Empire ottoman. Le 14 juillet 1919, les Anglais virent défiler en bon ordre, derrière nos soldats du corps d'occupation, cinq mille enfants élevés dans nos écoles : cinq mille enfants qui parlaient français, qui chantaient *la Marseillaise* en agitant de petits drapeaux tricolores. Les fonctionnaires et les officiers britanniques qui assistaient à la revue ne purent dissimuler leur surprise, et plus d'un dut penser : « Nous n'en sommes pas encore là ! » Nous était-il possible de renoncer nous-mêmes à cette prépondérance, d'abandonner de gaîté de cœur le résultat des efforts

(1) Bernard Grasset, édit.

poursuivis pendant des siècles et d'un commun accord par nos diplomates, nos religieux et nos hommes d'affaires? Aucune puissance au monde n'était en droit de l'exiger. Pouvions-nous, d'autre part, rompre décidément en visière avec nos alliés anglais et opposer notre politique orientale à la leur, sans égard pour les nécessités d'ordre plus général? Ç'eût été dangereux et d'ailleurs inutile. Que de fois les plus avertis et les plus sages des hommes d'État turcs m'ont-ils répété : « La paix ne peut être rétablie dans notre pays et en Orient, *que par la France alliée de l'Angleterre !* »

Nos diplomates, nos religieux et nos hommes d'affaires : il faudrait ajouter nos soldats. La campagne de Palestine, de Cilicie et de Syrie n'a pas encore fait l'objet d'une grande étude historique où l'ignorante France pourra connaître d'incomparables services mal récompensés et des épreuves trop généreusement oubliées. Mais, parmi ceux qui y prirent part, il s'est trouvé de ces officiers qui, depuis Montluc, savent manier la plume avec une aisance souriante, dans les pires traverses et dans l'inconfort. M. Gustave Gautherot, qui fut chef du bureau des opérations à l'état-major des troupes françaises du Levant, a écrit *la France en Syrie et en Cilicie* (1), unique témoignage sur le rôle du détachement français au Corps expéditionnaire d'Égypte, de Palestine et de Syrie, et sur l'occupation française de la Cilicie en décembre 1918. Comment cette occupation fut troublée par l'insurrection de Marach, on le pourra lire dans *la Colonne de Marach* de M. Maxime Bergès (2), lieutenant d'artillerie, qui prit part à l'expédition pour la délivrance de la garnison assiégée : « O Marach ! ville d'Orient fabuleuse, vision d'un autre monde, rêve de poète arabe, lointaine et troublante tache bleuâtre au pied du Taurus blanc, comme ta vue jette dans nos cœurs un débordement d'allégresse et redonne des forces à nos corps fatigués ! » Le sous-lieutenant Abel Moreau a suivi la colonne qui, sous les ordres du colonel Debieuvre, traversa les monts Ansariehs en révolte; poète et peintre, il nous représente avec un art accompli les paysages et les couleurs de ces pays jadis décrits par René Dussaud et chers à Maurice Barrès pour leurs secrets redou-

(1) Librairie indépendante, Courbevoie, 1920.
(2) *La Renaissance du Livre.*

tables (1). C'est de nouveau en Cilicie que nous conduit le capitaine R. Desjardins qui commandait une compagnie sénégalaise bien au delà de Djerablous sur l'Euphrate et d'Ourfa, l'antique Édesse, à la pointe de nos lignes, au village de Tell Abiad ; le massacre d'Ourfa met en péril la petite garnison si loin perdue et de toutes parts cernée, mais jamais désespérée, et délivrée enfin par une colonne du colonel Andréa (2). Dans *les Quatre sièges d'Aïntab* (3), le lieutenant-colonel Abadie reprend, sous forme de récit d'opérations, l'épisode principal de la dure campagne où nos trop faibles garnisons, disséminées sur un immense territoire, furent comme submergées sous le flot de l'invasion turque. Enfin dans l'*Historique du 412e régiment d'infanterie* (4) qui, après Verdun et les offensives Mangin dans la Grande Guerre, s'en fut en Cilicie où il subit les plus durs assauts, je retrouve ce ménage de croisés modernes que j'ai rencontré à Damas si uni, si réglé, si modeste, au point qu'il fallait apprendre de la bouche d'autrui son émouvante odyssée. Pourquoi ne pas la rapporter ici? Aussi bien le héros de Bozanti est mort de ses fatigues à Coblence où il tenait garnison à son retour d'Orient, et sa veuve est aujourd'hui au Maroc, le dévouement aux blessés la pouvant seul distraire de sa peine. Il faut tout de même bien que nous sachions, par un exemple, ce qui se déploie au Levant d'héroïsme français.

Quand le général Gouraud doit occuper la Syrie et la Cilicie après le retrait des troupes anglaises du maréchal Allenby à la fin de 1919, il ne dispose que de peu de bataillons. C'est toujours la même aventure : on ne fait pas le nécessaire au début, et il faut ensuite engager les hommes et les ressources du pays. Au lieu du bloc anglais, je l'ai dit, il n'y avait donc qu'une poussière de soldats français. La sédition de Marach est le signal. Marach, Killis, Aïntab, Ourfa, Bozanti sont investies.

Bozanti est un point stratégique important sur le chemin de fer de Bagdad, au delà de Tarsous dans les montagnes. Le commandant Mesnil le garde avec un bataillon du 412e de 7 à 800 hommes. Le 17 mars (1920) le pont du chemin de fer de Kotchak est détruit par les Turcs qui vont commencer le siège.

(1) *Sur les routes d'Asie*, par Abel Moreau (éditions Vulliez, à Joigny, Yonne).
(2) *Avec les Sénégalais par delà l'Euphrate* par R. Desjardins (Calmann-Lévy édit., 1925). — (3) Charles-Lavauzelle édit. (1922). — (4) Même édit. (1923).

Ce siège est entrepris dès le 29. Les petits postes qui occupaient les villages de Belemelik et de Chifté-Khan se replient sur Bozanti. Or le commandant a sa jeune femme infirmière volontaire à Belemelik, où elle est restée avec les blessés. Le 9 avril, quand la garnison a déjà repoussé plusieurs assauts des troupes ennemies qui peu à peu la cernent, le commandant des forces turques envoie des parlementaires avec ce message :

Au commandant français à Bozanti.

Vos postes de Bozanti à Adana se trouvent en notre possession. Nous avons des prisonniers de votre bataillon. Votre femme est également entre nos mains. Vos blessés et malades qui se trouvaient à Belemelik sont restés avec votre femme. Si vous ne voulez pas les voir souffrir, ne plus faire couler de sang, rendez-vous, je vous renverrai en France. Dans le cas contraire, nous sommes décidés à continuer en prenant toutes les mesures nécessaires et jusqu'au dernier Turc. Nos forces sont plus nombreuses et supérieures aux vôtres. Aujourd'hui, Adana, Tarsous, Mersine, sont encerclées, toutes les autres localités sont sous notre administration...

Le commandant
des forces nationales de Cilicie.

C'est la menace la plus poignante. Et sur le rapport qui ne contient que les pièces sans commentaires, on s'arrête, pris d'angoisse. Le commandant Mesnil répond :

Au commandant des forces nationales...

Je vous accuse réception de votre message. L'honneur militaire français m'empêche d'accepter vos conditions. J'ai reçu de mes chefs l'ordre de défendre Bozanti ; tant que je n'aurai pas reçu d'ordre contraire de ces mêmes chefs, j'accomplirai ma mission.

Je vous remercie des mesures que vous avez prises pour protéger ma femme et mes blessés.

Le chef de bataillon,
MESNIL.

La résolution est prise sans hésitation, mais la phrase finale est comme un appel à la générosité de l'ennemi. Le 12 avril, l'artillerie turque bombarde Bozanti. Il s'agit de défendre la hauteur voisine, de ménager les munitions et les vivres, car on ne sait dans quelle situation est le reste du pays,

ni sur quelle aide la garnison peut compter pour être secourue. Le 15 avril, nouveau parlementaire : Bozanti sera brûlée si le commandant ne la rend pas. Nouveau refus, plus bref, plus sec, définitif. Et les obus de 77 commencent à pleuvoir sur la ville.

Le 23 avril, un de nos avions survole Bozanti et lance un message du général Duffieux qui commande la division de Cilicie, et qui annonce une colonne de secours pour le début de mai. Cependant le cercle est maintenant complet et se resserre. Le 27, une terrible attaque est repoussée. Mais la crête en face de Bozanti est occupée. Nouveau parlementaire ennemi, cette fois envoyé par Sinan-Pacha, qui commande les forces de la Cilicie occidentale. Nouveau refus de Mesnil qui proteste contre le port d'uniformes français par des soldats turcs, procédé utilisé par les Allemands sur notre front. Le 30 avril, un avion apporte un second message du général Duffieux promettant une aide pour le 10 ou le 11 mai. Dix jours environ à vivre dans une lutte de tous les instants.

Cependant les assauts se multiplient. Les Turcs reçoivent sans cesse des renforts en hommes et en artillerie. Le 7 mai est une journée terrible. Mais l'espérance soutient la garnison. Hélas! le 9, la visite de l'avion si attendu, si désiré, apporte une déconvenue nouvelle à ces pauvres gens à bout : on leur demande de tenir encore, bien qu'on ne puisse leur indiquer à quelle date la colonne de secours sera mise en marche. Le 16, l'avion vient prévenir que la colonne arrivera à Bozanti entre le 20 et le 25. Les munitions et les vivres, les forces et les courages tiendront-ils jusque-là? Oui, sans doute, avec le commandant Mesnil.

Le 25, aucune troupe n'est signalée à la garnison en détresse et l'avion de liaison lui vient annoncer que la colonne de secours n'a pu traverser les lignes ennemies et qu'il n'y a plus rien à attendre. Le général Duffieux engage au repli sur Mersine, quand les munitions et les vivres y obligeront. Oui, mais pour parvenir à Mersine, quel chemin, sans cartes, sans guides? Et il faut commencer par trouer l'armée du siège. Le commandant Mesnil délibère seul. Demain, il ne pourra plus passer. L'ennemi se renforce sans cesse, quand ses hommes sont épuisés et vont manquer de tout. Il décide la percée immédiate, il la réussit, et le voilà en marche sur Mersine dès le

26 mai. Le 28, l'ennemi, qui l'a poursuivi, l'entoure à nouveau dans la montagne. Après une bataille terrible où il perd la moitié de ses hommes, n'ayant plus ni vivres, ni munitions, il envoie à son tour un parlementaire et fixe pour se rendre des conditions qui sont acceptées, mais qui ne furent pas tenues.

Emmené en captivité, — une captivité qui dura seize mois, — il y continua son rôle de chef, réclamant sans cesse pour ses hommes, dont il relevait le moral déprimé par une si longue épreuve, s'imposant au respect des autorités turques et luttant pied à pied contre les injustices et l'oubli des conditions de sa retraite. Il avait retrouvé sa courageuse femme, qui n'avait pas cessé de soigner les blessés des deux armées. Raisonnablement, il pouvait garder Bozanti jusqu'au 1er mai. En prolongeant la résistance jusqu'au 29, en maintenant devant lui une fraction importante des forces adverses, il a contribué largement au rétablissement de nos troupes dans cette Cilicie, grenier de la Syrie, dont nous étions à nouveau les maîtres avant que le traité d'Angora ne vînt nous l'enlever.

A Damas, quand je les vis tous les deux, le commandant et sa femme, je connaissais leur tragique aventure. Ils en parlaient si simplement ! « Comment les Turcs vous ont-ils traitée ? demandai-je à Mme Mesnil. — Quand je fus leur prisonnière, ils voulurent me faire écrire à mon mari pour l'engager à se rendre. « Cela ne servirait à rien, ai-je répondu. Et puis je suis la femme d'un officier. » Alors l'officier turc me prit la main et s'inclina. »

Le héros de Bozanti, usé par cinq ans de guerre et par une captivité cruelle, est mort en pays rhénan. J'ai sous les yeux le journal de marche de son bataillon. Est-il rien de plus émouvant que la simple transcription de ces ordres et le procès-verbal de ces opérations ? Ces écritures-là, mieux encore que les dépêches des consuls et les comptes rendus des fouilles, sont de bon style français.

XVII. — LA SYRIE FRANQUE

Je cherche à rassembler en gerbe ces impressions de nos voyageurs d'Orient et, malgré moi, ce sont mes propres impressions qui me reviennent au moment de conclure. Céderai-je à leur appel ? Qu'il me soit permis d'en recueillir

trois, qui éclaireront peut-être ces récits innombrables et touffus et désigneront les directions françaises.

Ma première surprise, en débarquant du bateau ou m'enfonçant à l'intérieur des terres, à Alexandrie ou à Beyrouth, à Jérusalem ou à Damas, fut de trouver notre langue partout parlée et bien parlée. Dès l'arrivée en Égypte, je l'éprouvai. Je demande mon chemin à travers Alexandrie, en français, à tout hasard : on me répond en français. Je regarde les enseignes des magasins dans les rues principales : sur cent, il y en a bien quatre-vingts rédigées en français. Je m'informe : nos établissements d'instruction, religieux pour la plupart, ont, en Égypte, plus de vingt-cinq mille élèves. En Palestine, en Syrie, même constatation. La Faculté de médecine de Beyrouth, tenue par les Jésuites et très florissante, est demeurée le grand centre d'influence intellectuelle, en face de la Faculté américaine. Et je n'oublierai jamais les beaux regards noirs, chargés de curiosité et de sympathie, de tous ces jeunes Syriens, de toutes ces petites Syriennes, avides de mieux connaître la France dans les collèges et couvents que je visitai durant mon séjour.

Il faut lire, dans le livre de Barrès *Faut-il autoriser les Congrégations?* qui est une manière de testament, ses rapports sur l'œuvre des Frères des Écoles chrétiennes, des Pères Blancs, des Missions africaines de Lyon, des Franciscains et des Missionnaires du Levant. Si le recrutement de ces grandes congrégations venait à se tarir, notre influence en Orient, en Extrême-Orient, en Afrique peu à peu déclinerait. J'ai vu à Antoura, dans le Liban, au-dessus de la mer, les quelques Lazaristes qui enseignent notre langue, notre littérature, notre histoire, donner leurs forces jusqu'à l'épuisement, leur nombre trop restreint les contraignant à ce surmenage. On ne peut toucher à nos missions sans atteindre la France. C'est une loi : catholicisme et France sont, en Orient, intimement mêlés et il n'est pas de politique hors des résultats. Les gouvernements français d'autrefois l'avaient parfaitement compris. Relisons les instructions d'Henri IV ou du P. Joseph aux Capucins, ou les ordres de Louis XIV à ses consuls dans les Échelles du Levant : nous y trouverons les modèles de cette politique réaliste qui voit la vie et ne se laisse pas égarer par l'utopie.

Elle sait que l'influence de la langue et l'influence morale préparent la voie aux traités commerciaux et aux avantages économiques. Un peuple de marchands et de financiers n'a pas de rayonnement : il ne s'impose que par la force. L'enseignement et l'exemple assurent les conquêtes pacifiques. Nos missions donnent en Orient cet enseignement et cet exemple. Le respect que la pureté et la noblesse de leurs mœurs imposent est d'un effet incalculable, non seulement sur les chrétiens d'Orient qui, sans eux, ne seraient que trop portés, sous l'influence d'un climat amollissant, à élargir les préceptes de la religion, mais sur les Arabes qui devinent en eux une force supérieure dont leur nation d'origine bénéficie.

Du même point de vue pratique, leur concours est d'un désintéressement inestimable. Pour tenter de les remplacer, — non dans leur influence morale qu'on ne peut songer à égaler parce que sa source d'inspiration est divine, mais dans leur enseignement, — il faudrait grever notre budget déjà trop lourd de dépenses extraordinaires. Leur source d'inspiration est divine : là est peut-être leur plus sûr moyen d'action sur cette terre d'Asie où naquirent toutes les religions et qui porte encore la trace laissée par les pas des dieux. Aucun de ceux qui ont visité les Échelles du Levant n'a manqué de souligner le lien qui unit là-bas le catholicisme à la France.

C'est peut-être que là-bas seulement le fait des Croisades prend sa véritable grandeur. Les châteaux des Croisés sont, pour le voyageur, un prodigieux spectacle, et inattendu.

J'en ai visité quatre ou cinq : le Kalaat-el-Homs, ce fameux Krach des Chevaliers qui commande la route d'Homs et d'Alep et qui, à peu près intact, offre, derrière son fossé d'enceinte, ses tours, ses murailles, son donjon tels qu'il les offrait autrefois à la vue des armées musulmanes venues pour l'assiéger; le Markab au-dessus de la mer, formidable masse de pierre qui pouvait contenir une garnison de dix ou douze mille hommes et des vivres pour plusieurs années ; la forteresse de Tartous, le château de Beaufort à pic au-dessus du glauque Litany. Leurs dimensions et la beauté de leur architecture m'ont pareillement stupéfait. Dans ses beaux ouvrages sur *l'Art religieux aux* XII*e* et XIII*e* *siècles*, M. Émile Mâle nous a montré l'influence de l'inspiration arabe, et principalement syrienne, sur notre art

par le retour des Croisés. Mais les proportions indiquent nettement une volonté politique. Nos ancêtres, en allant délivrer les Lieux Saints, n'entendaient pas se livrer à quelque aventure d'outre-mer ni se fier uniquement à un instinct religieux. Ils voulaient s'installer et demeurer. Ils ont manié la truelle aussi bien que l'épée. Ils construisaient un rempart contre les invasions d'Asie. Ils assuraient l'ordre de l'Europe. Leurs divisions les ont abattus et fait chasser. Quelle leçon pour nous ! Le petit jeu des rivalités et des traquenards est passé de mode en Orient depuis la guerre et ses saignées. France et Angleterre, si elles veulent y maintenir leur influence, doivent s'entendre, car leurs intérêts sont les mêmes, et leur sort sera le même. Tout échec au Levant se répercutera pour l'une en Égypte et jusqu'aux Indes, pour l'autre sur le littoral africain et jusqu'en Indo-Chine. Par surcroît, il leur faudra s'entendre avec l'Italie dont la population croissante et le développement d'esprit national exigent des débouchés commerciaux et coloniaux. Enfin l'ombre de l'Allemagne continue de s'étendre sur la Turquie. Certes, un état d'esprit européen est à souhaiter après l'épuisement de la Grande Guerre, et il y faut travailler, car c'est l'unique façon de maintenir notre civilisation menacée. Mais n'appartient-il pas à l'Allemagne de donner des gages, son histoire, notamment au temps des Croisades, nous révélant que ses empereurs ont presque toujours entravé l'éclosion de cet esprit de concorde et de paix ?

J'ai vu les derniers Croisés aux confins du désert de Syrie, et ce sont nos soldats qui y montent la garde. Pourquoi la monter si loin? Parce que ce désert est le grand passage. Ce désert, quelquefois, paraît tout entier en marche quand on y rencontre des caravanes de plusieurs milliers de chameaux. Les tribus de Bédouins ont, avec leurs troupeaux, des migrations régulières, car elles les mènent pâturer à dates fixes aux portes de Damas ou d'Alep. Nous pratiquons chez elles la pénétration pacifique par les échanges de présents, par les secours médicaux dont elles n'ont guère souci que pour les maladies des yeux frappés par la trop grande lumière du soleil et la réverbération des sables.

Nous rassurons surtout, par la sécurité que nous garantissons, le commerce qui se fait de la Mésopotamie à la côte

par caravanes, et la culture agricole que les tribus sédentaires, trop souvent victimes de razzias, n'osaient plus entreprendre loin des villes. Bien des terres laissées en friche ont été remises en état et cultivées depuis notre occupation, et l'on voit, au pont de Deir-ez-Zor sur l'Euphrate, l'importance du trafic qui relie Bagdad et Mossoul à Alep et, de là, aux ports d'Alexandrette, de Tripoli, de Beyrouth.

Deir-ez-Zor, Palmyre, souvenirs enchanteurs! Deir-ez-Zor dont le pont sur l'Euphrate coupe une île pleine de vergers et de rossignols et qui m'est apparue comme la cage dorée d'un bois où se donnait un concert. Palmyre, dont les ruines immenses et colorées par le soleil permettent au sortir des sables de reconstruire une cité de rêve. Et pourtant je n'en ai pas gardé que ces visions éblouissantes. Là, j'ai vu vivre une troupe de jeunes Français d'une façon magnifique. Nous y avons des escadrilles d'aviateurs et des compagnies de méharistes. Officiers et soldats font un métier d'exploration. Au sortir de l'oasis l'aventure les guette. Une panne de moteur peut livrer les aviateurs à une tribu : tous n'en reviennent pas. Les méharistes accomplissent dans le désert de longues randonnées. Il n'est rien de plus exaltant que de vivre, ne fût-ce qu'un jour ou deux, dans la compagnie de cette jeunesse. Elle nous relie aux plus belles prouesses d'autrefois. Elle apporte la France avec elle, sa bonne humeur, sa gaîté, son art de séduire, son audace, son endurance, et ce goût aussi d'orner sa demeure, car, avec quelques tapis et quelques étoffes apportés de Damas ou d'Alep, et le sortilège d'un adroit éclairage, elle arrange au cœur du désert un décor des Mille et une nuits.

Missionnaires et soldats, voyageurs soumis à une règle et à l'observance d'une tâche qui est de faire aimer et respecter notre pays outre-mer, vous qui précédez les autres, écrivains, archéologues, commerçants, ou rendez leur œuvre possible, ne méritez-vous pas la première place sur cette liste des Voyageurs d'Orient?...

HENRY BORDEAUX.

LA FORMATION

DE L'OFFICIER DE RÉSERVE[1]

Messieurs,

L'an dernier, à cette même séance solennelle de la Sorbonne, votre éminent président, M. André Lefèvre, — à qui, il me permettra de le lui dire, l'armée reste reconnaissante de son clairvoyant et inlassable souci de la Défense nationale et qu'elle est heureuse de voir continuer sa grande tâche patriotique, à la tête de l'*Union nationale des officiers de réserve*, — votre président, avant de donner la parole au général Debeney, prévenait les dames qu'elles allaient recevoir un haut enseignement militaire. Combien aurais-je eu, plus que le chef d'état-major général de l'armée, besoin d'une précaution du même ordre, puisque je me propose de commencer cette causerie sur « la formation et le perfectionnement de l'officier de réserve » en vous jetant militairement, cavalièrement même, au milieu d'une grande bataille, pour en décrire un intéressant épisode, qu'un croquis vous aidera à suivre (2) !

Nous sommes en octobre 1918. La bataille de France bat son plein : de la mer du Nord à la Meuse, douze armées alliées bousculent et poursuivent l'ennemi sans lui laisser de trêve.

Le 412e régiment d'infanterie fait partie de la 58e division d'infanterie de la première armée. Il borde l'Oise, dont il doit occuper les passages, puis déboucher pour reprendre la marche en avant. Les arrière-gardes allemandes tiennent

(1) Conférence faite le 9 mai, à la Sorbonne, sous les auspices de *l'Union nationale des officiers de réserve.*

(2) Voir plus loin : page 634.

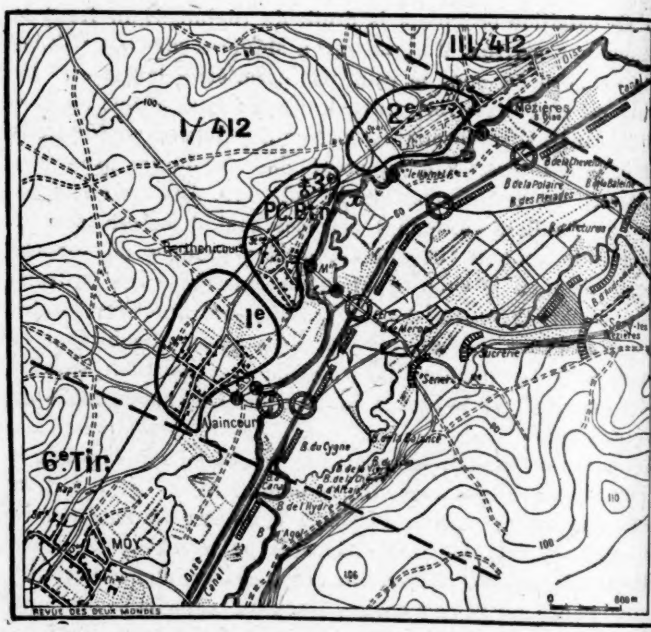
la rivière de façon à protéger la retraite; elles ont coupé les ponts et en occupent les débouchés sur la rive gauche. Le 412e a l'ordre de prendre pied sur cette rive, mais toutes les tentatives faites le 11, le 12, le 13 octobre ont échoué sous le feu des mitrailleuses ennemies. L'ordre est renouvelé de passer le 14.

C'est au 1er bataillon qu'en incombe tout d'abord l'exécution. Ce bataillon occupe, à la droite du régiment, un front de 3 kilomètres environ, d'Alaincourt à Mézières-sur-Oise : l'Oise coule du nord au sud, le canal est parallèle à la rivière. Le terrain est plat et couvert entre les deux lignes d'eau; mais, à l'est du canal, il se découvre et présente de légères ondulations dont la plus intéressante, au point de vue de ses avantages militaires, est le mamelon de la cote 110. Les trois compagnies de fusiliers voltigeurs accolées sont disposées, comme l'indique le croquis, devant les quatre groupes de passage correspondant à la zone d'action du bataillon. Les mitrailleuses, réparties entre les compagnies, sont braquées sur les passages de l'Oise. Les engins d'accompagnement sont dans la zone de la 2e compagnie : le canon de 37 ayant pour objectif le pont du canal, et le Stokes le pont de l'Oise sur la route de Mézières à Séry.

Devant une ligne de feu continue que, depuis trois jours, il n'a pu réussir à dominer, le commandant du 1er bataillon redoute un échec de jour et décide de mettre tout en œuvre pour passer la nuit. Un incident fortuit va le servir. Le sous-lieutenant Marty, de la 2e compagnie, chargé d'effectuer une reconnaissance sur la rive droite, découvre, dans les saules, une passerelle qui lui semble intacte (Voir l'*x* du croquis). Il saisit cette occasion d'aller voir ce qui se passe sur la rive gauche ennemie et s'y engage avec ses hommes, mettant en fuite deux guetteurs allemands qui en gardaient l'issue derrière un réseau de fil de fer. Mais la passerelle saute après leur passage; la retraite est coupée et l'ennemi alerté.

Le sous-lieutenant Marty remonte l'Oise, prenant une direction opposée à celle qu'ont suivie les guetteurs ennemis. Il tombe sur un poste ennemi tenant le débouché du pont de la voie ferrée. Il l'attaque à la grenade et, soutenu par une mitrailleuse de la 2e compagnie, l'oblige à fuir. Bien que blessé dans ce combat, le sous-lieutenant Marty repasse l'Oise à la nage et

peut, avant de se faire panser, rendre compte, à 20 heures, au chef de bataillon, de cette situation. Celui-ci en saisit aussitôt les avantages pour la réalisation de son idée et l'exploitant au mieux, il décide sur-le-champ de construire immédiatement un passage à l'endroit où la patrouille a traversé, de pousser par là du monde sur la rive gauche en tête de pont, puis de monter



LE PREMIER BATAILLON DU 412e R. I. AU PASSAGE DE L'OISE

une attaque en direction du coude du canal et de la cote 110. Il rend compte à son colonel, en spécifiant qu'il agira d'abord par ses seuls moyens et que l'artillerie amie ne devra pas tirer avant qu'il en réclame l'appui.

On passe à l'exécution sans désemparer : on construit, avec des matériaux de fortune, une passerelle au point choisi, et un deuxième passage dans les décombres du pont de chemin de fer que la 2e compagnie a occupé à temps pour briser une tentative faite à 20 h. 45 par l'ennemi pour réoccuper son poste. Puis on

pousse sur la rive gauche toute la compagnie du centre, une partie de chacune des compagnies d'aile, de telle sorte que le 14, vers 2 heures, la tête de pont est constituée, les extrémités de l'arc de cercle occupé par les troupes étant appuyées à l'Oise et flanquées de la rive gauche.

Il s'agit maintenant de monter l'attaque sur le canal d'abord, sur la cote 110 ensuite. Pour soutenir son infanterie, ce chef de bataillon dispose de toutes ses mitrailleuses augmentées d'un certain nombre d'autres qu'il n'a pas négligé de ramasser en cours de route sur les champs de bataille, d'un canon de 37, d'un Stokes, d'une mitrailleuse allemande abandonnée par l'ennemi au pont du chemin de fer. Il peut jouer également d'un canon de 75, mis à la disposition du 412e R. I. comme canon d'accompagnement. Son chef, le sous-lieutenant Desplas, n'ayant aucune mission précise, est venu spontanément se mettre aux ordres du chef de bataillon, dès qu'il a entendu les bruits du combat. Comment ce dernier va-t-il utiliser ces moyens ?

Le premier objectif à emporter est le canal. Pour y arriver, il prendra ses mesures pour neutraliser le feu ennemi dans la zone comprise entre la voie ferrée et la route Berthenicourt-Senercy et limitée à l'est par le canal. A cet effet, chacun des éléments de feu du bataillon, mitrailleuses, Stokes, 37, 75, reçoit une mission simple et nette. Dans chacune des compagnies de fusiliers voltigeurs, on règle minutieusement l'emploi des moyens de feu propres à la compagnie : fusils mitrailleurs, V. B. constitués en batteries. Sous la protection de ce feu, les groupes de grenadiers sauteront au canal. Le reste de la nuit se passe à vérifier que chacun est à sa place et exactement au courant de ce qu'il a à faire et, au petit jour, à 7 heures, l'attaque se déclenche : notre feu, violent et précis, surprend et paralyse l'ennemi ; nos grenadiers atteignent le canal que nous livre un assez dur, mais court combat à la grenade depuis le pont de chemin de fer jusqu'à la route d'Alaincourt. La première manche est gagnée.

Pour gagner la partie, c'est la cote 110 qu'il faut atteindre, c'est-à-dire progresser encore de 1 200 mètres. Cette deuxième partie de l'opération a été également préparée à l'avance. Un nouveau système de feu a été combiné, renforcé cette fois par l'action de l'artillerie d'appui direct, puisqu'il s'agit d'une attaque

en plein jour. Une compagnie assure la possession du canal sur lequel s'établissent également les mitrailleuses, tandis que les deux autres compagnies exploitent immédiatement leur succès. La première, en particulier, pousse droit sur Senercy et la sucrerie et, dès que le tir d'artillerie est levé, elle reprend son mouvement et atteint la cote 110, toujours suivie et couverte à gauche par la 3e compagnie.

Quant à notre jeune officier d'artillerie, dont la pièce de 75 a dû de bonne heure cesser son feu, il s'est attaché au commandant de la première compagnie chargée de poursuivre et d'exploiter le succès. Il porte sa pièce à Alaincourt et, dès que le canal est conquis, il entreprend de passer l'Oise : il requiert des sapeurs du génie, fabrique des radeaux, si bien qu'à treize heures il est en batterie au bois d'Orion. Malgré les ponts détruits, il a réussi à franchir la vallée avant les autres bataillons du régiment. Dès treize heures, ses obus aident efficacement les 1re et 3e compagnies audacieusement isolées. Le bataillon est alors définitivement le maître de la cote 110; il a ouvert la route au régiment, sa mission est remplie.

***

Il y a bien des enseignements à tirer d'une action de guerre si remarquablement conduite. Tout d'abord, le moral de cette troupe et de son chef est splendide. Malgré des échecs répétés, aucun découragement ne se fait sentir. Vous avez vu le chef de bataillon voulant atteindre l'objectif fixé, le sous-lieutenant Marty, blessé, passer la rivière à la nage et signaler l'occasion à son chef avant même de se faire panser, le sous-lieutenant Desplas venir, de lui-même, là où le bruit du combat lui indique qu'il peut être utile. Ils veulent tous vaincre. Mais cela ne suffirait pas, ils savent aussi ce qu'il faut faire; car, s'ils ne le savaient pas, que pourraient-ils bien vouloir?

Le chef de bataillon sait qu'il a un front étendu et peu de moyens : il demande à la ruse ce que ne peut lui donner la force et exécute par surprise et de nuit la première partie de son opération; dans la deuxième partie, il n'attaque que sur un front justement proportionné à ses moyens. Il a inventorié à fond sa zone d'action, cherchant inlassablement la fissure par où passer et, lorsque la chance s'offre à lui, il est prêt à la saisir. Il connaît si bien son terrain et le maniement de l'outil

complexe qu'est un bataillon moderne, qu'il a pu, en pleine nuit, monter un système de feux qui ne lui a donné aucun déboire. Le sous-lieutenant Marty a compris immédiatement tout le parti que son chef peut tirer de la situation que son irruption sur la rive ennemie vient de créer et, sans perdre une seconde, il l'en informe. Le sous-lieutenant Desplas sait ce qu'on attend de lui et ce que peut donner sa pièce. Il en est de même certainement de tous les officiers, gradés et spécialistes du bataillon, qui ont mené à bien toutes les missions, petites ou grandes, qui leur ont été confiées. Ce bataillon est une unité dans laquelle chacun est fixé sur ce qu'il a à faire ; il est en un mot une troupe instruite.

Il y a quelques jours à peine, un colonel, dont un bataillon a été envoyé en Syrie, me montrait une lettre d'un de ses officiers, lui disant combien il lui était reconnaissant de ses exigences en matière d'instruction, car le bataillon a réussi ce qu'il a entrepris et avec des pertes beaucoup moins considérables que celles qu'éprouvent, dans des opérations analogues, d'autres unités moins instruites.

Songez maintenant, que cette infanterie de 1918 n'est déjà plus celle qu'il nous faut, et que, les régiments comprendront, bientôt sans doute, des lance-bombes et de l'artillerie d'accompagnement ou des chars. L'infanterie de demain aura donc à mettre en œuvre des machines de feu de plus en plus nombreuses, de plus en plus complexes et, par là, l'instruction y sera à la fois plus délicate à donner et plus nécessaire encore. Songez aussi que l'infanterie est la moins technique des armes et que ce qui est vrai pour elle l'est encore plus pour les autres. Songez, enfin, que les officiers de ce bataillon sont, pour les deux tiers, des officiers de réserve, que ces gradés sont, pour les trois quarts, des gradés de réserve, qu'il y a une chance sur deux que le bataillon soit commandé par un officier de réserve, et vous serez maintenant d'accord avec moi, — si vous ne l'êtes pas déjà depuis longtemps, — pour estimer que l'instruction des officiers de réserve a une importance primordiale, que les officiers de réserve doivent la posséder dès le temps de paix, parce qu'en temps de guerre elle serait trop coûteuse à obtenir, et que la négliger constituerait par suite un véritable danger national.

***

Entrons dans le vif du sujet et, pour cela, reportons-nous d'abord, en quelques mots, à la formation d'origine des officiers de réserve pour examiner ensuite, avec plus de détails, les moyens qui leur sont donnés de se perfectionner.

Les officiers de réserve aujourd'hui, peut-on dire en simplifiant, proviennent de deux sources. Les uns ont été formés par la guerre, les autres sont issus de la récente institution de la préparation militaire supérieure, et des élèves officiers de réserve.

Les premiers sont encore environ au nombre de 98 000. Ils en forment donc la majeure partie. Ils ne peuvent évidemment avoir eu de meilleure école que cette terrible guerre, longue, dure, où les facteurs techniques, intellectuels et moraux ont joué si complètement leur rôle. Ils ont gagné sous le feu leurs grades et les distinctions dont ils sont fiers à bon droit. Ils ont conduit leurs hommes à la victoire. Ils sont vraiment des chefs. Mais, justement parce qu'ils ont cette expérience, ils se rendent compte de la rapidité avec laquelle on peut oublier les leçons de la guerre, si, — repris par les nécessités d'une existence où la lutte, pour être d'une autre nature, n'en est pas moins parfois aussi poignante, — on perd contact avec la vie militaire. Ils n'ignorent pas que la technique militaire, liée aux progrès réalisés hors de l'armée, est en constante évolution, qu'il en est par suite de même de la tactique. Ils savent, en un mot, qu'ils doivent continuer à travailler pour se maintenir à hauteur de leur tâche. Ils l'ont d'ailleurs reconnu et formulé, avec une grande netteté d'expression, au Congrès de Belfort. Ils ont précisé qu' « il y a lieu de permettre aux officiers de réserve ayant fait campagne, de s'entretenir au courant des perfectionnements techniques ainsi que des méthodes d'emploi préconisées par les règlements établis à la suite de l'expérience de la guerre ».

Quant aux officiers de réserve provenant des élèves officiers de réserve, ils sont pour le moment au nombre de 12 000 environ, nombre qui grandira chaque année, au fur et à mesure qu'ils prendront la place de leurs aînés. Leurs chefs sont d'accord pour louer leurs efforts dans les pelotons comme dans les écoles de formation, et leur séjour au régiment laisse une impression

favorable de bonne volonté, d'entrain et d'esprit militaire. Mais, en général, on constate qu'ils connaissent insuffisamment la troupe et se montrent encore inhabiles à formuler des ordres, à conduire une section. Avouez que le contraire serait étonnant après quelques mois de peloton ou d'école, en dehors ou à côté de la troupe par conséquent. Pour remédier à ce grave inconvénient, l'on a songé, justement, me semble-t-il, à augmenter le programme théorique de l'instruction militaire supérieure, de façon à disposer de plus de temps dans les pelotons et les écoles pour exercer les jeunes élèves officiers au commandement de la troupe, comme aussi aux fonctions d'instructeur, ce qui, tout en leur permettant de rendre plus de services au régiment, aura en outre l'avantage de leur donner une connaissance plus approfondie du soldat. On pourrait également renoncer à conserver dans les écoles, comme instructeurs des élèves officiers de réserve, de jeunes sous-lieutenants de l'active, nommés de la veille, et n'ayant aucune connaissance de l'homme et de la vie du régiment, incapables, par suite, de combler la lacune qui vient d'être signalée. Ces dispositions et d'autres analogues pourraient procurer des résultats intéressants, et mettre le jeune officier de réserve en mesure de profiter pleinement des six mois qu'il passe au régiment en qualité de sous-lieutenant, et d'acquérir ce qui lui manque au point de vue de l'exercice du commandement et du maniement des hommes. Ainsi, les résultats obtenus par l'instruction militaire supérieure et les écoles d'élèves officiers de réserve sont déjà très bons. Ils peuvent être encore améliorés. Mais ils ne peuvent être considérés comme définitifs, car une instruction aussi rapidement acquise s'effacerait de même, si elle n'était constamment entretenue et étendue.

Il est donc permis d'affirmer que leur formation initiale ne peut suffire aux officiers de réserve, si excellente qu'elle soit, eût-elle même été celle de la guerre, et que, par suite, le perfectionnement constant de leur instruction est indispensable, quelle que soit leur origine.

Comment s'obtiendra ce perfectionnement ?

***

D'abord dans les *écoles de perfectionnement*.

On peut dire qu'aujourd'hui elles existent au complet et

fonctionnent dans les conditions prévues par la circulaire de janvier 1924 relative à l'Instruction générale des cadres et des troupes. Les écoles de perfectionnement et leurs filiales sont au nombre de 220 environ; elles sont toutes rattachées à des corps de troupe.

Je voudrais, en ce qui les concerne, aborder deux ordres d'idées : la fréquentation et le rendement de ces écoles.

Et d'abord la fréquentation.

D'après les chiffres qui m'ont été donnés, il y avait, en 1925, 35766 officiers inscrits dans ces écoles et 5326 officiers assidus. Depuis 1920, où ils n'étaient que 5086, le chiffre des inscrits a toujours été en croissant. Le chiffre des assidus, qui était de 1031 en 1920 n'a pas crû dans la même proportion. Nous sommes donc incontestablement en progrès, mais il n'y a ni autant d'inscrits, ni surtout autant d'assidus, qu'il pourrait y en avoir, en particulier parmi les jeunes.

Votre Union, messieurs, et ce n'est ni la première ni la dernière fois que j'ai à rendre hommage à l'esprit de dévouement qui l'anime, est pour beaucoup dans ces progrès. Elle a pensé, pour obtenir mieux, à faire rendre obligatoire l'inscription des officiers de réserve à une école de perfectionnement. C'est l'objet de l'un des vœux formulés au congrès de 1925. Dans sa réponse à ce vœu, le ministre de la Guerre ne s'est pas rangé à votre avis : il n'a pas voulu admettre cette sorte de contrainte, estimant qu'elle ne comporterait pas de résultat pratique, parce que n'entraînant pas l'assiduité obligatoire qui est en dehors du cadre de la loi de recrutement.

Comment alors obtenir le résultat que nous désirons?

D'abord en faisant appel à votre esprit de devoir. « Est-il besoin, écrit le président d'une de vos associations amicales, de codifier cette obligation d'ordre purement moral et de l'insérer dans la prochaine loi de recrutement ? Nous ne le croyons pas. Ce serait méconnaître la mentalité du Français et de l'officier en particulier. Du jour où il sera imprégné de l'idée que le léger sacrifice qui lui est demandé est fonction des besoins de notre armée démocratique et du pays qu'elle a charge de défendre, il secouera une apathie toute superficielle et viendra se retremper dans la pratique militaire. »

On ne saurait mieux dire.

En second lieu, il est parfaitement juste qu'une part impor-

tante de l'avancement au choix soit réservée aux officiers qui cherchent à se perfectionner et dont les études et travaux ont été remarqués. Cela aussi est l'objet d'un de vos vœux du dernier Congrès. Il a été exaucé : l'Instruction du 3 janvier 1926 sur l'avancement des officiers de réserve en temps de paix prévoit en effet que le tableau d'avancement comprendra, dans une proportion déterminée chaque année par le ministre, trois catégories dont la troisième est réservée aux officiers à inscrire au titre des écoles de perfectionnement. Il est à souhaiter que cette troisième catégorie compte la plus forte proportion d'officiers. En revanche, je n'ai rien vu dans cette instruction qui eût trait aux propositions pour la Légion d'honneur. On a exprimé l'avis, et je trouve l'idée heureuse, que les différentes récompenses pour lesquelles les directeurs des écoles de perfectionnement ont à adresser des propositions à l'autorité supérieure (témoignages de satisfaction, citations au *Bulletin officiel*, lettres de félicitations du ministre avec citations au *Bulletin officiel*) devraient comporter, *ipso facto*, l'attribution à l'intéressé d'une fraction d'annuité pour la Légion d'honneur. Ce serait également, je crois, un stimulant précieux.

Enfin, pour attirer les officiers dans les écoles de perfectionnement, il faut compter avant tout sur la qualité de l'enseignement qui y est donné. Il n'est pas de meilleure propagande que de bien faire. Cet enseignement doit être à la fois pratique et attrayant : pratique par l'étude fréquente de cas concrets qui est une gymnastique pour l'esprit et l'habitue à la solution rapide de problèmes militaires simples ; attrayant, grâce à la mine inépuisable qu'est la Grande Guerre d'exemples à l'appui de tous les préceptes de nos règlements. Mais, tout en s'inspirant des leçons du passé, cet enseignement devra s'élargir et envisager les problèmes de la guerre de demain, afin de préparer les officiers aux surprises qu'ont toujours apportées jusqu'ici, à l'un au moins des adversaires, les débuts d'un conflit armé.

Quels résultats peut-on attendre de l'enseignement dans les écoles de perfectionnement ?

Ces écoles ont pour objet de maintenir le contact des officiers de réserve avec les officiers de l'active, de tenir les officiers de réserve au courant de l'évolution des idées, en matière d'instruction et d'armement en particulier. Et cette définition suffit pour indiquer à quel point la fréquentation en

est nécessaire à un officier de réserve, quelle que soit l'arme à laquelle il appartient. Mais elle fait sentir, également, surtout quand on la confronte avec les moyens d'instruction dont elles disposent, — conférences, exercices sur la carte et exercices à l'extérieur, — que si ces écoles sont aussi aptes à donner une instruction technique théorique très poussée dans le détail, qu'à répandre des idées générales, elles ne peuvent, en aucun cas, contribuer à familiariser l'officier avec le contact et le commandement de la troupe.

Je sais bien que les plus louables efforts ont été faits, — dans les écoles d'instruction du gouvernement militaire de Paris en particulier, — pour diriger l'instruction dans une voie aussi pratique que possible : séances de tir, exercices avec troupes fournies par les unités du gouvernement militaire, tirs réduits au canon de 75. Mais les résultats, insuffisants et sans proportion avec l'esprit et l'activité dépensés, ont bien montré que, si les écoles de perfectionnement peuvent parfaitement remplir le but pour lequel elles ont été créées, — parfaire et élargir l'instruction des officiers de réserve, — on ne peut compter sur elles pour ce qu'il leur est impossible de donner : la pratique du commandement.

* * *

Cette pratique, en effet, ne s'acquiert que dans la troupe. Et nous voici, par une pente inévitable, amenés à parler des périodes d'instruction qui, seules, permettent à l'officier de réserve de vivre en contact prolongé et intime avec ses camarades de l'active, et d'exercer un commandement avec toutes les obligations techniques, tactiques et morales qu'il comporte. Vous avez si bien senti, messieurs, l'impérieuse nécessité de ces périodes que le premier des vœux que vous avez formulés à Belfort est le « rétablissement effectif et immédiat des périodes d'instruction prévues par la loi de recrutement du 1er avril 1923 ».

Ce vœu est également celui des officiers de l'armée active, vraiment effrayés des conséquences de l'abandon des périodes d'instruction, inquiets de voir tant d'années perdues, de voir le mal augmenter à mesure que le temps s'écoule, à mesure que les officiers de réserve, ayant fait la guerre, cèdent la place aux jeunes générations, à mesure que le matériel change, à mesure

que le service se réduit et que, par là, l'instruction des réserves croît encore en importance. Ajoutons qu'un chef de corps se trouve en présence de difficultés insurmontables quand il lui faut noter pour l'avancement, ou affecter selon leur valeur et les services qu'ils peuvent rendre en campagne, des officiers de réserve qu'ils ne connaissent que d'après un dossier dont les données ont pu cesser d'être exactes. Il y a là le danger de cruelles surprises qui se traduiraient, au début d'une guerre, par le sacrifice inutile de vies humaines.

Ce vœu est, enfin, celui du Gouvernement, qui a admis en 1924, le principe de la reprise de ces périodes, en a demandé, en 1925, une application qui n'a pu être réalisée, faute des crédits nécessaires, qui vient cette année de faire voter une loi portant ouverture de crédits pour la convocation, en 1926, d'un certain nombre d'officiers de réserve, de certaines catégories d'hommes de troupe spécialistes, et l'aménagement de camps d'instruction en vue d'une plus large convocation à réaliser en 1927. C'est beaucoup. Ce qui vient d'être voté est fort intéressant à deux points de vue. D'abord la plus large part du crédit demandé et accordé, est destinée à l'aménagement des camps d'instruction pour les rendre aptes à se prêter aux périodes d'instruction des réservistes. C'est qu'en effet, il faut que tout le temps que dureront ces périodes soit uniquement consacré à une instruction militaire menée exclusivement en vue de préparer cadres et troupes à leur rôle en campagne et, pour y arriver, il est besoin de mettre au point l'organisation matérielle des camps comme aussi de rompre avec certains errements pratiqués avant la guerre. Il faut, en particulier, que l'officier de réserve y serve sous les chefs et commande les hommes qu'il retrouverait au jour de la mobilisation, c'est-à-dire qu'il faut réaliser la réunion dans les camps de troupes constituées avec leurs effectifs de guerre et, pour cela, abandonner les convocations par classes pour en venir aux convocations par unités.

En second lieu, les débats à la Chambre ont fait ressortir que le Parlement attend que la réorganisation de l'armée vienne en discussion pour traiter en grand la question des périodes d'instruction des réserves.

Il faut bien dire que, des trois lois qui fixent dans notre législation française le statut de l'armée : loi d'organisation,

loi des cadres, loi de recrutement, la dernière, parce qu'elle touche plus directement les intérêts particuliers, est celle qui intéresse avant tout l'opinion publique et, pour le grand nombre, réorganisation de l'armée signifie simplement réduction de la durée du service. Que l'on ait tort de raisonner ainsi, ce n'est pas l'objet de cette conférence, mais je ne veux retenir qu'un fait, à savoir que la question de réduction du service est plus que jamais à l'ordre du jour et, par là, je suis amené à vous parler d'une organisation d'avenir qui paraît appelée à devenir une des conditions indispensables à une nouvelle réduction du service et à donner un nouveau et vaste champ d'action aux officiers de réserve : *l'instruction prémilitaire.*

***

Il faut envisager, en effet, deux évolutions parallèles, mais opposées dans leurs conséquences : la réduction du service militaire actif, le développement constant du machinisme. Tandis que la première fait souhaiter une instruction militaire aussi simplifiée que possible, la seconde au contraire impose une instruction technique de plus en plus complète, de telle sorte que le soldat qui ne sera pas un spécialiste, au sens où est entendu ce mot dans l'armée, se fera de plus en plus rare.

On sera donc amené à doter les jeunes gens, avant leur entrée au régiment, d'une instruction militaire générale, — j'entends par là commune à toutes les armes, — qui dégagera d'autant le travail des cadres actifs pendant la durée du service et leur permettra de consacrer au mieux le court délai dont ils disposeront, à l'instruction particulière à l'arme intéressée. Les résultats importants obtenus par l'instruction prémilitaire supérieure permettent d'en escompter d'équivalents d'une instruction prémilitaire élémentaire. On peut tracer ainsi qu'il suit les grandes lignes d'une telle organisation, à laquelle le chef d'état-major général faisait allusion dans sa conférence de l'an dernier, qui se substituerait à l'instruction physique, dont les résultats, il faut bien le reconnaître, n'ont pas répondu aux espoirs fondés sur elle.

Sans entrer dans des détails inutiles, disons seulement que l'instruction prémilitaire devra être fortement organisée par des dispositions légales, ou qu'elle ne sera pas. Tout d'abord,

elle sera obligatoire et devra comporter la sanction d'une durée de service supplémentaire pour ceux qui se déroberaient à ce devoir ou dont l'instruction serait reconnue insuffisante. Elle sera placée sous l'autorité immédiate du commandement de la région ou de ses représentants. Elle sera donnée par les officiers et les gradés de la réserve. Elle sera conduite d'après un programme unique pour tout le territoire, assurant l'égalité de l'instruction et l'unité de la méthode, et comprenant trois parties : la culture physique visant simplement à fournir au régiment des jeunes soldats assouplis et préparés, au point de vue respiratoire et musculaire, à supporter immédiatement un certain entraînement; l'instruction militaire ayant pour but d'enseigner les éléments de cette instruction commune à toutes les armes; une instruction civique et morale sur l'importance de laquelle j'aurai à revenir. L'instruction prémilitaire devrait être enfin dotée des moyens nécessaires, à la fois par l'armée pour le matériel militaire proprement dit, et par les communes en ce qui concerne les stades, champs de tir, ou stands.

Dans cette organisation, ce seraient donc, sous la direction du commandement, les officiers et, sous leurs ordres, les gradés de réserve qui auraient à donner l'instruction, et eux seuls, car, avec un service encore plus réduit, il va devenir impossible de détacher, ainsi qu'on le fait actuellement pour l'éducation physique, des gradés de l'armée active hors des corps de troupe. De nombreux officiers de réserve trouveront là satisfaction à leur légitime et généreuse aspiration de servir le pays en temps de paix comme en temps de guerre, et ils en tireront pour leur perfectionnement le plus grand bénéfice. Car, par suite de la permanence de leur travail, ils seront en collaboration suivie avec leurs chefs de l'armée active. Assurant la préparation des futurs conscrits par un enseignement dont les résultats seront tout naturellement constatés à l'arrivée de ces derniers dans les régiments, ils prendront d'eux-mêmes toutes les mesures et se plieront à toutes les obligations pour maintenir leurs connaissances à hauteur de leur tâche et l'on sait que, pour bien enseigner, il faut en savoir beaucoup plus que ce que l'on a à apprendre aux autres. Par un contact constant avec le futur troupier, ils apprendront à le connaître et, par là, feront leur meilleur apprentissage du métier de chef.

Ce mot de « chef » évoque le côté moral de leur mission,

à quelque degré de la hiérarchie qu'ils appartiennent; en raison de son importance, je veux m'y arrêter un instant. Il s'agira d'envoyer au régiment des jeunes gens préparés déjà à la discipline, imbus de l'amour de la patrie, sachant qu'ils lui doivent, en temps de paix, le sacrifice de quelques mois de leur jeunesse, en temps de guerre, celui de leur vie. Ces sentiments, il faut bien l'avouer, quelque douloureux que ce soit, paraissent être moins intangibles qu'autrefois où certaines paroles sacrilèges n'auraient pu être prononcées sans que leur auteur encourût la réprobation générale et, peut-être, un immédiat châtiment. Il faut éviter à tout prix que les détestables et criminelles théories tendant à faire sacrifier le devoir national à un soi disant devoir international se développent et empoisonnent l'esprit de notre jeunesse. Ce sera la plus belle tâche des officiers de réserve dans l'instruction prémilitaire.

Mais cette instruction, me direz-vous, on la voit bien se donnant dans les villes et les centres ruraux importants où les officiers de réserve sont nombreux et le groupement des futurs conscrits facile, mais, dans les campagnes, où les conditions sont tout autres, n'y aura-t-il pas des difficultés insurmontables? Je ne le crois pas, c'est affaire à une organisation générale assez souple pour se plier aux nécessités particulières. Et puis beaucoup d'instituteurs sont officiers de réserve. Ceux qui les ont vus au front savent qu'ils ont été de remarquables officiers. Y a-t-il un devoir plus impérieux pour ceux à qui est donné le pouvoir de former, dès leur jeune âge, l'intelligence et le cœur des enfants, que de leur enseigner le culte de la patrie et leurs devoirs envers elle, en leur montrant ce qui, à travers l'histoire, a fait la grandeur de la France : la générosité des sentiments et le dévouement de ses fils? Et qui donc serait mieux placé que l'instituteur officier de réserve pour accomplir cette sainte obligation? N'a-t-il pas d'ailleurs, pour l'y aider, dans chaque village, devant la porte de son école, le monument aux Morts, ce muet et sublime éducateur?

***

Je me suis laissé aller à un rêve d'avenir en essayant d'envisager ce que pourrait être le champ ouvert à votre activité, comme à votre perfectionnement, par l'institution de l'instruction prélimitaire. Je reviens au présent pour aborder le dernier

point de cette causerie. Nous avons vu que les officiers de réserve peuvent, au point de vue de leur formation, être rangés en deux grandes catégories : ceux qui ont fait la guerre, ceux à qui leur âge n'a pas permis de la faire. Nous avons vu qu'ils doivent entretenir et parfaire leur instruction dans les écoles, au cours de périodes d'instruction. Ces différents modes de perfectionnement sont, en outre, les seules occasions que les officiers de réserve aient de se rencontrer entre eux et d'être en relations suivies avec les officiers de l'active. Ne présenteraient-ils que cet avantage, leur action serait déjà féconde en heureux résultats. Il est bien certain, en effet, que, quelle que soit leur valeur intrinsèque, les procédés d'instruction n'auront de rendement véritable qu'autant que la fusion s'établira, complète et intime, entre les officiers de réserve de différente formation, comme entre les officiers de réserve et les officiers de l'active. Il faut qu'il règne entre tous la confiance réciproque et entière, nécessaire certes dans chaque domaine à une collaboration efficace, mais plus indispensable dans l'armée que partout ailleurs.

Vis-à-vis de leurs jeunes camarades, les officiers de réserve qui ont fait la guerre ont incontestablement des devoirs. D'abord, celui de les accueillir avec amitié et, sans leur faire sentir une supériorité qu'ils sont tout prêts à reconnaître, de les aider de leur expérience. On se rend compte combien des conversations, récits d'incidents de guerre vécus, jugements sur certains procédés de combat ou certains matériels peuvent heureusement compléter l'instruction du centre ou du régiment. Il y a autre chose encore. Les aînés auront à mettre en garde une jeunesse ardente contre son propre enthousiasme et son naturel désir de perfection et à la préserver des désillusions qu'elle ne peut manquer de rencontrer en prenant contact avec les réalités d'une vie militaire qui a, maintenant plus que jamais, ses difficultés, son terre à terre, ses servitudes en un mot, qui ne doivent jamais leur faire perdre de vue sa grandeur, laquelle réside tout entière dans l'idéal toujours présent du devoir militaire.

Quant au désir d'un rapprochement aussi intime que possible entre l'officier de réserve et l'officier de l'active, il nous anime tous. Vous en voyez la preuve dans nos institutions militaires actuelles, à l'origine même de la carrière des officiers. Aujourd'hui, chaque école de formation des officiers de l'active fonctionne également comme école de formation pour

les officiers de réserve. Sans doute, dans ces écoles, on est obligé d'établir des programmes différents, parce que les élèves appelés à devenir officiers de réserve n'y passent que six mois, tandis que les autres y séjournent une et même deux années, et par là un tableau de travail, de part et d'autre très chargé, ne favorise pas, autant qu'il serait désirable, la pénétration complète des promotions l'une par l'autre. Les commandants de ces écoles d'officiers s'efforcent de l'améliorer encore en multipliant, dans toute la mesure du possible, les occasions de rapprochement. Mais, déjà, on doit se féliciter des résultats obtenus par cette communauté d'origine. Nos jeunes officiers peuvent, quand ils se rencontrent, évoquer, à défaut du front, le temps où ils étaient camarades à Saint-Cyr, Fontainebleau, Saint-Maixent, Saumur ou Versailles; ils ont des souvenirs communs, et c'est beaucoup.

Quant aux officiers qui n'ont pas cette origine commune, c'est à la guerre qu'il leur a été donné de se connaître et de s'apprécier. Qui donc eût pensé, en novembre 1918, à différencier un officier de l'armée active, d'un officier de réserve? Qui pense à le faire aujourd'hui, s'il veut bien se reporter à cette cruelle, mais si grande époque, dont les enseignements de toute sorte ne doivent jamais être oubliés? Permettez-moi le récit d'un incident sentimental, intime, tout personnel, que je ne vous cite que parce qu'il a laissé en moi une très forte empreinte. En 1915, j'accompagnais mon chef, le général Foch, qui voyait, au moment où ils quittaient une des armées qu'il commandait, des régiments descendant d'un secteur où ils avaient mené de très rudes combats : ces régiments défilaient devant lui et les officiers formaient ensuite le cercle, afin qu'ils lui fussent présentés, et qu'il pût leur dire quelques mots. Un jour, dans ce cercle, mon regard se porta sur un officier d'apparence modeste et portant l'uniforme sans aisance, un officier de réserve pensai-je. C'était bien un officier de réserve, et c'était aussi un héros, comme je l'appris lorsque son colonel, arrivant à lui, le présenta au général Foch en énumérant les actions d'éclat dont il était l'auteur depuis le début de la campagne et que j'eusse été heureux d'avoir à mon actif.

Depuis, je n'ai jamais songé à faire, même *in petto*, une différence entre un officier de réserve et un officier de l'active et je me suis reproché, comme une injustice, cette remarque

cependant involontaire et demeurée tout intérieure. Nous en sommes tous là, messieurs. La guerre nous a appris à vous estimer et à vous aimer, à vous considérer entièrement comme des nôtres. Si parfois, au cours de contacts devenus trop rares, il vous arrive de nous aborder avec un peu de timidité, de nous croire un peu distants, détrompez-vous; dites-vous que ce n'est qu'une apparence, et peut-être y a-t-il autant de timidité du côté de l'officier de carrière que du vôtre. N'en êtes-vous pas convaincus d'ailleurs, vous qui ne cessez de donner dans les écoles de perfectionnement, des témoignages de confiance aux officiers qui les dirigent? Vous avez en nous des frères d'armes qui n'oublient pas ce que vous avez été, et qui savent à quel point ils ont besoin de vous pour que l'armée de demain soit à la hauteur des tâches qui peuvent lui échoir.

Ainsi, la guerre a fait la fusion entre les anciens; les écoles de formation s'efforcent de la réaliser entre les jeunes. Aux écoles de perfectionnement, aux périodes d'instruction de la maintenir et de la rendre entre tous chaque jour plus intime et plus confiante.

Le théoricien de la Nation armée, von der Goltz, a écrit en 1883 : « En jetant un regard vers l'avenir, on pressent une époque où les millions d'hommes qui constituent les armées modernes auront fini leur rôle. On verra surgir un nouvel Alexandre : à la tête d'une petite troupe de mercenaires bien armée et bien exercée, il refoulera devant lui les masses impuissantes, qui, dans leur effort à s'accroître sans cesse, auront fini par dépasser les limites convenables, auront perdu toute valeur intime, et se seront transformées en une foule innombrable, mais bien pacifique, de bourgeois offensifs. »

Nous qui croyons à la nation armée et lui confions à l'heure du danger la défense du sol français, nous ne voulons pas qu'elle soit seulement une façade qui s'effondrerait en face d'une petite armée de mercenaires qui n'est pas loin et qui, d'ailleurs, serait copieusement et rapidement renforcée.

Instruits par l'expérience, bien fixés sur les buts à poursuivre, nous avons fait beaucoup depuis 1919. Il nous reste beaucoup à faire encore. C'est pourquoi nous vous demandons de travailler sans relâche et sans être découragés par les difficultés, les imperfections que vous ne pouvez manquer de

rencontrer. Je sais bien que toutes ces écoles, ces stages, ces périodes, ces travaux à domicile, ces lectures représentent une bonne partie de votre temps, que nous vous réclamons, au détriment de votre repos, de votre vie de famille, de vos affaires, et cela à une époque où l'existence n'est déjà pas facile.

Mais n'est-ce pas vous, messieurs, qui nous engagez à le faire ? Ces jours derniers, j'ai lu les comptes rendus des travaux de vos Congrès. J'ai vu, en particulier, les vœux que vous avez formulés à Belfort en 1925 et j'ai admiré combien les revendications de vos droits, contrairement à la mode d'aujourd'hui, y tiennent peu de place, et combien, au contraire, vous réclamez les moyens de remplir tous vos devoirs, vous allez au-devant des obligations qu'ils comportent.

Vous vous êtes certes bien inspirés des nobles paroles de vos présidents, et c'est le plus bel hommage qui puisse être rendu à vos associations et à l'Union nationale ainsi qu'à l'œuvre qu'elles poursuivent. L'un d'eux vous disait, en 1921 : « Vous jugez que ni vos sacrifices, ni vos blessures, ni vos faits d'armes, ni vos victoires, ne vous ont donné des droits au repos et à l'inaction; vous estimez que vous avez encore charge d'âmes et que vous devez être l'éducateur de l'esprit national. » Le second vous disait, l'an dernier : « Dans ces associations, nous apprenons à nos adhérents à faire leur métier d'officier, sans plus. C'est cela, la nation armée : des cadres prêts, des cadres instruits, conscients de leur devoir, conscients de leur responsabilité, sachant d'avance ce qu'ils pourraient avoir à faire. » C'est bien, en effet, avec ce cœur et dans cet esprit que vous travaillez.

Aussi n'ai-je prêché, sans doute, que des convertis. Mais peut-être cette causerie n'aura-t-elle pas été tout à fait inutile si elle vous a fait sentir à quel point nous sommes d'accord sur le travail que nous avons à poursuivre, en étroite et confiante collaboration, afin de donner à la France l'armée qui lui est nécessaire pour la maintenir forte et respectée, et lui permettre de mener, sans provocation, mais sans faiblesse, comme aussi en pleine indépendance, la politique droite et ferme d'une grande nation, fière de son passé et confiante dans son avenir.

Général WEYGAND.

L'ENLÈVEMENT
A LA BELLE ÉTOILE

HISTOIRE DE M. DE SAINT-GÉRAN

II[1]

Au milieu de l'agitation et de la joie qui régnaient au château et dans toute la province, deux personnes pourtant s'isolaient, vivaient pour elles-mêmes en dehors de l'allégresse universelle : la marquise de Bouillé et Saint-Maixant ; ils se montraient fort épris l'un de l'autre. Jacqueline, que son époux n'avait pas gâtée (il avait pour lors soixante-douze ans), découvrit en Philibert de La Roche-Aymon de nouveaux charmes. Dieu merci ! voilà un homme jeune, aimable, « un des mieux faits et des plus élégants ». Joignez qu'il possédait un rare talent de conversation ; enfin les dames disaient et affirmaient « qu'il était né pour plaire », Jacqueline de Bouillé était de l'avis des dames. Il est connu que le marquis savait l'art de s'en faire aimer, et aussi à merveille l'art de s'en défaire pour jamais, lorsqu'elles cessaient de lui plaire ; mais de ce talent-là il ne disait mot, et la dame Jacqueline ne le soupçonnait point. Cependant il était permis de prévoir honnêtement que cette dame serait veuve dans un avenir prochain... Pendant que les habitants du château, aussi les paysans et menu peuple, s'occupaient de l'événement attendu et s'entretenaient tous d'un sujet qui les réjouissait à l'extrême, la naissance d'un héritier du nom, Jacqueline et le marquis erraient à toute

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai.

heure dans les lieux les plus écartés du domaine; leurs entretiens familiers et secrets, leur aimable entente, furent maintes fois surpris par les uns et les autres : fermiers, fournisseurs, valets, gens d'écurie ou pastours. Le couple ne commanda-t-il pas plusieurs fois aussi au cocher du comte d'atteler son carrosse pour les promener le soir dans les allées du parc (1)? Cet homme, fort embarrassé de refuser à un si grand et si puissant seigneur, se rendit enfin auprès de son maître, pour lui demander ses ordres.

L'amour faisait-il tous les frais de ces entretiens mystérieux? Peut-être; mais on peut supposer également que les amants formaient ensemble pour l'avenir les plus doux projets; c'est assez l'habitude des amants : ceux-là s'en privaient-ils?

A leurs projets d'avenir il y avait une ombre : l'enfant qui allait naître. Cet enfant, pour la marquise et pour Saint-Maixant, quelle catastrophe! Le marmouset qui se mêlait de venir au monde après vingt et un ans de vie commune privait définitivement la marquise et sa jeune sœur des immenses biens des La Guiche, qu'elles s'étaient toutes deux habituées à considérer comme les leurs... et maintenant, voici ce tard venu : « Quel ennui! Et puis, naîtrait-il cet enfantelet, ce miraculeux? La comtesse ne s'était-elle pas trompée? — Si son terme était passé pourtant? — La comtesse nous la baille belle! Va-t-elle porter un enfant plus de neuf mois? vous verrez bien qu'il ne viendra que du vent! » Une alliance entre la marquise et Saint-Maixant eût arrangé à merveille les affaires de ce dernier sans crédit, poursuivi pour meurtre et rébellion; un tel mariage l'eût réhabilité et enrichi... à la condition que Jacqueline de Bouillé restât héritière comme devant: l'enfant abîmait tout. En attendant, le marquis faisait sa cour, et (dit-on) avec entrain, car quelque absorbés qu'ils fussent par l'événement attendu, tous remarquèrent au château les colloques passionnés des deux amants, auxquels, chose pour le moins singulière, prenait souvent part... la matrone. Mais cette femme, après tout, ne pouvait-elle tenir le marquis au courant de l'état de la comtesse? D'ailleurs, n'était-ce pas lui qui l'avait recommandée aux Saint-Géran? Le bon parent l'avait découverte à Vichy, il avait garanti de son mieux l'habileté de la

(1) Déposition e Gilbert Peroux, l'un des cochers du sire de Saint-Géran, à Saint-Pierre le Moustier, le 18 février 1659.

Goliard dans la profession qu'elle exerçait ; elle passait même pour très experte dans cette science, disait Saint-Maixant. N'importe ! On se demandait au château ce que ces trois personnes pouvaient se confier en si grand secret. On remarqua que Beaulieu, le maître d'hôtel du comte, prenait aussi quelquefois part à ces entretiens. Beaulieu était l'homme de confiance de la famille ; son maître lui avait donné maintes preuves de sa générosité, voulant montrer en quelle estime il tenait cet homme, qui lui était, il faut bien le dire, fort dévoué.

A la fin de ce mois de juillet, l'enfant n'étant pas encore né, la maréchale commença de s'inquiéter, et communiqua son trouble à sa sœur la dame de Saligny. C'est alors qu'on manda trois nouveaux médecins pour examiner encore une fois la comtesse de Saint-Géran. Ces médecins-là étaient fort réputés dans tout le Bourbonnais pour leur science et leur habileté : ils se nommaient les sieurs de Lorme, Chauvin et du Pré (1); on leur adjoignit les matrones les plus expérimentées de Moulins et de Saint-Pourçain. Eh bien ! les hommes de science et les matrones, à la stupéfaction générale, déclarèrent que la comtesse n'était point grosse : le sieur du Pré surtout insista plus que les autres sur ce fait extraordinaire, et affirma qu'il y avait eu erreur de la part du médecin de la comtesse, et de la Goliard, sa sage-femme. Il annonça la chose lui-même à la dame, avec une grande assurance.

Celle-ci entra dans une violente colère, appela le docteur du Pré un *médecin de vaches*, et lui intima l'ordre de sortir immédiatement du château, s'il ne voulait pas être traité de telle sorte qu'il eût à le regretter dans la suite. On pense bien que cette consultation plut aux ennemis de la pauvre comtesse, qui s'en réjouirent dans leur particulier, et commencèrent de se gausser d'elle, et de reprendre un espoir, qu'à la vérité les événements encourageaient fort.

Ils ne se réjouirent pas longtemps. Le 16 août, la comtesse, qui entendait la messe dans la chapelle du château, fut prise subitement des affreuses douleurs de l'enfantement. On la transporta dans sa chambre, où la maréchale coiffa elle-même sa fille comme on le fait d'habitude pour les femmes en couches, c'est-à-dire de telle manière qu'elle ne serait pas de

(1) Premier inventaire, cote F. Ce du Pré était médecin de Cusset.

longtemps recoiffée; on prépara ensuite les langes de l'enfant, Marie Custier la nourrice fut prévenue, la Goliard disposa le lit, on y coucha la comtesse qui commençait de souffrir si violemment que l'on craignit qu'elle n'eût point la force de résister à ces douleurs (1).

Pendant ce temps, le bruit s'était répandu dans les campagnes, et jusqu'à Moulins, que madame la Gouvernante était en travail d'enfant : le Saint-Sacrement fut donc exposé dans la ville, et des prières furent ordonnées pour lui obtenir une heureuse délivrance; mais dans la sombre chambre des châtelaines de Saint-Géran de Vaux, la pauvre comtesse endurait mille douleurs et étouffait; la dame se trouvait dans un péril éminent. Songez qu'on était au plus fort du mois d'août, et qu'autour de son lit, parents, amis, serviteurs se pressaient; la malade menaçait à chaque instant de perdre les sens; la maréchale exhortait sa fille, Claude-Maximilien encourageait son épouse par de tendres paroles. Autour d'elle se trouvaient encore les deux autres sœurs du second lit : Marie de La Guiche et Suzanne (2), Mme de Saligny, Jacqueline de Bouillé, le marquis de Saint-Maixant, le médecin des Essarts, la matrone et encore deux filles de chambre de la comtesse, sans oublier celles de la marquise de Bouillé, les Quinet dites Dada, en tout treize personnes, autour d'une malade dont la chambre mesure dix pieds de long sur dix de large.

La marquise de Bouillé « se multipliait », contrefaisant l'affectionnée, puis soudain clama bien haut que la foule qui encombrait la chambre nuisait à la santé de la dame de Saint-Géran, sa sœur; le propos sembla fort raisonnable, et chacun laissa la marquise de Bouillé agir à sa guise. Elle commença donc par éloigner la maréchale et le mari; ceux-ci dehors, les autres durent quitter la place. La marquise resta seule dans la chambre avec la sage-femme et les servantes, mais bientôt les filles de la comtesse de Saint-Géran durent s'éloigner aussi; on prit des mains de l'une les langes qu'elle avait apportés, on écarta l'autre pour quelque commission : on congédia ces dernières, prétextant la pudeur et leur jeune âge : il est vrai de dire qu'elles n'avaient pas encore atteint celui de quinze ans.

(1) Bibl. Nat. Fm. 28978, déjà cité.

(2) Marie de La Guiche, plus tard duchesse de Ventadour, avait alors dix-huit ans, Suzanne quinze ans. (Arch. Bourbonnais.)

La marquise restait donc seule dans la chambre de sa sœur avec les Quinet dites Dada, filles qui lui étaient entièrement dévouées, et la matrone. Mais le médecin? Le médecin a disparu, ou du moins personne n'en parle. C'est à sept heures du soir que la maréchale, poussée dehors par sa belle-fille, la marquise de Bouillé, quitta la chambre, et ici encore on ne peut que déplorer la simplicité de cette dame, qui se laisse chasser le plus naturellement du monde d'un lieu où tout doit la retenir. Sans éprouver la moindre révolte, sans exprimer refus, ni critique, cette mère obéit gentiment, s'en va, quitte le chevet de la malade, dont l'accouchement fort difficile et douloureux doit l'inquiéter. C'est inouï. On aura beaucoup de peine plus tard à croire à l'abandon de sa fille en couches par la dame maréchale. Quoi! dira-t-on, il est sans exemple que quand une femme est en travail, même une femme de qualité, on fasse retirer sa mère, et non seulement sa mère, mais les femmes et les filles de service, car pour les hommes, cela se peut, et les femmes en peuvent avoir de la pudeur, mais une mère, « et une mère vertueuse, qui avait eu des enfants!... il y a des services absolument nécessaires à des femmes qui ont de longs travaux : chauffer les linges, donner des lavements pour soulager, remuer et presser les membres destinés à cette opération, etc. » (1).

La comtesse de Saint-Géran souffrait depuis le matin : voici que le jour baisse, le travail se fait avec une telle lenteur que personne n'en prévoit la fin. En outre, chaque douleur laisse la comtesse plus faible, elle défaille à tout instant... Après la sortie de la maréchale, la comtesse de Saint-Géran le dira plus tard, la Quinet lui tient la main, mais vers sept heures du soir la Goliard s'inquiète : elle trouve la malade très faible et dit « qu'elle ne pourrait résister si on ne lui procurait du repos ». C'est alors que la matrone lui administrera un breuvage calmant. Après l'avoir bu, la comtesse, en effet, s'apaisera, et même elle ne se souviendra plus de rien. Une nouvelle défaillance s'est-elle produite? Il lui semble, cette fois, qu'elle sombre dans la mort, elle ne sent plus de douleur, et cela jusqu'au lendemain (2).

Pendant la nuit, le comte de Saint-Géran pas plus que la

(1) Bibl. Nat. Fonds Clérembault. Fm. 780, déjà cité. — (2) *Ibid.* Fm. 28978.

maréchale ne pénétra dans la chambre de la malade, quoiqu'ils envoyassent à tout instant demander de ses nouvelles à la porte. Qui donc répondait? Mme de Bouillé infatigable, ou la Goliard; jamais du reste ces nouvelles ne furent inquiétantes, on mandait au contraire que tout allait le mieux du monde, et qu'on aurait « contentement avant qu'il fît jour ».

Le marquis de Saint-Maixant se montrait le plus inquiet de tous : avec un zèle touchant, il allait et venait devant la porte close, s'informait lui-même des nouvelles, en recevait de la bouche des gardiennes... La nuit se passa ainsi : ni la maréchale, ni le comte de Saint-Géran ne s'étonnèrent du silence qui régna soudain dans le château à la nuit tombante, remplaçant les plaintes d'une femme à la torture. Si elle avait cédé à l'accablement et à la fatigue, il était naturel qu'elle se fût endormie... Les douleurs avaient-elles cessé d'elles-mêmes? le fait était possible, mais si peu fréquent, que quelqu'un de la compagnie eût pu s'en inquiéter...

Mais voici le jour, la pointe du jour, car il n'est que quatre heures du matin, une lumière blafarde éclaire la porte qui donne sur les fossés, découvre l'alcôve, et le lit où gît la comtesse de Saint-Géran. Petit à petit, celle-ci reprend ses sens; d'abord il lui apparaît qu'elle ne souffre plus, elle regarde autour d'elle et voit qu'elle est baignée dans son sang, elle éprouve une immense lassitude, mais son corps la veille si pesant, si difficile à mouvoir est léger, elle éprouverait du bien-être, n'étaient ses membres endoloris. Quels signes pour elle! Elle est accouchée! Elle demande son fils. Mais la Goliard, la veille si affirmative, cette nuit si rassurée sur l'issue de l'accouchement, se trouble, hoche la tête. « Non, Mme la comtesse n'est pas accouchée encore; pourtant, avant qu'il soit trois jours, tout sera terminé... Le travail de la veille, certes, n'a pas été inutile : la comtesse aura un fils, et beau, et bien fait. » D'ailleurs, faut-il s'étonner de cette « remise »? pareille aventure est arrivée déjà, et la matrone cite une de ses clientes : c'est la dame de Commartin (1).

Ce qui est surprenant, c'est que toute la compagnie se contentera de l'explication de la matrone, la maréchale comme les autres. Seule l'accouchée ne voudra pas y croire. Quoi!

(1) Bibl. Nat. Fm., 28978, déjà cité.

elle a souffert si violemment et si longtemps pour rien? L'enfant n'est pas né? Que signifie alors l'état où elle se trouve actuellement? et le « bouleversement qu'elle a senti dans ses entrailles »? C'était pourtant là bel et bien un véritable accouchement? Elle se lamente, elle pleure, elle se révolte aussi, et c'est de la sorte qu'elle passe encore trois longs jours. L'enfant ne naissant toujours pas après ce dernier terme, la Goliard tenta d'en assigner un autre. Mais la pauvre dame alors remplit le château de ses clameurs, de ses sanglots, de ses cris, réclama son enfant, supplia qu'on le lui rendît, devint quasiment folle de dépit et de chagrin.

En vain la Goliard accusa-t-elle la lune de ce retard néfaste, affirma-t-elle que cet astre n'était pas favorable, que son « aspect ne faisait pas prévoir la fin de l'accouchement » : la comtesse ne voulut rien entendre, et ses transports furent infinis... C'est ici qu'intervint la maréchale, et on peut déplorer cette intervention aussi néfaste que le fut l'abandon de sa fille pendant la nuit du 16 au 17 août. Donc la maréchale intervint, elle a « une fatale réminiscence » (bien fatale en effet) et pour calmer sa fille, conte qu'elle-même jadis se trompa dans semblable occurrence : croyant être au terme d'une grossesse et ayant ressenti, tout comme Mme de Saint-Géran, quelques douleurs pouvant faire croire à une délivrance, elle n'accoucha que six semaines plus tard. La Goliard là-dessus de se réjouir : voici la maréchale qui l'appuie et se donne en exemple! C'est à merveille. Mais la comtesse de Saint-Géran ne veut rien croire de toutes ces fables qui sont pour amuser les enfants... et ne sachant enfin comment la distraire de son idée fixe, la perfide matrone se décide à convenir qu'en effet *l'enfant a fait quelques efforts pour venir au monde*, mais qu'il est *resté attaché aux lombes*; pour l'en détacher, il faut que la malade se livre à quelque « exercice violent ». En entendant ces paroles, la pauvre Mme de Saint-Géran s'indigne. Quoi! toute meurtrie, toute rompue, si lasse, si faible! Veut-on l'achever? Veut-on sa mort? Mais la maréchale, bien sotte en vérité, insiste, appuie les dires de la sage-femme; que sa fille suive donc le conseil que celle-ci lui donne, qu'elle monte en carrosse (1), qu'elle se fasse conduire tout un après-midi sur les plus mau-

(1) Dans un carrosse a six chevaux.

vais chemins de la province : bien mieux, à travers les sillons nouvellement dépouillés du blé de la moisson : ils sont durs, et incommodants pour une personne malade? sans doute, mais qui veut la fin veut les moyens, que la comtesse y songe, plus le remède la fera souffrir, plus il rompra ses membres en passant sur tous les obstacles, terres labourées et mauvais cailloux, plus la comtesse touchera au but de ses désirs !

Brisée, les os rompus, en effet, Mme de Saint-Géran revint au château à moitié folle (1). Ajoutez qu'elle n'avait pas encore reçu « les services qu'on rend aux moindres femmes en cette occasion, quoiqu'elle en eût toutes les nécessités ».

On peut s'étonner que ce traitement subi par une pauvre accouchée de six jours, — si tant est que la comtesse ne se fût pas trompée, — et ce manque absolu de soins, ne l'aient pas tuée tout à fait.

Serait-il vrai, comme l'affirmaient ses ennemis, que la comtesse ne fût pas accouchée du tout, et qu'elle eût rêvé sa grossesse, ses violentes douleurs et sa délivrance?

Les choses demeurèrent en l'état. Mme de Saint-Géran, désespérée, assurait à qui voulait l'entendre qu'elle était accouchée, et qu'elle ne ressentait plus ni malaise, ni pesanteur... mais les invités, à Saint-Géran, attendaient toujours l'arrivée de l'enfant.

Le 15 octobre (2) la maréchale écrivit à Druyer, son intendant : « Ma fille n'est point accouchée »; et le 17 novembre, de Saint-Géran qu'elle n'avait pas quitté encore, elle manda à la demoiselle de Saux, qui « l'avait autrefois servie et qu'elle avait mariée à un gentilhomme de Normandie » : « Je suis bien fâchée de ne pouvoir pas vous mander que ma fille la comtesse soit mère d'un beau garçon, mais au lieu d'avoir cette joie, je suis dans la crainte qu'elle ne soit pas grosse, elle ne veut pas que je la quitte, et j'y suis résolue, jusqu'à ce qu'elle ait passé les neuf mois de son retour avec son mari (3). »

Telle était la situation à la fin de l'année 1641. Situation tragique, si l'on veut en croire une femme qui est persuadée d'avoir accouché, et à qui on aurait enlevé son enfant dans un dessein criminel. Situation un peu comique, si l'on suppose que

(1) « Après la promenade en voiture, on la rapporta dans son lit. » Guyot de Pitaval, déjà cité.

(2) Bibl. Nat. Fm. 28978 déjà cité. — (3) *Ibid.*

Mme de Saint-Géran est une visionnaire, qui n'a jamais été grosse, et qui a imaginé les douleurs d'un accouchement qu'elle n'a jamais enduré.

On devine que les ennemis de la pauvre comtesse furent intarissables sur ce sujet.

On alla jusqu'à raconter que la Gouvernante dépitée et furieuse d'être toujours sans enfant, ne voulant pas convenir de son erreur, songeait à simuler un accouchement et à s'emparer du nouveau-né d'une femme du bourg, qui était elle-même au terme de sa grossesse! La maréchale, qui aurait (soi-disant) reçu cette confidence de sa fille, en serait demeurée alarmée, et voyant la dame de Saint-Géran fort surexcitée, aurait commandé à ses « demoiselles et femmes » de ne pas quitter la comtesse, de peur qu'elle ne se livrât à quelque extravagance « du genre de celle dont elle la menaçait ». Ces mêmes personnes affirmèrent qu'en effet, du 15 septembre 1641 jusqu'à la fin de l'année, la pauvre dame ne fut jamais livrée à elle-même, mais constamment surveillée avec la plus grande vigilance (1).

Les dames de Bouillé et de Saligny demeurèrent au château jusqu'à la Saint-Martin : c'était donner 15 mois à la comtesse pour accoucher; en vérité, ces dames la consolèrent par leur présence : elles s'imaginaient que « ce luy était un grand affront de s'être méprise en cela ». La dame maréchale partit en janvier suivant pour retourner à Paris. Depuis cette date, personne ne parla plus d'accouchement ni d'enfant, ni d'espoir, ni de désespoir; seule la mère...

III

Or, au plein de la nuit étoilée du 16 au 17 août, si la façade du château de Saint-Géran de Vaux n'eût pas été ensevelie dans l'ombre, et les serviteurs occupés d'autre part, il n'eût pas été malaisé d'apercevoir un homme marchant avec précaution le long du chemin de ronde qui s'étend entre les fossés et le château. L'homme, qui était vêtu d'un manteau fort ample (2), s'approcha d'une porte entr'ouverte, reçut une

(1) Première production des appelantes, cote H, deuxième pièce.
(2) Déposition de Claude Bailly.

légère corbeille qu'il cacha avec quelque précaution sous son manteau, et disparut dans le parc.

Il dut suivre avec son fardeau le chemin de ronde jusqu'à un petit pont-levis toujours levé la nuit, mais exceptionnellement baissé cette nuit-là, — il y a de ces hasards, — le franchir, et s'engager dans une des routes transversales du parc, car c'est là, « au coin d'une petite allée », qu'un garçon d'office nommé Claude Bailly le rencontra. Cette route transversale aboutissait à l'une des douze grilles de l'enceinte du château donnant accès au dehors. Arrivé à cet endroit-ci, l'homme s'arrêta, tira une clef de sa poche, ouvrit tranquillement la grille, la referma avec soin, puis se mit en devoir d'enfourcher un cheval qui attendait attaché à quelques mètres.

Voici l'homme en route tenant d'une main ses rênes, de l'autre la corbeille qu'il abrite tant bien que mal.

Le château de Saint-Géran de Vaux est situé au fin bout de la plaine des Écherolles; l'Allier coupe cette plaine, le village des Écherolles est au centre à une lieue de Saint-Géran. Or, il arriva qu'une pauvre fille du nom de Marie Meslier, qui gardait ses brebis par là, vit ce gentilhomme à cheval venant du côté de Saint-Géran. Justement, le cavalier s'arrêta devant elle, et Marie Meslier remarqua qu'il portait une corbeille d'où sortaient des cris, comme ceux d'un petit enfant. C'est alors que l'homme demanda à la pastoure de lui indiquer une nourrice dans le village voisin, et qu'elle lui enseigna la femme de Claude Gautier qui donna du lait à l'enfant. Le voyageur repartit ensuite sans perdre de temps, traversa la rivière d'Allier et mit pied à terre dans le village du Port de la Chaise chez un cabaretier nommé Boucaud. Justement la femme de ce Boucaud était nourrice (1). Le voyageur pria la maîtresse du logis d'allaiter un tout petit enfant qu'il tira de sa corbeille. Ceci fait, il enfourcha de nouveau son cheval et se dirigea vers l'Auvergne en enfilant la grande route de Riom.

Chemin faisant, notre cavalier rencontra un charretier de la ville de Gannat aux environs d'Aigueperse; cet homme se dirigeait vers Riom et se nommait Paul Boithion. Les deux compères se mirent à parler, le voyageur à cheval « composa » même avec ce Boithion, et lui demanda de le prendre dans sa charrette qui

(1) Elle se nommait Jeanne Saulnier, femme Boucaud.

était couverte et de lui faire faire ainsi un bout de chemin. « Tope ! » marché conclu. Boithion s'arrête, charge l'homme toujours occupé de son panier, fouette, repart, le cheval de l'autre attaché derrière la carriole. Ils arrivèrent tous deux ainsi dans un lieu nommé Le Cheix à l'heure de « la dînée ». C'est un village de quelques maisons couvertes en tuiles rouges, proche de Varennes-sur-Morge, à quatre lieues environ de la ville de Riom, à dix de celle de Clermont.

Ici encore, la maîtresse de l'hôtellerie est nourrice, heureux hasard pour le marmot que l'on tire encore une fois de sa corbeille et que cette femme allaite et remue.

Pendant qu'il tette, elle observe le pauvret, remarque qu'il est encore tout plein de sang, entortillé dans de mauvais langes déchirés, et comme elle a pitié de sa misère, elle fait tiédir de l'eau, « le lave doucement par tout le corps », l'emmaillote à nouveau de son mieux, tandis que l'homme qui a apporté le nourrisson, et qui paraît avoir la langue fort longue après boire, discourt avec le charretier ; il lui déclare, entre autres choses, « qu'il ne prendrait pas tant de peine » pour ce marmot, s'il n'était « de la première famille du Bourbonnais »; enfin, après plusieurs confidences de ce genre, il reprend l'enfant et remonte dans la voiture de Boithion. Il ne s'arrête ni à Riom, ni à Clermont, ne pénètre dans aucune ville; au contraire, aux approches de Riom, le voyageur quitte la carriole et sait fort bien dire à Boithion qu'il le retrouvera après la traversée de la ville, que lui-même ira loger au Petit Paris (1) où il le rencontrera avec sa charrette. Mais, en vérité, Boithion ne le rencontra nulle part; c'est que l'autre lui avait chanté pouilles, voulant égarer les soupçons du charretier : souci tardif, car, à en juger par les confidences qu'il fit dans l'auberge du Cheix, le cavalier dut tout le long de la route donner à cet homme bien des éclaircissements. La vérité est que le pauvre Boithion perdit sa journée, attendant son camarade de route; il dut continuer bredouille et mécontent : il ne l'oublia point.

Pendant que Boithion l'attendait, le cavalier abandonnait la route d'Auvergne et piquait vers l'est et vers Lavoine, lieu de retraite de la dame de Bouillé. Lorsqu'on examine sur la carte le trajet de ce cavalier décrivant dans le pays de France tant de

(1) Déposition de Boithion.

lacets, de crochets, d'allées et de venues, lorsqu'on songe en outre que cet homme portait un nouveau-né sous son bras droit et que l'enfant infortuné était comme lui secoué et ballotté, on ne sait ce qui paraît le plus surprenant, de la folie du voyageur ou de la résistance du petit enfant.

Après avoir pris la direction de Lavoine qui est à l'est, l'homme changea encore un coup, et prit celle de Thiers qui est au sud. Mais il ne pénétra pas plus dans la ville de Thiers qu'il n'avait pénétré dans celle de Riom ou de Clermont. Cela ne lui fut pas difficile. On sait bien que Thiers est accrochée au roc comme le bât l'est à l'âne, et qu'il faut s'élever de cent cinquante mètres pour aborder ce promontoire. Le cavalier aperçut la ville au-dessus de sa tête et vit une grande quantité de toits rouges, de ces toits comme on les fait dans le pays auvergnat; il vit aussi des maisons garnies de bois qui ne sont pas trop neuves. L'homme n'approcha d'aucune, mais contourna le grand rocher et, laissant à sa droite la rivière Dore et aussi la Durole, redescendit vers le sud de Thiers pour s'arrêter enfin au village d'Escoutoux. C'est un gentil village placé entre la Dore et le pays de Sainte-Agathe; le petit enfant, pour y parvenir, avait parcouru du nord au sud, de l'est à l'ouest, par de terribles chemins, plus de soixante lieues! Mais à Escoutoux il n'était pas, le marmot, au bout de ses peines.

L'homme qui l'apportait s'entendit d'abord avec une nourrice, Gabrielle Moiniot, qui fit, pour prendre l'enfant, mille façons; encore fallut-il bailler à cette femme un mois d'avance sur les gages; cela fait, elle ne le voulut point garder et le rendit au bout de sept ou huit jours : n'ayant sur ce nourrisson mystérieux aucun éclaircissement, elle eut peur qu'on le lui laissât pour la vie. Elle eût voulu savoir d'où il venait, et le nom de ses parents, à qui il appartenait enfin, pour qu'elle pût prévenir sa famille en cas qu'il viendrait à trépasser, ou encore que sa mère en demandât des nouvelles. Personne ne voulant la satisfaire, l'homme dut reprendre l'enfant encore une fois, car il arriva que la Moiniot fit tant de bruit de cette histoire, qu'elle épouvanta du même coup les autres nourrices du village qui auraient pu encore s'en charger.

C'est ainsi que huit jours, certains disent quinze jours après son arrivée, l'enfant repartit comme il était venu. On affirme que le cavalier qui le portait remonta vers la Bour-

gogne, et traversa ensuite « un grand païs de bois ». On y perdit sa trace, et les curieux en furent pour leurs questions. A la vérité, le cavalier et le nourrisson durent passer entre Roanne et la région des Bois-Noirs pour éviter Vichy et Cusset, et par Digoin ensuite, gagner la Côte-d'Or et le Morvan. C'est là « le grand païs de bois » dont il a été parlé.

Pendant ce temps, la vie au château de Saint-Géran après les événements de l'été reprenait, morne et désolée pour la comtesse; les serviteurs atterrés n'y comprenaient rien, personne n'osait dire mot qu'entre soi, comme il est naturel.

On peut s'étonner néanmoins en voyant la résignation de la dame. Quoi! ne peut-elle rien faire? Et son médecin, des Essarts, qu'est-il devenu? Et la maréchale qui retourne à Paris en janvier (1642) et qui avait si bien jadis senti le remuement de l'enfant, a-t-elle rêvé? Et les demoiselles, les dames amies de Mme de Saint-Géran, la chère Marie de Bellefond, les dames de Châteaumorand, Henriette de Coulanges, la marquise de Crevent, et toutes celles qui au moment de la grossesse, ont défilé au château devant le fauteuil de la malade, sont-elles donc toutes des folles ou des amies complaisantes? C'est à n'y rien comprendre. Et le sieur de Saint-Géran? On ne sait rien de lui, il ne s'informe point, il ne fait aucune recherche, il se soumet. Il possède pourtant le caractère de ses ancêtres, il est aussi batailleur et sera aussi frondeur, rude avec ses voisins, rancuneux que les autres. On le verra bien pendant la guerre du Roi contre les princes, on le verra aussi par la suite, et chaque fois qu'il aura quelque vengeance à exercer, ou quelque droit à faire valoir. C'est pourquoi son inaction ici peut porter les gens à croire bien des choses, et encore une fois la dame Gouvernante a-t-elle rêvé?

Il faut dire que ces années-là furent troublées à l'extrême, et que Claude-Maximilien eut fort à faire pendant ce temps de révolte, avec le gouvernement de sa province : l'année 1642, dernière du cardinal de Richelieu, fut remplie d'événements tragiques. On n'entendait parler que d'édits, de condamnations, d'exécutions, cela sans répit. Le Roi vieux, le cardinal infirme, la France sans argent ayant perdu 500000 hommes de misère en Lorraine et au Rhin (1). Toutes ces questions pouvaient inquiéter un Gouverneur de province.

(1) Michelet, *Histoire de France*, V, 12, p. 247.

Le malaise était partout, la haine du cardinal gagnait la France entière, car il représentait la guerre et tous voulaient la paix; c'est ainsi que naquit la conspiration de Cinq-Mars et de Thou. On ne l'apprit en province que lorsqu'elle fut démasquée : Gaston d'Orléans devait donner le signal et Richelieu mourir à Lyon, mais le cardinal s'arrêta en route, flairant le complot, renseigné déjà, et s'en fut à Tarascon; de Thou aux armées fut trahi, Cinq-Mars livré par Gaston d'Orléans qui parla pour sauver sa précieuse personne. Bouillon livra Sedan et eut la vie sauve, Fontrailles s'enfuit, et c'est Lyon qui vit l'affreux épilogue : la mort de ces deux enfants : Cinq-Mars, « si jeune, si beau », de Thou bien peu coupable. La foule du 12 septembre, houleuse, indignée, jeta des pierres au bourreau.

Richelieu mourait à la fin de l'année, le Roi en mai suivant; peu de jours après, à Rocroy, M. le prince sauva la France des mains de l'Espagnol.

Donc M. de Saint-Géran avait fort à faire dans sa province, non pas à cause du mauvais esprit de ses sujets, car ceux-ci l'avaient fort bon, mais il faut reconnaître aussi que le Gouverneur ne négligeait rien pour satisfaire le Roi son maître, en surveillant avec diligence et de sa personne, tous les services de son état et en se tenant, autant qu'il était en son pouvoir de le faire, au courant des besoins des habitants.

Il arrivait pourtant en ces temps troublés des événements imprévus dus à des causes intérieures, et pour lesquels M. de Saint-Géran se pouvait montrer inquiet. C'est ainsi qu'il y eut une émeute à Moulins dans l'année 1645.

Elle fut causée par un nommé Pesche, homme fort riche qui prétendait percevoir un droit sur la ville, quoique celle-ci affirmât qu'elle avait depuis longtemps racheté ce droit.

L'affaire vint à s'envenimer, les partis s'en mêlèrent. Pesche se montra durant tout le temps de la discussion si arrogant, et afficha un luxe si magnifique, qu'il parut insulter à la misère des habitants et fut massacré, sa maison mise au pillage dans le même temps, et la ville condamnée après cela à de fortes amendes. Le gouvernement les partagea avec la veuve de ce Pesche (1).

Il y eut aussi dans la ville de Moulins de fréquents

(1) *Histoire du Bourbonnais et des Bourbons qui l'ont possédé.* X 98, F 2, Bibliothèque de l'Institut, 1645.

incendies qui menacèrent de très près le château. Il faut dire que la plupart des maisons étaient, dans ce temps-là, construites en bois et qu'il n'existait alors aucun moyen de combattre les flammes, puisque ce n'est que huit ans plus tard que la ville posséda des pompes propres à les éteindre, et des seaux de cuir pour servir ces machines. Hélas! ces progrès n'empêchèrent point l'incendie du château (1).

Il est aisé de concevoir que ces pauvres maisons de bois dans lesquelles les habitants s'entassaient souvent fort nombreux, devenaient, le temps aidant, de terribles nids de maladies. La peste visita souvent le Bourbonnais. Ce fléau fut si effrayant dans la contrée au temps du roi François, qu'on délibéra pour savoir si l'on ne transporterait pas les tribunaux à Souvigny (2). En 1647, ses ravages furent aussi terribles que ceux d'un incendie, car elle dépeupla, de même que le feu, les foyers. On comprend qu'au milieu de semblables dangers le rôle du Gouverneur de province ne fût pas petit.

La ville de Moulins, toutefois, « ne prit pas part à la petite guerre de la Fronde ». Son maire se conduisit alors avec une grande sagesse. Il se nommait André Roi, et contribua à la bonne administration et à la concorde. Il arma la bourgeoisie tout entière pour qu'elle pût s'opposer à l'entrée des partisans des princes, s'il s'en présentait. Enfin « il apaisa » d'autre part « les esprits »; ses compatriotes le tinrent en haute estime, et, pour le récompenser de son zèle, lui donnèrent le rang de conseiller d'État.

Il est aisé de constater, en lisant la lettre qui suit, la vérité de tous ces faits. Cette lettre a été écrite par M. le Gouverneur du Bourbonnais à M. de Seignelay, en juillet de l'an 1649 (3). On y voit les bonnes dispositions de M. de Saint-Géran pour le maire de la ville, et aussi en quelle faveur il tenait les habitants de Moulins.

(1) « Le 20 novembre 1655, un incendie consuma l'horloge et détruisit les timbres... L'horloge fut rétablie telle qu'elle est aujourd'hui; la cloche qui sert de timbre pour les œuvres et qui pèse six milliers fut fondue dans la cour de l'hôtel de ville le 28 octobre 1656 : elle fut nommée Marie-Anne, du nom de la reine Anne d'Autriche, qui en fut marraine; elle fut représentée par Mme de Saint-Géran, femme du gouverneur de la province. » *Histoire du Bourbonnais.*

(2) *Histoire du Bourbonnais.*

(3) Bibl. de l'Institut. Godefroy, v. 274, fol. 56.

« Monseigneur,

« Je crois ne pouvoir contribuer plus utilement au bon succès des affaires que M. le maire de Moulins va poursuivre au Conseil, ni mesme les pouvoir rendre plus recommandables, qu'en vous témoignant comme j'en prends la liberté, Monseigneur, que les habitants ont donné pendant les troubles passés, à toutes les provinces voisines, l'exemple d'une parfaite obéissance en fidélité au service du Roy, et qu'ils continuent encore à présent. Je ne doute point que puisque vous employés vos soins pour le maintien de l'authorité du Roy, vous ne vouliez bien aussi en donner pour la protection de ceux qui ont pour elle la vénération et le respect qu'on doit, et je vous assure, Monseigneur, que si l'on peut mériter quelque chose en faisant son devoir, ces habitants-cy doivent espérer de votre bonté les grâces qu'ils vous vont demander pour la ville qui est dans beaucoup de nécessité. Je joindrai, Monseigneur, à la charité que vous ferez et aux reconnaissances de la ville, une obligation très grande, que vous en aura la personne du monde qui est, avec le plus de passion et de respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur

« SAINT-GÉRAN. »

A la fin de l'année 1643, il s'était produit au château de Saint-Géran de Vaux un petit événement qui changea la face des choses, et les calculs les mieux établis. L'intendant des comtes de Saint-Géran y amena son petit-neveu Henry de Beaulieu.

Le fidèle serviteur avait accompagné ses maîtres à Paris et, pendant le temps que ceux-ci y étaient, avait visité sa belle-sœur, la demoiselle Pigoreau, veuve du sieur Jacques de Beaulieu, maître en fait d'armes. Cette Pigoreau était une fort curieuse personne. Fille de comédiens, elle rimait à ses heures d'assez mauvais vers; en outre, intrigante, légère, coquette, tantôt fortunée, tantôt misérable, elle traînait actuellement d'un logis à l'autre une existence fort pauvre, élevant difficilement ses deux enfants dont le cadet, Henry, était posthume. De quoi vivait-elle ? Il est difficile de l'établir, à moins qu'elle ne vécût d'une bien médiocre pension, le mari ayant été « lâchement assassiné » et la Beaulieu, fille Pigoreau, ayant

réussi à intéresser Mgr le duc de Guise à la personne de son fils aîné Anthoine, page chez le duc. A la mort de son mari, advenue en 1639, la Beaulieu avait quitté son logement de la rue du Roy de Sicile, pour aller demeurer rue des Lombards, sur la paroisse Saint-Jacques de la Boucherie, chez un nommé Portefin, marchand passementier. Elle y habita neuf mois pleins. Elle vivait maintenant rue Troussevache, dans un mauvais logement, et s'effrayait en comparant la médiocrité de ses ressources, aux charges que son défunt époux lui avait laissées.

C'est pourquoi, lorsque cette femme reçut en 1643 la visite de son beau-frère, elle le supplia de se charger de Henry, son fils cadet, et de l'emmener en Bourbonnais. Il avait, disait-elle, quatre ans déjà, et si Beaulieu consentait à se charger de lui, elle n'aurait plus de tourment en songeant à l'avenir de son fils.

Beaulieu dut consulter Mme de Saint-Géran, qui se récria : « Quoi ! emmener ce jeune enfant en Bourbonnais, alors qu'il avait encore tant besoin des soins de sa mère ! C'était folie. » En outre, Beaulieu serait forcé de confier cet enfant à sa femme qui en avait déjà cinq ou six, et s'était chargée généreusement de la mère de son mari. Que deviendrait le petit garçon au milieu de tout cela? » Beaulieu se le tint pour dit, et trouva même fort justes ces raisons de la comtesse.

Quant à la demoiselle de Beaulieu, ce fut différent; elle prépara tranquillement le départ de son fils comme si la comtesse y était consentante, acheta du linge pour l'enfant, lui fit faire des habits propres, lui donna tout le nécessaire pour le voyage, et, au moment du départ de la Gouvernante et de son époux, le conduisit auprès des carrosses (1) et le fit monter dans celui des femmes de Mme de Saint-Géran. L'enfant, il faut le dire, semblait bien avenant, avec les joues rondes, de beaux yeux bleus un peu à fleur de tête, mais doux, des cheveux dorés, lisses comme de la soie, la plus belle peau du monde; enfin Hendridon (c'est ainsi que sa mère l'appelait souvent) eût été en tout point parfait, s'il n'avait eu sur la tempe gauche une légère marque comme une « petite enfonçure » (2) où l'on pouvait mettre le doigt. A la vérité, il eût été facile de cacher

(1) Témoignages à l'instruction du procès.
(2) Voir plus bas les dépositions des témoins de Torcy.

cette marque avec ses cheveux en le coiffant; personne ne connaissait la raison de ce défaut-là, ni ce qui avait marqué ainsi l'enfant; il n'avait pas pu l'être à cette place par accident, sans quoi l'accident eût été connu de sa mère et des siens; pour finir, tel qu'il se ésentait, c'était un bel enfant, plaisant, caressant, et doué déjà de manières agréables.

Dès que la dame de Saint-Géran le vit, elle le voulut avoir près d'elle sur ses genoux, se plut à l'interroger, admirant ses réparties, le caressant, le baisotant, soupirant et disant : « Hélas! si j'avais près de moi le petit enfant que j'ai perdu, il serait peut-être ainsi, presque de cet âge et aussi mignon que celui-ci... » et la dame se prenait à pleurer.

On avait décidé de confier l'enfant (il était le filleul de Beaulieu) à demoiselle Charlotte Desmonville, veuve du dit Adam de Beaulieu et aïeule paternelle de cet Henry : elle demeurait à Moulins. Mais la dame de Saint-Géran déjà ne voulut point se séparer du petit, déclara qu'elle l'élèverait au château, lui donnerait de l'instruction, des maîtres, et qu'elle en ferait plus tard son page. Beaulieu se laissa faire; on ne parla plus de l'aïeule, le petit resta dans les jupes de la dame, on ne le lui retira point; il eut tôt fait d'y creuser son nid; d'ailleurs ses manières étaient excellentes. Bientôt la comtesse de Saint-Géran l'aima si fort « qu'elle ne pouvait le voir s'éloigner d'elle sans en sentir un peu d'émotion »; enfin, cet enfant-là fut sa consolation et son divertissement. Quand il eut cinq ans, elle lui fit faire un petit habit de page, il prit sa livrée, et lorsqu'elle vint à Paris en 1647, Henry portait déjà le flambeau. Deux ans plus tard, il écrivait fort proprement, allait aux Jésuites à Moulins « en cinquième, où les classes sont fortes » ; d'ailleurs l'aumônier de Saint-Géran, le père Boyle, fut chargé tout d'abord de son instruction. L'enfant apprit avec lui l'arithmétique et le latin ; il eut aussi des maîtres à danser, et des maîtres d'armes; il se montra digne de tous ces soins, de caractère soumis et reconnaissant. M. de Saint-Géran en était ravi ; peut-être adopta-t-il l'enfant tout de go pour plaire à sa femme qu'il voyait de la sorte distraite de son grand chagrin, mais, par la suite, il est certain qu'il l'aima à son tour pour lui-même, et autant qu'elle.

Beaulieu considérait toutes ces choses d'un œil attendri, il était satisfait, sa belle-sœur déchargée de l'entretien de ce fils,

et lui-même n'ayant qu'à laisser faire ses maîtres pour voir son neveu et filleul accablé de leurs bontés. Toutefois, l'enfant n'oubliait point les siens; il écrivait à sa mère de petites lettres fort bien tournées. En voici une qu'il lui fit parvenir à la fin du mois d'août 1649:

« Ma mère,

« Je vous crie mercy de ce que j'ai négligé de vous escrire si longtemps, pourtant je vous ai déjà écrit une fois et M. Boyle une autre fois depuis notre départ de Paris. J'irai en classe cette année, s'il plaît à Dieu; ma grand mère, ma tante, et mes cousines se portent bien, Dieu merci; j'ai vu mon cousin le Vialart en passant par ici, il m'a donné une pistole dont j'ai fait présent à M. Boyle sur l'avis de ma tante. Je vous prie de faire mes très humbles baise-mains à mon oncle Barbereau et à mon frère ; pour d'autres nouvelles je n'en sais point, et je demeure, ma mère,

« Votre très humble et très affectionné fils,

« HENRY DE BEAULIEU. »

De Moulins, ce 28 octobre 1649.

L'aumônier de Saint-Géran écrivit au bas de cette lettre :

« Mademoiselle,

« Je vous ai déjà écrit une fois par un jeune homme de Moulins, je ne sais si vous avez reçu ma lettre, j'eusse écrit plus souvent, n'eût été la brouillerie du temps passé. Henry apprend fort bien, de sorte que j'espère qu'il ira en cinquième cette année. Pour son écriture, c'est comme vous voyez, il écrit mieux quand il se donne de la patience; je lui apprendrai, s'il plaît à Dieu, l'arithmétique et la géométrie, et il fait déjà quelques additions joliment. Tout se porte bien ici grâce à Dieu, Monsieur et Madame, et les autres.

« Je demeure, mademoiselle, votre très humble serviteur,

« BOYLE (1). »

Tout allait donc au mieux. Beaulieu lui-même proclamait à qui voulait l'entendre : « Henry est toujours bien aymé de Monsieur, et je ne sais pas que Madame le puisse aimer davan-

(1) Lettres produites au procès.

tage quand il serait son propre fils, car elle a tous les soins possibles de luy, il apprend à tirer des armes et à danser tous les soirs. » On pense combien ces nouvelles devaient plaire à la demoiselle Pigoreau la mère, qui avait craint de ne pouvoir donner le nécessaire à ce petit enfant, et qui maintenant le voyait chéri et choyé par d'aussi puissants seigneurs que le Gouverneur et la Gouvernante du Bourbonnais!

M. Tallemant des Réaux, qui n'était guère indulgent, connaissait, comme toute la cour, l'affection de M. et Mme de Saint-Géran pour le petit neveu de Beaulieu et la commentait à sa manière. Il disait : « Saint-Géran l'a fort gâté, car il s'en divertissait et lui apprenait cent ordures (1). » Cependant il semble que le petit garçon ait été au contraire fort convenable; il acquit même des manières qui le mettaient plutôt au rang de ses bienfaiteurs, et en le voyant auprès d'eux il était difficile de l'imaginer rue Troussevache, jouant avec les polissons ses voisins. Cette demoiselle Pigoreau, sa mère, eût été peu propre à élever décemment des fils, étant femme assez légère, faisant cent besognes, et perpétuellement endettée. Ayant réussi à placer son fils aîné, Anthoine, chez Mgr le duc de Guise, elle se trouvait à cette heure déchargée.

Voici deux autres lettres adressées encore par le jeune Henry sur une même feuille à Marie Pigoreau, sa mère, et à son frère Anthoine :

« Ma très chère mère,

« J'ai à vous remercier du ressouvenir que vous avez de moi, par le présent que vous m'avez fait, et que je ne méritais pas, et ne peux vous témoigner la joie que j'en ai, et ne peux aussi vous faire voir le déplaisir que j'ai eu de votre maladie. Je n'ai besoin de rien. On a trouvé votre ruban fort beau. Je demeure, ma mère,

« Votre très humble serviteur et fils

« HENRY DE BEAULIEU. »

De Moulins, le 15 novembre 1650.

« Mon frère,

« J'ai bien à vous reprocher de n'avoir pas écrit durant que

(1) Tallemant des Réaux, *Historiettes*, vol. VI, p. 366.

ma mère était malade; je vous prie, faites mes baise-mains à mes oncles Barbereau et Pigoreau, dites à M. M. que M. Boyle est mort.

« Je suis votre vallet

« HENRY (1). »

Comme l'on sait, M. Boyle était l'aumônier des Saint-Géran, le premier professeur du petit garçon; celui-ci ne paraît pas très ému de sa mort, il est vrai de dire que cet enfant était à cette heure encore bien jeune, et puisque la Pigoreau le fait naître en 1639, il n'avait pour lors que onze ans.

Pendant qu'Henry de Beaulieu, le neveu du maître d'hôtel, s'installait dans la demeure du Gouverneur du Bourbonnais, il arriva que la dame maréchale maria sa fille aînée, Marie de la Guiche, au duc de Ventadour (2). La mariée à cette date était âgée de vingt-deux ans; pour le marié, c'était encore une fois un veuf comme Bouillé, comme Saint-Luc. Ventadour fut duc, gouverneur du Limousin, chevalier des ordres, et pair de France : l'union parut brillante. Marie de La Guiche, blanche de teint et blonde, avait ce genre de visage dont on dit qu'il semble « pétri dans du lait », c'était sa principale beauté; les yeux vifs sont sans charme, la bouche gourmande trahit tout. Car il est impossible d'être aussi avide que ne le fut cette dame, avec autant de furie et de passion. Beaucoup plus intelligente que ses frères et sœurs, elle fut dans la famille l'esprit qui dirige et anime, raille la paresse des uns, pique l'ambition de chacun, et l'amour-propre de tous. Vindicative, méchante pour tout dire, elle n'eut pas grand mal à nuire à un troupeau de femmes molles, douces, et aussi éloignées du mal qu'elle-même l'était de la véritable bonté. Telle fut cette Marie de la Guiche qui possédait quelques-unes des vertus de sa famille et tous ses défauts. Chez une femme de qualité, la rudesse n'a que faire : Marie de La Guiche Ventadour sut le mieux du monde la remplacer par la ruse. Bien des femmes de sa race se révélèrent avant elle insoumises et batailleuses, aucune ne montra autant d'âpreté (3). Pour citer un exemple de l'entêtement

(1) Toutes ces lettres ont été versées au procès.

(2) Fils d'Anne de Lévis, duc de Ventadour, et de Marguerite de Montmorency.

(3) Tous ces défauts ne firent pas que la duchesse ne fût pieuse et ne favorisât les fondations de saint Vincent de Paul et de la bienheureuse Marillac en Normandie. Voyez Chanoine Lelièvre, *Mme de Boisdavid*, Coutances, p. 32.

dans cette famille, il faut conter l'histoire de Mme Marie-Henriette, fille de ce Philibert de La Guiche qui fut si dévoué au roi Henri IV. Celle-ci épousa le duc d'Angoulême en secondes noces, son premier mari, Jacques de Gayon Matignon, ayant été tué par Boutteville, le fameux duelliste de la Place Royale, en 1626. Disons en passant que cette dame avait les traits fort durs, et son second époux, tout au contraire, montrait un visage de fille, ce qui faisait dire à Mlle de Vitry que « c'était une grande bévue de la nature, d'avoir mis sur le visage d'un garçon, ce qui eût été beaucoup mieux sur celui d'une fille (1) ».

Cette Marie-Henriette fit montre en certaine circonstance où elle eût dû obéir humblement aux volontés du Roi, d'un esprit fort peu soumis. Voici comment. Henriette de La Guiche eut la passion des chevaux, et fit construire, dans le parc de son château du Mâconnais, des écuries dont la superficie et la beauté pourraient presque rivaliser avec celles du château lui-même : bâtiments somptueux, voûtes profondes, portes monumentales, escaliers majestueux. Il est clair que ces écuries sont faites pour contenir une centaine de chevaux ; lorsqu'on y pénètre, il semble, tant elles sont immenses, que l'on s'y peut aisément perdre. Or, le Roi ne voulait pas que ses sujets possédassent cent chevaux ; lui seul avait droit à ce chiffre et au delà ; ses sujets, non. Que fit donc la dame pour concilier l'obéissance qu'elle devait au Roi et son caprice d'écuyère ? Elle logea quatre-vingt-dix-neuf chevaux dans les somptueuses écuries de Chaumont, et jucha le centième au-dessus de la porte d'entrée ; ce dernier, aussi grand que ses frères de chair, fut taillé dans la plus belle pierre, chevauché par un cavalier fort bien fait, tous deux caparaçonnés le mieux du monde.

Que pouvait dire le Roi ? Rien. Et c'est ainsi qu'Henriette de La Guiche eut les cent chevaux qu'elle convoitait, malgré les édits, à la barbe du Roi. Mais cela ne fit tort à personne.

Il restait encore une fille à la maréchale de Saint-Géran, sa dernière née, Suzanne de La Guiche.

Cette Suzanne d'une grande beauté était fort pieuse ; malgré cela, on la voyait à la Cour, elle paraissait aux fêtes. Déjà depuis 1643, « le Louvre se trouvait vide », la Reine l'avait abandonné

(1) Tallemant des Réaux, *Historiettes*, vol. I, p. 248, 249.

pour le Palais-Royal, « plus dans le goût nouveau ». On logea cependant un instant au Louvre la pauvre reine d'Angleterre, mais la Cour s'assemblait ailleurs (1). Anne d'Autriche donnait la comédie dans la petite salle de spectacle du Palais-Royal, quoique M. le curé de Saint-Germain, « homme pieux et sévère, eût condamné depuis longtemps ce genre de divertissement ». On passait outre. M. le curé de Saint-Germain blâmait surtout la comédie italienne, pour laquelle justement la Reine avait une prédilection particulière.

En l'année 1647, il y eut plusieurs fêtes : il y en eut une le 8 mars, on y joua « la tragi-comédie d'Orphée, en vers italiens ». Mlle de Montpensier y fut, et aussi le prince de Galles. La représentation se termina par un bal. Mademoiselle assista à ce bal assise sur un trône élevé de plusieurs marches sur le théâtre où l'on dansait ; à ses pieds le Roi et le prince de Galles étaient assis, elle était radieuse, et parée comme une châsse. On fut trois jours entiers à accommoder sa parure ; « sa robe éblouissait » ; elle était toute chamarrée, ornée de houppettes de couleur incarnat, blanc et noir, et tous les diamants de la couronne la faisaient briller comme un astre. On ne manqua pas de remarquer que ses cheveux blonds et son beau teint la paraient autant que ses bijoux. Beaucoup de personnes le lui dirent (2).

A la fin de l'année, pendant que la Cour était à Fontainebleau, le petit Monsieur (3) tomba malade à Paris. La Reine l'y alla voir plusieurs fois, et quand il fut guéri, tout le monde revint. On était alors en octobre. Monsieur n'étant plus en péril, quoique très changé (certaines personnes même dirent « méconnaissable »), la Reine donna un bal au Landgrave, qui était venu en France « pour achever de lui faire voir la beauté de la Cour ».

Mlle Suzanne de Saint-Géran, présentée à ce bal, parut aux

(1) Motteville. La Reine fut ensuite transférée au Palais-Royal « avec tout son train. » MM. de Villiers remarquent « un fort grand dégât en la dorure et au relief de toutes les chambres... c'est une pitié de voir que pour avoir quelques sols ils ont enlevé des pièces qui ont coûté de bonnes sommes. » (*Journal d'un voyage à Paris*, déjà cité.) Voyez Arvède Barine, *la Jeunesse de la Grande Mademoiselle*.

(2) Voyez les Mémoires de Mlle de Montpensier sur cette fête.

(3) Philippe d'Orléans, frère du Roi, que l'on appelait le petit Monsieur, pour ne pas le confondre avec son oncle, père de Mlle de Montpensier. Le petit Monsieur était né en 1640.

yeux de toute la Cour « la plus belle, de la meilleure grâce, la mieux mise de toutes ses compagnes ». Mais déjà elle avait en elle-même renoncé au monde, voulant se consacrer à Dieu, car étant revenue du Palais Royal, et pendant que ses femmes la déshabillaient, et que les personnes de son entourage la félicitaient du succès qu'elle venait de remporter aux yeux de toute la Cour, et des applaudissements dont la Reine et les princesses l'avaient gratifiée, elle dit :

« Vous jureriez tous que j'ai eu grande satisfaction de tous les compliments que l'on m'a faits? Non, je vous assure que je ne pensais rien qu'à cette complaisance, et vous ne croiriez pas que durant tout le bal, j'ai toujours eu la pensée de la mort. »

Ce sont des paroles bien surprenantes dans la bouche d'une fille si jeune, à qui la vie sourit avec tant de grâce. Comme on la décoiffait, Mlle de Saint-Géran affirma encore, au grand étonnement de tous, que c'était la dernière fois qu'elle « souffrirait d'être frisée, que tout cet attirail lui déplaisait », et elle assura ses amis que les choses qui charmaient d'habitude les autres femmes de sa condition lui étaient peu agréables, entendant par là les séductions du monde, compliments, honneurs et autres fariboles.

Si Suzanne de La Guiche n'eût été si pieuse, on eût pu prendre ces propos pour autant de signes de découragement annonçant sa fin prochaine, et il est vrai que la demoiselle tomba bientôt gravement malade. Étant bonne chrétienne, elle manda le prêtre, elle se confessa et communia même avant d'avoir recours à aucun autre remède pour les souffrances de son corps. Pendant toute sa maladie (la maréchale ne la quitta point et lui prodigua les soins les plus tendres et les plus délicats), Suzanne de La Guiche ne prononça que des paroles édifiantes, dans le souvenir desquelles la dame maréchale, par la suite, put trouver quelque consolation; la jeune fille, bien qu'accablée de fièvre, montrait le plus grand courage et un profond mépris pour les biens terrestres. « Je ne crains point, disait-elle, d'autre danger pour moi que de ne pas avoir la grâce et l'amour de Dieu, ou de le perdre si je l'avais, et ce que j'appréhende n'est pas tant la mort, comme le compte qu'il me faut rendre à l'auteur de ma vie. » Elle priait donc le médecin d'en agir franchement avec elle, et de ne pas lui dissimuler l'état de son mal. C'est alors que l'on apprit qu'elle s'était

résolue depuis plus d'un an à quitter le monde, et d'achever ses jours dans une solitude. Elle confia ce dessein au père qui l'assistait, et lui dit encore que, si elle avait retardé l'exécution de ce projet, c'est qu'elle craignait de quitter la dame maréchale sa mère, et aussi de la fâcher. Après qu'elle eut communié, on lui proposa des pains de Genève, qui ont quelques vertus curatives contre la fièvre : elle les refusa et prononça : « Quand on a reçu le corps de Jésus-Christ, qui est le pain des anges, il n'en faut pas manger d'autre. » La maréchale ne quittait point sa fille, et ne se reposait pas plus qu'elle ; ainsi elle souffrait mille passions de la voir souffrir et divaguer comme elle le faisait ; pourtant Suzanne de La Guiche ne cherchait aucun soulagement à ses maux : au milieu des plus cuisantes douleurs, elle disait qu'elle voulait mourir d'amour pour Jésus-Christ. Enfin, s'adressant au religieux qui ne la quittait pas, elle s'écria : « Ah ! mon père, je vois Notre Seigneur, je le vois ! » C'est ainsi qu'elle mourut, et, suivant ce que l'on dit alors, « avec la patience d'un martyr, le visage d'un ange, et l'amour d'un séraphin ».

Cette mort de Suzanne de La Guiche fut un grand malheur pour les autres membres de la famille : d'abord la maréchale en fut inconsolable ; en outre, si Suzanne eût vécu, et se fût décidée à rester dans le monde et non à passer ses jours dans un couvent, elle eût préservé les siens, et sa sœur de Saint-Géran surtout, de tous les maléfices et des persécutions dont cette dame fut l'objet pendant vingt ans de sa vie infortunée.

MARIE-LOUISE PAILLERON.

(A suivre.)

LES *SALONS* DE 1926

AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

Dire quels sont les meilleurs tableaux des *Salons* cette année serait peut-être long et difficile, mais il n'est point malaisé de découvrir les plus mauvais, car on a pris soin de les mettre au beau milieu des panneaux dans la lumière le plus favorable, c'est-à-dire aux places d'honneur. Il est vrai qu'ils sont signés de noms illustres, lesquels ne le seraient point devenus s'ils avaient toujours été joints à de pareilles pauvretés. On ne les mettra sûrement pas dans leurs *Rétrospectives*, et ainsi le prestige de ces maîtres sera infiniment mieux sauvegardé par leurs admirateurs quand ils seront morts qu'ils le sont par eux-mêmes vivants. En attendant, que peut penser le visiteur, — surtout s'il appartient aux jeunes générations, — quand il voit ainsi désignées à son admiration des choses où ne subsistent plus ni dessin, ni couleur, ni valeurs, ni beauté de matière, ni pensée, ni style? Que le talent, s'il en est encore en France, s'est tout entier réfugié dans les baraquements de la Porte Maillot? Ce serait une totale erreur, mais bien naturelle à qui est sollicité d'abord par des œuvres qu'il n'aurait point fallu admettre aux deux anciens *Salons* des Champs Élysées ou, tout au moins, n'admettre qu'en les dissimulant.

A peine si cette loi générale souffre, çà et là, quelques exceptions. Sans doute le portrait de M. Doumergue, peint par M. Marcel Baschet, n'est point un mauvais portrait, bien qu'il occupe une place d'honneur. Les paysages de M. Dauchez, ceux de M. Raoul Ulmann, ceux de M. Albert Moullé, ceux de M. Paul de Lassence, ne perdent rien à être exposés en cibles

aux feux de la critique. On est également surpris, après tant d'expériences malchanceuses, de voir honoré par le protocole mystérieux des « placeurs » quelques toiles qui sont, en vérité, tout à fait dignes de cet honneur : le *Portrait de Mme T.* par M. Jean-Pierre Laurens, le *Portrait de Mme L. B.* par M. Paul Chabas, le *Portrait de Mme E. B.* par M. Henri Royer, celui de Mme V. avec des hortensias bleus par M. Etcheverry, *la Table* de M. Grün, la nature morte intitulée *le Grand Pot* de M. Corbin, et les envois de M. Raymond Woog, d'une très savoureuse couleur, — bien que, là encore, ce soit le plus faible qu'on a mis en belle place, comme ce sont les moins bons des excellents paysages de M. Dauchez et de M. Ulmann qui occupent le centre des panneaux qui leur sont consacrés. Enfin, on trouve avec plaisir, en belle place, les œuvres de M. Forain, artiste que tous les honneurs du monde ne détourneront jamais de se juger lui-même comme il juge les autres, c'est-à-dire sans une excessive aménité. A part ces exceptions et une ou deux peut-être encore qu'on pourrait citer, parmi les quelque cent dix ou cent vingt places d'honneur que contiennent les cinquante ou soixante salles des deux *Salons*, partout ce qui est mis en vedette est précisément ce qu'il ne fallait pas y mettre. En sorte qu'au premier coup d'œil, le passant hâtif et distrait décrète que les *Salons* de 1926 sont les plus mauvais qu'il ait vus jusqu'ici.

Or ils ne le sont pas : ils regorgent même de bonnes peintures. Mais il faut prendre la peine de les découvrir. C'est ainsi que nombre de portraits ou de paysages, dus à des Anglais ou à d'autres étrangers et qui n'ont pas été favorisés de places très en vue, ne manquent point d'intérêt ni de saveur. Le plus souvent une saveur de terroir. Même s'ils ont travaillé à Paris et sous des maîtres français, le trait de la race reparaît chez eux après les années d'atelier et les désigne. Ainsi dans le délicieux portrait de jeune fille au violon, *Miss Anne Harcourt*, par M. George Harcourt, et dans *Anna Katrina* de M. Ronaldson, qui sont deux Écossais, dans le portrait de jeune femme intitulé *Mois d'avril en Angleterre* par M. James Quinn, lequel est Australien, élève de Jean-Paul Laurens et pourtant Anglais de la vieille Angleterre qu'il a peut-être à peine connue.

Un talent très personnel paraît aussi dans le portrait de femme de M. Stoenesco, élève du même Jean-Paul Laurens, et

rappelant, tout au rebours de M. Quinn, les noirs, les gris, les blancs de Whistler, — ce qui prouve combien les tempéraments originaux sont peu influencés par l'école. On retrouve aussi le trait de race dans la scène de genre inexplicable et délicieuse dénommée *The Future*, par Mlle Green, du plus pur humour britannique, conçue un peu dans les tonalités d'Orchardson, dans le *Portrait de Mrs Tenn*, par M. Borough Johnson, où l'on sent à peine le souvenir d'Herkomer, dans le portrait de femme de M. Thomas Gibbs et dans le *Portrait du capitaine sir Acton Blake* par M. Eves. Même chose dans l'admirable paysage de M. Léonard Richmond *Near Etaples*, descendant en droite ligne de Constable, et dans la surprenante effigie d'*Un démocrate américain*, Benjamin Whitroell, par M. Tudor Hart, qui atteint cette sorte de beauté qu'a le trait caractéristique poussé jusqu'au paroxysme. Sauf ce dernier, les toiles anglaises que voilà, d'un dessin délibéré, d'une facture aisée, large, savoureuse, sont dignes des fils de Gainsborough, sans marquer le moins du monde une orientation nouvelle de leur art.

Les Français, non plus, d'ailleurs. A peine pourrait-on signaler, chez quelques-uns, ici, un timide retour vers un idéal bien abandonné : les opulences et les maturités éclatantes de Venise. Le plus frappant est le tableau de M. Narbonne intitulé *Nus dans un paysage*, œuvre de coloriste véritable et de poète pictural, où l'on éprouve un peu de la langueur capiteuse du Giorgione, un peu du mystère de Gustave Moreau, et des tonalités, çà et là, de Renoir. Il y a d'étranges libertés dans le galbe de ces académies, mais l'ensemble dégage un charme qu'on n'est pas accoutumé de rencontrer chez les contemporains. Tandis qu'au rebours, bien des cerveaux sont hantés par les spectres les plus insupportables de M. Ingres ou du Greco; silhouettes sèches, dures, étriquées, proportions volontairement outrées, couleurs froides, atmosphère raréfiée, visions de chairs desséchées sous une cloche pneumatique, — la réaction la plus brutale et la plus totale contre l'Impressionnisme jadis triomphant. L'impressionnisme était une très petite découverte : ceci n'est pas une découverte du tout et ne mène à rien. On voit, par exemple, M. Poughéon dépenser beaucoup de talent à composer l'étrange groupe archaïque des *Amazones*, où ne manquent ni le sens du style, ni la science du rythme, ni le bel équilibre des masses, ni même une certaine

grâce figée, mais où le parti pris dans les proportions des figures et l'absence d'air ambiant rendent ces qualités inutiles.

M. Synave, dans son *Arabesque sur Persée et Andromède*, a mieux employé les siennes qui sont un peu du même ordre et surtout M. Avy dans sa *Couronne d'Ariane*, qui unit la correction d'Ingres à la grâce des Renaissants. Quant au Greco, le souvenir en est sensible surtout chez M. Domergue. M. Domergue pose ses figures avec esprit et dans les nuages. Il trace des arabesques au bout desquelles on est tout étonné de trouver un portrait. Celui de M. Joseph Caillaux, hautain, sec et dur, aussi ligneux que l'inexplicable poutre où il appuie le bout des doigts, semble s'étirer à vue d'œil, derrière sa barrière, et monter dans un ciel orageux. Malgré l'outrance et le parti pris de la facture, cette façon de définir une physionomie a produit un des plus intéressants témoignages qui soient ici, avec les deux étonnantes têtes de vieillards exposées par M. Stoskopf, *Paysan alsacien* et *un maire alsacien*, qu'on dirait des envois de Holbein.

Car les portraits et notamment les portraits d'hommes célèbres, pour nombreux qu'ils soient cette année, sont en général fort peu révélateurs de leurs modèles. A part les deux expressions très serrées du maréchal Foch et du maréchal Pétain, rendues au pastel par M. Marcel Baschet, avec cette maîtrise parfaite qui lui est coutumière et qu'il montre encore dans son grand portrait officieux de M. Doumergue, on ne voit guère que le général Weygand, en pied, à sa table de travail, par M. Galand, M. Humbert Ricolfi en chasseur alpin par M. Bauré, et M. Denys Puech, au travail, scrutant son modèle, d'un œil soupçonneux, ombragé d'un sourcil olympien par M. Font, qui soient saisis dans des attitudes assez personnelles. Pour le reste, il faut sortir de France. Nombre de portraitistes anglais savent, à défaut d'autre mérite, trouver le geste signalétique : tel le *Henry Caro-Delvaille* de M. Stawis Brown.

Les portraits de femmes deviennent de plus en plus repliés, réservés et secrets. Ah! nous sommes loin de Boldini et de La Gandara! La plupart de leurs successeurs semblent avoir pris le mot d'ordre chez Léonard de Vinci, enseignant que, si l'on se mêle de peindre les femmes, « il faut qu'elles fassent paraître dans leur air beaucoup de retenue et de modestie... qu'elles aient les genoux serrés, les bras croisés ou approchés

du corps et pliés sans contrainte sur l'estomac ». Tel est le cadre où se renferment, avec des variantes nombreuses et heureuses, les gestes des portraits de femmes par M. Cayron, par M. Louis Roger, par M. Pierre Laurens, par M. Broquet-Léon, — celui-ci intitulé *la Lecture interrompue*, excellente étude de lumière frisante, en plein air, — et aussi les attitudes choisies par M. Roussin, par M. Pascau dans son *portrait de Mme Signoret*, par M. Braitou-Sala dans son portrait de *Lady Garthwaite*, par M. Ivanovitch dans son portrait de *S. M. la reine des Belges*, ou par M. Martin-Ferrières, ou par M. Munns dans son *Espièglerie*, ou par M. G. Michel, ou par M. Font : *Mme la vicomtesse de Mauduit*, ou par M. Logan : *Portrait de Mme Parkhurst*, ou par Mme Darmesteter : *Portrait de Mme M. T. Delesalle*, enfin par Mme Chicotot Stinus pour sa *Lydie*, ou par Mlle Flora Lion : pour sa *duchesse d'York*, par M. Garratt pour son portrait de Mme George E. Holmes, et par bien d'autres encore.

Le caractère voulu par Léonard de Vinci est encore bien plus marqué dans les portraits de vieilles dames en noir par M. Troncet et par M. Chauvaux. Ce sont peut-être, là, au surplus, les meilleurs portraits de femmes des Salons. M. Troncet, notamment, y fait preuve d'une admirable maîtrise. On ne voit guère que la chasseresse peinte en pied par M. Boulet-Cyprien, *Avant la promenade*, qui échappe à la définition de Léonard de Vinci et présente un déploiement du geste en extension, spirituellement dessiné, silhouette très vivante de femme avec un chien empaillé à ses pieds, selon la tradition des grands maîtres anciens qui ne voulaient pas que la bête eût autant de vie que l'être humain ou qui peut-être bien ne savaient point le lui donner.

Au milieu de toutes ces toiles, il n'est pas rare de rencontrer des dessins et des aquarelles. C'est une heureuse surprise. Car un des traits les plus frappants de notre époque est la renaissance de l'aquarelle, je veux dire l'aquarelle franche, à grande eau, transparente et sans retours, où l'art est de faire jouer les blancs du papier et de « conduire la goutte » telle qu'en des temps lointains la concevait Jacquemart et hier encore le regretté Vignal. La *Société des aquarellistes français* n'avait jamais cessé de montrer des œuvres fort habiles et parfois précieuses, mais c'était surtout des gouaches. Or la gouache, sans pouvoir jamais atteindre à la vigueur ni à la justesse de l'huile,

perd la transparence de l'aquarelle, le blanc dont elle est chargée « bouchant » tous les tons où on le met. L'aquarelle franche, c'est-à-dire sans maçonnerie, sans matité, sans opacité, réduite à l'eau et à la couleur pure, ne peut tout rendre, mais elle est inimitable en ce qu'elle rend. De très beaux exemples nous en sont donnés, cette année : par M. Montagné, dans sa *Porte de l'église Saint-Agricol* et sa *Roulotte sous les remparts*, à Avignon, par Mme Carlier Vignal, qui fait revivre quelques-uns des prestiges du maître dont elle porte le nom, par M. Paul Lecomte, par M. Jean Lefeuvre, par M. de Corsi dans son *Marché de Torre del Greco* et son *Soleil d'été*, par M. de Fossa, dans ses *Jardins du château d'O*, par M. Avy, dans sa vue de *Saint-Pierre de Rome et le Vatican*. Qu'importe après cela l'exiguïté du cadre et la médiocrité du médium, si l'impression donnée est juste et émouvante? Jamais M. Didier-Pouget n'a montré, dans ses peintures, tant de maîtrise que dans les simples dessins de *Châtaigniers dans le Gard* qu'il expose, cette année, au milieu des aquarelles.

*
* *

Une double rencontre de morts à honorer et d'espaces vides à remplir a fait confronter, en des rétrospectives voisines, les œuvres de Charles Cottet et de Frédéric Montenard, le peintre par excellence de la Bretagne et le peintre de la Provence, les deux régions de France les plus dissemblables, bien qu'également tournées vers la mer et attendant tout de la mer, mais à qui deux mers toutes dissemblables forment un horizon et un idéal tout contraires : l'horizon de la mer latine enfermée comme un lac entre des montagnes couronnées de temples, où les silhouettes se profilent d'un trait dur et net, où les îles sont des paradis où les Dieux ont des figures de beaux jeunes hommes, où les terres attendent le navigateur avec le trésor des connaissances humaines, où il apprendra tout et ne découvrira rien, et puis au contraire, l'horizon du pôle, des pays encore inhabités et inconnus, des civilisations nouvelles, du rêve illimité : l'Océan.

La vie et l'art des deux maîtres, depuis le début jusqu'à la fin, offrent une pareille et parfaite antithèse. Cottet, né au creux d'un massif montagneux, à l'ombre du mont Gerbier de Jonc, dans la plus jolie, la plus baroque, la plus dévote et la plus triste ville de France, Le Puy, marqué pour toujours du

sceau mystique de cette pépinière de prêtres, s'en est allé un jour vers l'Océan, attiré par les âmes naïves, les vertus profondes et fidèles là où les costumes et les coutumes ancestrales les désignaient le mieux à un œil de peintre, la Bretagne, qui est le pays aussi où la nature leur compose comme un *halo* visible de tragique grandeur, et une fois là, il s'était arrêté, piétinant sans cesse sur les rivages, les yeux toujours fixés sur le flot changeant, s'essayant à reproduire, à la fois, tous les accents de cette symphonie : les horizons, les lumières, les enveloppes, les gîtes, les pierres, les âmes. Quelque chose de la vocation de J.-F. Millet, né au contraire au bord de la Manche et venu en pleine forêt de Fontainebleau styliser le labeur du bûcheron, revivait en lui. Pour rendre les aspects désolés du rivage breton, ses durs marins, ses veuves tragiques, il avait adopté une touche épaisse, un trait dur, une couleur opaque assez belle et riche, d'ailleurs, en gris, en blancs, en noirs, en bruns, très finement dosés. En plein triomphe de l'impressionnisme ou du pointillisme, il lui avait tourné délibérément le dos, comme ses camarades René Ménard, Lucien Simon, Dauchez, et au lieu de dissoudre les figures dans la lumière ambiante, dans l'enchantement et l'émiettement et le fourmillement des atomes colorés, il les avait encloses dans de lourdes cagoules et des chapes de plomb et posées comme des menhirs dans la lande. Seuls les yeux, les lèvres, quelque sourire, quelque extase ou quelque mélancolie décelaient un reste de vie dans ces formes presque aussi sombres et inanimées que le toit enterré dans les ajoncs, le rocher plongé dans le golfe, la vague grise et verte déroulée au loin, la voile chargée d'embruns, le ciel bas et noir.

Ce parti pris était violent et arbitraire, mais il naissait d'une passion très violente aussi et tout ingénue : rendre ce qui donne à la Bretagne son aspect propre, et pour ainsi dire, son « trait de dissemblance » d'avec les autres pays, et il était servi par un vigoureux métier de peintre. Il pénétra dans les âmes. La *Vie de la mer* parue au *Salon* de 1898, révéla au passant surpris que la Bretagne avait enfin trouvé son Millet. L'humble et dur labeur du marin, les longues attentes des femmes, celles à qui l'on dit pour colorer l'absence : « Il garde le bord », les espoirs, les prières, les douleurs de ces peuples qui vivent de l'Océan et qui en meurent, tout cela

s'exprimait, sans emphase et sans gesticulation, presque sans gestes, dans ces pages célèbres que nous retrouvons ici, en original ou en reproduction : *le Repas d'adieu, Ceux qui partent, Celles qui restent*, ou *les Feux de la Saint-Jean, les Bretonnes au Pardon, Ame pleureuse, Ile de Sein, le Soir de deuil au pays de la mer, la Douleur*, dans leur gravité douce, leur énergie indomptable, leur émotion contenue.

L'enfant de la montagne mystique avait bien compris les âmes de cette mystique plaine de Bretagne et posé sur leurs drames les plus déchirants le voile de sa discrète pitié. Le succès attira les regards sur l'artiste. On voulut connaître ce poète tragique, un peu lugubre, que son œuvre naturalisait compatriote de Chateaubriand et de Lamennais. Paraissait-il? on se trouvait en présence d'un petit homme trapu et vif qui riait, une chevelure d'archange, de la lumière plein les yeux, des yeux de pilote, une barbe de missionnaire avec une onction ecclésiastique, des gestes courts et une gaieté de moine, voire de moine de fabliau, qui ne boude point devant les dons du Seigneur et semble l'épaisse cage d'une petite âme vaine et légère, une âme d'oiseau. Mais poursuivait-on l'entretien, croisait-on sur le chemin une souffrance, une injustice, une erreur, on sentait frémir une nature hypersensible et passer sur cette physionomie riante la mélancolie natale, l'ombre du Rocher de Corneille... Un jour, pris par la nostalgie des pays du soleil, libre de diriger sa course vers le rêve qui l'attirait le plus, c'est vers les cités tragiques de la vieille Espagne qu'il la dirigea et là où avaient brûlé et s'étaient consumées les plus ardentes âmes : Tolède, Cordoue, Avila. L'enfant du Puy retournait, sans y penser, aux sites et aux souvenirs inspirateurs des vocations mystiques et qui les magnifiaient. Enfin, parvenu au soir de sa vie, il reprenait le chemin des montagnes de France, il allait en Dauphiné, auquel le rattachait une des branches de sa famille, il y dessinait cet extraordinaire *Pont en Royans*, qu'on voit ici : une brochette de nids humains suspendus à une faille de rocher, au-dessus d'un étroit et clair torrent, le seul site sans doute en France où l'on puisse se faire une idée, en microcosme, des monastères du mont Athos. Jamais on n'avait encore exprimé, avec cette force, l'étrangeté de notre Dauphiné.

Quand il n'était pas en Bretagne, Cottet s'était baugé, à

l'extrême limite du quartier latin, sous les marronniers de l'Observatoire, là où les chants et les musiques des bals d'étudiants viennent expirer dans le silence des couvents, des chapelles, des hôpitaux, des hospices, des laboratoires, terre de souffrance, de pénitence et de consolation ; où les arbres s'effeuillent dans les cours des Carmels et des « Infirmeries », dominées par les coupoles de la Contemplation, où les cloches et les horloges psalmodient pour les enfants malades abandonnés, et pour les religieuses aveugles assemblées et priant dans l'ancien salon de Mme de Chateaubriand, non loin des savants qui guettent dans les belles nuits la marche des étoiles. L'ambiance ainsi retrouvée par le maître était celle de ses affinités secrètes : il y achevait ses œuvres méditées au bord de l'Océan, rêvées peut-être au Puy, avec une nostalgie perpétuelle des terres où il n'avait pas abordé. Le *non habemus hic manentem civitatem* hantait cet habitant paisible d'un quartier idéaliste. Malgré son pignon sur rue, il n'avait rien du « bourgeois » honni des romantiques, encore moins du clubman que Caran d'Ache a raillé chez ses confrères « arrivés ». Il était resté l'artiste qu'évoquait le voisinage de l'ancienne Grande Chaumière, le chevelu de Gavarni. On l'eût cru dessiné par Tony Johannot. Ainsi, en dépit de ses dehors de bon vivant, son détachement des choses mondaines, la ferveur de sa vocation, son enthousiasme pour les grands aspects de la Nature indomptée, lui composaient une vie intérieure assez semblable à ce qu'on trouve dans son art.

C'est la vie extérieure, au contraire, la gaieté des êtres et des choses qui éclataient chez Montenard et, du premier au dernier jour, firent de son œuvre une joie des yeux. Il était du pays où tout se chante, où rien ne se grave, où les cimetières se juchent au plus bel endroit des villes, sur les sommets lumineux et fleuris, où l'eau du ciel glisse et s'écoule en un instant sans laisser de trace, et les larmes semblent faire de même, où le souffle furieux du vent passe dans le ciel bleu, et, au lieu d'amasser les nuages, les nettoie, où les âmes elles-mêmes paraissent flotter dans la lumière, légères et vaines, et le souci, la prière, la douleur même à peine nées, s'évaporer dans le rayonnement des choses de la terre, de la mer et du ciel, où l'être humain, déchargé du poids de la pensée, de ses angoisses, de ses souvenirs, chemine allègrement vers le but commun à tous :

c'est la Provence, entre les monts des Maures et les Iles d'Or.

Avec le pays breton, il ne se peut imaginer plus grand contraste. C'est une autre palette, une autre optique, d'autres gestes, d'autres horizons. Montenard, issu d'une vieille famille provençale, enraciné dans sa terre et agrippé à ses rochers, n'a guère quitté les bords de la Méditerranée, qu'il a vu bouillonner bleue dans les cuves de rochers rouges et n'a jamais eu qu'une pensée : en exprimer la joie légère, dans une langue alerte et aérée. Par là, il fut un novateur à sa manière. L'impressionnisme avait déjà triomphé, mais semblait cantonné dans l'Ile-de-France, ou sur les bords de la Seine, de la Marne, de l'Oise : il le porta en Provence. Jusqu'à lui, la Provence et la Méditerranée étaient chaudes : il les fit claires. Il y avait déjà du soleil ; il y mit de la lumière, et à la place du rayon qui tombe chez ses prédécesseurs, les Aiguiez, les Cordouan, les Imer, les Girardon, il répandit le miroitement diffus qui pénètre partout les atomes. De jaunes qu'elles étaient, les ombres devenaient violettes : il y eut une joie éparse dans l'atmosphère allégée, radieuse. Quand on vit paraître au *Salon* de 1883, dans l'ancien Palais de l'Industrie, son grand vaisseau blanc, de haut bord, fendant la mer bleue, *le Transport de guerre* La Corrèze *quittant la rade de Toulon*, il sembla que l'art des Monet, des Sisley, des Pissaro prenait possession de la Méditerranée. Ce fut une révélation. Durant quarante ans, l'artiste ne cessa de guetter les jeux de lumière sur les oliviers sensitifs, les cyprès impassibles, les routes blanches, poudreuses, friables, où passaient les asthmatiques diligences jaunes, les montagnes profilées à ravir le Poussin et faites de pierres précieuses. Comme ces paysages étaient bibliques, il crut les voir, plus d'une fois, traversés par des figures de la Bible. Elles naissaient d'elles-mêmes du soleil qui éclairait le puits, le figuier, la vigne, le mont tapissé d'herbes courtes et odorantes fait pour les loisirs d'un auditoire enthousiaste et la prédication en plein air et en plein ciel.

Montenard se mit ainsi à traiter des sujets religieux, sans beaucoup y penser. Il n'y avait peut-être pas là grand sentiment religieux ou mystique : il y avait le décor de l'Évangile et ce qu'il y a d'aimable, de mesuré, de rural et d'ensoleillé dans les Paraboles. Quant aux empreintes profondes laissées dans les âmes, c'est chez d'autres qu'il les faut cher-

cher. C'est dans les paysages de Montenard que le Christ a passé et parlé, c'est dans ceux de Cottet qu'on a gardé le plus fidèlement sa parole, selon la loi commune qui veut que les religions s'enracinent surtout loin du lieu où elles sont nées. Tous deux eurent la chance de ne pas déchoir. Cottet, terrassé jeune encore en possession de tous ses moyens par un mal implacable, n'a pas donné le spectacle affligeant d'une dépression du talent. L'homme était peut-être affaibli, diminué : l'œuvre ne le fut pas. Elle reste tout entière burinée dans nos mémoires en traits puissants, volontaires, incisifs. Montenard gardait, dans sa belle vieillesse, la verdeur, la gaieté de sa nature provençale et ses envois au *Salon*, cette année encore, en témoignent victorieusement.

*
* *

Entre les deux on a placé les œuvres d'un troisième régionaliste indéfectiblement attaché à son sol natal, un artiste qui ne doit rien ni à l'un ni à l'autre, ni d'ailleurs à aucun maître, un autodidacte s'il en fut, M. Communal. Ses deux grands paysages le *Lac de la Valette-Vanoise* et le *Lac des Assiettes-Vanoise*, deux pages magistrales, quoique moins radieuses que ne sont d'ordinaire ses petites études, témoignent une fois encore que l'école de la Nature, la seule qu'ait fréquentée ce Savoyard, est la meilleure, non pour faire vite et dès la jeunesse aussi bien qu'un autre, mais pour atteindre lentement et sûrement la pleine possession de soi-même. Avec l'envoi de M. Communal un assez grand nombre de bons paysages rendent aux *Salons*, la promenade plaisante : distinguons la très fine et nuancée *Seine en amont de Rouen* par M. André Engel, *Éclaircie le soleil bas*, *les Cinq pierres* et *Lever de lune* de M. Raoul Ulmann et le *Port Joinville, île d'Yeu*, de M. Paul Lecomte.

Il est des traditions qui se perdent : il en est d'autres qui s'établissent sous nos yeux, sans que nous y prenions garde et nous disons : il n'y a plus de traditions. C'est ainsi que, depuis quelques années, l'habitude se prend de consacrer une salle choisie aux Orientalistes et par là, il faut entendre surtout les explorateurs de « la plus grande France ». Ils méritent d'être signalés, car ils nous apportent un témoignage qui n'a pas seulement une nouveauté géographique. Ils ne voient plus du tout l'Orient comme leurs ancêtres : Decamps qui, à la vérité, n'y fut guère, et Delacroix qui traversa le Maroc, mais aussi Marilhat

et Fromentin qui y vécurent, Henri Regnault et Guillaumet qui y travaillèrent vraiment. Ils voient un Orient calme, propre et bien lavé, uni, sans accent : couleurs discrètes, reliefs plats, gestes mesurés, formes blanches immobiles, lointains nets, impressions de silence et de sérénité : les limbes de l'Orient.

Seul, M. Rousseau dans son tableau *le Sultan du Maroc et son escorte*, tente de rejoindre, sur la piste où elles ont disparu, quelques traînards attardés des fantasias d'autrefois. Les autres : M. Dubois dans sa délicate évocation de fantômes lumineux intitulée *le Blanc Cortège*, Mme Stephenson, dans sa *Porte de Tunis à Kairouan*, M. Styka dans sa *Caravane en route*, M. Brown dans ses *Marchands de Kairouan*, M. Bridgman, dans son *Soir du marché à Touggourt*, M. Cauvy dans ses *Femmes d'Alger*, M. Lino dans son *Marché à Gardhaia*, Mme Martin Gourdault, dans ses *Femmes arabes*, M. Beaume dans son *Marché à Fez*, M. Caputo dans ses *Remparts de Fez*, M. Bascoulés dans son *Oasis le soir* et surtout Mme Dumas dans son grave et paisible *Marché arabe*, ont cherché non pas à nous éblouir par un déploiement inattendu de richesses inouïes de couleurs orientales, mais à exprimer ce qu'il y a d'impassible et jusqu'à un certain point de monochrome dans cet immense réservoir de calme en contraste avec l'agitation et le papillotement de nos villes modernes. Le plus topique exemple à cet égard est le *Cimetière arabe* de M. Baillergeau, une impression de repos profond dans un bain de lumière, que les orientalistes de jadis n'auraient jamais cherchée. Dans tout cela, une loi esthétique est bien observée : l'extinction de la couleur par la trop grande lumière, ce qu'avait déjà rendu Guillaumet et avant lui quelquefois et avec une extrême finesse, Fromentin, quand il peignait à cette heure sans pareille que M. Louis Bertrand appelle « l'heure de diamant ».

*
* *

La statuaire, aû moins celle qu'on voit aux Champs-Élysées, n'offre point l'extrême diversité de tendances et de souvenirs qu'on aperçoit dans la peinture. Et pourtant, il y a plus d'œuvres puissantes ou gracieuses à la sculpture qu'ailleurs. Les premières sont les monuments aux morts ou commémoratifs de la victoire : par exemple, le groupe en bronze de M. Gaston Broquet *la Relève* et sa figure de bronze, étendue face contre

terre, sur un tertre figurant une croix, intitulée *Sur le sol lorrain*, tous deux destinés à honorer les morts, l'un à Châlons-sur-Marne, l'autre à Etain, dans la Meuse. C'est à ces deux œuvres que va d'abord la foule, là qu'elle reste le plus longtemps, attentive et silencieuse, là qu'elle revient. On peut prévoir que c'est l'œuvre qui signera ces *Salons* dans sa mémoire. Que ce soit, là, un signe que le génie l'a touchée, assurément non. Mais ce n'est pas une disgrâce non plus, nécessairement et sans plus ample examen pour une œuvre d'art, que d'aller au cœur des foules : combien de chefs-d'œuvre à ce prix devraient être exclus du patrimoine esthétique de l'humanité! En fait, les rudes bonshommes de M. Gaston Broquet allant à *la Relève* sont bien construits, bien mis en action, c'est-à-dire saisis dans cet état instable et double du mouvement qui prolonge l'attitude précédente et préfigure la suivante, et admirablement caractérisés. Ce sont de vrais poilus faisant la vraie guerre et non pas une autre guerre, mais celle-ci et non pas dans un autre instant, allant au repos, ou en corvée, mais à *la Relève*, graves, patients, résolus. Ce n'est point assurément de la statuaire olympienne et monumentale : c'est du modelage réaliste et anecdotique, c'est de l'Alphonse de Neuville en bronze. L'Art n'est pas épique, le sujet l'est et aussi le sentiment qui l'anime. On peut en dire autant du soldat mort écrasé face à terre, *Sur le sol lorrain* du même artiste, du réalisme le plus saisissant.

Tout autrement, M. Henri Bouchard a rédigé son mémorial des tranchées, gravé plutôt que sculpté dans la longue frise des *Combattants*, pour Saint-Quentin et dont on voit ici un fragment : des poilus mettant leurs masques contre les gaz. Il fallait toute la science de ce maître ouvrier et surtout son instinct du style pour donner un caractère épique et statuaire à cette prosaïque opération de prophylaxie. Il y est parvenu sans effort, semble-t-il, aussi ingénument qu'un Égyptien gravait la silhouette de ses Dieux sur son bas-relief et avec autant de piété. Un autre aspect de son talent se fait voir dans sa *Figure ailée*, une victoire, espérons-nous, « ailée » non parce qu'elle a des ailes, appendice facile à trouver dans le vestiaire des arts plastiques, mais parce qu'elle semble suspendue sur la demi-sphère où elle se tient droite, dans une sorte de lévitation due à ce que ses pieds prennent appui sur le bout, non sur les talons, et à ce que tout le poids des lignes est remonté vers le

haut du corps, privé, on ne sait pourquoi, de ses deux bras.

En face, à ses pieds, c'est un bien curieux spectacle que celui d'une sorte de cul-de-jatte en plâtre par M. Guillaume, dont le gésier déborde le faux-col et qui semble modeler de ses doigts recourbés une argile invisible. C'est, paraît-il, *M. Aristide Briand* en train de matérialiser sa pensée pour la rendre plus sensible à son auditoire un peu lent à la saisir.

Puisque nos rues sont et seront toujours attristées par des politiques en redingote, les bras énergiquement croisés comme pour faire face au peloton d'exécution, ou maniant des appareils de physique parlementaire avec des gestes d'escamoteurs, il faudrait que nos jardins du moins et nos terrasses se peuplent de belles figures sans prétention, nées pour le seul enchantement des yeux. Les autres sont peut-être utiles, aux carrefours des cités, pour prêcher des vertus civiques. Pour sa leçon d'amour, le parc réclame celles-ci, avec des gestes harmonieux qui fassent honneur au corps humain, et rétablissent dans son équilibre gracieux le rythme désordonné de la vie moderne. Pourquoi les chercher bien loin? Voici, aux Champs-Élysées, presque à chaque pas, des œuvres qui animeraient le plus heureusement du monde les parterres ou les allées ou les bassins de la villa, du château, parfois le vestibule de l'hôtel monumental.

Par exemple, la figure féminine exposée par M. André, sous ce titre *Aphrodite*, avec l'exergue : *je suis le doux désir*. On y voit réalisée, en perfection, ce qui est si difficile en statuaire, l'expression d'un sentiment intime, avec les moyens très limités de l'art plastique : un geste, harmonieux et mesuré, un jeu de physionomie très discret, une silhouette gracieuse. Ici, le geste de la main droite assurant la coiffure, de la main gauche comprimant ou « écoutant » le cœur qui bat, de la tête indolemment couchée sur l'épaule et des paupières laissant à peine glisser un regard chargé de passion voluptueuse, la figure tout entière, hanchée du côté où le bras se lève, comme il est naturel au rebours de la *Source* d'Ingres, tout exprime le sentiment ressenti et l'exprime à la manière des Grecs, c'est-à-dire dans le calme inviolé, la statique sans défaut. M. André a encore su remplir, dans son œuvre, cette condition si nécessaire à toute statue mise sur un piédestal et qui doit être vue de tous les côtés : elle se profile également bien et offre, quel que soit le point d'où part le regard, une heureuse rencontre de lignes et de pro-

portions. C'est le type de l'œuvre d'art décorative des jardins.

Il en est d'autres d'aussi agréables. Une seconde *Aphrodite*, en bronze celle-là, due à un artiste américain, M. Evans, offre les mêmes qualités, sinon la même expression. Moins sensuelle que l'œuvre de M. André, moins moderne de sentiment, plus antique en un mot et plutôt Diane qu'Aphrodite, elle n'en est pas moins une œuvre de statuaire sobre et gracieuse, qui répandra du charme partout où on la mettra. La grâce aussi, mais non plus la sobriété du geste, désigne à quelques pas de là, une danseuse intitulée *Salomé* par M. Cassou. Depuis la *Danse sacrée* du regretté Ségoffin, l'on n'a guère vu de mouvement si osé entraîner une figure de la danse, en statuaire, ni si heureusement exécuté. L'équilibre des lignes, hasardeux partout, n'est rompu nulle part et de quelque côté qu'on la regarde, cette svelte et nerveuse académie révèle une trouvaille curieuse dans le rythme humain, l'esprit de la danse la parcourant toute et jusqu'aux pieds et s'accumulant aux « pointes ». Tout au contraire, immobiles et hiératiques même en leur rigidité, les deux figures de M. Mouktar, *Trouvaille dans la vallée des Rois* et *Vestale des secrets*, produisent une impression d'élégance frêle et de mystère qui animerait fort bien aussi et de façon inattendue, un bout d'allée ou une niche de bosquet.

On peut en dire autant du haut relief de M. Paul Gautier, en demi-lune, *la Fontaine du printemps*. L'utilisation de l'énorme groupe décoratif, *Centaure et nymphe*, de M. Traverse, serait plus difficile. C'est un beau morceau, très décoratif, en effet, mais qui requiert un large cercle d'arbres centenaires pour lui faire cortège et un haut piédestal pour le porter. A ses pieds, l'on voit une figure plus modeste, faite elle aussi pour meubler un parc : une adolescente, étroite et fine, qui s'est juchée sur un chapiteau dorique, où elle prend appui de ses bras et de ses doigts écartés, intitulée *Sur les ruines*, par M. Mourgues. Plus loin, une *Étude de jeune fille*, par Mlle Scudder, rappelle un peu, par l'ensemble de l'attitude, les deux *Aphrodites*, celle de M. André et celle de M. Evans, mais avec une expression mutine des yeux, sous sa main en abat-jour, qui la distingue et en fait une « étude », comme son titre modeste l'indique, spirituellement conduite à sa fin.

Mêlés à ces figures isolées, on voit, çà et là, des groupes, qui, lorsqu'ils sont bien traités, obtiennent cette sorte de

succès qu'a toujours sur une scène la plus petite pièce dialoguée, si elle succède à des monologues. Ils permettent plus d'action, d'abord, car il y a des gestes qui ne se justifient que par la présence d'une autre figure et puis le regardant n'est plus tenu de faire effort pour comprendre ce que la figure lui dit. Il est spectateur et se délecte du spectacle. Rien de plaisant, par exemple, comme la *Jeune fille au chevreau*, de M. Courbier, qui s'est mise à cropetons pour lutiner un innocent animal avec un épi de maïs, ou la *Fontaine*, de M. Molineau, où un jeune Faune assis sur la margelle joue de la syrinx pour capter l'attention d'une nymphe perchée au-dessus de la source. Ces jeux rustiques et divins, si vieux qu'ils soient, prêtent indéfiniment à de nouveaux aspects plastiques.

Il en est de même des enfants : l'*Héraklès enfant*, de M. Clerc, traînant comme un paquet de cordages, le serpent géant qu'il vient d'étouffer, le *Dionysos enfant*, de M. Robert Coin, tendant la coupe au raisin suspendu au-dessus de lui par une *Bacchante*, l'*Eros* dru, fort et déjà cruel, de M. Paul-Roussel, campé comme la statue de l'égoïsme triomphant, l'*Enfant aux cygnes* de M. Silvestre et l'*Enfant à la colombe* de Mlle Heuvelmans, l'un et l'autre tâchant de dérober ce trésor, une grappe de raisin, aux convoitises de leurs tendres assaillants, enfin le petit Amour juché sur l'épaule de la *Vénus au miroir*, de M. Cassou : — toutes ces figures d'enfants s'appliquant à leurs jeux ou à leurs besognes avec une gravité comique, essayant leurs forces avec une gaucherie gracieuse, — que produit la surabondance de vie dans des formes encore mal dégourdies, — voilà ce qui charme le plus notre regard, lorsque s'abaissant des statues dressées contre les hautes futaies, il se pose sur les parterres de fleurs et les miroirs d'eau. Le grand Roi l'avait compris, lorsqu'il donnait pour mot d'ordre à ses sculpteurs des jardins « de l'Enfance répandue partout ». Parfois même, une ou deux bestioles suffisent. La *Fontaine du chat qui pêche* de M. Proszynski : un matou sur le bord d'un trou guettant une écrevisse qui s'avance dans l'eau est un exemple de ces mille motifs décoratifs dont nos artistes sauraient peupler nos jardins, si nous savions les y appeler comme le grand Roi les y appelait.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

LES ACADÉMIES DE PROVINCE

AU TRAVAIL

La Fédération régionale des Sociétés académiques de province se poursuit lentement sous la double pression de la nécessité financière et du désordre de l'esprit public, qui rend plus nécessaires les foyers de tradition et de raison, les espoirs et les centres éventuels de réorganisation.

Le mal financier de ces Sociétés, que nous avons exposé ici, est profond. Le docteur Félix Régnault, président de l'Académie du Var, le dénonce de nouveau, sous le titre : *la Grande pitié de nos Sociétés savantes*. Le docteur Jules Offner ne fut pas moins précis devant le dernier Congrès pour l'avancement des sciences, qui se tint à Grenoble, et il se prononça pour une fédération très large, qui laisserait à chacune des sociétés « son autonomie et sa vie propre ». Le comte de Mougins-Roquefort, président de l'Académie d'Aix, est aussi affirmatif. Et le célèbre chimiste G. Urbain, présentant à l'Académie des sciences l'ouvrage de M. Albert Ranc, *le Budget du personnel des recherches scientifiques en France*, rappelle avec l'auteur qu'à cause de cette pauvreté, « la Science française, déjà atteinte dans le présent, court les plus grands risques dans l'avenir ».

Les uns et les autres préconisent une organisation des efforts, qui se traduit, pour les Sociétés académiques, soit par la fusion des Compagnies analogues, comme viennent de le faire la Société linnéenne de Lyon, la Société botanique et la Société de biologie de la même ville; soit par des ententes restreintes, comme celle qui a été conclue à Grenoble; soit par une extension de la mission régionale d'une académie, comme le demande M. de Mougins-Roquefort, qui vient d'écrire le brillant historique de l'Académie d'Aix,

depuis 1751, et qui conclut : « En somme, le rôle de l'Académie d'Aix, rôle commun, d'ailleurs, à toutes les Académies de province, s'affirme de plus en plus comme un rôle essentiellement régionaliste et décentralisateur. »

Les sociétés académiques du Centre-Ouest, à l'occasion du Congrès des sociétés savantes, qui s'est tenu en avril, à Poitiers, viennent de fonder une « Fédération intellectuelle et économique du centre-ouest de la France » qui n'est pas très différente de la Fédération bourguignonne.

C'est grâce à l'initiative de la Société historique et scientifique des Deux-Sèvres, à l'activité de M. Audouin, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, au concours des Antiquaires de l'Ouest et des Archives historiques du Poitou, que la nouvelle Fédération s'est formée. Elle comprend les huit départements de l'Académie de Poitiers, qui, de la Loire à la Gironde, réunit des provinces relativement homogènes : Poitou, Aunis et Saintonge.

Dès sa formation, la Fédération, dotée de ressources importantes, a décidé, sur l'initiative de M. Tourneur-Aumont, de publier, avec la collaboration des diverses sociétés savantes de la région, un ouvrage sur les nombreuses ressources du Centre-Ouest de la France. C'est une entreprise qu'on ne saurait trop encourager, et c'est un exemple qu'on serait heureux de voir suivre pour toutes les autres régions du pays.

Les sociétés académiques de Bretagne n'en sont pas encore à la période de la fédération, si homogène que soit cette grande province dans sa race comme dans son histoire. Ces sociétés ne sont, d'ailleurs, ni très nombreuses, ni très anciennes. La plus vénérable semble être la Société académique de Nantes, fondée en 1798. Dans cette forte race intérieure et fervente, la vie spirituelle ne se distinguait pas, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, de la vie religieuse et, aujourd'hui encore, elles restent intimement mêlées.

Cette haute unité, on la retrouve dans la plupart des œuvres qui nous viennent de là-bas. C'est ainsi que les derniers *Mémoires* de la jeune et très active Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne nous apportent à la fois une remarquable étude sur *la Vie ancienne de Saint Corentin*, due à M. Fawtier-Jones et à un brillant chartiste, tombé en 1914 pour la défense de la France, le très regretté André Oheix.

Le même ouvrage contient une belle étude de M. Giraud-Mangin sur *l'Architecture et les architectes nantais du XVIe au XIXe siècle* et particulièrement sur ceux du XVIIIe siècle, qui fut, dans ce port alors si prospère, une belle époque d'art. Le climat marin et la négligence des hommes ne nous ont gardé, hélas! que bien peu de monuments de cette grande époque nantaise.

Enfin les mêmes *Mémoires* réunissent encore un excellent travail de M. Hervé du Halgouet sur *le Droit de colombier et de garenne* en Bretagne et d'intéressantes remarques de M. Henry Sée sur *la Misère, la mendicité et l'assistance en Bretagne à la fin de l'ancien régime*, où il paraît que la misère était aussi grande que l'assistance était déplorable.

Remarquons que la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, présidée avec beaucoup de distinction par M. Pocquet du Haut-Jussé, si elle n'est point une association fédérale, étend au moins le cercle de ses recherches à toute la Betagne et que ses *Mémoires* paraissent dans les cinq départements bretons.

L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, fondée en 1700 par Brossette, l'ami de Boileau, est, comme le remarque son président, une Société où les sciences ont une grande part, ainsi qu'il sied en une puissante cité d'industrie et de commerce qui fait parfois passer les choses de la terre avant celles du ciel.

C'est ainsi que M. Joseph Buche, rendant compte des travaux de la Compagnie pendant l'année, nous cite surtout les études de M. de Sparre sur les grandes trajectoires des projectiles, comme ceux de la Bertha; de M. Canat de Avizy sur l'utilisation de la force motrice des marées, plus coûteuse que celle des fleuves; du docteur Nogier sur la lumière de Wood, qui permet des signaux secrets; du professeur Arloing sur le mal de mer, auquel échappent les sourds-muets; de M. Roux, qui apporte quelque clarté sur divers points obscurs de la vie de Marat, lequel réclamait la nationalité prussienne en 1788; de M. Maurice de Boissieu sur les massacres des Brotteaux, en 1793; de M. Ennemond Morel sur l'Italie d'aujourd'hui, qui retrouve, sous la main de Mussolini, « l'orgueil de sa race, le sentiment de sa gloire et de sa destinée ». Avec beaucoup d'autres études intéressantes de MM. Mariéjol, Latreille, etc., cet exposé se termine par une belle étude de M. d'Hennezel sur *l'Évolution de l'industrie de la soie*, l'une des richesses de Lyon, menacée par la disparition du cocon.

La Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans, au centre d'une grande région agricole, paraît plus près de la terre, qui a seule assuré son existence. Son président, l'érudit docteur Fauchon, nous montre, en effet, en une excellente étude, que les diverses Sociétés littéraires qui se succédèrent à Orléans, antique ville d'écoles et d'université, ne furent que temporaires. La première connue, celle de Saint-Aignan, ainsi nommée à cause du cloître où elle se réunissait, chez son président, ne dura que neuf ans (1615-1624). La Société littéraire de la rue des Huguenots, plus étendue et plus brillante, fut aussi plus vivace (1725-1775). Mais la Société épiscopale ne dura que de 1741 à 1753, la Société royale d'agriculture de 1762 à 1789, l'Académie royale de 1781 à 1793.

L'actuelle Compagnie, fondée en 1809, est aujourd'hui fort active, et en dehors du précieux concours qu'elle apporte à l'agriculture, elle publie, en ses *Mémoires*, d'intéressants travaux d'archéologie et d'histoire régionales, voire des études économiques, comme celle sur le *Rhin-Main-Danube*, de M. Marcel Rousse, qui nous montre l'Allemagne entreprenant, malgré ses dettes, le colossal canal du Rhin au Danube, dont la dépense est évaluée à 10 milliards de marks. Mais cette voie livrerait à son industrie pléthorique, et ouvrirait à ses populations mal nourries, les riches plaines de l'Autriche, de la Hongrie et de la Roumanie, jusqu'à la mer Noire. C'est le pangermanisme qui se continue.

Voici encore une fusion à tendance économique, dans le Nivernais, celle de la Société scientifique et artistique de Clamecy, des Amis du vieux Clamecy, et du Syndicat d'initiative, à l'occasion du cinquantenaire de la première, fondée par MM. Alapetite et Courot. M. Maurice Mignon, qui connaît si bien le monde latin, nous donne tous ces détails dans *le Feu*.

Et voici une heureuse renaissance, celle de la vieille et chère Académie de Metz, que préside M. Beck, et qui, ruinée par la dévalorisation du franc et l'anéantissement du mark, hérite d'environ 425 000 francs de la succession Chabot-Didon. Elle va pouvoir poursuivre plus énergiquement encore la séculaire défense de l'esprit français aux portes de la Germanie. Nous remarquons, parmi ses derniers travaux, de belles études du général Germain sur la fameuse machine télégraphique des frères Chappe, du général Dennery sur les maréchaux de camp Thomas de Pange, du général de Cugnac sur le vaillant général de Maud'huy. Nous sommes là dans la « divine for-

teresse » que chante le poète Émile Moussat, aux bastions de l'Est.

La Société de géographie, lettres, sciences et arts de Rochefort, publie un remarquable rapport de son secrétaire général, le docteur Lemoine, sur ses très intéressants travaux de l'année qui comprennent un large cycle de conférences.

L'Académie de Besançon, toujours fort active, nous donne une étude pleine de documents de M. J. Feuvrier sur *les Tumuli de la région de Dôle*, les sagaces recherches de M. Roger Roux, sur *une Grande Affaire criminelle en 1750*, et d'intéressants comptes rendus du vicomte de Truchis de Varennes, son devoué secrétaire perpétuel.

La Société des sciences de Nancy publie une étude de M. Georges Corroy sur *les Tremblements de terre en Lorraine* depuis 1094, qui corroborent le parallélisme des lignes sismiques pour l'ensemble de ces phénomènes, selon les théories modernes.

L'active Société des sciences, lettres et arts de Bayonne donne les numéros 2 et 3 du *Musée basque*, qui contient, avec de nombreuses études sur les choses et coutumes basques, un curieux récit, par le commandant Boissel, de *l'Attaque de Bayonne par un sous-marin allemand, en 1917*, inoffensif envoi de deux obus explosants, transformé par la presse allemande en « Bayonne en feu! La population affolée se retire dans les montagnes. »

L'Académie du Var, à l'occasion de son 125e anniversaire, a publié la Table générale de ses travaux de 1833 à 1924, dressée par M. J. Parès. Elle continue d'ailleurs ces travaux, rassemblés, pour 1926, en un fort volume, consacré en partie au bon poète François Fabié, aux comptes rendus des séances, aux concours littéraires de la Compagnie, et à de nombreuses études originales, parmi lesquelles il faut citer *le Drame de Mayjirgu* par le général Aymerich, *la Relativité des sensations*, du Dr Félix Regnault, avec une note du professeur Raphaël Dubois, *le Peintre Cazin*, par Lainé-Lamford, etc.

Le *Bulletin des Antiquaires du Centre* contient une remarquable étude de M. de Roffignac sur la belle collégiale de Châtillon-sur Indre, des notes de M. de Laugardière sur les incendies de Bourges, et de M. Dubois de la Sablonière sur les portraits (?) de Jacques Cœur à la cathédrale et à l'hôtel du célèbre financier.

L'Institut polytechnique de Grenoble publie une étude très documentée de M. L. Barbillion sur la participation des Écoles techniques françaises à la récente Exposition de Grenoble. L'Institut est, on le sait, comme l'animateur de la magnifique industrie de cette région.

L'Académie de Montpellier a célébré par un beau recueil le quatrième centenaire de Ronsard, et elle a montré ainsi que la ville de l'illustre Faculté de médecine était aussi la ville des poètes. Ce recueil comprend un discours du président de la Compagnie M. L.-J. Thomas, de belles stances de M. Maffre de Baugé, et quatre études diverses, mais d'un charme égal : *Ronsard à Montpellier*, par le professeur Paul Delmas, *les Amoureuses de Ronsard* par M. Gaston Pastre, *la Pléiade, école de Jeunes* par M. Gautier de Bayle, et *le Père de la poésie moderne* par M. Joseph Vianey. C'est un florilège digne de l'illustre Vendômois.

L'Académie de Rouen nous donne, en un fort volume, ses travaux des deux dernières années, et les rapports sur les divers prix décernés par cette grande Compagnie, que préside M. Gensoul. Parmi les travaux originaux, on remarque des études très documentées de M. Pierre Chirol sur *Rouen au temps de Pascal* et sur l'excellent graveur Jonas-Poutrel ; *l'Architecture gothique à Rouen au XVIIIe siècle*, par M. Allinne et le docteur Coutan ; *le Développement de l'industrie chimique dans la région de Rouen*, par M. Abel Caille ; *Comment Rouen est devenu le premier port de France*, par M. Albert Faroult. Et M. Jean des Vignes-Rouges, fort spirituellement reçu par Mme Colette Yver, ajoute à ces études régionalistes une *Promenade à travers Rouen*, ce reliquaire de l'architecture religieuse.

Enfin, les *Mémoires* de l'Académie de Dijon contiennent de profondes réflexions du Dr Domenc sur le *Temps et la liberté*, problème ardu puisque nous ignorons s'il y a un temps absolu et que nous ne pouvons guère concevoir qu'un temps physiologique ou subjectif, qui n'a peut-être pas de réalité en dehors de nous.

Ce résumé de tant de travaux de mérite, si bref qu'il soit, — et je m'en excuse auprès des auteurs, — montre bien cependant que l'esprit académique, c'est-à-dire le sens des belles-lettres, de la recherche scientifique et artistique, la culture générale des plus nobles facultés de l'homme, n'est pas près de s'affaiblir dans nos provinces. Nous le voyons au contraire tenter actuellement une réorganisation qui est avant tout un effort, une volonté de développement.

C.-M. SAVARIT.

REVUE LITTÉRAIRE

LA JEUNESSE DE PIERRE LOTI (1)

Bientôt, sous la Coupole, un grand artiste va rendre à Pierre Loti le juste hommage auquel il a droit. Dans la *Revue*, dont il a été l'une des gloires, on voudrait, en utilisant diverses publications récentes, enrichir de quelques nuances nouvelles le portrait qu'on avait essayé de tracer de lui, il y a une vingtaine d'années, et qu'il avait jugé ressemblant.

Comme tous les écrivains célèbres, Loti avait une légende. Et cette légende, à laquelle certaines de ses attitudes avaient pu donner naissance, n'était pas toujours bienveillante. Mme Adam, qui connaissait bien celui dont elle avait si généreusement jadis accueilli et favorisé les débuts, a voulu protester contre ces imputations si souvent mensongères, et elle a publié les lettres que l'auteur d'*Aziyadé* lui a adressées pendant quarante-deux ans. Elles sont charmantes, ces lettres, et elles font le plus grand honneur aux deux correspondants. Loti s'y révèle à nous aimable, simple et bon, aussi peu homme de lettres que possible. C'est ici le cas, ou jamais, de redire le mot de Pascal : « On est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur et on trouve un homme. » Un homme qui, assurément, ne ressemble à aucun autre, qui a ses complications, ses défauts, ses bizarreries et ses enfantillages, mais qui garde, au milieu de tout cela, une fraîcheur de sensibilité et un charme d'accent qui nous le rendent, malgré tout,

(1) *Lettres de Pierre Loti à Mme Juliette Adam* (1880-1922), Plon, 1923 ; — Pierre Loti, *Prime jeunesse*, Calmann-Lévy, 1919 ; — Pierre Loti, *Un jeune officier pauvre, fragments de journal intime* rassemblés par son fils Samuel Viaud, Calmann-Lévy, 1923 ; — Pierre Loti, *Journal intime* (1878-1881), publié par son fils, Calmann-Lévy, 1925 ; — N. Serban, *Pierre Loti : sa vie, et son œuvre*, préface de M. Louis Barthou, les Presses françaises, 1924. — Cf. la *Revue* du 1er juin 1907, et nos *Maîtres de l'heure*, t. I, 6e édition, Hachette.

profondément sympathique. Décidément, ce merveilleux artiste n'était pas seulement un homme de génie, une imagination puissante et somptueuse et une plume incomparable; il avait du cœur, et les grands sentiments simples qui sont le fondement et la mesure de notre « humanité » véritable trouvaient un écho secret dans son âme. Son œuvre ne nous a pas menti. Je ne sais rien de plus touchant et de plus rare que l'affection profondément respectueuse qu'il avait pour Mme Adam. Sentiment peut-être unique où il entrait, de sa part à elle, de l'admiration littéraire, — n'avait-elle pas découvert et « lancé » Loti? — une amitié quelque peu virile et protectrice, enfin cet impérieux besoin de maternité que toute femme vraiment femme sent au fond d'elle-même; de sa part à lui, une vive reconnaissance pour tant de marques prodiguées d'un inlassable dévouement, une vénération confiante pour cette âme féminine toute de générosité et de noblesse, enfin cet obscur instinct filial qui courbe tant de fronts virils devant certaines femmes qui sont restées mères invinciblement, et dont la haute intelligence se double d'indulgence et de bonté. Qu'une telle amitié ait pu durer près d'un demi-siècle sans sérieuse atteinte, voilà qui en dit long sur le fond d'une âme. Quoi que Loti ait pu dire, écrire ou faire qui soit peut-être, parfois, de nature à nous déplaire, nous n'oublierons pas ses lettres à « madame chérie », et, comme elle, nous lui pardonnerons toujours.

Parmi les études dont il a été l'objet, il nous faut surtout signaler celle que lui a consacrée M. Serban, dont l'origine est, pour nous, Français, singulièrement émouvante. M. N. Serban est ancien étudiant de notre Sorbonne, et, actuellement, professeur de littérature française à l'Université de Jassy. Il s'était épris de l'œuvre de Loti, et, dans les derniers temps de la neutralité roumaine, tout en enseignant aux recrues le maniement du 75, il avait entrepris sur lui un travail d'ensemble. La guerre déclarée, il emporta dans sa cantine d'officier quelques volumes dépareillés de son auteur favori : Loti lui fut un fidèle et charmant compagnon dans sa dure vie de campagne, un souvenir « de cette France vers laquelle allait le meilleur de ses pensées ». L'armistice signé, il réunit ses notes et il en fit un petit livre qu'il dédia, en 1920, « à la mémoire de ses camarades en Sorbonne, tombés au champ d'honneur ». L'ouvrage ayant été bien accueilli, il voulut le refondre et le compléter. Il revint en France, consulta nombre de gens qui avaient connu Loti, se fit ouvrir bien des archives privées ou publiques, celles de

M. Samuel Viaud, qui lui communiqua les manuscrits et le journal inédit de son père, celles de M. Louis Barthou, « à qui Loti a légué cent trente-neuf paquets de manuscrits et lettres », celles du service historique de la Marine ; et, de tout cela, il composa un livre qui, certes, n'est point parfait, ni définitif, mais qui rendra d'utiles services et qui, en tout cas, reste un vibrant témoignage d'admiration et de sympathie pour le génie français, et pour l'un de ceux qui, dans ce dernier demi-siècle, l'ont représenté avec le plus d'éclat.

Enfin, nous devons à Loti lui-même et à son fils, qu'il avait, dans ses dernières années, associé à son œuvre, plusieurs volumes qui complètent et prolongent les délicieux souvenirs d'enfance et de jeunesse rassemblés dans *le Roman d'un enfant*. De très bonne heure, sur le conseil de sa sœur Marie, le grand écrivain avait « entrepris d'écrire quelque chose comme des mémoires ». Sérieusement commencé, après un premier essai antérieur, en novembre 1866, à la veille de ses dix-sept ans, « ce journal de sa vie forme aujourd'hui plus de deux cents volumes ». C'est de là que Loti a tiré la matière de tous ses livres : *Aziyadé*, *le Mariage de Loti*, *le Roman d'un spahi* ont été, sous leur forme primitive, des pages extraites de ce journal, et il serait bien curieux de pouvoir suivre le travail d'art que le poète a fait subir à ses souvenirs pour les convertir en œuvres romanesques. Il restait à reprendre et à coordonner, pour en faire un récit continu, toutes les pages encore inutilisées de ces « pauvres petits cahiers » qui ont voyagé sur tant de mers différentes. Pierre Loti s'y était tout d'abord employé lui-même et, de ce travail, est sorti l'exquis volume intitulé *Prime jeunesse*, suite toute naturelle du *Roman d'un enfant*. Mais la besogne promettant d'être longue, et l'âge et la fatigue étant venus, il abandonna à son fils le soin d'extraire du *Journal*, sous sa direction, les pages conservées, — beaucoup avaient été détruites ou égarées, — qu'on jugeait bon de mettre sous les yeux du public. La mort de Loti n'a heureusement pas mis fin à ce travail, qui sera sans doute continué. Et ainsi sont nés les deux volumes, plus fragmentaires, moins « artialisés », bien intéressants tout de même, qui conduisent le « jeune officier » depuis sa sortie de l'École navale jusqu'au lendemain de la publication du *Roman d'un spahi*. Nous avons ainsi, sous forme de souvenirs rédigés, de fragments de journal intime, de lettres éparses, une biographie sinon absolument complète, du moins très suffisamment explicite de Loti avant la gloire. Trente et un ans de sa vie, — toute sa jeunesse, les années les plus

décisives de formation et d'apprentissage, — sont là devant nous. Tâchons d'en dégager les faits essentiels qui intéressent l'étude de sa personnalité morale et l'histoire intérieure de son génie et de son art.

***

Les hommes ne sont pas le « produit » de leur milieu; mais sur chacun d'eux le milieu où ils se sont formés a mis son originale empreinte. Nous connaissions déjà, par *le Roman d'un enfant*, le milieu familial où est né Loti et où il a vécu son enfance et sa prime jeunesse. Son père, dont il parle peu, Jean-Théodore Viaud, était catholique de naissance ; pour entrer dans une famille protestante, il avait dû se faire protestant ; mais l'amour lui avait rendu la conversion facile : elle fut sérieuse et durable. « Très lettré et poète à ses heures », aquarelliste distingué, auteur en collaboration d'une bonne *Histoire de la ville et du port de Rochefort*, très attaché, à ce qu'il semble, aux vieilles traditions littéraires, « il s'affligeait de voir son fils toujours irrémédiablement dernier en composition française »; il était secrétaire en chef de la mairie de sa petite ville. La mère, Nadine Viaud, âme très tendre, femme de devoir, de profonde et ardente piété, ne vivait que pour ses enfants, auxquels elle dut transmettre tout l'inquiet idéalisme d'une longue hérédité religieuse. Sa fille aînée Marie, de dix-neuf ans plus âgée que le petit Julien, fut pour celui-ci, comme Lucile de Chateaubriand, comme Henriette Renan, une de ces sœurs admirables auxquelles nous devons quelques-uns de nos plus grands hommes. Elle était musicienne, elle dessinait, elle peignait avec un réel talent, — elle avait été à Paris l'élève de Léon Cognet, — et Loti lui dut de très profitables leçons. « Elle avait voyagé de très bonne heure, nous dit-il; elle avait beaucoup étudié et elle écrivait d'une façon délicieuse, avec un esprit étincelant. » C'était une toute petite femme, menue et délicate, mais une âme vibrante d'artiste et de poète; très pieuse avec cela, elle « adorait » son petit frère, qui « l'admirait sans réserves » : « elle a été, écrit-il, une des influences qui ont le plus contribué à m'éloigner, jusque dans les moindres détails de la vie, je ne dirai pas de tout ce qui était vulgaire, mais même de ce qui était inélégant. » Je crois qu'on ne saurait s'exagérer cette influence.

Une autre influence, presque aussi décisive, fut celle d'un frère, Gustave, de douze ans plus âgé, dont les longues et tendres lettres, — il était médecin de marine, — apportaient à l'enfant, avec d'excellents conseils de piété et de moralité, d'autant plus significatifs

que le petit frère « n'était pas sans avoir soupçonné sa vie romanesque, passionnée, manquant un peu de sagesse », comme un parfum et un appel d'exotisme. Il ne s'inquiétait pas trop, ce « conseiller intime et secret », des mauvaises places « réitérées de 21e sur 22 en narration française » : « Néglige sans crainte, disait-il, les plus belles fleurs de la rhétorique... ; *écris comme tu penses, ais confiance en tes petits moyens, sois naturel*, c'est la meilleure manière de te rapprocher des premières places... » Ces bons avis n'ont pas été perdus. La mort en mer de ce grand frère, la scène de résignation chrétienne et d'inconsolable douleur qui suivit la nouvelle de cette fin prématurée, et que Loti a évoquée en termes si pathétiques ont été, avec la mort d'une amie d'enfance, survenue peu après, l'une des impressions les plus fortes de sa jeunesse : « pour la première fois, il se sentit vraiment écrasé par la grande horreur de la mort ».

Dans ce milieu simple, un peu austère, mais cultivé, l'enfant, « trop choyé, trop absolument heureux », grandissait sans contrainte. Père, mère, sœur, frère, tantes et grand-tantes s'entendaient à le gâter. « Sorte de petit Benjamin tardif sur lequel devaient converger fatalement trop de tendresses », élève irrégulier, rêveur et capricieux, contre le vœu de ses parents, il s'est promis d'être marin comme son frère. De grands revers de fortune ayant fondu sur la famille, celle-ci, réduite à la pauvreté, et, plus tard même, à « la misère », consent enfin à lui laisser suivre sa vocation. Il quitte la classe de philosophie, en février 1866, pour entrer au cours de marine. Admissible au mois de juillet suivant à l'École navale, on l'envoie compléter sa préparation à Paris, et, au mois d'octobre, il monte en chemin de fer « pour la première fois de sa vie ». Paris ne plut guère au petit provincial concentré et un peu sauvage qui, du jour au lendemain, se voyait transplanté du paisible logis familial dans une « chambre hostile » d'étudiant pauvre, au dernier étage d'une pension demi libre du quartier latin : il suivait comme externe les cours du lycée Henri IV. Quelques séances musicales, des visites au Louvre, de vagues échappées sur la vie parisienne, et la vie de bohème, une aventure assez médiocre, mais où il sut mettre quelque poésie, beaucoup de rêveries et des confidences confiées au mystérieux *Journal* : telles furent les seules distractions de cette morne année d'études. Admis enfin au *Borda*, il revoit avec « une émotion à la fois poignante et douce » la chère maison de famille, et après de bonnes et joyeuses vacances, il part pour Brest.

C'est alors l'initiation à la rude vie de marin, aux strictes obligations de la discipline militaire. Comment le futur écrivain s'accommoda-t-il de cette vie nouvelle? Assez médiocrement, semble-t-il, si l'on en juge par une note d'un de ses premiers chefs : « Enfant gâté, disait de lui le commandant du *Jean Bart*, d'une complexion chétive, sans application aucune aux choses du métier, nature d'artiste. » La guerre de 1870 se traduisit pour lui par une campagne très dure, d'utilité à peu près nulle, mais féconde en brumeuses impressions maritimes, dans les mers du Nord. Puis ce sont les longues croisières à travers toutes les mers et la découverte des terres et des peuplades les plus différentes : la Terre de Feu, l'île de Pâques, Tahiti enfin, le Sénégal, et après un séjour à l'école de Joinville, l'Orient, Salonique et le délicieux Stamboul. Deux années se passent ensuite sur les côtes de France, qui sont coupées par un événement sensationnel : en mars 1878, « appelé par dépêche chez Michel Lévy, l'éditeur », Loti cède le manuscrit d'*Aziyadé :* sa carrière d'écrivain va commencer. Et tandis que, d'escales en escales, sa vie de marin se poursuit, — ses chefs lui témoignent une satisfaction croissante, — sa vie littéraire s'annonce pleine de promesses et va lui faire connaître les premiers sourires de la gloire : *le Mariage de Loti*, *le Spahi* paraissent coup sur coup, lui attirent amitiés et admirations. A trente et un ans, il est déjà de ceux qui comptent.

Essayons d'entrer plus avant dans l'intimité de cette originale nature. Un trait charmant, que nous soupçonnions déjà, mais que les publications récentes mettent en pleine lumière, c'est le profond attachement de Loti à tout ce qui lui rappelle le foyer familial. Il bénit la misère qui fut pour lui « une grande éducatrice », qui a « pendant ses années d'aspirant de marine et même d'enseigne de vaisseau, resserré de la façon la plus adorable ses liens avec ces deux saintes en robe de deuil que furent sa mère et sa tante Claire », et qui, plus tard, lui a donné « la joie de les gâter à son tour, de les entourer de confort et même de luxe ». Que je sais gré, pour ma part, à M. Samuel Viaud d'avoir publié certaine lettre de sa grand mère en réponse à la « lettre de Noël » de Loti : « Tu t'es cru obligé aussi, mon pauvre enfant, de glisser dans cette lettre un billet de vingt francs, pour que « nous mangions un peu de bonbons ». Voulant agir dans tes vues, j'ai acheté pour *nous* un quart de chocolat à la crème : mais nous emploierons le reste à des choses utiles. N'approuves-tu pas? » Et combien j'aime aussi ces quelques lignes du *Journal intime* :

A huit heures du matin, départ pour Paris, en partie fine avec maman. Ma pauvre chère vieille mère, qui avait rêvé toute sa vie de voir Paris, — un peu émue et inquiète malgré tout, — est dans une joie d'enfant de faire ce voyage pour la première fois, et de le faire avec moi... Des voitures tout le jour ; on s'arrête de temps en temps dans les magasins pour faire des emplettes, ou chez les pâtissiers pour manger des babas au rhum. Maman ne se fatigue de rien et veut tout voir... Cela me coûte un argent fou, mais je le sème avec bonheur pour lui procurer ce plaisir. Il me semble même que je rachète ainsi l'argent que j'ai plus mal dépensé ailleurs.

Si Loti avait été un moins bon fils, il n'aurait pas écrit quelques-unes des pages les plus émouvantes de son œuvre.

Il est difficile de se représenter avec la dernière précision, à travers ses demi-confidences, ce que fut, dans la réalité, la vie romanesque et amoureuse de l'écrivain auquel nous devons tant d' « idylles » exotiques. Dans cette longue suite d'aventures successives, qui fera exactement la part de l'entraînement sensuel, du besoin sentimental, de la fatuité masculine, de la curiosité, de l'esprit d'imitation, du désir de tromper l'éternelle inquiétude de son cœur et de sa pensée, de satisfaire ses instincts d'artiste et de poète, de la littérature enfin? Mais que, plus d'une fois, dans ces diverses expériences, Loti ait engagé tout son être intime, c'est ce qui semble bien ressortir de divers passages de son *Journal*. On nous parle à mots couverts d'une grande passion malheureuse qui, née en terre africaine, n'a pu se prolonger en France et dont il a failli mourir : pendant un mois il a été malade de chagrin, et « tout le monde pensait qu'il s'en allait ». Le roman d'*Aziyadé* paraît lui aussi avoir été sérieusement vécu : Loti plus tard a multiplié les démarches pour faire venir en France la petite Circassienne aux yeux verts : « Sur mon honneur, écrit-il, je vous jure qu'une fois en France, Aziyadé sera ma femme. » Une autre fois, il s'agit d'une autre femme pour laquelle il s'enflamme avec une sombre ardeur : « Je lui ai demandé, dit-il, de partir avec moi, de nous sauver ensemble n'importe où... Tout me serait indifférent pour la garder. » Ceux-là mêmes qui seraient le plus tentés d'être sévères à la multiplicité déconcertante de toutes ces aventures sentimentales, ne pourront s'empêcher de savoir gré à Loti d'avoir vu dans l'amour tout autre chose que l'échange de deux fantaisies, et ils s'expliqueront mieux dans son œuvre la profondeur tragique de certains accents.

A lire son *Journal*, ils comprendront mieux aussi cette nostalgie du divin qui perce dans tous ses livres, et qui d'ailleurs s'accom-

pagne toujours d'une complète incroyance. Dernier héritier d'une longue lignée de fervents huguenots, il a connu, il a d'abord partagé « cette foi calme et sûre qu'avait sa mère bien-aimée et dont elle a laissé sur son âme l'empreinte à peu près indélébile ». Quand la foi s'est retirée de lui, à la suite, semble-t-il, d'un lent travail de désagrégation intérieure, elle lui a laissé, ce qui n'est pas rare chez les protestants, une certaine disposition tendre, faite de regrets, de remords, d'envie, d'indestructible idéalisme, à l'égard de toutes les formes de la vie religieuse. D'assez bonne heure on surprend en lui l'éveil de cet état d'âme. Quand à seize ans il arrive à Paris, sa foi est « déjà chancelante » : la sécheresse du dogmatisme protestant, les premiers appels de la vie et du monde sensible, la philosophie d'Auguste Comte ont déjà « porté les premiers coups profonds à son mysticisme chrétien ». Sa première communion, à dix-sept ans, au temple de l'Oratoire, faite dans un moment de « détresse », « ne fut en somme qu'une simple formalité accomplie avec respect, et rien de plus » : elle lui laissa dans le cœur une « impression de vide affreux ». Quelques mois plus tard, dans *l'île*, au petit temple de Saint-Pierre, il est repris par « tout son petit passé d'enfant mystique » ; il prie « comme un illuminé » ; il « se sent exaucé, pardonné, affranchi du péché, des séparations et de la mort ». Suprême éclat d'une flamme qui ne devait plus jamais renaître : « Ce fut ce dimanche-là, dans ce temple de village, qu'une véritable prière chrétienne jaillit de mon âme pour la dernière des dernières fois. »

Mais on n'est pas en vain le fils d'une antique tribu croyante. Si, par l'esprit, Loti est devenu foncièrement et désespérément incrédule, sa sensibilité est restée non seulement religieuse, mais chrétienne. Ses négations ne sont ni orgueilleuses, ni indiscrètes, ni brutalement dogmatiques. Il a encore, « aux heures où il lui a fallu regarder de tout près la *Reine des épouvantements* », « des élans vers le Christ ». « J'aurais voulu pouvoir, écrit-il, moi aussi, me jeter aux pieds du Christ ; maintenant encore, je donnerais tout au monde pour posséder, seulement une heure, *cette erreur admirable des croyants*, et mourir aussitôt, dans leur paix délicieuse. » Il ne conçoit pas qu'on puisse « trouver une sorte de paix en dehors de ces idées de rédemption et de vie éternelle auxquelles il est resté attaché par le cœur, malgré son incrédulité profonde ». Enfin, à deux reprises, « désirant quelques jours de paix », il va faire une retraite à la Trappe, retraite que, « sans le dire, il avait l'intention de faire longue, peut-être définitive ». Et sans doute il se dit « déçu » par

« ces gens » qu'il a vus de près, par « l'inanité de leurs moyens, même pour endormir un instant la douleur »; sans doute, aux lettres affolées de sa sœur et de sa mère qui voient dans cette « escapade » « un piège des ténèbres », il répond qu'il « reste attaché, au moins par le cœur, à la religion huguenote »; sans doute, il sort du couvent « avec un singulier besoin de bruit, de mouvement et de liberté »; sans doute enfin, il rêvera de « se faire Turc », et « sentant amèrement surtout le malheur d'être sans aucune foi », il déclarera qu' « il paierait cher, maintenant, pour avoir celle de l'Islam »: ces incertitudes, ces contradictions, ces brusques remous de sentiments divers, dénotent l'état d'une âme désemparée, inquiète, obsédée, et qui n'est pas très assurée dans son incroyance. Et il laisse échapper un mot qui à cet égard exprime bien le fond permanent de sa pensée : « En dehors de cette personnalité encore rayonnante du Christ, tout est terreur et obscurité. »

***

Les souvenirs et le *Journal* de Loti ne nous renseignent pas seulement sur sa biographie morale; ils nous renseignent aussi sur sa biographie littéraire; ils nous font mieux comprendre, sinon comment est né son génie, du moins comment s'est formé son art d'écrivain.

S'il fallait prendre ses déclarations au pied de la lettre, nous pourrions être tentés de croire que l'auteur d'*Aziyadé* s'est formé tout seul et qu'il n'a jamais rien lu. « Si je lisais encore! écrivait-il en décembre 1879. Mais il y a des années que je n'ai pas ouvert un livre. » J'avais jadis essayé de reconstituer ses lectures de jeunesse. Il m'écrivait à ce sujet : « Vous pourriez supprimer Leconte de Lisle, Baudelaire, Fromentin, Sully Prudhomme et Bernardin de Saint-Pierre, que j'affirme n'avoir jamais lus. *Chateaubriand, oui;* les Natchez *ont laissé sur moi une forte impression vers ma dix-huitième année.* De Renan, je n'ai lu, et encore très tard, que l'exquise préface des *Souvenirs d'enfance* et deux ou trois chapitres descriptifs de la *Vie de Jésus*, après avoir fait mon voyage et écrit mon livre de *la Galilée*. Presque rien de Goncourt, que *Idées et Sensations*. Je n'ai jamais annoté aucun exemplaire de *Salammbô*, malgré ma profonde admiration... » Observerons-nous là-dessus que la mémoire de Loti a pu avoir des défaillances? Relisant après un demi-siècle écoulé le *Journal* de sa dix-septième année, il écrit : « Sur ce même cahier clandestin aux feuilles si minces, j'inscrivais aussi des fragments des lectures qui m'avaient le plus frappé, et je suis confondu

de les retrouver aujourd'hui : *j'avais oublié que le choix en était si étrange !* Des passages de livres de cabale, traduits de l'hébreu, ou de livres de Rose-Croix du XVIIe siècle allemand, des citations de Trismégiste IV, ou de Jamblique, etc. » Choix étrange, en effet, et il ne tiendrait qu'à nous de croire que Loti, avant d'écrire, s'est nourri des livres les plus divers. Cette impression risquerait d'être inexacte. Sans doute, à vingt-cinq ans, on le voit citer du Töpffer; sans doute, un peu plus tard, il nous parle de « cet Orient musulman que Lamartine, *lu en cachette*, lui avait déjà révélé », et il nous confesse que le grand poète du *Lac*, dont les strophes « magnifiquement sinistres » le hantaient, lui « était déjà antipathique, *dès le collège*, par sa poserie et son grand profil pompeux », — ce qui est, de sa part, une grande injustice; sans doute enfin, il y a telle page du *Journal* qui paraît bien voisine de la *Tristesse d'Olympio*. Rappelons-nous, d'autre part, les aveux du *Roman d'un enfant* touchant la découverte de Musset. Je crois pourtant qu'à tout prendre Loti, enfant et adolescent, a assez peu lu et que son énergie juvénile s'est plus consumée en rêveries qu'en lectures. Mais il n'est pas nécessaire de beaucoup lire pour beaucoup retenir : quelques livres, profondément sentis, peuvent agir plus intimement sur une imagination et une sensibilité d'enfant que d'abondantes lectures superficielles dispersées en tous sens. Dans le milieu provincial où s'est formé Pierre Loti, la littérature romantique était encore à la mode; les thèmes qu'elle développait correspondaient trop bien à ses dispositions personnelles pour n'avoir pas été accueillis par lui avec ferveur; il les a revécus, repensés, il se les est convertis « en sang et en nourriture ». Au fond, ce grand poète en prose a eu l'âme envoûtée par les poètes de 1830.

On voudrait pouvoir suivre, année par année, les premiers tâtonnements de sa plume. On voudrait d'abord connaître, au moins en partie, son premier *Journal*, rédigé vers quatorze ou quinze ans, « en une prose affranchie de toutes règles, farouchement indépendante » : peut-être *le Mariage de Loti*, le premier en date, sous sa forme originale, des romans publiés, pourrait-il nous donner une idée approximative de cette première manière. A tout le moins, on nous cite « textuellement » des fragments d'un autre *Journal* commencé à Paris, en novembre 1866, et qui donc traduit des impressions de la dix-septième année. Ce sont des souvenirs de sa chère Limoise :

Cela se passait à la Limoise quand j'avais huit ou neuf ans. Il devait être midi, en juillet, par une chaleur torride. *La vieille maison grise*,

fermée contre le soleil, *semblait assoupie sous ses arbres...* J'entr'ouvris donc la porte du jardin qui laissa entrer dans notre pénombre un violent rayon de lumière, et puis je la refermai sur moi et me trouvai dehors *au milieu de toute la silencieuse splendeur de ce midi d'été... Les chênes-verts des bois dormaient;* le ciel était d'un *bleu violent et profond*, et sur les lointains *on voyait remuer des réseaux de vapeurs tremblotantes* comme il s'en forme au-dessus des brasiers... Je dérangeais en passant tout un petit monde grisé de chaleur, qui faisait la sieste, des sauterelles roses ou bleues, de grosses mantes vertes qui s'abattaient affolées sur moi : je faisais fuir des serpents et de gros lézards; un hibou, épouvanté d'une visite si inaccoutumée, s'éleva lourdement *de son vol soyeux* pour retomber bientôt étourdi par trop de lumière... (avril 1867).

N'est-ce pas déjà la manière du Loti que nous connaissons : une impression vive rendue par quelques détails bien choisis et sobrement évocateurs, par des épithètes dont la force suggestive est surtout faite de leur fine justesse, par d'heureuses et subtiles alliances de mots, par un singulier mélange de simplicité et de raffinement, de discret réalisme et de poésie ? Et n'est-ce pas aussi son tour de phrase et son *accent*? Cet écrivain de dix-sept ans a déjà en mains le merveilleux instrument dont il nous enchantera dans la suite. « On m'avait confié, nous dit-il, à un excellent professeur de piano qui, s'intéressant à ce qu'il appelait ma *qualité de son*, m'apprenait surtout à *faire chanter mes doigts*. » Son style aussi a une *qualité de son* tout à fait rare, et quels qu'aient été ses maîtres, il a bien appris d'eux à *faire chanter ses doigts* sur ce riche et difficile clavier qu'est notre langue française.

Cet admirable talent d'écrivain est allé, selon toute vraisemblance, en s'enrichissant et en se perfectionnant d'année en année ; et c'est ce que l'on verrait mieux sans doute, si l'on pouvait comparer dans le détail les principales œuvres de Loti, telles que nous les lisons dans ses livres, à la version primitive, telle qu'il l'avait consignée dans son *Journal intime*: cette comparaison, espérons-le, nous sera facilitée quelque jour. Mais ce qu'il faut maintenir en tout cas, c'est que, dans le développement d'une personnalité littéraire comme celle-là, l'art et l'expérience n'ont joué qu'un rôle très secondaire, et presque insignifiant. *Nascuntur poetæ*. Quand Loti aurait eu une tout autre vie que celle qu'il a eue, quand il aurait lu de tout autres livres que ceux qu'il a lus, le fond et le tour de son génie n'eussent pas été très différents de ce qu'ils ont été. Il était né poète, c'est-à-dire avec une certaine capacité de sentir et d'imaginer qui le différenciait profondément des autres hommes, et qui lui maintenait l'âme dans un état

de perpétuelle vibration. Et il était né écrivain, c'est-à-dire avec le don, beaucoup plus rare, de traduire, avec des mots, qui sont les mots de tout le monde, mais qui, par leur original assemblage, semblent des mots *à lui*, les sensations, les émotions, les idées qui venaient l'assaillir, de faire passer dans ses phrases le contagieux frémissement de son âme et, par l'intermédiaire du verbe, de le communiquer à ses lecteurs. Et c'est pourquoi, à dix-sept ans, sans grande expérience de la vie et des livres, sans culture exceptionnelle, ayant beaucoup plus rêvé que pensé, beaucoup plus senti que lu, il nous apparaît déjà tout formé, en pleine possession de son tour de pensée, d'imagination et de sensibilité et de ses moyens d'expression. Et comme l'on conçoit que ceux de ses amis auxquels, un peu plus tard, il communiquera ses manuscrits l'engagent à suivre son intime vocation d'artiste ! « Vous faites, sans le vouloir et sans le savoir, lui écrivait son ami Plumkett, de la bien belle prose rythmée, due peut-être à l'influence biblique ; mais il y a encore dans *Aziyadé* bien d'autres choses, ce qui est de *vous seul*, de *vous unique*. » Un autre jour : « Nul ne peut échapper à sa destinée... Laissez le passé, et en avant... en avant... *vers une grande gloire*. » Voilà une parole que Loti a dû se répéter plus d'une fois.

Et fort de ces encouragements, sentant bien qu'il avait en lui-même tout un univers à explorer et à peindre, il poursuivait son *Journal*. Souvenirs et visions, événements de la vie, observations, confidences, impressions de nature, joies et tristesses, rêveries et paysages, tout ce qu'il avait dans l'âme, il le jetait là, pêle-mêle, entassant des matériaux, creusant de plus en plus profondément la mine d'où, plus tard, il extraira de si beaux marbres. Au courant de la plume, il y consignait des notations de ce genre :

Dernière visite, de grand matin, au campement qui s'éveille. Les chevaux hennissent au soleil levant. Les cigognes décrivent tout en haut, dans l'air pur, des courbes fantasques. *La fraîche lumière matinale se répand gaiement dans la plaine*, dorant les manteaux blancs des goumiers, les manteaux rouges des caïds, se glissant par les entrebâillements des tentes *bossues* pour éblouir, sur les riches couvertures kabyles, les paresseux qui dorment encore, pour faire étinceler *dans les fonds obscurs* l'acier, le cuivre et l'argent des vieilles armes...

Ah ! mon Loti, comme l'appelait Alphonse Daudet, quelle jolie, quelle délicieuse façon vous aviez de dire les choses !...

VICTOR GIRAUD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Ce ne sont pas, cette quinzaine, les sujets qui manquent au chroniqueur ! L'Europe est malade, en proie à des secousses politiques, financières, économiques ; elle cherche à tâtons l'équilibre et la paix. Échec de la grève générale en Angleterre, mais prolongation de la grève des mineurs ; nouveau chancelier en Allemagne ; coup d'État en Pologne ; crise ministérielle en Belgique ; soubresauts du franc mais succès décisifs franco-espagnols au Maroc ; crise ministérielle à Belgrade ; négociations de Genève pour la réforme de la constitution de la Société des nations et pour l'étude préliminaire de la limitation des armements ; procès des faussaires de Budapest, si plein de révélations. J'en passe ! Il faut renoncer à tout relater, mais essayer, de l'ensemble, de tirer une leçon profitable.

Nous avons beaucoup à apprendre de la bataille sociale que le ministère anglais vient de gagner. La grève générale, la grève politique, s'est terminée, le 13 mai, plus vite qu'on n'osait l'espérer. La résolution du gouvernement et l'initiative des citoyens ayant, tant bien que mal, résolu la question des transports et suppléé par des volontaires aux grandes corporations défaillantes, le succès de la grève n'était plus possible. Les extrémistes proposaient l'extension du mouvement à la meunerie et à l'électricité ; mais les dirigeants du mouvement, dès le premier jour, avaient compris que, si le peuple anglais était sympathique aux revendications professionnelles des mineurs, il réprouvait, comme un attentat contre l'État et la nation, la grève générale révolutionnaire. L'ouvrier organisé anglais, plus cultivé et plus « conscient », au vrai sens du mot, que la plupart des travailleurs du continent, s'aperçut très vite que, dans ses rangs, des éléments de désordre et d'anarchie s'étaient glissés, que la propagande de Moscou avait gagné plus de terrain qu'il ne le pensait et que la grève, si elle se prolongeait, ne tarderait pas à devenir révo-

lutionnaire. Au sein des trade-unions et du labour party la lutte était ouverte entre modérés et extrémistes. Même en Angleterre, une grève très étendue provoque des incidents qui énervent l'opinion dans les deux camps et dégénèrent en violence; c'est ce que les fauteurs de troubles escomptaient et ce que voulurent empêcher les dirigeants du parti et les chefs des organismes corporatifs.

Finir la grève était le seul moyen de sauver les organisations ouvrières dont le peuple anglais ne reconnaîtrait plus les droits dès lors qu'elles seraient en révolte contre la loi. Le peuple anglais, — c'est sa grande force, — a le respect invétéré de ses institutions nationales et historiques ; il a le sentiment profond de la valeur de la loi et des droits sacrés de l'individu aussi bien que de la collectivité. Le discours du célèbre juriste libéral anglais, sir John Simon, sa démonstration du caractère illégal de la grève produisirent un effet considérable même parmi les ouvriers. Les chefs du mouvement ayant donné l'ordre de grève sans que les comités exécutifs de plusieurs trade-unions aient été consultés et sans qu'un *referendum* ait été organisé dans les groupements professionnels, la grève était illégale : telle fut l'argumentation de sir John Simon. Le cas ayant été déféré à la justice, le juge Astbury rendit un arrêt en bonne forme qui déclarait la grève illégale, attendu que « aucune grève ne peut être déclarée sans qu'un vote ait démontré que les deux tiers des membres d'un syndicat la désirent. Aucun *referendum* n'ayant eu lieu, il est impossible de considérer qu'il y ait grève. » Il faut admirer ce respect des formes légales, car la légalité est la sauvegarde du droit. L'exigence de la loi apporte au peuple anglais et aux ouvriers eux-mêmes une garantie essentielle grâce à laquelle quelques politiciens en quête de réclame ne peuvent déchaîner par surprise une grève dont les intéressés ne veulent pas. La grève étant illégale, les grévistes devenaient les ennemis de l'État ; ils se trouvaient dans une position fausse, dont ils avaient conscience, et qui contribua largement à l'échec du mouvement. Entre la guerre civile et la capitulation, les chefs ouvriers savaient que la première les conduirait à la défaite ou à un succès qui serait celui des pires éléments de leur parti et entraînerait la ruine de l'industrie et du commerce dont vit l'Angleterre; ils ont eu le courage moral de choisir la capitulation. Elle leur a été ménagée par une médiation de l'archevêque (anglican) de Cantorbery et de sir Herbert Samuel, appelé à Londres par le roi lui-même.

Qu'il s'agisse d'une véritable capitulation, il suffit, pour s'en

convaincre, de lire les clauses de l'accord intervenu entre les « cheminots » et les grandes compagnies.

Art. 2.— Les trade-unions reconnaissent qu'en déclarant la grève elles ont agi de façon déloyale envers les compagnies et admettent que les réintégrations des grévistes n'impliquent pas renonciation aux droits légaux qu'elles ont de réclamer contre eux des dommages-intérêts.

Art. 3. — Les trade-unions s'engagent : à ne plus donner à leurs membres l'ordre de grève sans négociations préalables avec les compagnies; à ne soutenir d'aucune façon toute initiative non autorisée que pourraient prendre leurs membres ; à ne pas inciter à la grève les surveillants placés dans une catégorie spéciale.

Art. 4. — (Laisse la faculté aux compagnies de changer de service les grévistes qui seront réintégrés quand les nécessités du service le permettront.)

Art. 5. — L'accord intervenu ne saurait concerner les individus qui se seront rendus coupables de violences ou ont eu recours à des procédés d'intimidation.

Les ouvriers anglais, dans leur masse demeurée très saine, ne sont ni des révolutionnaires, ni des internationalistes ; ils sont assez éclairés pour se rendre compte qu'ils n'ont aucun intérêt à tuer la poule aux œufs d'or, c'est-à-dire le travail et la prospérité de la Grande-Bretagne. Ils ont été effrayés de constater la présence, parmi eux, de brebis galeuses et ils ont reculé en acceptant les conséquences de leur erreur, c'est-à-dire des clauses qui limitent et restreignent le droit de grève; ainsi revit l'authentique tradition de ce trade-unionisme qui a tant contribué à la prospérité de l'industrie anglaise et à l'élévation du niveau de vie de l'ouvrier. La victoire de l'État anglais est aussi une victoire du véritable esprit corporatif et professionnel ; c'est par là que l'échec de la grève générale en Angleterre aura des échos dans les autres pays et comporte, pour les organisations ouvrières, des enseignements bienfaisants. Leurs droits professionnels et corporatifs doivent être définis et respectés, mais dans la mesure seulement où ils ne portent pas atteinte aux droits supérieurs de la collectivité nationale et de l'État qui les représente.

La sagesse et le respect du droit dont les ouvriers anglais ont fait preuve, l'énergie du gouvernement et de la nation britannique ont étonné et déçu les révolutionnaires continentaux. *L'Humanité* écrivait le 8 mai : « Les grévistes anglais vaincront, et partout le monde du travail, avec une vigueur accrue, se lancera à l'assaut du capitalisme. Ou bien les ouvriers d'Angleterre seront écrasés et ce

sera, pour l'ensemble des travailleurs, la défaite la plus grave aux conséquences les plus durables. » Les ouvriers anglais ne sont pas écrasés, mais le mythe malfaisant de l'assaut contre le capitalisme est très dégonflé. M. Karl Radek, dans la *Pravda* du 13 mai, se lamente : « Comme un coup de tonnerre en plein jour, la décision de terminer la grève générale a surpris le prolétariat international. La lutte entamée par le prolétariat anglais était notre lutte, la lutte des prolétaires du monde entier ; sa défaite est notre défaite. Inutile de dissimuler la vérité, il faut, au contraire, la proclamer. » Le leader bolchéviste accuse de trahison les chefs anglais du labour party ; il ferait mieux de s'en prendre à la politique de Moscou. Ce que le trade-unionisme anglais a vaincu, ce n'est pas le prolétariat international, c'est la tyrannie brutale et sanglante du communisme révolutionnaire à la mode russe. Il est vraiment trop paradoxal que l'Angleterre, la France ou l'Allemagne, vieux pays d'industrie et de législation protectrice de l'ouvrier, aillent prendre des modèles à Moscou, où l'industrie est morte et l'ouvrier misérable.

La grève politique et révolutionnaire est finie, la grève professionnelle des mineurs continue ; M. Baldwin n'est pas au bout de ses difficultés, car les éléments extrémistes vaincus cherchent une revanche. Le gouvernement a fait sien, ou à peu près, le programme de sir Herbert Samuel, mais la pierre d'achoppement reste la réduction des salaires, condition de la réorganisation de l'industrie houillère. Le crédit de 3 millions de livres consenti par le premier ministre pour le maintien provisoire des salaires ne peut plus être renouvelé ; tout le pays souffre de l'arrêt de l'extraction du charbon. Mais les organisations ouvrières se montrent intransigeantes, et la négociation aboutit à une dangereuse impasse. Il s'agit de savoir si, en aucun cas, les salaires ne peuvent être réduits et doivent rester au maximum qu'ils ont une fois atteint : problème théorique ; et il s'agit de savoir si l'Angleterre pourra poursuivre, par la réadaptation de l'industrie aux conditions économiques générales, l'assainissement qui a commencé par le rétablissement de la livre au pair de l'or : problème pratique dont la portée n'est pas limitée à l'Angleterre.

En Allemagne, deux questions symboliques et d'ailleurs connexes mettent aux prises les deux grands courants qui se partagent l'opinion, à savoir ceux qui préparent le retour de l'ancienne monarchie militaire et ceux qui voudraient développer les institutions démocratiques et conserver la paix. Une indemnité sera-t-elle attribuée aux familles

régnantes détrônées et dans quelle mesure ? Le drapeau du Reich sera-t-il aux couleurs impériales, rouge, blanc, noir, ou bien sera-t-il, comme le prescrit la Constitution de Weimar, rouge, noir, or, aux couleurs de la Confédération de 1849 ? La lutte est si âpre sur ces deux points, dont l'intérêt saute aux yeux, qu'elle a amené la démission du chancelier Luther.

Le parti social-démocrate propose l'expropriation sans indemnité des familles princières qui possédaient de vastes domaines en Allemagne, et il mène une vive campagne. La question sera tranchée le 20 juin par un *referendum* populaire. Avant cette date, le gouvernement aurait voulu faire voter par le Reichstag un compromis entre l'expropriation pure et simple demandée par les socialistes et le rachat à la valeur réelle qui serait très onéreux et qui est impopulaire. Les débats, très confus, mettent en question la Constitution elle-même. En soulevant l'affaire du drapeau, le chancelier Luther a jeté de l'huile sur le feu. On apprenait, le 4 mai, que le gouvernement allait promulguer une ordonnance prescrivant qu'à l'avenir les ambassades, légations et consulats du Reich devraient arborer non le drapeau constitutionnel rouge-noir-or, mais le drapeau de la marine marchande qui, par une bizarrerie du texte de Weimar, est resté le drapeau impérial (rouge-blanc-noir) avec, dans un coin, un minuscule écusson rouge-noir-or. Tous les membres du cabinet avaient accepté l'ordonnance dont l'initiative émanait en réalité du président Hindenburg. La presse républicaine se lança aussitôt dans une campagne contre le chancelier et la coalition qui le soutient. Malgré l'opposition du Centre, des démocrates et des socialistes, l'ordonnance fut signée et promulguée. Les démocrates et le Centre jugèrent l'occasion propice pour reformer la majorité de Weimar en remplaçant les populistes par les social-démocrates.

Le 12 mai, au Reichstag, une motion de défiance, déposée par les démocrates, contre M. Luther et son ministère fut votée par 176 voix (démocrates, social-démocrates, communistes) contre 146 (Centre, populistes, bavarois) et 103 abstentions (allemands-nationaux). Le chancelier donna sa démission sans découvrir le président que les partis, respectueux de la constitution, ont laissé hors du débat. Qui remplacerait M. Luther ? Une nouvelle coalition se formerait-elle et l'axe de la politique allemande s'en trouverait-il déplacé ? Telles étaient les deux questions en suspens. L'agitation était d'autant plus vive que la police prussienne, qui obéit à M. Severing, ministre de l'Intérieur socialiste dans le cabinet prussien, le seul homme d'État

républicain qui fasse preuve de fermeté à l'égard des agitations nationalistes et militaristes, découvrait un complot tendant à rétablir la monarchie.

Il s'agissait, semble-t-il, d'une sorte de conspiration permanente contre le régime ; M. Severing saisissait l'occasion d'en révéler l'existence et d'en montrer les fils. Le président Hindenburg, conseillé sous main par M. Stresemann, fit appel d'abord à M. Gessler, le ministre inamovible de la Reichswehr, démocrate, qui n'aboutit pas. M. Adenauer, bourgmestre de Cologne, du Centre catholique, qui fut appelé ensuite et qui préconisait la coalition avec les social-démocrates, n'eut pas meilleur succès. Finalement le Président, sur le conseil de M. Stresemann, fit accepter à M. Marx, ancien chancelier, ministre de la justice dans le cabinet démissionnaire, la succession de M. Luther. Aucun autre changement de personnes : le ministère Luther est revenu sans M. Luther. M. Marx, chef du Centre, offre aux républicains plus de garanties que M. Luther ; mais, pour le moment, il est soutenu par la même coalition. Sa déclaration ministérielle, lue le 19 mai au Reichstag, se borne à déclarer que la même politique intérieure et extérieure sera pratiquée, que le plébiscite du 20 juin tranchera la question de l'indemnité aux princes et que l'ordonnance relative au drapeau sera appliquée avec la modification déjà accordée par M. Luther : les ambassades et consulats arboreront à la fois les deux drapeaux. Le ministère vivra, jusqu'au 20 juin, d'une vie assez précaire, grâce à l'abstention des socialistes, mais aucune des grandes questions qui troublent l'Allemagne n'est résolue. Le cabinet Marx n'est qu'une de ces solutions provisoires qui sont seules possibles dans l'état actuel des partis, et avec la constitution hybride de Weimar. Aussi bien la véritable vie allemande n'est pas dans le Parlement. L'Allemagne, comme la plupart des pays d'Europe, souffre d'une crise de l'autorité ; elle est à la recherche des formules nouvelles qui adapteraient l'État et ses fonctions aux nécessités actuelles de la vie économique et sociale.

N'est-ce pas aussi une crise de l'autorité qui, en Pologne, a provoqué le coup d'État militaire du maréchal Pilsudski? La crise ministérielle, ouverte par la démission du cabinet Skrzynski, venait de se terminer par la constitution d'un ministère présidé par M. Witos, chef du parti agrarien « piast », et soutenue par une coalition des droites, quand on apprit, le 11 mai, que le maréchal Pilsudski était parti de sa résidence, à une vingtaine de kilomètres de Varsovie, et marchait sur

la capitale avec deux bataillons et un escadron. Il faut distinguer, en cette affaire, un facteur personnel, le maréchal Pilsudski, et une situation politique qui a rendu possible son acte audacieux.

Le maréchal a fait d'abord, en Russie, contre l'autocratie des Tsars, carrière de patriote polonais et de conspirateur; il connut les cachots et la Sibérie. La guerre venue, il fut du nombre des Polonais qui crurent que, pour obtenir l'indépendance de leur patrie opprimée, il fallait d'abord détruire la Russie. On doit se garder de le lui reprocher: il s'agissait, pour un Polonais, de choisir entre deux ennemis, le Russe et l'Allemand; mais nous avons le droit de ne pas oublier que d'autres patriotes polonais résolurent différemment le cas de conscience national qui se posait devant eux. Pilsudski organisa donc des légions polonaises qui combattirent la Russie avec les armées des empires centraux; quand la Russie, terrassée par la révolution, fut hors de jeu, il travailla, avec la même ardeur, à défendre contre l'Allemagne l'ombre d'indépendance octroyée à une partie de la Pologne; et il fit connaissance avec la prison de Magdebourg. Brave, populaire, aimé des ouvriers et des paysans, il se trouva, quand vint l'armistice, l'homme indispensable et reçut, du conseil d'État provisoire, le mandat de chef de l'État et le bâton de premier maréchal de la Pologne. La nouvelle armée polonaise a été constituée, d'une part, avec les troupes formées et entraînées en France, sous les ordres du général Haller, et, d'autre part, avec les anciennes légions du général Pilsudski. A l'origine des événements actuels, on retrouve cette dualité d'origine de l'armée polonaise; elle paraissait oubliée quand le coup d'État est venu mettre de nouveau en opposition l'armée de Varsovie et celle de Poznan. Le maréchal, très autoritaire, très sensible, essaya de gouverner en s'appuyant sur le peuple et l'armée; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que sa popularité ne pouvait tenir lieu d'institutions et de constitution. Entre lui et les hommes politiques de haut mérite qui travaillèrent à organiser un gouvernement, il y eut, dès l'abord, incompatibilité d'humeur. Il se démit en juillet 1923 de toute fonction politique. C'est alors qu'il fit à ses amis la réponse fameuse que M. Maurice Pernot rappelait dans *le Figaro* du 20 mai : « Vous me demandez pourquoi, après avoir été comblé de pouvoirs, de titres et d'honneurs, j'abandonne mon poste. C'est que je respecte ma propre histoire, pour moi-même, pour mes fils, qui me cracheraient au visage s'ils me voyaient travailler de concert avec les nains monstrueux qui voudraient m'humilier. »

Le maréchal manque à la fois d'abnégation et de constance;

l'effacement volontaire de 1923 explique le retour d'aujourd'hui ; un homme tel que lui n'a pas de place dans l'État, à moins qu'il ne l'incarne tout entier. Il se regarde comme le tuteur de la Pologne ressuscitée, chargé d'empêcher le glissement du parlementarisme vers l'impuissance ou l'anarchie. La Pologne a réalisé, sous la présidence de M. Wojciechowski et sous les divers ministères qui se sont succédé au pouvoir, de très grands progrès qui font l'admiration des visiteurs impartiaux. Elle n'a pas échappé aux difficultés inhérentes à toutes les démocraties parlementaires, qui s'aggravent de la triple origine des provinces polonaises et se compliquent de la présence des minorités non polonaises. Les difficultés financières, les nouveaux impôts, la crise récente du *zloty*, cette nouvelle monnaie nationale dont la stabilisation au pair n'a pas réussi, ont alarmé une partie de l'opinion. La formation du cabinet Witos, soutenu par les partis de droite, a mécontenté les socialistes qui considèrent le maréchal Pilsudski comme l'homme des ouvriers et des paysans. Les partis de gauche, inquiets, se sont tournés vers ce chef militaire qui n'a jamais connu la forte discipline du rang et des grades inférieurs et qui passe pour un homme « de gauche ». D'ailleurs, l'histoire est là pour le prouver, les coups d'État militaires sont presque toujours faits par les généraux « de gauche ». Depuis plusieurs mois le maréchal Pilsudski, poussé par ses amis, considérait comme son devoir de rétablir en Pologne une autorité forte, plus indépendante des partis, qu'il exercerait lui-même ou qui s'exercerait à l'ombre de son épée. La formation du cabinet Witos le décida à agir.

S'il est un pays en Europe à qui les souvenirs du passé et sa situation présente imposent le strict respect de la légalité et le renforcement de la cohésion nationale, c'est bien la Pologne. Il n'a pas manqué de prophètes intéressés, depuis 1919, pour prédire que le peuple polonais qui, sous le joug étranger, a si bien su ne pas mourir, ne saurait pas vivre libre; jusqu'ici la Pologne les fait mentir. On s'étonne que le maréchal, ardent patriote, n'ait pas considéré le tort incalculable qu'il allait faire à son pays en jetant l'une contre l'autre deux fractions de l'armée nationale. La situation intérieure ne justifiait nullement une telle résolution. Sans doute le maréchal croyait-il exercer une simple pression sur le président pour l'obliger à renvoyer le ministère Witos et espérait-il ne pas recourir à la force. La loi et la discipline, voilà cependant ce que représentait le président Wojciechowski quand il eut avec le maréchal, sur le pont Poniatowski qui relie Praga à Varsovie, le bref

et dramatique colloque qui restera historique. Le maréchal passa outre et ce fut la guerre civile, l'assaut du Belvédère, 400 morts et un millier de blessés, la stoïque retraite, à pied, du Président portant le drapeau de la République jusqu'au château de Wilanow, à une douzaine de kilomètres; puis la démission du ministère et du Président qui transmit, constitutionnellement, ses pouvoirs au président de la Chambre, M. Rataj.

Qu'allait faire de sa victoire le maréchal? C'est ici que son rôle apparaît singulier et déconcertant. Fut-il effrayé de ses responsabilités ou consterné du sang versé? Voulut-il empêcher la guerre civile de s'étendre, de se prolonger et crut-il enlever tout prétexte à une action militaire adverse? Toujours est-il qu'il parut pressé de rentrer dans la légalité et qu'après entente avec M. Rataj il se hâta de constituer un ministère, présidé par le professeur Bartel, dans lequel lui-même ne figure que comme simple ministre de la Guerre. La diète sera bientôt convoquée pour l'élection d'un président de la République, et l'on ignore encore si le maréchal, comme le lui demandent les partis de gauche, laissera poser sa candidature. D'autre part, les partis de droite menacent, si la Diète se réunit à Varsovie, « sous la pression des baïonnettes », de s'abstenir d'y participer. Il y a eu, peut-être y a-t-il encore, à Poznan, centre des belles et laborieuses provinces arrachées au joug allemand, une sorte de contre-gouvernement, tout au moins un foyer d'opposition à la dictature du maréchal. Pour le moment, le calme paraît rétabli, et l'ardent patriotisme de Pilsudski est un sûr garant qu'il s'efforcera de rétablir l'ordre et la concorde. Très populaire dans le pays, il est en son pouvoir, après avoir troublé la Pologne, d'y fonder un gouvernement légal et stable, de renforcer l'autorité exécutive et de limiter en de justes bornes les attributions du législatif : il lui reste à montrer qu'il est un homme d'État.

Dès les premiers jours, le maréchal a tenu à rassurer les amis de la Pologne; la politique extérieure restera fidèle aux alliances et aux amitiés éprouvées. Si l'expérience du passé a porté ses fruits, on peut espérer en effet qu'il en sera ainsi. En 1920, la politique du maréchal Pilsudski tendait à reconstituer, dans des conditions nouvelles, la grande Pologne des Jagellons par une étroite alliance d'un côté avec la Lithuanie, de l'autre avec l'Ukraine; une trompeuse entente avec le parti ukrainien de Petliura entraîna l'armée polonaise jusqu'à Kief d'où elle fut vivement ramenée par les troupes de Moscou jusqu'aux portes de Varsovie; là, on n'a pas oublié dans

quelles conditions un vigoureux rétablissement sauva la Pologne. Le maréchal Pilsudski a-t-il renoncé à ces projets aventureux dont la réalisation pourrait lui paraître aujourd'hui, avec les progrès de l'armée polonaise, plus aisée? Nous en sommes persuadé. Cependant le coup d'État du maréchal paraît avoir suscité, dans certains milieux anglais, une satisfaction suspecte. Un général britannique a récemment fait un voyage en Pologne et constaté la belle tenue de l'armée et sa bonne organisation. La Pologne aurait tout à perdre en devenant le soldat continental de l'Angleterre contre le bolchévisme. Le danger, pour la Pologne reconstituée, est d'un autre côté ; la guerre civile heureusement arrêtée provoquait déjà en Allemagne des espoirs significatifs. Tant que la France occupe la rive gauche du Rhin, elle est en mesure d'arrêter, sans coup férir, toute tentative d'agression allemande en Poméranie ou en Silésie ; mais c'est à la condition que la Pologne ne se désarme pas elle-même en se lançant dans les aventures orientales. La France fait des vœux ardents pour que la Pologne, son alliée, retrouve promptement, sous le gouvernement qu'il lui conviendra de se donner, le calme, l'ordre et la paix.

L'échec de la stabilisation du franc belge, dont nous avons montré les origines et expliqué le mécanisme, a provoqué la démission du cabinet Poullet-Vandervelde (11 mai) que soutenaient les socialistes et les catholiques. Une notable partie de ces derniers a vivement critiqué la politique de M. Poullet et des démocrates-chrétiens flamingants ; un article récent de *la Métropole*, d'Anvers, qui a été très commenté, demandait même la rupture de l'unité catholique et la formation de deux partis distincts. Après l'échec d'une tentative de ministère de concentration sous la direction de M. Brunet, président de la Chambre, personnalité socialiste généralement respectée et sympathique, le Roi a fait appel à M. Jaspar qui a réussi le 21 mai à mettre sur pied un ministère de concentration où les trois grands partis sont représentés, à l'exception de la tendance démocratique-chrétienne. M. Vandervelde garde les Affaires étrangères. M. Houtard, catholique, reçoit la lourde charge des finances, assisté de M. Francqui, technicien éminent et non parlementaire qui accepte le portefeuille du Trésor. Toute la politique du nouveau cabinet sera dominée par la question de la stabilisation monétaire.

Le choix de M. Francqui apparaît comme un commencement de séparation de la politique et des finances. C'est un exemple qui devrait être suivi, et développé en France, où les soubresauts de notre franc sont de plus en plus accentués. Il paraît que l'Angle-

terre à cause de la grève, la Belgique en raison de ses difficultés financières, l'Italie dont la *lira* est aussi dans une situation précaire, ont vendu du franc français et précipité ainsi la baisse de notre devise qui, le 20, a dépassé 170. Mais il est certain aussi que cette descente vertigineuse est le résultat d'erreurs accumulées, de menaces toujours renouvelées contre le capital, bref de toute une politique de faiblesse et d'atermoiements. Les compromissions des républicains de la majorité avec les communistes dans l'élection de Paris, le discours de Châtellerault, ont achevé de décourager ceux qui attendaient du Cartel au pouvoir le redressement nécessaire. La signature de l'accord de Washington, qui aurait dû provoquer une détente, a coïncidé avec une nouvelle tension plus accentuée. M. Raoul Péret lutte de son mieux et il a déjà obtenu des succès encourageants; une nouvelle convention avec la Banque de France permet de mener énergiquement la lutte pour le franc. Mais la victoire définitive ne dépend pas du seul ministre des Finances, mais de tout le gouvernement et de sa majorité. Les radicaux-socialistes enragent parce qu'il leur faut confesser que leur politique démagogique et leur alliance avec les socialistes conduisent la France aux abîmes : le moment vient où ils devront choisir entre le salut du pays d'une part, leurs intérêts électoraux et leur fiscalité oppressive. Les palliatifs, les mesures d'occasion ne suffisent plus et il n'est pas de « masse de manœuvre » qui puisse résister à de mauvaises pratiques fiscales ou économiques. C'est donc un plan d'ensemble qu'il faut faire préparer et exécuter par des techniciens, afin d'aboutir à une stabilisation du franc. Il n'y a pas de remède efficace, pas d'opération chirurgicale possible, sans un régime sévère et une parfaite hygiène. Il n'y a pas de plan infaillible; nombreuses sont les manœuvres susceptibles d'assurer la victoire, pourvu qu'elles soient exécutées avec ténacité et que la compétence, provisoirement investie de pouvoirs dictatoriaux, dicte à la politique ce qu'elle doit faire et ce dont elle doit s'abstenir.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

ltés
ire,
otre
ette
me-
une
des
tion
ceux
. La
une
uée.
ccès
ance
toire
tout
gent
ne et
nes :
l'une
allia-
ns de
iques
faut
à une
opéra-
rfaite
s ma-
soient
ement
e doit